

Patio / 2

Psychanalyse



DIRECTIONS DE LA CURE

Le lecteur trouvera ici une reprise du numéro 2 de la revue Patio, publiée en 1984 à l'instigation d'un certain nombre de membres du Cercle.

Il s'agit d'une copie intégrale. Seule change la pagination.

On voudra bien pardonner les coquilles qui persistent certainement, liées au procédé de numérisation.

SOMMAIRE

Préambule : Pour Patio - Claude Rabant, Hector Yankelevitch	3
---	---

Analytiques 1 :

<i>Marcianne Blévis-Gluck : Le double du rêve</i>	5
<i>Olivier Grignon : Entendre</i>	16
<i>Juliette Planckaert : Présence</i>	20
<i>Béatrice Ithier : L'analyse du transfert</i>	33

Interviews sur le contrôle :

<i>Françoise Dolto</i>	46
<i>Jean Clavreul</i>	55
<i>Joyce Mac Dougall</i>	65
<i>Herbert Rosenfeld</i>	70
<i>Michèle Montrelay</i>	75

Analytiques 2 :

<i>Radmila Žygouris : Se non è uero, è ben trovato</i>	87
<i>Marc Nacht : D'un trait</i>	95
<i>Lucien Mélése : Voie royale ou forêt vierge ?</i>	100
<i>Gérôme Taillandier : La lame</i>	107

Analytiques 3 :

<i>Claude Rabant: S'PER</i>	109
<i>Jacques Hassoun: Bâtons rompus</i>	117

Textes à l'appui :

<i>Imre Hermann: Quelques aspects de la régression psychotique.</i>	
<i>Une étude du cas Schreber</i>	127
<i>Jacques Nassif: Préface à la traduction italienne de</i>	
<i>Zur Auffassung der Aphasien</i>	141
<i>G.-Th. Fechner: Histoire de la maladie.</i>	
<i>(Récit autobiographique.)</i>	154

Voisinages :

<i>Dominique Maugendre: La clé de verre</i>	171
<i>Rolando Yankelevich: Ville dorée</i>	192
<i>Abdelkebir Khatibi: Possession d'Iblis</i>	197

PRÉAMBULE



Reprenons, pour ce numéro deux, sur l'hétérogène !

Quels sont les principes de la cure, quelles sont ses directions ?

Nous ne pouvons, dans l'approche de ces questions, user que d'un pluriel.

Nous ne pouvons, aujourd'hui, que prendre acte de ce symptôme dans la psychanalyse.

Et pourtant, nous pensons qu'au travers de désaccords parfois profonds une dialectique possible se dessine entre les différences.

Plutôt qu'à une direction dominante issue de telle ou telle doctrine et qui déciderait d'abord des buts, cette dialectique pourrait tenir à la nature même de l'espace ouvert par la cure analytique. Elle pourrait venir du ressort de la réalité dynamique qui oriente les manèges différents du transfert en fonction des sujets venus en analyse et de la rigueur de l'écoute où se soumet l'analyste.

Le point actuel de l'histoire analytique nous permet, par les chemins multiples que nous avons parcourus et qu'un grand nombre d'analysants aujourd'hui parcourent, de nous interroger sur le statut du savoir mis en œuvre par l'expérience analytique, entre les deux bords du rationnel pur et de l'empirisme technique.

Ici vient une série de questions dont ce numéro prend effet.

Et d'abord : quel est le mouvement qui va de l'écoute à l'interprétation ? C'est à ce point en effet que s'inscrivent les différences et que se nouent les enfeux. Si, comme le dit Olivier Grignon, entendre c'est montrer qu'on a entendu, en quoi consiste l'acte de montrer ? C'est là qu'affleurent, plus que des styles, des rationalités différentes. Nous ne pouvons éluder le problème des décisions de l'analyste.

,

Pour faire pièce à ce qui serait l'illusion de l'Un, nous ne pouvons que nous laisser affecter par cette rationalité plurielle.

Il y a dans l'héritage du lacanisme une confiance unique faite à l'inconscient dans la conduite de la cure.

Mais s'agit-il toujours pour nous de nettoyer les écuries d'Augias ?

Gisela Pankow et Mélanie Klein, en particulier, montrent un chemin de construction préalable à ce point de maturation où le sujet peut trouver la « capacité d'être seul » dont parle Winnicott.

Il y aurait une double polarité dans l'interrogation sur les directions de la cure: d'un côté sur la fonction de la demande; de l'autre sur celle du deuil. Béatrice Ithier indique à quel point la formule: « ne pas répondre à la demande » a pu constituer un contresens sur la nature même de la demande et empêcher l'élaboration du travail analytique qu'est l'interprétation.

Ce n'est qu'au terme d'un processus temporel que patient et analyste peuvent être amenés tous deux à la rencontre du manque de ce signifiant fondamental au lieu de l'Autre.

Si personne, d'autre part, ne peut se dérober au travail organisateur du deuil dans la cure, il n'en reste pas moins que ce n'est pas à un temps de pure perte que l'analyse peut s'arrêter. Il y a donc un temps de remontée parfois lent qui doit se produire au-delà des effets de régression et de mise à plat. D'où la fonction de ces « intégrateurs » indispensables à la mise en place de la représentation, dont parle Marcianne Blévis-Gluck.

Par ailleurs, toute théorie de la fin de la cure implique comme son ombre portée une idée de l'au-delà de l'analyse, selon ce qu'on imagine pouvoir s'y poursuivre.

La fin de l'analyse ne saurait donc être anticipée dès son début comme seule garantie de la rationalité de la cure. Impossible en outre de poser telle manière singulière de pratiquer l'analyse comme son concept exhaustif. Bien plus, toute théorie emportant sa propre fermeture, on conçoit que le déploiement de la répétition puisse exiger, dans certains cas du moins, le passage par plusieurs espaces de théorie. Ce qui tend dans l'après-coup à nous montrer que l'idée de la fin de l'analyse n'est pas seule constituante de son parcours mais qu'elle ouvre à une finalité sans fin.

Bref, on en vient à ceci, qui serait là le point de castration de l'analyste : jusqu'au bout il y a de l'inconnaissable et de la surprise qui font refluer sur lui la limite de son acte.

Pour PATIO

Claude Rabant, Hector Yankelevich.

*

LE DOUBLE DU RÊVE

Marcianne Blévis-Gluck

« Passé le ressaut, hors d'haleine, je comprends que je ne pourrais plus jamais revenir en arrière. Je suis paralysé et je transpire bien qu'il fasse froid dans la tente. Au-dessus de mon visage, la toile sombre est couverte de givre. Alors je parle, je crie, sans même entendre ce que je dis, saisi d'une peur physique. Je suis prêt à hurler de peur. »

Petit exercice. Quel est le statut psychique de ce récit ? S'agit-il d'un rêve ou d'un cauchemar tels qu'on peut en entendre dans le cabinet d'un analyste ? Les terreurs, les paralysies, les cris muets, sont devenus familiers après Freud aux déchiffreurs de rêves. Ces propos pourtant ne sont pas oniriques ; ils nous viennent d'un homme qu'il faudrait suivre à des hauteurs quelque peu inaccessibles à l'analyse. Non, il ne s'agit pas non plus d'élévation mystique ! Ce ne sont que paroles d'alpiniste ! Et d'alpiniste bien singulier, puisque, non content de se jeter en solitaire à l'assaut des plus hauts sommets de notre planète, il s'y emploie avec ses seules forces, sans oxygène, muni d'un simple piolet, une petite corde et quelques vivres¹.

C'est tenter la mort me direz-vous ! Oui, mais aussi bien est-ce tenter la vie !

Inutile de l'interroger sur ce qui le pousse à connaître et reconnaître une face enneigée et inhospitalière, à mettre ses pas dans les traces d'autres hommes morts pour la plupart dans l'aventure. Inutile d'interpréter ce qu'il n'adresse à nul Autre qu'à cette montagne, chargée pour lui de localiser un ensemble de signifiants. Il part contre elle, la tête chargée de toutes les autres escalades, de leurs échecs comme de leurs succès. La montagne est alors tout autant tissée de ces morts d'hommes ; de leurs chemins, de leurs parcours, que de ses aspérités réelles. Ces gestes répétés, ces marches inlassables sont-elles une géographie en acte de ses limites ? La contrainte bientôt inlassable où il est de recommencer ses « courses », d'arracher sa mort au danger, un souffle à l'asphyxie, ne nous dit-elle pas l'état d'abandon psychique dans lequel le laissent ses pensées de tous les jours ? Dans l'épuisement, cet homme pense peut-être faire céder l'investissement de ces pensées, et ouvrir son organisation signifiante au retour de fragments représentatifs, qui intégreraient à la psyché l'urgence du maintien en vie.

¹ Reinhold Messner : « Nanga Parbat en solitaire », Arthaud-Altitudes, 1979, p. 12.

L'analyste lui n'est pas une montagne, ou du moins pas une montagne inanimée qui absorbe sans retour les signifiants qu'on lui adresse. De par cette expérience particulière qu'est le transfert, se crée un nouveau rapport topologique dans la distribution des signifiants, et c'est cette distribution nouvelle qui permettra de modifier l'état même de ces signifiants. Il n'est pas habituel d'entendre parler d'« états » du signifiant, trop habitués que nous sommes à considérer la fonction signifiante comme déjà constituée, ayant déjà inscrit ses frayages, se déployant en un mouvement indéfini de déplacement des investissements.

Pourtant nous pressentons bien à travers notre exemple que des signifiants ne sont pas dans le même « état » quand ils peuvent entrer dans une hallucination primaire, un rêve ou un fantasme. En fonction de leur « état », le sujet pourra ou non se séparer d'une prégnance ou d'une mise en acte. Le transfert est donc bien ce qui permet une modification des états du signifiant, véritable mutation dans la matière signifiante d'un sujet qui se prête à ce jeu singulier de l'analyse. Chance offerte à la psyché de pouvoir réutiliser l'Autre pour construire ses représentations, un lieu psychique ne s'ouvrant pour un sujet que du travail de pensée d'un autre. Chance mais risque aussi.

Imaginez notre alpiniste perdant le goût de ses marches forcées et ne trouvant encore une fois qu'une montagne sourde à ses dires. Que lui resterait-il d'autre qu'un langage coupé de toutes sources vivantes (langage à quoi il cherchait à échapper), représentant une pure Loi. Il serait à l'image de certains hommes défaits, ballotés au gré d'ordres contradictoires, ou sacrifiés à la puissance de la seule force hallucinatoire du langage, aux « ordres ». Lacan ne l'ignorait pas, qui laissait entendre la « conjugaison » de l'ordre du surmoi à celui du signifiant².

Plus qu'une simple répétition, ou du moins excédant la répétition des seuls contenus représentatifs, le transfert permet une spatialisation des signifiants et cette spatialisation elle-même a une fonction déstabilisatrice mais aussi organisatrice. Elle déstabilise les formes dans lesquelles l'information était jusque-là engluée, non circulante ou perdue. En cela le rêve et le transfert ont un point commun majeur : la mise en espace de fragments signifiants.

Rêve et transfert nous apparaissent donc topologiquement corrélés mais non identiques. Une différence majeure s'impose à nous. Les problèmes économiques posés par les rêves ne peuvent être abordés si nous prenons en compte seulement le sens de leurs contenus représentatifs en négligeant que tous les rêves n'ont pas la même fonction. Le rêve a une fonction organisatrice et auto-représentative, au sens où ses spatialisations sont à lire comme un état du processus du rêve lui-même. Freud³ en avait eu l'intuition quand dans L 'Interprétation des rêves il remarque que la forme du rêve trahit ce qu'il masque. Un patient avait utilisé des « lacunes » dans le souvenir qu'il avait de son rêve, pour dire une autre « lacune » pour lui :

² Jacques Lacan « Livre III du Séminaire », *Les Psychoses*, Éditions du Seuil, 1981, p. 214.

³ Sigmund Freud : « L'Interprétation des rêves », PUF, 1967, p. 286.

l'irreprésentable du corps féminin. Freud prit le discours manifeste dans sa forme : un trou de mémoire désigne pour ce patient un trou de l'Autre sexe et trahit en le disant la peur du savoir sur cette « lacune ».

Que le rêve soit traversé « d'un double courant onirique : l'un représentant un essai de maîtrise de la tension interne, l'autre hallucinant des satisfactions à partir de relations réellement vécues » (M. Fain⁴), qu'il soit traumatolytique (Ferenczi) ou qu'il cherche à masquer le trauma (Garma), il est aussi le « résultat » d'un travail tributaire de son caractère « plan » lié à un type de pensée visuelle ou idéogrammatique, essentielle apparemment à la constitution psychique. L'équivocité du signifiant recueillie par un analyste viendra plisser cet espace.

L'espace du transfert, lui, contrairement au rêve, ne se déploie pas seulement selon un plan. L'analyste courbe cet espace comme un point d'appel à ces fragments expulsés de la psyché, qui, corrélés à un Autre, feront retour au sujet. L'identification projective qui appauvrisait la psyché, en la vidant de ses fragments signifiants, devient communication dans le transfert. Le rêve lui, pouvait tout au plus tenter de limiter ces expulsions de fragments signifiants.

Dans le transfert, on écoute le travail du rêve, mais aussi la forme de ces rêves et surtout leur place dans les associations du rêveur : continuité ou hétérogénéité radicale. En ce sens les liens du transfert et du rêve apparaissent encore plus éloquents quand on songe à la place de l'activité onirique dans le déroulement d'une cure, à l'intérieur d'une même séance ou à ces faux rêves qui masquent l'absence d'un véritable espace du rêve.

Le transfert permet donc de localiser et de construire un espace où peuvent se lire ces différents états du signifiant à l'œuvre, jusque dans les rêves. Un ensemble de signifiants peut alors être corrélé à un autre par le travail de l'analyste. En changeant d'état en fonction de l'espace qui les accueille, des signifiants jusque-là épars se constituent en ensemble dans le mouvement même de leur corrélation à un Autre. Le transfert, d'être l'ensemble des points où « il arrive quelque chose » comme le dit R. Thom⁵ à propos de l'ensemble fermé des points de catastrophe, actualise une frontière, où les signifiants d'un patient se précipitent à changer d'état. Étudier la constitution des rêves nous permet de repérer l'état des signifiants et de rechercher au sein du transfert l'indice de leurs modifications et la nature des opérateurs de ces changements.

Pour Bertram Lewin⁶ d'ailleurs, « la formation du rêve elle-même est à comparer avec la constitution de la situation analytique ». Une de ses patientes raconte en séance qu'elle voit s'éloigner d'elle-même un rêve qu'elle vient de faire, comme un

⁴ Michel Fain et Christian David : « Aspects fonctionnels de la vie onirique », R.F.P., t. XXVII, 1963, p. 241.

⁵ René Thom : « Paraboles et catastrophes », Flammarion, 1983, pp. 6 et 163.

⁶ Bertram D. Lewin : « Le sommeil, la bouche et l'écran du rêve », Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 5, printemps 1982, p. 211.

cylindre enroulé sur lui-même. « Écran » du rêve ainsi perçu, sur lequel se projette le rêve, surface non vue dans le rêve, présente silencieusement. Tissu narcissique silencieux comme le tisse aussi le silence de l'analyste, dont les accrocs, « les réveilleurs », seraient les éléments transférentiels projetés, véritables restes diurnes.

Cet « écran » du rêve n'est sans doute pas assimilable à l'espace du rêve, cette capacité de rêver, où s'actualise un rêve. Il témoigne cependant de la trace d'un signifiant du corps qui commence à être intégré, ou du moins de la trace d'un opérateur travaillant sur « ces sensations de niveaux inférieurs, dites organiques »⁶, et qui apparaissent dans les rêves sous forme de «vide» d'images ou constituées d'éléments purement dynamiques: formes colorées en mouvement, sans contenu représentatif« figuratif ».

« Quand j'étais enfant », nous confie une patiente, « j'avais, avant de m'endormir, tous les soirs, une sensation vertigineuse. Je voyais grandir un morceau de mon corps, ma cuisse marquée d'un vaccin; je la voyais tout près de mes yeux très grande, puis elle devenait subitement punctiforme et j'avais l'impression de tomber dans l'estomac. »

Cette patiente nous dit ses difficultés à trouver le sommeil à travers cette fantaisie hypnagogique. Sa mère n'a-t-elle pas elle aussi sur une cuisse une cicatrice de vaccin identique ? Ce fragment de corps est aussi bien le sien que celui de sa mère, confondus près de son œil quand le corps, si « grand », est proche d'elle, si « petit » quand il s'éloigne. Sensations vestibulaire et stomacale empruntent les images de l'éloignement du corps maternel pour se dire, pour insister dans la fusion des « peaux » de la mère et de l'enfant, menacées de séparation. Appel, tous les soirs, inquiétant et très plaisant, d'une surface où s'abîment et se condensent des percepts « éveilleurs ». Curieusement les associations de la patiente la conduisent aux trois petites cicatrices laissées sur les seins de sa mère par des abcès mammaires peu après sa naissance. Comment entrer dans le sommeil sans faire entrer la sensation de déplétion stomacale, le vide, l'éloignement, dans une représentation écran : les cicatrices des cuisses ? Représentations refoulées, les seins cicatriciels et abîmés de sa mère nous indiquent un lieu d'angoisse. Ces cicatrices ne sont-elles pas elles-mêmes accusatrices des points de faiblesse de l'écran « blanc » du rêve ?

Qu'il ne puisse se constituer, et ce sont des patients qui ont des processus de rêve, mais pas de rêves véritables, pas de rêves qui témoignent d'une stabilisation d'un lieu d'accueil aux représentations hallucinatoires primaires d'abord, aux fantasmes ensuite (dont la notion de « cadre », soulignée par Lacan, nous indique le travail). Il est alors essentiel pour repérer ces rêves d'être très attentif à la tonalité du transfert qui permet une lecture de leurs fonctions. Ces patients ne peuvent en fait, comme le dit Bion⁷ « ni s'éveiller, ni s'endormir », et, inconscients d'eux-mêmes, n'élaborent pas de distinction entre la vie onirique et la vie réelle.

⁷ W. R. Bion: « Aux sources de l'expérience », PUF, 1979, p. 26.

Sera-t-on étonné que le transfert de tels patients soit reçu par l'analyste dans une profonde irréalité ? Nous relevons (peut-être aux limites de l'analyse) ces patients pour lesquels l'absence de véritables espaces de rêve fait du transfert un espace identique au rêve. Si dans les autres cas le transfert est cet espace où le rêve peut s'adresser, ici nous rencontrons une identité du rêve et du transfert ; cette identité est attestée souvent par eux, quand ils disent ne plus rêver depuis leur entrée en analyse. Assertion qui peut sembler des plus surprenantes, car l'analyse était apparemment remplie de rêves fournis. Ils disent ne plus rêver pour dire que le transfert en tient lieu. Ils ont l'intuition, depuis leur travail analytique, de l'irréalité de leurs rêves. Les séances sont pour eux des équivalents de rêves, et ils tentent de construire à travers leur analyste un espace de représentation.

Comment ? Lorsque le transfert leur permet une régression telle que l'analyste peut éprouver en lui-même le sentiment de perdre ses pensées, voire d'être hypnotisé. C'est bien souvent le prix payé quand on accepte de laisser s'installer ce transfert identique au rêve. Il est essentiel à l'analyste de savoir là se situer. On peut remarquer que, telle la surdétermination d'un élément d'un rêve, si les interventions de l'analyste sont trop fragmentaires, elles entraînent des séries d'associations inefficaces et indéfinies. L'analyste s'est alors seulement saisi lui-même comme fragment et dérive avec les associations du patient. Dans un autre sens, si l'analyste intervient d'un regard distant sans tenir compte de ce que le patient a besoin de prendre « toute » la place, nous voyons apparaître des angoisses intenses de morcèlement. L'analyste les a induites, de n'avoir pas 'aperçu l'impossible« prise» de ces patients dans un regard structurant. Pour l'instant l'introjection d'un regard est impossible, et c'est bien une frontière flottante entre les signifiants de l'analyste et du patient qui s'éprouve dans le transfert par des impressions étranges de déjà vu, déjà pensé, déjà entendu.

En ces points de frontières, surgissent ces affects désagréables de perte d'espace chez l'analyste. Peut-être seraient-ils moins désagréables si l'on songeait au travail, commençant, des identifications projectives. Ces patients travaillent ainsi les limites et leurs passages. Avant cela il est exclu d'interpréter car nous sommes dans l'informe, pas même localisé ou limité en une « aire de l'informe » dont parle Winnicott⁸. Bien souvent d'ailleurs, cette indistinction de la vie onirique et réelle se traduit par une fixité fantasmatique qui envahit toute la vie psychique, comme seul espace limitant, et dans lequel, on l'a vu, le rêve n'a aucune fonction distincte. Cette « aire » prendra lentement sa place tandis que le transfert se disjoindra du rêve, rendu à sa fonction, et que l'analyste pourra alors mieux se saisir comme lieu de projection et d'expérience de séparation.

⁸ D. W. Winnicott : « Rêver, fantasmer, vivre », in *Jeu et Réalité*, N.F.R. Gallimard, 1975, p. 50.

Approfondissons donc cette question des intégrateurs indispensables à la fonction de représentation, différents du refoulement originaire, en suivant pas à pas, un rêve.

P. - A chaque fois qu'il y a une interruption de l'analyse, je fais des rêves, je rêve la veille avant de venir. Je rêvais de moi et de trois femmes. J'ai pensé après-coup à ces trois femmes. Ce rêve, je peux à peine en parler, le décrire. J'aimerais vous le dessiner. Ces femmes je ne les voyais pas. Je les sentais comme trois taches sur une feuille.

La tache de gauche, une sorte d'araignée noire qui s'agitait et qui souffrait, qui voulait rejoindre l'autre, séparée d'elle par la case du milieu. J'ai l'impression que c'était ma grand-mère qui essayait de m'attraper au milieu. Dans l'autre intervalle c'était ma mère - une tache plus claire, grise, presque effacée. Au milieu je ne me suis pas vue.

Je ne peux pas représenter quelque chose en creux. J'avais mal. Je ressentais l'angoisse de celle du milieu. Mais je ne la voyais pas. Quelque chose me gênait pour comprendre ce qu'on me demandait des deux côtés. J'ai eu du mal à me sortir de cette histoire de ma mère et de ma grand-mère. Je me dis : « Tu ne vois pas que tu rêves de toi ? ».

M.B.G. - Est-ce à dire que vous préférez vous « voir » ainsi ?

P. - Oui à cause de cette relation entre ma mère et ma grand-mère. Je n'existais pas et ma mère était effacée et pâle. Je ressens une surface plate et trois choses dessus, une matière plastique jaunâtre. Le rêve je pourrais le fabriquer, un carré de plastique jaune, tiens, comme les murs d'ici.

M.B.G. - Comment ?

P. - Un carré de 40 sur 40. Parce qu'en réalité j'ai vu un film sur les oiseaux, des combattants. Le mâle doit délimiter un territoire pour se reproduire. Ils sont trois, le mâle, la femelle et celui qui attire la femelle.

M.B.G. - Autres territoires ceux-là.

Véritable « test projectif » ce rêve condense et organise différents états du signifiant. Aboutissement d'une longue histoire, l'identité du rêve et du transfert cède la place à une homologie, le rêve disant le transfert, le transfert permettant le rêve. Plus qu'une simple auto-perception du corps, le rêve, on le voit, a une fonction d'auto-représentation de son organisation, de ses processus internes, dont on peut suivre le déroulement.

L'élaboration secondaire du rêve par la patiente (qui utilise pour cela des éléments déjà travaillés dans le transfert) lui sert à représenter trois générations de femmes : « trois cases, trois taches », aux prises les unes avec les autres; le rêve, une fois l'écran-

cadre produit, lui permet d'y faire entrer « un creux », un « j'avais mal », perceptions jusque-là errantes dont la forme-tache fixe la présence. Ces perceptions peuvent alors dans le déroulement des associations du rêve s'intégrer à une autre histoire : « j'avais eu du mal à me sortir de cette histoire de ma mère et de ma grand-mère ».

Avant d'aller plus avant, remarquons au cœur du rêve cette découverte par la patiente du mouvement transférentiel qui soutient ses introjections et la constitution de l'écran du rêve : « tiens, comme les murs d'ici », surface sur laquelle elle peut se voir non vue, d'où elle peut mettre en image « l'effacement » de sa mère (devant elle et sa propre mère), d'où elle peut se rappeler à elle-même : « je me dis, tu ne vois pas que tu rêves de toi ? ».

Autour d'une tache effacée pivote le rêve. Certes, le besoin qu'éprouve la patiente de le « fabriquer », le « dessiner » pourrait nous indiquer la difficulté particulière qu'elle a à se représenter une absence, la crainte de se perdre dans l'effacement d'elle-même qu'elle connaît bien, et qui a dominé son histoire, son souhait de fixer son regard comme ce voir « aérien » des peintures chinoises où se rencontre ce même génie du trait et de l'encre. N'est-ce pas que ce rêve est aussi un « fabriquant » de rêve ?

Au sein de ces rapports en « demi-teinte », plusieurs sortes d'effacements se disent. L'un que produit le rêve, véritable fabrication d'un espace, est bien de ces « représentations-cadres » dont parle A. Green⁹, qui fusionnent selon lui « l'apport de la mère à l'enfant, à peine des représentations, de caractère plus hallucinatoire que représentatif ». S'agit-il là d'hallucinations ou de la trace de ces traits d'introjection qui assurent l'intégration des perceptions du corps en hallucinations primaires puis en représentations ? Il est possible que nous gardions, sous forme de traits, de formes, de contours, la trace visualisée de ces bribes matricielles de l'organisation psychique qui servent de cadre aux représentations. Ces traits sont-ils d'ailleurs les mêmes dans l'accueil aux hallucinations primaires et aux représentations de fantasmes originaires, ou sont-ils différents, réélaborés ? Impossible ici de trancher dans un sens ou dans l'autre.

Nous pouvons en supposer cependant le lien à l'Autre, son rapport aux nécessités vitales du sujet comme introjection de l'amour que l'Autre porte à ses fonctions. Que notre alpiniste ait choisi une montagne pour donner corps à ses signifiants, en des situations où la précarité de la vie est portée à son acmé, trahit les rapports de ce trait d'introjection avec le fait de vivre dont nombre de patients se sentent exclus; ce trait a-t-il été menacé par un trauma : la montagne qui, battue par la grêle, devient enfin « vivante » ? ou bien est-il tenu hors de portée de ces sujets par un clivage précoce ? Dans les situations critiques, il ne suffit pas en effet de pallier aux besoins. Ce trait d'introjection est indispensable pour prendre en compte les nécessités vitales dans l'organisation psychique. L'on a vu des différences, incompréhensibles jusque-là, entre des hommes placés pourtant dans les mêmes

⁹ André Green : « Narcissisme de vie, Narcissisme de mort », Éditions de Minuit, Paris, 1982, p. 246.

conditions : certains pouvaient assimiler des nourritures, mauvaises certes, mais salvatrices, d'autres ne pouvaient pas même les avaler et mouraient. Sans doute faut-il alors toutes les ressources d'un fantasme d'immortalité, qui condense les signifiants hallucinatoires de l'avenir, pour que l'amour de « l'animal » en soi vienne faire pièce au « dégoût » de l'animalité, dans lequel le sujet peut être conduit à sombrer et à précipiter ainsi sa mort. Se reconnaître « homme », c'est aimer en soi l'exigence du non-humain, de l'animal. Le jeu des enfants qui de tout temps usa de la figure animale, atteste l'espace d'introjection ainsi construit par l'intermédiaire de l'illusion. La phobie de l'animal, elle, en fixe peut-être les lieux de blessure, tandis que certains enfants psychotiques semblent n'avoir d'autre issue pour vivre que d'adhérer à l'animalité, qui image pour tout humain son rapport à l'espèce.

Il y a un lien entre ce trait d'introjection et les signifiants hallucinatoires de l'avenir; aimer en soi l'espèce en est l'imaginaire, les fantasmes d'immortalité inconscients, la stabilisation.

Il fallait peut-être à notre grimpeur réinventer ce fantasme d'immortalité et se retrouver dans la précarité, l'absence d'oxygène, la proximité de la mort, pour reconstituer ses signifiants hallucinatoires de l'avenir. Il lui fallait peut-être défier le « trauma » qui a exclu des lignées d'hommes de la vie et affirmer l'irréductibilité de leur présence.

Dans certaines mélancolies d'ailleurs, c'est un délire de négation d'organes qui vient réparer le sujet. Par cette négation du corps, négation de son existence et non de ses besoins, ils retrouvent l'immortalité cette fois délirante, par où les besoins reprennent place pour eux, comme certaines maladies inopinées qui réalisent le même enjeu.

Si l'amour que l'Autre porte, dans son regard capté par l'enfant, est un fait de langage, il est peuplé de l'amour du langage par où l'enfant reconnaîtra l'appel de l'Autre à explorer cette fonction en lui. Plus que tout, l'appel de l'Autre se fera entendre en lui, d'où le dévoiement de ces sujets offerts à la seule loi du langage, dont nous parlions au début de ce travail, caricature surmoïque de cet appel de l'Autre.

Cependant la psyché peut s'organiser autrement. Un véritable effacement cette fois, effacement de dépression ou d'ambivalence de cet Autre premier qu'est la mère, peut conduire le sujet à mettre à la place de cet opérateur qu'est ce trait d'introjection, une douleur, la souffrance d'un organe ou même l'inexistence de lui-même en tant que sujet. L'opérateur symbolique est alors un fragment de l'Autre non effacé. Le prix payé par ces solutions est le maintien d'un vécu quasi hallucinatoire et l'impossible séparation des éléments de la réalité psychique. Au pire ce sont des conduites suicidaires, qui remettent en scène des perceptions primitives, parfois même fœtales, sur un mode oniroïde mortifère. Que peut faire l'analyste dans ces cas ?

Pendant une grande partie de leur analyse, se partage de façon impérieuse un « donné à voir » avec l'analyste. Le lien humanisant passant pour eux par ce donné à voir, et non à « regarder », par où ils tentent de faire accéder à la représentation des fragments signifiants laissés pour compte, découpés tels des déchets par le regard de l'Autre. Le « voir » de l'analyste est alors fait de l'ensemble des silences et des interventions, qui s'écartent d'un regard intrusif porté par des interventions trop « sensées ».

C'est une fois ce trait d'introjection construit, ou en voie de l'être, que peuvent alors être abordés les véritables éléments dépressifs propres au patient. Peut-être sommes-nous là aux limites de l'analyse, ou face à une organisation psychique qui n'est pas ce que l'on connaît habituellement sous le nom de structure inconsciente. Peut-on méconnaître cependant chez tout sujet ces points par où une douleur peut être investie, narcissiquement d'abord, ou somatiquement, ensuite, comme moyen de produire des représentations, coûte que coûte ?

Quand ces patients choisissent l'inexistence comme mode d'être, au lieu de se perdre tout à fait dans l'Autre, ils localisent l'Autre pour leurs proches. Ils deviennent pour un ensemble familial un réservoir de représentation et de langage. Quand ils commencent à reprendre pour eux-mêmes le tissu qu'ils offraient à d'autres, dépressions et maladies réapparaissent autour d'eux comme autant de désastres jusque-là contenus. Si pour eux dans l'analyse le rêve et le transfert sont identiques, sera-t-on étonné que l'une des étapes de leur transfert, se disjoignant du rêve, mette l'analyste en position de double pour eux ?

On peut remarquer d'ailleurs l'insistance de ce thème dans leurs fantasmes, et l'élection par eux d'un double réel chargé d'actualiser une phallicisation de leur image séparée d'eux-mêmes. Une sœur, un frère, un ensemble mère-enfant devient le support véritablement nourricier de leur vie psychique. S'ils n'ont pas reçu de l'Autre ce trait, s'ils n'ont pu rencontrer les conditions de sa construction, ils ne peuvent pas plus le « prendre » comme dans d'autres modes d'organisation où l'arrachement de l'objet à l'Autre peut tenir lieu de trait d'introjection, et en boucher aussi l'accès. Aussi pour ces patients est-il vital de constituer ce double par où ils vont prendre par le regard ce qu'ils n'auront pu recevoir. Double qui va leur permettre d'explorer la réalité, au travers duquel leur réalité psychique va se trouver limitée. Dans l'analyse il est absolument nécessaire de repérer cette fonction du double pour la respecter et savoir qu'elle va inéluctablement se rejouer dans le transfert, avant d'être abandonnée. Entre-temps, la capacité de ces patients de donner corps à l'analyste comme double dans le transfert, va parfois chercher fort loin le détail, comme ils auront pu aller chercher les rythmes biologiques de leur « double », pour les incorporer en d'hallucinantes similitudes. Reste à l'analyste à supporter ces moments d'inquiétante étrangeté qui le traversent.

C'est à nous que le double paraît inquiétant en ce qu'il figure et cerne les contours d'un sujet, « nu » de tout tissu psychique. Nous-mêmes, en tant que purs objets, présentification de l'angoisse d'être sans liens à nous-mêmes. Voyageurs décidés et

inlassables de nos rêves, nos doubles prennent souvent le masque d'un étranger absolu : un mot d'une langue inconnue dans les phrases d'un rêve, un inconnu incomparable à nous-mêmes. Ces points de résistance à l'interprétation et à l'équivocité signifiante figurent-ils cet « Autre » du sexe que toute mère porte en elle à la naissance d'un enfant, le fantôme de ce que nous ne sommes pas, auquel nous avons tous affaire ?

Pour ces patients qui s'éprouvent, eux, comme fantomatiques, le double au contraire est une figure nécessaire, un objet nourricier à regarder et qui ouvre par ce singulier transfert la chance d'être vu et entendu. En ces points de frontières où s'actualise l'émergence de signifiants qui, d'errants, bizarres, s'organisent en un espace, l'analyste est saisi dans le transfert par ces vertiges qui trahissent ce genre de séparation et dont les vers d'Éluard disent le mieux l'émotion :

*« Et je ne sais plus tant je t'aime lequel de nous
deux est absent.¹⁰ »*

Las ! Si ces moments d'analyse, comme d'autres, ouvrent à ces joies, l'analyste est aussi conduit à en faire le deuil. Il ne peut, lui, en jouir poétiquement car son écoute deviendrait alors un trou où s'exfolieraient les traits d'introjection qui se constituent à ces rencontres.

Plus tard pourra survenir une problématique phobique ; les fantasmes de double, l'incarnation d'un double dans le transfert perdent leur nécessité psychique. Ce n'est plus l'autre qui est nécessairement ainsi phallicisé et grâce auquel peuvent s'échanger les places de vie et de mort. L'alternance des fantasmes d'immortalité et des jeux suicidaires qui les éprouvent, trahissait l'impuissance de l'opérateur phallique qui émerge progressivement dès lors.

Plus le rêve se constitue comme espace véritable, plus les agissements oniroïdes dans la vie sociale s'estompent. L'araignée noire du rêve de notre patiente évoque l'élaboration de l'objet phobique, comme la lignée des trois générations de femmes, ces trois taches indécises, trahit le lieu où l'inscription phallique ne faisait plus séparation. Là encore l'objet phobique apparaît comme une délimitation dans l'espace d'un lieu de projection des affects, un ombilic à l'hallucination primaire. Ce découpage spatial, le rêve a pu le constituer après que le transfert l'ait contenu. L'objet phobique offre maintenant au sujet de nouvelles sources de représentations et d'espacement psychique.

¹⁰ Paul Éluard ; « Le Front aux vitres », in l'Amour de la poésie, 1929, Gallimard. Livre de Poche, 1963, p. 99.

« Connaître analytiquement un fait », disait il y a longtemps déjà Imre Hermann¹¹, c'est « connaître le lieu qu'il occupe dans la continuité psychique de l'analysé ». Des années plus tard nous ne pouvons qu'y souscrire. Peut-être ajouterions-nous aujourd'hui que l'analyste est aussi amené à produire ce lieu parfois. Nul dogme ne l'y peut guider. A ce compte, un lieu psychique ne s'ouvre qu'à partir du travail psychique d'un autre, ici un analyste appelé à localiser les signifiants d'un patient, à en permettre la spatialisation. Placé par le transfert en cette position « aérienne » d'un voir humanisant, mais aussi comptable de la spécificité du trait d'encre de ce paysage à chaque fois unique et singulier qu'est l'espace psychique d'un sujet, l'analyste est à la fois ce fragment qui prend corps et la représentation qui l'organise. Il est tout cela, certes, mais rien que cela.

¹¹ Imre Hermann : « La Psychanalyse comme méthode », Coll. Freud et son temps, Denoël, 1980, p. 86.

ENTENDRE

Olivier Grignon

Soutenir cette gageure, c'est parier sur l'importance de la présence du psychanalyste, et tenter d'en éclairer les modes.

La question de la présence du psychanalyste me semble tout particulièrement propice à faire l'axe de mon propos car elle noue les deux ordres de questions - éthiques et techniques - que recouvrent les deux acceptions coutumières du mot direction; qu'il s'agisse de son sens vectoriel : horizon de la cure où se profilent le « roc de la castration » et le « *Wo es war, soll ich werden* » ; qu'il s'agisse du travail du psychanalyste qui s'est autorisé à conduire la cure.

Si les formulations lacaniennes n'ont guère différé de celles de Freud en ce qui concerne le plan éthique, il en va tout autrement en ce qui concerne le plan de la tâche. Je considère que c'est la prise en compte des difficultés techniques et cliniques laissées par Freud qui font le soubassement solide de l'édifice lacanien, et que l'enseignement de Lacan répond de cette tâche dont il ne s'est jamais départi : qu'il s'agisse des considérations de 1955 sur l'analyse de la résistance (« S'il fut un temps où pour répondre il suffisait d'écouter ce que ça disait » ; puis : la position objectivante des « burgraves de l'analyse »¹) jusqu'aux considérations de novembre 1976 : « Ce qui est important à voir, c'est que ce sens n'aurait pas de portée si ça ne l'affectait pas ... Je pense qu'affecter c'est un verbe, c'est une action, c'est une intervention, c'est une suggestion, pourquoi pas »².

Soit donc une dimension éthique - la psychanalyse est une réponse au fait humain et à ses avatars. Soit également une dimension technique sur laquelle nous portons l'accent : comment avoir accès à cette réponse. Et soit, comme nœud de cet entre-deux, la présence du psychanalyste.

La présence du psychanalyste, je la nommerai entendre - ce qui implique très exactement à mon sens l'acte qui montre qu'on a entendu.

Dès lors, si je focalise l'acte psychanalytique sur cette figure - entendre, c'est montrer qu'on a entendu - jusqu'où est-il possible de pousser l'hypothèse qu'il suffit d'être entendu ... et dans quel espace psychique?

Il est urgent et très probablement possible de déterminer - si cela est - ce qui de nos pratiques ne relève pas - ou jamais ? - d'une telle conceptualisation de la cure. Ce serait une façon d'aborder de front cette difficulté du psychanalyste à rendre compte de l'acte qu'il effectue, et plus particulièrement quand les fourvoiements en viennent au point où nous nous surprenons à soutenir très exactement le contraire de ce que

¹ La Chose freudienne », in *Écrits*, p. 419.

² Clôture des Journées sur les Mathèmes de la Psychanalyse, in *Lettres de l'E.F.P.*, n° 12.

nous faisons - méprise ou révérence aux idéaux. Parions que nous disposerions de nouveaux outils pour penser par exemple l'aveuglette des sensibilités à quoi se résument les rencontres qui inaugurent ou non la possibilité d'une cure : pourquoi tel patient et tel psychanalyste ? Parler en termes de rencontre de signifiants y suffit-il ? Quoi qu'il en soit, il faut interroger le désintéret progressif des travaux psychanalytiques pour les préoccupations d'ordre « nosologique » ; voire même la dislocation de cette nosologie qui répond symptomatiquement à une méprise actuelle sur la direction de la cure.

Il se peut que cette tendance à une certaine dislocation de la nosologie (psychose hystérique, psychose obsessionnelle, névrose narcissique, etc.) ne dise rien d'autre que ceci : être entendu à cet endroit-là ...

Cet « endroit-là » (ou cet envers), cet espace psychique, nous pourrions le constituer comme le grand échangeur de la psychanalyse - dénominateur commun de toute cure, sur un mode ou sur un autre : qu'il soit inaugural ou effet de traversée. Ceci posé au moins à titre d'hypothèse, et quelles que puissent être les directives techniques ou stratégiques de la cure qui s'imposent compte tenu de la structure à laquelle nous avons affaire - diamétralement opposées parfois : qu'il s'agisse d'épuiser les figures du fantasme ou, au contraire, de techniques projectives, d'un « donner corps qui suppléerait à la panne imaginaire, à cet arrêt dans l'imaginaire par-dessus lequel s'élabore le délire »³.

Ce pivot dans les directions de la cure, ce point où il faudrait être entendu, il me semble que c'est le point de plus grande proximité pour le sujet avec le lieu de l'Autre - c'est-à-dire l'Autre comme lieu; soit l'Autre comme évidé de ses figurations, simple instance : ce qui se déduit de la triangulation symboligène.

Si l'analyste doit répondre de l'Autre, nous sommes confrontés au paradigme suivant : au plus extrême de la question de l'être humain parlant ou déparlant; au plus proche de l'Autre, nous ne pouvons être que seuls - et donc, s'il y a la moindre chance de pouvoir être deux, s'il y a la moindre chance de véritablement rencontrer un autre, alors cet autre doit témoigner de cette solitude ; alors le psychanalyste comme autre doit se taire, car l'Autre ne parle pas, il fait parler. .. ce que, bien sûr, l'analysant n'est pas sans savoir.

Je pense que cette certitude de ne pas être tout à fait seul là vaut le prix payé qu'il ne soit pas répondu à ma demande ; se savoir entendu comme ça vaut le prix du silence qui y répond, en quelque sorte comme le silence de l'océan vient répondre au cri de l'homme venu seul dans la grotte et lui permettre le tracé des mains négatives... trente mille ans avant que Marguerite Duras puisse écrire :

*« Toi qui es nommée toi qui es douée
d'identité je t'aime d'un amour indéfini (...)*

³ A. De Villanova, in Actes du Colloque de la Grande-Motte, février 1981 (inédit).

*Je t'aime plus loin que toi
(...)
J'aimerai quiconque entendra que je crie que
je t'aime⁴. »*

Il est remarquable que le setting classique, habituel, de la cure a inauguralement répondu de ceci (Il ne parle pas; l'Autre, comme l'oracle, fait parler). Il est non moins remarquable que le setting, tout comme l'oracle encore, est aveugle : Il ne voit pas; je ne (le) vois pas. Nous pouvons supposer avec ce deuxième cas de figure les prémisses d'une utilisation moins classique du setting, dès lors que nous en appréhendons le ressort : s'il s'agit essentiellement d'un dire ou d'un silence qui fait dire, il s'agira parfois, tout aussi bien, d'un acte: prix des séances, nombre des séances, etc. Quant au regard, c'est d'un même mouvement que le « ne pas voir » atteste à la fois la présentification de l'Autre et la présentification de l'objet : s'Il ne voit pas, alors Il est pur regard - et pour s'en convaincre, il suffit d'assister aux performances des danseurs Buto japonais.

Mais plus encore, ou plutôt dans le même temps, s'il ne voit pas, alors il ne s'imagine pas - mise en jeu du dernier élément de cette triade : l'Autre, l'objet, le sens; le sens et l'objet jouant dans une dialectique où la brisure du sens restitue en éclair l'objet happé par le trop de compréhension⁵.

C'est parce que l'Autre est ainsi présentifié et non plus figuré, qu'est parfois misé dans ou par la cure un point extrême, une « jouissance tragique » où « le désir de l'Autre dans sa pureté symbolique est immédiatement le désir du Sujet ... L'attrait qu'Antigone produit sur nous, c'est qu'elle se détache comme étant le paradigme de la singularité »⁶. Alors, si l'analyste soutient ce qu'il a ou non contribué à mettre en place, non seulement le sujet n'est plus tout à fait seul comme parlêtre, mais un autre type d'interprétation devient possible, une autre façon d'être entendu: un fading du sens, qui n'est pas une sorte d'assomption idéologique du non-sens mais plutôt une interprétation dans le transfert - pour que ce sens-là, de mon intervention, affecte, il y faut du non-sens. Nous sommes là aux antipodes d'une conception des choses qui se résumerait à la reprise d'un signifiant sous prétexte qu'il affecterait tout particulièrement l'oreille du psychanalyste ; il s'agit plutôt de pulvériser le trop de sens, le sens univoque, d'un signifié impérialiste; il s'agit de restituer la polysémie de la langue en procurant comme en éclipse son statut de signifiant à ce signifié - pratique qui permettra parfois d'éviter la mise en acte de sa

⁴ Marguerite Duras : « Les Mains Négatives », Mercure de France.

⁵ Cf. le montage des matériaux visuel et sonore - y compris textuel - dans les films de J.-L. Godard, notamment *Prénom Carmen*.

⁶ H. Yankelevich: « La Mort d'Antigone ou: de la jouissance tragique », in *l'État freudien*, Cahiers Confrontations, n° 11.

mort biologique pour échapper à la jouissance de l'Autre. Échapper au sens que sans relâche nous imputerait l'Autre - soit au savoir supposé au psychanalyste.

Il convient dès lors de relever le paradoxe que c'est répondre de l'Autre qui impose de facto de porter l'accent sur la présence du psychanalyste. « Il est troublant que ce soit avec des signifiants que l'analyse affecte. Ces signifiants bien sûr ne sont pas étroitement liés à la linguistique. Le ton a aussi quelque chose à faire dans l'affaire et aussi bien ce qu'on appelle le style »⁷.

Une définition de l'objet comme objet a s'avère alors indispensable ou du moins fort utile, car c'est comme support de l'objet que l'analyste peut avoir à soutenir cet état le moins imaginaire qui soit du transfert.

Il n'est pas niable que le corps du psychanalyste est concerné dans l'espace psychanalytique, et autrement que par simple déplacement projectif du patient (les yeux sont vraiment bleus, par exemple). Mais il est concerné comme corps de parlêtre, portant la trace de la castration. Qu'il y ait transfert sur ma voix, ou qu'il faille me miser dans la cure comme regard, comme sein, comme égout, voire tout simplement parfois comme vivant n'est pas si problématique ; ce qui ne va pas, c'est de prétendre que je suis ma voix ou mon regard, voire ma « propre » pensée. « Cette voix », « ces yeux », « cette culture » ... mais en quoi ma voix m'appartient-elle (puisque de fait elle m'appartient) une fois la part faite à ce qu'elle doit aux femmes et aux hommes que j'ai aimés, rencontrés ?

Il me semble que dépend de la possibilité de ce détachement une rencontre qui pourrait affecter le patient, alors que l'analyste, lui, n'en serait pas exagérément affecté.

Prise sous cet angle, l'avancée lacanienne s'avérerait alors une des théorisations les moins contraignantes quant aux impératifs techniques d'une psychanalyse, puisqu'elle se résumerait à peu près à ceci : fais comme tu l'entends (et pourquoi pas du squiggle) dès lors que tu ne t'y crois pas.

Reste alors entière et nue la question de savoir qui peut être psychanalyste. Soit : qui sait *entendre* ...

⁷ J. Lacan: Lettres de l'E.F.P., n° 21, p. 507.

PRÉSENCE

Juliette Planckaert

Voici comment commence la séance : comment voulez-vous travailler aujourd'hui ? Comment voulez-vous être dans la pièce ? Où voulez-vous que je sois ? Il n'est pas dit : je vous écoute. Tout ce qui advient sera reçu, accompagné. Beaucoup s'allongent sur l'espace divan, s'assoient en s'accrochant à mon regard ; certains pleurent, tapis dans un angle, marchent, s'installent sous le matelas, fabriquent une cabane pour se cacher, ou commencent un modelage. En explorant ses possibilités expressives et créatives, le patient est reconnu pendant la séance comme être de corps et de toucher et non seulement comme émetteur de paroles. L'essentiel est d'accueillir ces gestes, ces émotions, en les replaçant dans la relation transférentielle.

C'est avec Cléante que j'ai commencé à pouvoir « improviser » (j'avais le modèle de ma formation classique et celui de la bio-énergie, trop manichéen, et la lecture de Ferenczi mettait des mots, des repères sur mes hésitations). Les élèves du lycée où il était pion le surnommaient Jésus. Pendant les séances, il ne pouvait que se balancer à demi assis, à demi à genoux, en équilibre instable sur le bord du divan en balbutiant et en souillant très fort... Sans parole, aucune parole. J'ai proposé du papier-crayons, de la pâte à modeler, de l'eau et mes mains. Avec les objets, tour à tour, seins, fécès, biberons, jouets, pénis, mains, placenta, Cléante s'est constitué une image de son corps unifié. Plus d'une année où toute la séance était jeu pour se réapproprier ses mains, avoir le droit de s'en servir, de toucher les miennes, les serrer, les tremper dans l'eau avec les siennes et les voir ressortir non diluées, non mélangées, ceci accompagné peu à peu de mes mots commentaires. Jusqu'au jour où il s'est campé debout, à l'extrémité distale de la pièce et a déclamé une tirade improvisée en forme de pièce classique. La parole a remplacé le souille : il a pu enfin aborder d'autres idées que ce qui émergeait dans la séance : sa vie, sa souffrance, ses souvenirs. Sa mère, son père avaient toujours tenu la maison en mains, y compris pour laver son corps jusqu'à quatorze ans. Il lui fallait reprendre tout ce qui était de l'ordre du « faire » et accepter en la symbolisant la castration anale au lieu d'être paralysé. Il réussit chaque année ses examens et peut s'inscrire dans le système social alors qu'il se laissait glisser dans l'invalidité. Maintenant il vient pour parler.

Mais enfant, avant de pouvoir parler, il nous a fallu vivre et nous exprimer autrement : gestes, sons, maladies. Les paroles n'étaient qu'entendues, avec le sens différent qu'y met celui qui parle. Comment parler ce qui a été vécu et senti, dans un bain de paroles certes, mais paroles des autres entourant cet enfant, parlant entre eux, parfois à lui ? Reich et Lowen découvrant après Groddeck et Ferenczi que les

affects liés à la petite enfance sont inscrits dans le corps, ont trouvé moyen de soulager en suscitant des émotions, des souvenirs-corps : la levée des inhibitions corporelles, la rencontre d'éprouvés refoulés permet des associations inespérées, s'ils sont repris dans le discours. Mais la réticence vis-à-vis de cette ligne de recherche tient à la naïveté des concepts théoriques se réclamant d'un hédonisme primaire, et à l'oubli que cet espace de séance permettant ces irruptions étonnantes est un espace de jeu. Tous ces voyages sont accueillis comme s'ils étaient de véritables revécus ; en remplaçant tout dans un système de frustration-gratification lié à papa-maman, sans le repenser dans le transfert, on perd le sens, alors qu'il était si près de se trouver.

A ce sujet, dans toute pratique de thérapie, il faut prendre garde d'y mettre un sens forcé. Toute la mystification serait de mettre un contenu, un sens dans des éléments qu'il faut garder dans leur pré-sens. Quand Janov fait resurgir des émois très archaïques puis dit au patient : « c'est de la haine pour ta mère », c'est un problème de congruence plus ou moins artificielle en psychanalyse, en psychothérapie entre l'interprétation et les affects. Si Janov dit, c'est de la haine pour ta mère, le patient prisonnier du transfert se dit que c'est bien cela ... Ce peut être semblable dans les cures orthodoxes : le patient ressent des émois sur le divan, et selon la manière dont l'analyste va se référer en se disant en lui-même : « ah, c'est l'objet a, c'est le nom du père », il va y avoir ancrage du théorique dans l'affect. Tout comme en thérapie primitive, on reconnaît tel dieu à la forme de la transe. Ainsi, on peut écouter avec la théorie et non avec soi ; cela pourrait s'appeler le faux self du psych ...

Le thérapeute pose une scène et le patient joue son rôle dans ce cadre-là, cette pièce-là et la dynamique de son transfert : mon changement d'attitude et de méthode de travail s'est imposé au fur et à mesure de mes recherches personnelles, pratiques et théoriques, de l'évolution des cures, de l'expérience approfondie de travail analytique avec des « cas lourds » pendant beaucoup d'années. Pendant ce même temps, quantité d'analystes ont travaillé chacun dans leur direction. Des hommes, des femmes sont venus à eux et à moi demander une cure. Je vais formuler une lapalissade : le transfert peut s'établir sur quiconque ... peut-être même sur un fauteuil si l'analyste s'y confond. A nous d'y réfléchir et de veiller à ne pas confiner les patients dans nos propres jeux ... qu'ils soient silencieux ou spectaculaires.

Si le psychanalyste dit : « je vous écoute », on peut s'allonger, raconter tout : Proust, Freud, Libé et mourir d'ennui dans la vie et sur ce divan. La parole est déconnectée des affects préverbaux qui sont en jeu : or c'est justement parce qu'on ne peut que parler, sans être, qu'on vient là.

Une séance de psychanalyse « classique » serait organisée suivant les règles de temps, de lieu et d'action des tragédies « classiques », comme celles-ci c'est exaltant, tragique et figé. Tous peuvent-ils s'y conformer et s'ils le font est-ce toujours avec profit ? Poser la règle analytique établit déjà une scène référée à la théorie : Freud qui a élaboré la théorie a changé la règle suivant son évolution, mais peut-être aussi suivant ce qu'il pouvait supporter. Depuis, la question de l'orthodoxie semble se

référer autant à l'organisation du rituel qu'à la théorie. Pour le patient démuni, accroché à son transfert, la règle devient celle d'un ordre religieux, l'analyste tel le prêtre a seul droit aux libertés. S'il est important dans notre profession de travailler et réfléchir sur la théorie, faut-il que cette recherche soit accompagnée d'abstinence en limitant sa participation à la présence physique dans la pièce ? Décider de commencer une psychanalyse parce qu'on meurt à petit ou grand feu, c'est devoir accepter le rituel sur l'autel, ou la scène analytique, ce qui conduit parfois à renoncer à faire une démarche ou à la poursuivre.

Décider de commencer une biothérapie, c'est devoir accepter le rituel des cris, des étouffements, le tais-toi et pleure sur l'autel de la respiration retrouvée, dans des séances terribles et merveilleuses, inlassablement réitérées sans qu'on en trouve le sens : mis à part le slogan la vie est belle. Et pourtant, dès les premières séances, on découvre quelque chose sur quoi on avait ruminé sans succès pendant des années d'analyse, au risque de faire exploser dangereusement le barrage hystérique anti-psychose.

Pour que le travail se fasse, je pense qu'il est nécessaire que chacun puisse mener sa cure comme il lui est possible¹ : on ne peut par avance savoir ce qui « est bon » pour celui-là qui arrive avec sa peine, ce qui sera opérant. Je lui explique ce qu'il est possible de faire avec ou sans moi : le patient va vivre les séances proposées (seul ou en groupe) et dira ce qu'il peut accepter. La régularité traditionnelle peut limiter le travail : on ne parle que de ce qui affleure, au point de se construire un soi - chez - l'analyste désinséré de sa vie : être d'une économie avaricieuse dans la vie et prodigue avec son analyste ! La règle analytique émise en termes de parole encourage les défenses intellectuelles². J'ai reçu un homme d'âge mûr ayant lutté trente-cinq ans contre une schizophrénie et qui après sept années d'analyse disait : « mon analyse m'a aidé à m'affirmer dans mon travail de cadre mais la vie m'est toujours aussi insupportable ». N'est-ce pas ce que soulevait Joyce Mac Dougall dans son plaidoyer ? D'ailleurs, l'analyste de cet homme avait convenu avec lui d'essayer un autre type de travail.

Salariée de secteur psychiatrique, j'ai commencé à écouter, aidée par mon analyse et ma formation théorique, des personnes ayant échoué à l'asile ou dans un dispensaire. Schizophrènes, alcooliques, cas lourds, états limites, ceux-là mêmes qui n'ont jamais entendu parler de se soigner, de travailler sur soi, à la rigueur d'avoir un docteur, d'être suivi par ... Si nous nous étions arrêtés à la notion « d'indication d'analyse », ceux des membres de l'équipe ayant une formation analytique, infirmiers, psychiatres et moi, serions restés à nosographier. Il a fallu être audacieux et surtout inventif. D'avoir lu Rosen³, nous a donné tous les courages. C'est ainsi

¹ L'échec de cet accompagnement se rencontre auprès des psychopathes pervers qui dévient toujours la loi pour eux-mêmes tout en la revendiquant pour les autres.

² Une amie qui demande en séance : « Que font vos orsels ? ». Le patient s'exclame : « Je n'ai pas choisi une analyste lacanienne pour parler de mes orsels ».

³ L'analyse directe, P.U.F.

que j'ai commencé un travail analytique avec plusieurs psychotiques. Puis notre manière différente a été connue et les personnes se sont adressées directement à nous avant de décompenser. J'ai toujours accepté toute demande difficile à la condition de participer en outre à un groupe et d'avoir recours à un autre psychanalyste (médecin, psychologue ou infirmier) pour ne pas être happée dans une relation transférentielle engloutissante pour le patient et le psy.

C'est alors que je me suis lancée dans un duo épuisant qui me laissait pantelante après chaque séance avec une jeune femme souffrant de schizophrénie sans délire, dont l'essentiel des symptômes était fait d'impressions coenesthésiques et proprioceptives horribles (morcellement et béance du corps, perte de ses limites, envahissement par les autres, vivants ou inanimés) et des hallucinoses : elle se sentait non vivante et non entière. Pendant plusieurs années, entre sa dernière séance de la semaine, le samedi après-midi et la première séance de groupe le lundi matin, elle restait figée dans son lit sans nourriture, ni miction, « comme un trait » disait-elle. Seules ses séances individuelles et de groupe lui permettaient d'éviter la réhospitalisation et d'être présente (même inactive) au travail. Le contenu des séances était aussi lié à ma vie : souhait de tuer mon bébé (présent neuf mois pendant ses séances) rencontré dans son landau en traversant le jardin ; et comme j'avais blessé un de mes doigts dans un acte manqué, elle s'était « accidentellement » transpercé la main peu après. L'année suivante, elle s'est sentie vivante, guérie. La cure avait duré dix ans. J'avais longuement analysé pour moi-même toutes les correspondances entre ses associations et les miennes, tortillant les mots en tout sens avec mon analyste et dans les contrôles. Mais quand elle n'a plus été là à parler séance après séance, tous les symptômes difficiles avec lesquels j'avais pu jongler en les maintenant phantasmes sont devenus réalité.

Plus de distance possible. Obligée de me dire que si elle s'était guérie de sa psychose⁴, moi je m'étais protégée de la mienne en étant une voyeuse. Toutes ces dix années, je ne me protégeais pas de ses symptômes et cette analyse était, même passionnante et essentielle, très éprouvante pour moi. Mais celle-ci terminée, c'est moi qui ai dû reprendre une tranche avec le même analyste ; avec son aide, je me suis retrouvée à éprouver, à crier ces souvenirs-corps⁵ que vainement je m'étais évertuée à inscrire et à liquider dans les dérives de parole. C'est seulement depuis, que je sens ce que c'est que voyeuriser ou cannibaliser les autres. Avant je ne pouvais qu'intellectualiser cette notion. Dès lors, j'ai pu être autrement dans les séances : déstabilisable, sans filtre, mais rarement ennuyée ou dérangée par les patients.

*

⁴ A l'aide de sa psychanalyse, sa psychothérapie de groupe avec deux psy, l'institution psychiatrique et un psychiatre.

⁵ *Dinghaftigkeit*, écrit Ferenczi.

Lorsque quelqu'un souffre dans sa vie et qu'il souhaite une autre aide que celle des médicaments, ou les secours d'une voyante, ou le plaisir forcé des nouvelles thérapies, il va consulter un analyste. Mais commencer une psychanalyse c'est accepter quoi ? En échange de la gratification d'un temps (parfois court) bien à soi et de la possibilité de dire tout et n'importe quoi, il faudra ramer dans le désert agrippé à son transfert. Et si nous, les analystes, cessions d'être menacés par les éruptions de cris, de mouvements imprévus, si nous aidions à exprimer ce qui cuirasse dans les muscles, nous souvenant qu'être là avec notre corps entier provoque aussi des effets de corps : l'analysant voit bien que nous ne sommes pas que des oreilles ... Et il lui faut faire comme les sujets du roi nu du conte d'Andersen : croire que l'analyste n'a pas de corps. Et pourtant être analyste requiert davantage qu'avoir franchi les rites initiatiques habituels qui demandent oreilles et paroles. C'est aussi pouvoir accueillir une demande bien souvent informée. Quelqu'un arrive et dit : « Je n'en peux plus, faites quelque chose pour moi ». C'est ainsi que Samuel est venu au dispensaire de sa ville, amené par son père, émigré, car il était en panne complète, s'étant arrêté de tout, sauf de lire « *Le Monde* » et de se nourrir. La première année, Samuel est venu chaque semaine me parler à voix inaudible et je ne sais quelle langue (en lallations, je crois), alors qu'à la séance en groupe, où il venait de très loin, on comprenait ses rares paroles. Il a vite arrêté les séances individuelles. Après sept années de travail en groupe, (il a repris un emploi la troisième année), chaque semaine et parfois en week-end, Samuel peut demander d'une voix claire : je voudrais commencer une analyse. Ceci s'entend : accepter pour lui seul des séances régulières dont il assumera entièrement la charge financière. Je me sentais analyste pendant ces sept années à accueillir ses refus, l'aider à trouver ses sanglots, entrer en contact en posant les mains sur son corps à travers les draps mouillés des « packs »⁶, assister à ses premiers graphes (traits alignés pour représenter sa mère, obliques pour lui, ce ne sera que plus tard qu'il pourra dessiner des formes fermées), écouter les commentaires d'abord embrouillés puis de plus en plus pertinents et affirmés sur les états et mots des autres. La forteresse vide et démolie de son corps est devenue existence corporisée vivante, avec un sexe reconnu. La première fois qu'il peut toucher à la pâte à modeler après six ans, c'est pour fabriquer les lettres de son nom puis la représentation de son sexe d'homme. Nous qui l'accompagnions, n'étions ni psychiatres, ni psychologues, ni infirmiers, ni sexologues, ni moniteurs de colonie de vacances, ni religieux. Au fur et à mesure des années, je cherchais ce que je représentais pour lui. Je crois que je suis devenue l'Autre. Samuel serait resté à vivoter dans les pulsions de mort, si je l'avais reçu avec ses rares paroles inaudibles. Il serait resté dans sa panne infinie, puisque ces pulsions de mort⁷ n'étaient ni actives, ni agressives et qu'elles maintenaient sa vie végétative

⁶ Enveloppements humides froids.

⁷ Toute pulsion de vie lui aurait donné la force de se suicider. (8) Ce que j'écris là recouvre la question de l'éthique.

(seules vivotantes, les pulsions scopiques, rivées sur le journal, luttant contre la perte totale d'acuité visuelle). Nous aurions vieilli ensemble, il aurait juste évité l'hospitalisation. Thérapie mortelle payée par le Conseil général ou la Sécurité sociale. Et si je n'avais été psychanalyste qu'en ville, ses parents auraient voulu payer... Ces centaines de séances dont il n'était pas le prétexte, auraient existé sans lui, ainsi il n'avait pas à risquer l'échec pour lui et les thérapeutes du groupe. Et pour vivre dans son corps unifié, il a fallu longuement travailler sur la projection de ses membres, de ses organes, de sa voix, sur les autres du groupe. Il pouvait venir, s'opposer de toute son agressivité, dénier ce qui advenait, muré dans son impossibilité, il entrevoyait les autres sans rien risquer et rien casser. Ça vivait des autres, même si c'était avec beaucoup d'angoisse, il était dans un lieu avec de la vie, dont il participait. Après avoir laissé couler les larmes, la bave, avoir lutté physiquement, il s'est senti dans la vie et put décider d'une nouvelle forme de travail. Samuel jusqu'à cette décision ne pouvait rester seul avec quelqu'un : il n'était pas sujet. Il ne pouvait y avoir rencontre. Samuel était entré dans la psychose dans l'enfance pour ne pas mourir : alors qu'il naissait, son père était tenu pour mort et on lui avait donné son prénom ; quand le père a guéri - miraculeusement - Samuel est tombé dans le coma et en est ressorti presque aveugle. C'est son père qui l'a aidé à venir jusqu'au dispensaire. Celui-ci s'est réinstallé dans son pays, Samuel est tout à fait autonome maintenant.

Lors de cures débutées sous de meilleurs augures apparents : possibilité d'une demande à un analyste en ville, le patient isolé sur le divan peut s'autodévorer, se remplissant de ses paroles ou cannibaliser ce que l'analyste laisse dépasser, et ceci sans être nourri, ni se trouver enfin désirant. Il reste empêtré dans ses phantasmes, fragmenté en morceaux, tiraillé dans sa dissociation : la seule présence silencieuse de l'autre le laisse sans désir et dans la peur. Il fuit. Il n'y a peut-être que dans les analyses supposées didactiques que le désir du patient suffit pour que la cure évolue⁸. Le plus souvent, il faut le désir de l'analyste pour que la cure continue malgré les précipices. Peut-être certains suicides dans des cures sont-ils intervenus à un moment où l'analyste n'en pouvait plus de tenir en lui-même : il s'est reposé dans sa neutralité bienveillante. Avec les patients schizophrènes, il faut même abaisser considérablement son seuil d'autodéfense, autrement le patient ne pourra jamais s'exprimer. Il faut tenter d'être à la limite de sa fragilité pour ne pas menacer l'autre et pour accueillir ce qui adviendra, sans fléchir. .. mais on ne s'en tire pas sans vaciller. Bien sûr, dans ces circonstances, il faut être plusieurs thérapeutes : la toute-puissance serait fatale au soignant et au soigné. Judith est anorexique. Une collègue me l'adresse, la trouvant trop malade pour une analyse « classique », elle ne vient pas à son rendez-vous. Enceinte, elle se choisit quelque temps plus tard une analyste à Paris, le temps de décider que sa maladie fait peur à l'autre et qu'elle est plus forte. Une nuit, elle m'appelle au secours. Elle a vingt-sept ans.

⁸ Ce que j'écris là recouvre la question de l'éthique.

Pendant deux ans, elle est venue à une séance sur deux, souvent moins, mais écrivait beaucoup. C'est avec elle que je me suis formulé que le divan peut être une île déserte ; déjà il faut savoir nager pour monter dessus, et ensuite à quoi sert-il de parler puisqu'il n'y a personne? Je lui ai proposé de la rejoindre sur l'île, en cherchant avec elle la bonne distance, jusqu'à ce qu'elle puisse être touchée et me toucher (j'avais commencé une formation d'haptonomie). Le travail se centrait sur ce qui était ressenti lors du contact, plutôt que de la laisser se repaître masochiquement de ses symptômes.

Judith cessait de contenir ses hurlements, ses étouffements, ses mouvements semblables au nouveau-né. Ensuite, elle pouvait parler. Jusque-là, non seulement elle était en panne mais elle se détruisait systématiquement. Elle a pu reprendre et réussir ses examens et travailler régulièrement. Il a fallu trois ans. Je me disais : ce n'est pas la règle, tu te laisses manipuler, ça n'avance pas. J'ai peur pour elle ... Et puis je continuais comme je sentais, submergée de lettres, œuvres d'art⁹. Ses séances, elle les associait graphiquement hors de ma présence : des pages serrées, remplies sans adresse, ni signature, ni numérotation, comme d'autres remplissent les séances. Comment produire avec sa bouche, parler alors qu'elle avait besoin de se nourrir de moi avec ses yeux, de respirer ma présence, d'être portée, de retrouver le désir d'être ?

Actuellement, elle vient à presque toutes les séances convenues. Elle peut être dans le groupe toute la séance : travailler sur la scène du groupe en partageant les « jeux » et en suivant les « règles ». Il a fallu que ce groupe - « le sien » - se déroule pendant deux ans sans elle pour qu'elle puisse y venir (comme pour les séances, au moment de venir, ses symptômes l'empêchaient). C'était très important : ce groupe à elle existait même si elle n'y était pas physiquement. Contrairement à l'absence de ses séances dont elle ressentait une grande culpabilité : quelque chose d'elle se déroulait sans qu'elle ait besoin de l'alimenter, le vider, le faire fonctionner. Par contre, elle pouvait l'halluciner de chez elle : se; recréer seule son existence de « celle-qui-a-été-au-groupe » comme « celle-qui-a-vu-maman » ou « celle-qui-a-mangé ». Pour investir cet espace potentiel, il a fallu que je sois personne portante, berçante, respirante, présente, vivante, en accompagnant, contenant son corps qui hurlait, vomissait et qu'elle me retrouve non détruite par ses cris, ses absences. C'est lorsque j'ai pu prendre l'initiative de la toucher (et pour cela, il a fallu que je sois moi-même plus à l'aise dans ma relation au toucher) qu'elle a commencé à se séparer de son symptôme.

Quand c'est nécessaire, on peut ainsi pendant la séance travailler sur la relation à l'analyste, et toutes les projections, identifications qui sont en jeu. Encore faut-il que l'analyste soit clair avec son désir. S'il n'a pas encore et encore traversé les émois pré-génitaux et préverbaux dans sa propre analyse et travaillé sur son corps le

⁹ N'est-ce pas aux analystes que s'adressent les plus belles et plus terribles lettres, puisqu'on peut les envoyer sans représailles dans la réalité ?

contact débarrassé de sa vulnérabilité défensive, il a tendance à tout confondre dans le registre génital.

Bien des analystes aux cures classiques réalisent aussi ce « holding » permettant à la personne de ne pas crever : ça ne fait pas de vagues, on reste fragile, malade, mais on ne meurt pas, on n'est pas hospitalisé ... mais est-ce cela vivre ? Comme je l'ai déjà dit plus haut, les pulsions de vie font des vagues et les soignants de psychiatrie savent que c'est quand la dépression se lève que les suicides se tentent. Ainsi, Blanche après s'être maintenue en vie vaille que vaille avec l'aide de son analyste (présent, respectueux de ses patients) et du lithium, s'est décidée, rassurée de n'avoir pas explosé de l'aventure qui, peut-être, la libérera de son statut de malade.

Le holding prudent mais distant, la transposition dans la parole des affects, l'interprétation sur les événements de la séance (jeux sur le déplacement, la condensation, les métaphores parlées des moindres gestes) ne suffisaient plus. Il lui fallait se permettre et être autorisée à être proche de son analyste : risquer des moments immenses, traverser des souvenirs-corps après être restée alignée bien raide, gémissante et râleuse sur sa méridienne étroite. Pour traverser les abîmes de sanglots et de panique de cette deuxième tranche d'analyse, il fallait l'aval de son analyste, et que ça se fasse dans une rupture-continuité¹⁰.

*

Pour le nouveau-né, le corps est d'abord éprouvé comme objet du monde extérieur, participant surtout de la mère ... De cette confusion avec le corps de la mère, il tire un sentiment de toute-puissance. Winnicott situe autour de la notion d'objet transitionnel et d'espace potentiel le moment et les moyens avec lesquels l'enfant - aidé par sa mère - va se désillusionner de cette confusion omnipotente. Si l'enfant n'est pas aidé en cela par sa mère, pour ne pas rester dans la psychose, il se coupe de cette période en se constituant un faux self. A l'âge adulte, ces personnes se retrouvent dans un immense isolement - même s'ils vivent conjugalement -, dans une détresse difficile à nommer. Sans symptômes repérables comme indication d'analyse, ils consultent très tard : ils n'ont pas de mode d'emploi pour vivre, sombrent dans une dépression existentielle ou alertent (lettres anonymes, militantisme génital). S'ils sont parents, un des enfants est investi comme objet à acculer à l'autisme ou au suicide. Il m'a semblé qu'ils étaient le plus souvent fonctionnaires¹¹. L'État-mère continuant - mal - à les porter jusqu'à la première consultation ou la panne. S'ils commencent une analyse, c'est beaucoup de sommeil pour le psychanalyste et de découragement pour le patient. A moins de pouvoir

¹⁰ Elle peut maintenant, au lieu de plonger dans des systèmes paranoïaques, sentir que ce ne sont pas les autres qui deviennent mauvais, mais son regard qui change.

¹¹ Un ami psychiatre de secteur me disait en rencontrant beaucoup pour le comité médical : ils sont en congé de longue durée, avalent beaucoup de médicaments et ne font aucune démarche de psychothérapie.

travailler sur ce passage : c'est là que se situent le travail des packs (enveloppements humides froids) et l'apport d'un groupe où le corps peut être agi.

Pour se construire, entier, être humain, individualisé, différencié, il a fallu renoncer à l'objet principal. Tout passage à une existence plus individualisée nécessite une castration. Mais pour ceux-là, la castration est impossible à poser, c'est toujours mutilation. Pour renoncer à la fusion néantifiante, pour être soi, il faut se couper de tout, des autres, de la respiration, et du droit à être bien.

Il faut beaucoup d'allées et venues, d'explorations sensorielles, de jeux relationnels, de contacts esquissés, retirés, de respiration retrouvée pour travailler ce passage. Pour certains, c'est au cours des séances de packs avec un ou deux thérapeutes que cela pourra se faire. La séance de packs permet au patient de se retrouver, sans transition, sans le secours de défenses intellectuelles, de « plonger au fond de soi ». Comme une séance à double fond, à l'arrivée se mettent en route les éléments habituels, puis l'entrée dans les draps amène dans des régions inexplorables autrement, protégé par le grand pansement des draps, déstabilisé par le choc du froid ... Tout de suite réchauffé mais transporté de l'autre côté (du miroir ou de l'utérus), ayant pu renoncer au phallisme de la station debout.

C'est avec des packs que Marc a pu faire le deuil du suicide de son enfant. Il s'était maintenu non mort, mais sans vie avec l'aide patiente de son analyste - homme, parallèlement il participait à un groupe avec travail corporel. Volontariste, il avait cessé ces pratiques trop analytiques pour de la vraie bio-énergie avec cris et violence assurés à chaque séance : répétition encouragée sans risque que ce soit repris dans les mailles de l'histoire et resitué dans le symbolique (faux self encouragé). Mais ceci voulait dire aussi que son analyste et moi n'entendions pas quelque chose. Quelques années après l'arrêt de l'analyse, son fils adolescent se pend ... Sa vie à lui vacille aussi. Quelqu'un l'aide à m'appeler pour demander entretiens et hospitalisation de jour. Je lui propose des packs, la reprise du groupe. Au cours de ces dix séances, seront possibles le travail du deuil et celui du désillusionnement. Protégé par les draps, il triera ce qui était emmêlé de leurs corps : le sien et celui de son fils ; celui-ci fonctionnant comme un de ses membres. Puis, bien au-delà du fils, c'est lui et sa propre mère qui sont apparus. A lui qui pour exister séparé d'elle, avait dû se séparer de tout bien-être. Il a retrouvé la respiration béate, la saveur, la tiédeur du moi, maman, le monde présents et non confondus ... qu'il avait obstinément cherchés dans les cris et les coups.

Les séances de pack ont permis un abord psychothérapique, une possibilité de cure convenue, pour des personnes qui ne pouvaient rien envisager de tel, ou rien continuer en dehors du récit de leur malheur comme bouée. Elles permettent de retrouver avec soi les affects non élaborés qui s'éparpillent, tombent dans l'angoisse parce que non représentables, et de se réapproprier son corps. Un début d'attention à soi pour ceux qui ne sentent rien que le vide. Dans le dedans du pack, métaphore d'une plongée dans un dedans non spécularisable, on peut remonter et voguer sur ses rêves, ses phantasmes et se sentir être. Ainsi, se traversent les voyages corps-

paroles impensables et terrorisants mais indispensables, en les limitant au temps de l'enveloppement : morcellement ou dissociation, flash soudain et verbalisable de souvenirs, de sensations, de sons et de phantasmes habituellement refoulés et qui souvent ne s'expriment que dans l'explosion délirante, mélancolique ou hystérique. Comblé de toutes ces sensations, on peut après avoir quitté son drap-peau s'attendre à rencontrer l'Autre à chaque instant. L'espace de séance, avec ses préparatifs matériels très concrets, se construit en commun. Le patient se sait accompagné. D'abord réservé aux psychoses et aux états mélancoliques, les circonstances du travail ambulatoire ont élargi les indications : certaines personnes ne peuvent commencer une psychanalyse que si elles peuvent être accompagnées d'une autre cure enracinée dans l'archaïque, dans une autre relation transférentielle où elles se sentiront davantage portées et qui permettra de vaincre les barrières de la rationalisation et de l'anesthésie. Une situation se crée.

Certaines personnes sont tellement absentes à elles-mêmes, à leur corps, à leur vie qu'on les sent même à peine présentes à leur rationalisation : elles vivent, ou se retirent de tout et peuvent rester pétrifiées, sans parler, ni bouger quoi qu'on propose. Le travail avec le toucher (haptonomie) leur permet d'être présentes à elles-mêmes, avec leurs affects, au lieu de pouvoir seulement être là à la séance pour ne pas crever avec la seule possibilité, le seul pouvoir d'ennuyer l'analyste. Siméon s'est constitué un délire paraphrénique après avoir été dépendant du L.S.D., il l'est devenu des neuroleptiques qui pourtant lui sont indispensables pour ne pas décompenser. Le premier contrat de psychothérapie a été demandé pour un travail en groupe. Il pouvait juste venir, et rester accroupi la tête dans ses mains : regard, parole, mouvements impossibles. C'est pourtant ainsi que s'est établi le transfert : après deux ou trois années, il a pu expliquer son système du monde, quitter le groupe et demander un travail individuel. Actuellement, il poursuit parallèlement un travail avec un psychanalyste psychiatre en relation avec la réalité, et une psychothérapie avec moi qui a commencé par des packs qui lui ont fait entrevoir que l'existence - en soi - pouvait se trouver autrement qu'avec les drogues. Je n'ai commencé le travail avec l'haptonomie que lorsque j'ai senti le désillusionnement amorcé : je n'étais plus toute puissante, consciente du risque pour lui de glisser dans un syndrome d'influence, et nous étions dans la référence à la loi et au nom du p ... psychiatre. Les séances sont parfois terriblement agressives, de cette immense agressivité de la position paranoïde du tout-petit. Il demande qu'on travaille avec le toucher, il peut appréhender ce qui est souvent impossible aux schizophrènes, son agressivité ne nous a détruits ni l'un ni l'autre. Il a une existence corporéisée bonne. Sans ce travail, il repartait dans une conviction délirante plus affirmée. Il est actuellement de moins en moins dupe de ce délire, s'en éloigne en le rêvant la nuit.

*

Et qu'apporte le travail en groupe? Tout d'abord, une scène plus large, un grand contenant où les « einf al/en » ne sont pas tout de suite coincés dans la relation transférentielle. La règle est posée alors que chacun se déplace dans la pièce vaste :

toutes les expressions sont reçues à la limite de ne pas séduire l'autre ou le blesser et ce qui se vit là est hors réalité. Pas de meubles, seuls des objets polyvalents accessibles pour tous à tout moment : papeterie, tissus, balles, coussins, matelas, raquettes. Tout est toujours à créer.

Les phantasmes de morcellement, d'agression, la haine, la fuite dans le malheur, tous les éléments non repérés peuvent être posés, joués, étalés dans l'instance groupe jusqu'à ce que le sens se fasse. Il est possible de traverser jusqu'au bout son amour, sa haine, sa violence, si dangereux, sans qu'ils soient collés à l'analyste et ne pas être acculé ainsi à quitter l'analyste à cause de la honte ou de l'insupportable à être seul face à l'Autre avec de tels affects. C'est aussi pour cela que Blanche a changé d'analyste : les bouffées de haine étaient injouables, non métabolisables autrement que dans cette phrase : « c'est un analyste de merde » (qu'il n'était pas !). Elle a commencé à laisser émerger dans le groupe ce qu'elle collait, déversait jusque-là sur son entourage. Elle en était devenue pour eux la « malade » fragile, difficile mais tolérée parce que c'était de mise dans ce milieu éclairé et ne pouvait qu'être désagréable avec ceux qui étaient dans son circuit libidinal, enfermée dans ses idées paranoïaques. En groupe - outre ses séances individuelles - une brèche a commencé à être envisageable pour la décoller de ses relations primaires. Celles-ci s'étaient déplacées sur son entourage actuel, une telle séparation semblait irréalisable. Tout vacillait. Dans cet espace sûr, animé d'une autre vie que la sienne par d'autres personnes que celles de son quotidien, la distance est envisageable et s'établit. Elle peut maintenant accepter ses sentiments agressifs au lieu de les cliver d'elle et les confier à celui qu'elle ne met plus en place de son double.

Espace et moment de vie, hors vie réelle, le groupe déroute des ruminations obsédantes ou dévitalisées (il m'a quitté, ma vie est un marais, j'ai une maladie, j'ai peur qu'on me regarde) qui figent le discours arrimé à la réalité dépressive phobique. Seul avec moi, Ignace raconte inlassablement les identiques péripéties de sa vie d'homme et de père; en groupe, il est comme délivré de cette rengaine. Son analyse : c'est pour être accepté avec ses « pulsions » de mort, répétitives, néantisantes. Pour la vie, il lui faut une autre scène, rendue existante par ces étrangers. Il peut jouer avec eux. Les associations imprévues fusent, verbales, graphiques, plastiques, chantées, gestuelles. Et de surcroît, elles ne sont pas épinglées immédiatement par l'analyste ou les autres : zone d'errance et de liberté sans captation, ni gouffre.

Dans ce lieu scénique où sont répandus tous les éléments qui constituent la vie consciente et inconsciente de chacun, la séance de groupe va permettre le simulacre, la distance. Ainsi, se travaille ce qui est si dur pour certains qu'ils ne peuvent l'aborder seuls. Entourés de ces idéaux du moi, aidés par eux, un pont s'établit pour descendre de son ailleurs. Le groupe fonctionne comme un espace transitionnel à double entrée : dans ce grand tout indifférencié, le patient pourra jouer sa participation, son attachement aux différents objets en le posant sur les autres, sur tous les registres, à tous les niveaux, pour se retrouver soi. Par ailleurs, certains

éléments très douloureux vont se traiter comme s'ils n'étaient pas ceux du sujet : pourtant, ce sont des états très importants mais ils vont le laisser aux autres dans ce lieu. Peu à peu, ils vont d'abord s'y reconnaître, le sentir puis le laisser émerger d'eux-mêmes : ce qui n'était pas de soi, va devenir soi. Il y a un mouvement d'appropriation d'affects qu'on ne pouvait que prêter ou voir aux autres. Inversement, de l'omnipotence infantile qui fait tout posséder, tout investir, s'isolera, se caractérisera, se nommera ce qui est personnel en venant le rejouer le temps nécessaire.

Ainsi, se limitent les passages à l'acte : l'affrontement dans une lutte réelle mais protégée, les terreurs traversées, les coups portés sur des matelas inertes, les vocalises osées, les représentations plastiques restent contenus dans la pièce, confiés au psychothérapeute. On peut repartir à son travail, ou chez soi. Ce lieu communautaire procède moins de l'analyste (cabinet-sanctuaire immuable), on peut y afficher ses dessins, les retirer, les reprendre, conserver un modelage pour le modifier ou le défaire ultérieurement. C'est établi qu'on vient y travailler pour soi, avec les autres. On pourrait dire de Diane que c'est un « cas limite ». Professeur, elle non-vit dans le vide et la peur en dehors des vacances. Comme elle se sentait mieux, elle avait cessé ses séances en groupe où elle venait de loin depuis longtemps ; seules rencontres où elle parle vrai avec d'autres, se montre comme elle sent. C'est-à-dire répandue, bébé, désolée. Elle avait remplacé le groupe par ... une télévision en couleurs. Les séances individuelles redeviennent néant, statue figée, Diane pouvait juste me dévorer des yeux, jusqu'au jour où elle vient avec ce rêve : « On est en groupe dans une étable, on fait pipi sur la bouse de vache, c'est très rigolo ... - depuis que je ne viens plus au groupe, j'ai cessé de me poser des questions ... J'ai du mal à penser. Je regarde la télé ». L'interruption s'était faite trop tôt. Diane a repris ses séances.

Nathanaël s'est construit des repères dans le travail de groupe où il a pu venir quand la confiance a été suffisante : il a accédé au désir dans son existence au milieu des autres. Comme le baron perché (imaginé par Italo Calvino), il s'est protégé de la dissociation, du gouffre et des hallucinations dans la raideur catatonique. Presque mutique pendant quatre ans, il s'est apprivoisé - avec l'aide des packs, seul temps d'existence - dans le groupe : ceux qu'il y rencontre ne se conduisent pas comme dans la société. Démuni de mécanismes de défense, il se trouve soit collé à l'autre, soit perché sur son refuge. Ces autres, acceptés par lui, le plus souvent névrosés - d'ailleurs il supporte mal les autres psychotiques - l'ont aidé objectivement, mais lui les a aidés à aborder leur frange psychotique. Il circule dans ce lieu d'existence où il n'est pas pris dans le désir de l'analyste, protégé par la règle posée et par la loi respectée, alors que dans sa famille toutes les folies, toutes les transgressions étaient possibles : le père et la mère posant et transgressant incessamment un nouvel ordre où il se sentait en danger de mort. Nathanaël si démuni, pensionné pour schizophrénie et qui aurait pu mener une vie asilaire, était le plus attentif, le plus disponible pour tout travail où seules les expressions corporelles ou le contact étaient

sollicités. Longtemps, il ne s'est senti exister, avoir un corps que pendant les séances de pack et de groupe, mais il pouvait efficacement accompagner les autres dans ces domaines sans paroles si angoissants pour certains.

Chacun y peut être vivant ou non vivant, morcelé, figé, créatif ou hurlant dans ces espaces « off ». Une histoire se déroule, ponctuée de représentations graphiques, de contacts verbaux, tactiles, scopiques : on s'installe. Il y a du temps (de deux heures à deux jours). En entrant dans la vie active après ses études, toutes les séances d'un trimestre, Cléante a pleuré en boule sur la moquette pendant que les échanges vivaient autour : il avait à faire le deuil de l'enfance et du groupe qu'il avait dû quitter. Dans ce premier groupe, il s'est tissé vivant debout, renonçant à la psychose. Ce groupe avait représenté le tiers symbolisant, lui permettant de se distancier de moi. C'était immense pour lui d'avoir simultanément à quitter l'enfance réelle et triste, et l'enfant dans le groupe. Le deuil étalé en groupe, pendant ce temps, sa vie professionnelle intéressante était réussie et l'analyse se poursuivait. Si nous avions été seuls : cela l'aurait lié à une dépendance.

Voici donc plusieurs directions proposées pour la cure. Que ce soit en privé, avec des personnes décidées à « entrer en analyse », ou dans des lieux plus publics et moins ritualisés, être présent pendant la séance à ce qui peut advenir. Présent à ceux qui parleront comme ils en ont le modèle traditionnel, bien alignés sur le divan avant de pouvoir explorer la pièce et leur corps comme à ceux qui balanceront des mois d'un coin à l'autre de la moquette avant de pouvoir s'allonger sans voir l'analyste. Soucieux de ne pas se laisser piéger par l'omnipotence que peut conférer le transfert : il n'y a pas que le patient qui a des résistances. Un trop beau fauteuil, c'est risquer de se figer dans son rôle pris au sérieux : si c'est passionnant, ce ne peut être confortable et le risque d'être déstabilisé fait partie du voyage. A ne pouvoir courir ce risque, c'est le patient qui s'enlisera.

L'ANALYSE DU TRANSFERT

Béatrice Ithier

« Ces événements laissèrent en eux un poids, une fatigue, plutôt que les traces d'une expérience ou une leçon. Tous ces temps, Louise suivit comme à distance le cours des choses, n'y étant qu'à demi engagée, comme elle l'avait toujours fait, dès l'école où il lui avait semblé tout de suite, quoique confusément, que les choses du monde dont on lui faisait état ne la concernaient pas véritablement, s'adressaient à d'autres, mieux armés qu'elle pour les comprendre et plus agiles à les saisir. Elle était née dépossédée, et n'en prenait pas ombrage, c'était ainsi. Et en même temps, elle était satisfaite de l'état et du lieu où elle se trouvait, quoique ne les ayant pas choisis.

Elle y avait été placée par la conjugaison de forces dont elle ne cherchait pas à démêler la complexité ; ce point du monde où elle avait été jetée était cependant son centre : comme nous sommes au centre de notre vision devant un paysage, avec la mer face à nous, derrière nous la rangée des villas fermées le long desquelles nous sommes tout à l'heure passés, à notre gauche, les falaises, et à notre droite, l'entrée du port et les cris des oiseaux marins au-dessus des barques de pêche. »

Danièle Sallenave, *Un Printemps Froid*, POL., Paris, 1983.

« Où en est-on avec le transfert ? (...) C'est une notion si centrale pour l'action¹ psychanalytique

que nous voulons ici rejoindre, qu'elle peut servir de mesure pour la partialité des théories où l'on s'attarde à la penser. C'est dire qu'on ne se trompera pas à en juger d'après le *maniement du transfert* qu'elles emportent. Ce *pragmatisme* sera justifié. Car ce *maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion*², et si peu élaborée que soit celle-ci dans la pratique, elle ne peut faire que se ranger aux partialités de la théorie.

D'autre part, l'existence simultanée de ces partialités ne les fait pas se compléter pour autant. En quoi se confirme qu'elles souffrent d'un défaut central³. »

¹ Nous soulignons.

² Id.

³ J. Lacan, *La Direction de la Cure et les Principes de son Pouvoir* in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 603.

Rendons grâce à cette préoccupation clinique de Lacan, qui, dans l'après-coup des dernières décennies, porte un son étonnant ! C'est précisément de ce lieu pragmatique du maniement du transfert que je souhaiterais pouvoir dégager le contexte et la nature de ce défaut central et tenter de proposer une nouvelle définition de la cure.

En ce sens, le rapport de Lacan sur La Direction de la Cure et les Principes de son Pouvoir (1958) a, outre le mérite d'exister, celui en quelque sorte de systématiser le contexte de ces partialités théoriques, travaillées qui plus est à la française, c'est-à-dire dans cette éloquence idéologico-littéraire qui laisse parfois entière la question qu'elle annonce : l'interprétation et le maniement du transfert. Car à la fin du rapport, s'il nous a été donné un aperçu exhaustif et critique des différentes approches analytiques, nous n'en savons pas plus sur ce qui caractérise cette spécificité de l'action psychanalytique, si ce n'est qu'en réaction à la pratique pléthorique interprétative, il convient de substituer l'exhumation du désir dans son existence fantômale à l'articulation de la chaîne signifiante, c'est-à-dire « de signifiants usités dans des démarches pour lesquelles il y a prescription »⁴. Le moins que l'on puisse dire est que l'analyse du transfert ne semble pas y trouver son compte, à moins de considérer que le clivage des sentiments transférentiels y a valeur de maniement !

« Par l'interprétation de la demande, tout passé s'entrouvre jusqu'au Fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite.

C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et quelle se présente en effet. On parle comme si le sujet se mettait à faire l'enfant. Sans doute cela arrive et cette simagrée n'est pas du meilleur augure.⁵ »

Cette fin de non-recevoir de la demande qui se méprend sur la nature de la demande porte en fait sur une conception acting d'accéder à la demande, et recouvre le même malentendu sous-tendu par la conception de l'interpréta-

. on. La non-prise en compte de la demande est étroitement solidaire de l'absence d'une analyse du transfert, et non des pichenettes, voire des simagrées - cette fois à l'actif de l'analyste - ou encore de ses défenses ou de ses projections agressives. L'on ne voit pas d'ailleurs comment il pourrait en être autrement, en toute logique, en l'absence d'une véritable interrogation sur la nature de la communication qu'adresse le patient à l'analyste dans la relation interpsychique qu'ils vivent dans

⁴ J. Lacan, Ibid., p. 678.

⁵ J. Lacan, Ibid., pp. 617-618.

l'analyse. C'est là que se situe le lieu véritable du transfert et du contre-transfert. Et non pas, faute d'une technique d'interprétation du transfert, dans les préjugés et les errements successifs du patient dont il convient, pour l'advenue de son désir, de mettre les demandes en quarantaine. Mais cela suppose de reconnaître à l'analyse sa nature même qui n'est rien d'autre que cette communication dans une relation interpsychique et la reconnaissance par l'analyste de cette communication ... On voit dès lors tomber le dilemme : demande et réponse ou non-réponse à la demande - qui est demande d'amour, dit Lacan - que ne faut-il pas alors invoquer d'amour en l'autre pour envisager et espérer quoi de lui ? d'être entendu et compris dans ce qui lui est communiqué ?

On sait fort bien que ce n'est pas faute d'interprétation que Dora quitta Freud, ou que l'homme aux loups engagea sa vie entière dans cette collusion tenace avec l'analyse. Ce n'était pas du côté de Freud, faute d'avoir interprété et même, en ce qui concerne Dora, d'avoir accédé à la mise en acte, au passage à l'acte de ses demandes successives, mais d'avoir dirigé et élaboré ces interprétations dans une référence formaliste à l'histoire, selon un défaut d'optique, laissant la relation de Dora à lui-même dans un silence épais (voire dans un nuage de fumée comme elle y fit elle-même allusion) pour la cliver contretransférentiellement dans le père et dans les époux K. Ce qui pourrait faire ici effet nul et non-venu de sens n'est en fait que le fait de son entier déplacement, entièrement à côté des véritables enjeux et sentiments transférentiels. L'absence de l'analyse du transfert entraîne l'acting de Dora, qui interrompt la cure, comme il suscite Yacting indéfini de celui qui y passa sa vie à s'épuiser dans la recherche de l'interlocuteur véritable, bien qu'il lui eût, à plusieurs reprises et, notamment avec le surgissement de son délire dans l'analyse, fourni un certain nombre de clés.

Ainsi, à trop vouloir exclure, du fait de la caducité de l'interprétation hors transfert, l'essentielle question du sens et de la discrimination dans ce que foment et lie la communication transférentielle (positivement ou négativement), au profit de l'articulation des seuls signifiants et du dispositif solennel de leur émergence, Lacan jette le bébé avec l'eau du bain et stérilise l'analyse, qui finit par se plier à l'injonction sadienne : « Français, encore un effort ! »⁶.

Mais à suivre le texte lacanien, on voit que sa portée dépasse le particularisme d'une école et qu'il balise un itinéraire et une réflexion sur l'action psychanalytique autrement plus générale. Que prétend-il ? Y promouvoir l'analyse comme praxis et dénoncer l'analyse comme exercice d'un pouvoir. Nous avons vu comment la promotion annoncée tourne court sous l'effet du siphon puissant qui emporte le sens, qui eut bien sûr ses retombées sur le setting- et ses séances courtes - (ou en

⁶ Le dispositif quasi délirant de la passe constitua la solution psychotique à cette exclusion, et les manières où s'engagèrent la dissolution de l'institution, l'acting final à sa destruction, l'acte d'énamouration qui y était demandé en guise de caution de réinscription renvoyaient l'écho sinistre du déni de la demande dans l'analyse. On sait que Lacan demanda aux postulants qu'ils lui communiquent leurs sentiments par écrit, mais c'était lui l'enfant.

nombre trop restreint) avec pour conséquence l'impossibilité, par exemple, de l'analyse des rêves, matériau de premier choix cependant. Et pour ce qui est du point second, rien n'est moins sûr, à ce qui s'y conclut, que l'analyse ait pu se détacher de l'exercice du pouvoir, tant la conception de l'interprétation qui s'y trouve dévoilée confine à l'omnipotence :

« Interprète de ce qui m'est présenté en propos ou en actes, je décide de mon oracle⁷ et l'article à mon gré, seul maître à mon bord après Dieu (...), autrement dit libre toujours du moment et du nombre, autant que du choix de mes interventions, au point qu'il me semble que la règle ait été ordonnée tout entière à ne gêner en rien mon affaire d'exécutant »⁸.

Une des idées importantes et qui dépasse de loin la configuration du seul Lacan est l'idée si répandue, dans l'analyse en France, que la communication est univoque et que de sa place d'analyste, l'analyste, s'il doit payer de sa personne - « il la prête », dit Lacan, doit payer de mots et non pas de sentiments, figeant l'analyse dans la transmutation des mots et l'interprétation dans une chosification par les mots qui traduit toute une conception intellectuelle et détachée de la *situation transférentielle* qui, dès lors, apparaît *séparable* de l'interprétation. C'est dans cette séparation que réside le défaut central : Comment manie-t-on hors de là le transfert ? demande Lacan. On pourrait lui rétorquer : Qu'y a-t-il de spécifique « à manier » puisque l'analyse *est* l'analyse du transfert ?

Ce qui court le long de ce rapport, c'est une conception du transfert et de son « maniement » extrêmement défensive. Elle fit des ravages bien au-delà des adeptes du signifiant :

« Visage clos et bouche cousue (...) ce qu'il y a de certain c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit »⁹.

On ne sait pas trop si ce miroir supposé au titre de son expressivité tient davantage du cul ou du cadavre, ou des deux, mais ce qui est plus certain, c'est qu'il trahit un sévère mépris de l'expérience psychique du patient et de la vie psychique tout court, qui le disqualifie radicalement auprès de ceux qui en connaissent un rayon de ce côté, les psychotiques. Cette donnée irréductible aurait dû frapper ! Elles en frappèrent plus d'un parmi les praticiens, mais c'est Gisela Pankow qui, au plus loin, tira les conclusions de cette incurie technique en élaborant de façon créative un dispositif métonymique capable de faire prendre dans la pâte à modeler, la pâte

⁷ Nous soulignons.

⁸ J. Lacan, Ibid., pp. 587-588.

⁹ J. Lacan, Ibid., p. 589.

psychique¹⁰. Le plus extraordinaire est que l'on n'en ait pas aussi tiré les conclusions à un niveau plus général, d'une théorie de la cure dans ses implications cliniques et éthiques.

Si l'analyste fait une interprétation, raisonne Lacan, elle va être reçue comme venant de la personne dont il tient le rôle dans le transfert, et alors, il y a erreur. Très bien, c'est une évidence. Mais il considère que l'analyste ne peut pas élucider avec le patient la place qu'il occupe pour lui. C'est-à-dire qu'il n'a pas à sa disposition un outil technique qui lui permette une véritable analyse du transfert. Alors, il choisit l'abstention, l'« abnégation » comme il dit¹¹, et le silence, et la conclusion qu'il en tire est la nécessité pour l'analyste - qui se prête physiquement seulement au jeu des projections transférentielles - de se fermer psychiquement, c'est-à-dire d'en faire l'impasse complète au niveau psychique et de se cliver de la situation transférentielle pour résoudre la question, de faire le mort.

Quel sens peut-il y avoir à interpréter si l'analyste s'est clivé de la situation transférentielle ? Aucun. Il faut alors réinventer la théorie en dehors du transfert. La théorie du signifiant vient à point en expédiant avec la signification la nécessité d'interpréter !

L'origine du malentendu aura été la maldonne sur la dimension de la demande, mais à cause d'un handicap bien spécifique, celui de ce mépris du psychisme assimilé à la seule fonction imaginaire de méconnaissance, c'est-à-dire réduit à ses aspects infantiles les plus omnipotents. Lacan pouvait dire alors que l'analyste (s'il répond) ne répond que de paroles. Non. L'analyste a à reconnaître ni plus ni moins - et c'est bien difficile parfois, j'en conviens - ce qui demande à se faire reconnaître, car la demande du patient n'est pas générale, qu'on le guérisse, qu'on le révèle à lui-même, qu'on lui fasse connaître la psychanalyse¹², comme dit Lacan, car c'est quand elle n'est pas entendue qu'elle prend la forme d'un acting, c'est-à-dire d'une réalisation dans la réalité concrète permettant la décharge de la tension, à défaut de sa décharge au niveau psychique. Elle est demande de communication verbale et pré-verbale¹³, c'est-à-dire en tout premier lieu d'affects, de sentiments, que suscite le transfert et que l'analyste se doit de recevoir en lui et d'élaborer, faute de quoi l'analyse pourrait se réduire à un exercice d'analyse somme toute assez sommaire et intellectualisé qui laisse à leur tour clivés les contenus et les angoisses des parties infantiles, privée de sa dynamique exceptionnelle dans le transfert et par lui.

¹⁰ G. Pankow, *L'Homme et sa psychose*, Paris, Aubier, 1969. Et, *Structure Familiale et Psychose*, Paris, Aubier, 1977.

¹¹ J. Lacan, *Ibid.*, p. 589.

¹² J. Lacan, *Ibid.*, p. 617.

¹³ W. Bion, *Aux Sources de l'Expérience*, Paris, P.U.F., 1979.

D. Meltzer, *Le Processus psychanalytique*, Paris, Payot, 1971.

S. Resnik, *Personne et psychose*, Payot, Paris, 1978.

B. Ithier, *D'un déplacement l'autre*, in *Patio*, n° 1, *Déplacement*, Paris, Evel, 1983.

Il s'agit en fait, dans cette pratique de la cure et dans la place qui y est faite au transfert, en dépit du clivage auquel Lacan réfère le sujet, d'une conception unitaire du psychisme qui en ignore la division interne au seul profit de ses parties adultes clivées, et conviées, par recouvrement des parties infantiles, à se défaire par abandon et prescription réitérés, de cette prétention à la demande, c'est-à-dire de ces communications du patient qui ont à se faire reconnaître et élaborer dans le psychisme de l'analyste, pour ensuite se trouver à lui être restituées au moyen de l'interprétation. Dans un précédent article¹⁴, j'ai montré que cette méthodologie analytique est étroitement solidaire de la notion bionienne de contenant, mais qui en quelque sorte renverse la position traditionnelle de l'analyste par rapport à la cure, en faisant du patient et non de l'analyste le destinataire essentiel de la réflexion sur la cure, pour promouvoir les besoins psychiques du patient comme moteur du travail et de l'élaboration psychique de l'analyste, et le travail de l'analyste comme la nécessaire capacité d'être en contact avec la vie psychique du patient. Encore faut-il pour cela poser l'analyse comme une expérience très spécifique et profonde de communication, et non comme un évidoir de vie psychique au seul bénéfice des signifiants magiques promus aux destinées du fétiche, qui apparentent plus l'analyse à une entreprise de destruction psychique, qui fit fortune sous le terme de déliaison, qu'à un processus d'intégration. Là encore les avatars et les contraintes d'un faux processus d'intégration ont conduit Lacan à jeter l'enfant avec l'eau du bain.

*

Donald Meltzer définit le processus analytique comme étant déterminé, précisément, par la nature du psychisme :

« Le lien est bien entendu, " le transfert " et le "contre-transfert " en tant que fonctions inconscientes et in/ antiles des psychismes du patient et de l'analyste »¹⁵.

Or, si conduire une cure suppose au niveau des conditions qui rendent son existence possible :

1. le setting, comme condition matérielle de son établissement,
2. l'Éthique, comme condition épistémologique de son fonctionnement, et
3. la technique, comme condition psychique de son déroulement,

la finalité de la cure consiste en l'expérience d'intégration progressive des parties clivées du psychisme par l'élaboration de leurs contenus internes, liés aux angoisses infantiles psychotiques et névrotiques et par la modification des mécanismes de défense y afférant - quant aux plus coûteux psychiquement - que sont le clivage, le déni et la projection psychotique, et cela dans le processus même de communication

¹⁴ Cf. note 13.

¹⁵ D. Meltzer, *Le Processus psychanalytique*, Paris, Payot, 1971, p. 36.

interpsychique que constitue l'analyse et qui lui permet - au titre de cette relation privilégiée - de remanier ses objets internes par les réponses nouvelles qui leur sont apportées dans l'analyse du transfert, suscitant une modification de la structure de sa relation à l'autre, c'est-à-dire de son psychisme dans son dynamisme tout entier. Bref, il faut s'occuper des parties infantiles du patient. Pour ses parties adultes, il pourrait bien se débrouiller sans nous (ou parler tout seul).

Or, c'est la non-élaboration de ces angoisses et le maintien de ces clivages qui rendent caduc le résultat de certaines cures, ne parlons pas de ces régressions catastrophiques ou de ces épisodes délirants par contre-investissement et non élaboration analytique des identifications projectives, mais parlons par exemple de la question de ces patients devenus analystes et qui se trouvent confrontés avec des patients psychotiques, patients qui ont justement ce pouvoir de faire fonctionner les parties psychotiques de l'analyste. La lente et laborieuse machinerie intellectualisante de la « cure-type », appelons-la comme ça faute de mieux, y manifeste crûment sa stérile inadéquation, et l'analyste, son morcellement et ses inhibitions qui l'exposent à cette situation paradoxale d'être dans l'incapacité d'interpréter, c'est-à-dire d'élaborer ces motions psychiques y compris de servir d'appareil psychique à son propriétaire défaillant, ce dont nul patient psychotique, analytiquement parlant et contrairement au névrosé, ne peut s'accommoder, le plus souvent parties psychotiques et infantiles confondues.

Des grands continuateurs de Mélanie Klein, Herbert Rosenfeld¹⁶ qui, contrairement à Wilfred Bion et à Donald Meltzer, n'a pas élaboré d'œuvre théorique spécifique, est celui qui pousse peut-être au plus loin l'analyse du transfert dans les conséquences les plus ultimes de la notion de contenant de Bion¹⁷. Sa méthodologie d'une grande finesse et d'une grande précision le dispense des reproches d'interprétation mécanique du transfert dont sont parfois l'objet les kleinien, particulièrement en l'absence de cette référence si opératoire et si spécifique du contenant, dans la pratique analytique.

Nous sommes loin ici du flou artistique d'un Lacan, lorsqu'il déclarait légèrement et sans le moindre questionnement à propos de l'interprétation :

« bien entendu (nous soulignons) loin de pouvoir mesurer tout l'effet de mes paroles, mais en cela justement averti et tâchant à y parer »¹⁸.

L'exigence néo-kleinienne de contenant fait obligation à l'analyste de mesurer l'effet de l'interprétation, plus soucieuse en cela de la validité scientifique de l'analyse, et donc de sa valeur clinique, que de son clivage et de son déplacement parfois en une théorie, voire une métaphysique qui renvoie les accidents qu'entraîne ainsi l'impuissance complaisante de l'analyste, au titre des avanies de la « relation du elle ».

¹⁶ H. Rosenfeld, *États Psychotiques*, Paris, P.U.F., 1976.

¹⁷ Cf. Interview de Rosenfeld, *La supervision de groupe*, dans ce même numéro.

¹⁸ J. Lacan, *Ibid.*, p. 588.

L'analyste peut, dans la méthodologie de Rosenfeld, disposer de deux outils de base, dont le premier et le plus fondateur concerne la nécessité de la mise en place d'un modèle¹⁹, c'est-à-dire d'une présentation générale dans le psychisme de l'analyste, du modèle de la relation du patient, à construire par l'analyste dès le tout début de la cure et constituant la structure d'ensemble relationnelle à laquelle il va pouvoir se référer quant à la position qu'il occupe d'emblée et qu'il occupera tour à tour dans le transfert. Ce modèle, on peut le voir se dégager dans les premiers entretiens où se nouent déjà, dans les associations, les données historiques aux premiers mouvements transférentiels et contre-transférentiels. On peut voir ou on peut pressentir déjà comment la programmation se rejoue à nouveau. Voici une toute première donnée de ce modèle à propos d'une patiente femme qui déclare :

« J'ai un grand problème, celui de me sentir toujours rejetée et abandonnée. » A cinq ans, ses parents l'ont abandonnée dans une pension à l'étranger. Elle n'a jamais pu vivre une relation durable avec un homme (...). Elle dit un peu plus loin : « Je voudrais refaire ma vie. » Au cours de l'entretien, elle décrira sa mère comme inaffektive, ne pouvant pas donner à manger, manipulatrice, et son père comme un faible, et un séducteur. Que va-t-elle attendre de l'analyste ? qu'il la refasse entièrement. Il lui faudra donc, dans le transfert, lui permettre de se sentir accueillie et non pas abandonnée et d'avoir sa place dans le psychisme de son analyste. Elle a besoin d'une mère vivante, affective, qui la nourrisse sans l'utiliser et d'un père fort qui ne la séduise pas.

La seconde donnée de base caractérise la nécessité pour l'analyste d'être en contact²⁰ avec le matériel communiqué par le patient, c'est-à-dire de s'engager émotionnellement à ressentir avec le patient, pour lui.

Or, précisément, cette capacité de pouvoir discriminer entre éléments transférentiels et non-transférentiels, suppose que l'on puisse garder le contact avec le patient ou qu'on ne le perde pas assez pour s'en apercevoir. Quand le contact est perdu, une des manières alors de le retrouver, et probablement une des plus opératoires, est de reprendre ce modèle afin d'ordonner ces données par rapport auxquelles on se sent perdu, avec le modèle de la relation, et d'essayer de repérer à quelle place transférentielle nous avons été projetés et avec quelles angoisses contre-transférentielles nous résistons pour nous trouver dans l'incapacité de repérer cette place.

*

Dans ses grandes lignes, il est donc possible de définir le travail analytique de l'interprétation comme s'élaborant à partir de l'action de contenir et de lier.

L'interprétation doit être contenante et liante. Le fait qu'elle mette en relation différents aspects du matériel qui ont un lien au niveau de la signification le long de

¹⁹ Cf. Interview de Rosenfeld, Ibid.

²⁰ Ibid.

la communication ou des communications qui articulent la séance, voire un groupe de séances, et d'en suivre le fil, participe aussi de l'action de contenir.

Ainsi, s'il convient d'avoir un modèle de la relation en arrière-plan, convient-il d'avoir le contact en premier plan, car dès que l'on perd ce contact psychique, l'analyse devient inutile. Cela peut être le bavardage, le silence et les angoisses liées aux identifications projectives non analysées du patient, l'acting. S'il parle, l'analyste développe alors un discours absolument parallèle aux communications verbales ou non-verbales du patient. Ses interventions ont alors parfois l'accent dérisoire et déprimant d'une ritournelle, ou, plus grave, l'inquiétant écho du double bind. Voici un exemple de silence de l'analyste qui vire au double bind :

- Le patient : Vous avez passé de bonnes vacances ?
- Silence de l'analyste.
- Le patient : Vous n'étiez peut-être pas tout le temps en vacances ?
- Silence de l'analyste.
- Le patient : Avant d'entrer, j'ai pensé que l'augmentation des phénomènes des maladies mentales est due au fait que l'inconscient ne fait pas de différence entre les expériences fictives et les expériences réelles. Chez moi, les expériences fictives, c'est effrayant. (Par son silence, l'analyste a induit cette confusion.)
- Le patient : Il suffirait d'un signe et d'une parole dite à quelqu'un, cela me débloquerait peut-être.

D'une manière plus générale, on peut dire que s'il se tait, son silence démontre au patient que ses identifications projectives ont eu pour effet de l'inhiber et de lui faire perdre sa capacité de penser ou pire, qu'elles l'ont bel et bien transformé et que dès lors, ce sont les mêmes parties dangereuses dont il voulait se débarrasser qui habitent l'analyste et le rendent alors nuisible ou dangereux selon le degré de mansuétude qui anime le patient, mais à coup sûr inutile, y compris pour le névrosé, qui peut devenir alors l'analyste. Ses sentiments infantiles d'omnipotence y trouveront leur compte mais le laisseront brutalement démuni dans sa capacité d'insight s'il devient analyste, avec un enfant ou un patient psychotique quitte à leur dispenser alors, en guise de recours, de la pédagogie et de la psychiatrie.

Quand l'écoute est sensible, alors elle reflète aussi, mais il y a souvent en soi quelque chose d'ordre dépressif - l'espace interne de l'analyste étant tout entier occupé de ses propres angoisses et sentiments, parfois mélangé de théorie, ou quelque chose de narcissique, qui entraîne le retour violent à l'expéditeur de ses projections, mais qui dans les deux cas annihile la compréhension par fermeture aux sentiments et aux projections du patient, et qui entraînent des sentiments d'angoisse très grands de sa part, si la compréhension de la situation échappe alors à l'analyste.

Que dit-on dans l'interprétation ? On dit ce que dit le patient, sans lui induire ni lui suggérer quoi que ce soit mais en y mettant quelque chose de plus - car interpréter

ce n'est pas recracher. Il faut interpréter à partir de l'action de contenir, c'est-à-dire, pour reprendre la conception de Rosenfeld dans sa grande simplicité, de donner en soi l'espace au patient pour mettre ses sentiments, en ne lui renvoyant pas l'affect sans lui permettre de comprendre.

« J'ai passé trois semaines épouvantables », dit un patient à son analyste, après le retour de vacances de ce dernier. Le patient n'a vraiment pas besoin de s'entendre dire, par exemple :

« Vous avez passé trois semaines épouvantables parce que vous étiez éloigné de moi. »

Ce dont il a besoin, c'est que l'analyste reconnaisse combien lui, l'analyste, l'a fait souffrir en le faisant attendre trois semaines. Sinon, le patient pense que l'analyste s'en fout ou qu'il est sadique et il exprime alors sa colère.

L'analyste peut alors confondre et oublier avoir mis lui-même cette colère dans la bouche de son patient, et penser que cette colère vient du patient, et que ce n'est pas lui qui l'a mise lui-même.

Nous pouvons comprendre par cet exemple, véritable lieu commun de l'expérience analytique, comment la colère est à élaborer par l'analyste en l'expérimentant en lui-même, en lui redonnant un sens qui permet alors à la haine de sortir. L'analyste doit pouvoir prendre sur soi la responsabilité de cette colère, car ce que le patient voudrait alors, c'est de pouvoir partager la responsabilité de la colère avec l'analyste.

Cet oubli et cette confusion soulèvent la question de l'utilisation du contretransfert. Or, l'important n'est, bien sûr, ni de le nier ni même seulement de le reconnaître, car sa reconnaissance est une condition nécessaire mais non suffisante. Encore faut-il pouvoir l'utiliser de façon créatrice, faute de quoi l'analyste projette dans la relation avec le patient ses propres défenses névrotiques et psychotiques. « L'effort pour rendre l'autre fou »²¹, n'en est parfois que la résultante, et n'est pas sans danger aussi pour l'analyste.

Nous pourrions prendre à titre d'exemple assez fréquent, un de ces cas de patients très méfiants, par rapport auxquels, d'emblée, la situation analytique se présente difficile. Il existe un type de contre-transfert qui consiste à accuser le patient d'être méfiant et à nous sentir attaqués par sa méfiance.

Une remise en question de ce type de contre-transfert pourrait nous conduire à nous interroger sur ce dont il a besoin et sur ce qu'il projette en nous.

Aussi, si un patient entre immédiatement dans un transfert paranoïde, vaut-il mieux pour la poursuite de la cure s'interroger sur sa pratique : qu'a-t-on interprété ou que n'a-t-on pas interprété qui justifie une telle expression paranoïde ?

²¹ H. Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1977 et *Le contre-transfert*, Paris, Gallimard, 1981.

La difficulté de l'analyse réside dans la discrimination extrêmement subtile et fine entre les éléments transférentiels et non-transférentiels du matériel, afin d'éviter l'écueil de l'interprétation mécanique du transfert et d'éviter également qu'un problème ou une situation liés à la situation transférentielle ne soient interprétés dans le passé, ou dans le présent, mais à côté, donnant ainsi au patient le sentiment que l'analyste se défend et s'évade de la relation.

En fait, trop souvent l'analyse du transfert elle-même est conçue et maniée comme si elle consistait à décrire au patient ce qu'il est à ce moment, plutôt qu'à reconnaître l'image qu'il exprime à l'analyste de sa relation présente avec lui.

Un patient me fait remarquer : « Les parents, si on ne les a pas eus, c'est trop tard. »

B.I. : C'est parce que vous avez été si gravement privé que vous ne pouvez pas demander. Ça vous donne un sentiment d'irréparable.

Patient : Je n'y peux rien si personne n'est venu. On peut voir dans ce matériel la confusion qui existe entre le passé et le présent. Un peu plus tard, le patient me dit :

Patient : Avec mes frères, j'étais trop petit et ils ne pensaient pas que je l'étais, et comme j'avais peur j'allais quand même. On me faisait faire des choses dangereuses en même temps. Pourquoi ça s'est produit ?

B.I. : Ce dont vous avez besoin, c'est que je ressente combien il y a cet enfant petit en vous et que je réalise combien, au dehors, vous avez peur que l'analyse en vous faisant vous exprimer, ne vous mette en danger.

Enfin, reconnaître ce que le patient ressent, c'est contenir :

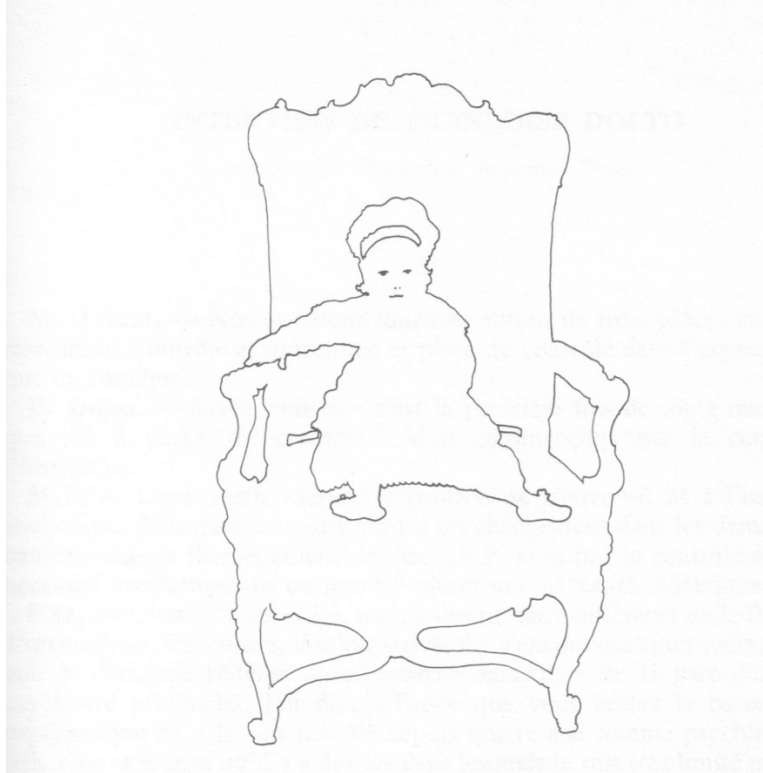
« Ce que je veux, c'est un endroit calme », disait un patient évoquant une recherche d'appartement. L'analyste pouvait reconnaître la demande qui s'exprimait dans cette recherche. Ce patient demandait à son analyste un espace pour son self, c'est-à-dire un espace qui n'était pas un espace matériel, mais un endroit où ses angoisses seraient reçues et élaborées.

N'exprimait-il pas là, justement, au niveau d'une formulation générale, la nécessité d'un contenant à ses angoisses, porteur à terme de la capacité d'intégration de la vie psychique, morcelée par la rigidité des clivages et appauvrie et déformée par l'excroissance des projections ?

Mais cette approche résolument antinomique d'un processus schizoïde de déliaison suppose une prise en compte par l'analyste de la vie même de l'activité psychique, depuis les identifications projectives jusqu'au déploiement le plus élargi de la capacité de penser, quand les mots intègrent la pensée sans l'exclure, grâce au ressenti et à la place conférée à ce «feeling» auquel les analystes anglais accordent une telle attention.

L'analyse ne saurait être une entreprise de destruction psychique ou un procès stérile d'intellectualisation. Elle repose sur l'extraordinaire dynamisme du psychisme humain et sa capacité d'introjecter, donc de modifier son paysage interne et les objets qui le peuplent, dans la relation transférentielle qui systématiquement en découle, à condition que l'analyste, dans cet appel transférentiel, se compromette à écouter véritablement, c'est-à-dire à ressentir puis à penser ce qui lui est, à lui, adressé. C'est-à-dire à élaborer dans sa propre vie psychique et au moyen de son appareil psychique, les communications du patient et par l'interprétation lui en restituer le contenu ainsi reçu et élaboré.

Le patient peut alors remettre son histoire dans le passé et entrer enfin dans le présent.



INTERVIEWS SUR LE CONTROLE

Nous avons proposé à quelques analystes de les interviewer sur leur pratique du contrôle. Certains ont éludé ou refusé. Certains auraient préféré produire un texte écrit de leur chef. D'autres n'avaient pas le temps ou pas l'envie de s'y risquer. L'un même a, au dernier moment, retiré sa participation au vu de ce qu'il avait dit, et qui n'était pas conforme à son orthodoxie.

Il reste donc ces cinq interviews, qui témoignent chacune d'un style et d'un type de position par rapport à l'analyse, plutôt que d'une appartenance, bien que l'histoire et les préférences de chacun puissent s'y lire.

Peut-être cette série aura-t-elle une suite, s'il s'avère que les questions posées peuvent être reprises et poursuivies par d'autres.

INTERVIEW DE FRANÇOISE DOLTO

par Jacques Hassoun et Monique Tricot

M. Tricot. - Nos questions tournent autour de trois pôles : contrôle et institution, contrôle et didactique et place du contrôle dans l'espace psychique de l'analyste.

F. Dolto. - Savez-vous que c'est la première fois de toute ma carrière que j'ai à parler du contrôle ? Mais commençons par le contrôle et l'institution.

M. T. - Dans quelle mesure le contrôle se trouve-t-il lié à l'institution analytique, dans quelle mesure y a-t-il un changement dans les demandes de contrôle depuis l'émission de l'ex-E.F.P. et enfin, le contrôle est-il une nécessité institutionnelle ou serait-il plutôt une nécessité didactique ?

F.D. - C'est une nécessité, mais à des niveaux différents de la formation d'un analyste. Par contre, il m'est arrivé, il y a encore quelques jours, de recevoir la demande réitérée d'une analyse didactique de la part d'un jeune psychiatre provincial. J'ai dit : « Est-ce que vous sentez le besoin d'une psychanalyse ? » « Je suis installé depuis quatre ans comme psychiatre dans telle ville et je sens qu'il y a des cas dans lesquels je suis très limité parce que je parle quelquefois avec les gens en même temps que je leur donne des médicaments s'il y a lieu, mais je me sens très limité et je voudrais faire une psychanalyse. » Je lui dis : « Que vous soyez limité dans votre travail, c'est tout à fait normal, et comme psychanalyste aussi vous serez limité. Il y a des limites dans tous les travaux, dans toutes les relations de cure quelle que soit la personne, ça fait partie du travail... Mais est-ce que vous personnellement, vous sentez un besoin d'une analyse ? » Il dit : « Non, moi pas du tout, c'est uniquement pour certains de mes patients. » Alors je dis : « Alors c'est très dangereux pour vous de faire une psychanalyse. N'en faites pas. » Il dit : « Je croyais que ça me donnerait beaucoup de connaissances en plus. » Je dis : « Ça vous donnera peut-être des connaissances sur vous-même, mais pour vos patients, d'accepter vos limites c'est meilleur. Alors, il y a une chose que peut-être vous pouvez faire, c'est parler à un collègue de votre spécialité à vous, un autre psychiatre, de vos limites. Il est possible qu'avec un autre psychiatre, en parlant de vos cas où vous avez des limites, vous en aurez moins, sans que ce soit une psychanalyse pour vous-même. Maintenant, si vous voulez, parce qu'un patient vous préoccupe jusque dans vos rêves, vous, faire un travail à propos de ces patients, allez voir un psychanalyste et ne commencez pas tout de suite une psychanalyse pour vous. Vous verrez si vous en avez besoin, et si vous êtes motivé. Mais motivé pour une didactique, à mon avis, c'est une motivation dangereuse pour vous, pour votre femme et pour vos enfants. » Voilà comment, moi, je pense. Qu'on peut très bien, quand on est psychiatre et psychanalyste, contrôler un jeune collègue dans un travail, lui faire accepter une castration qui est celle de son métier - comme il y en a dans tous les métiers y

compris celui du psychanalyste - et que c'est partir complètement de travers que de faire une analyse pour avoir un pouvoir de plus dans son métier.

Le contrôle didactique, c'est le travail qu'un analysé entreprend quand il reconnaît l'existence de zones d'ombre qui viennent de la rencontre inconsciente entre la structure de son analyste et la sienne. Ces zones d'ombre apparaissent quand il fait lui-même le métier de psychanalyste où il n'entend pas ce qui a déjà été doublement non entendu, et qui semblait aller de soi. Ces zones d'ombre font que ce qui n'est pas analysé chez l'analyste est rencontré chez un patient jusqu'au point où le patient ou l'analyste décompensent. Si un analyste est inquiet, ou s'il est tourmenté, ou angoissé par ce patient, alors là il faut qu'il aille en parler ailleurs. C'est une complémentation d'analyse qui se fait avec un transfert - pas le même du tout qu'avec son analyste. Parce qu'avec le contrôleur on ne reparle pas de sa vie entière, comme avec son analyste. Et même, au contraire, on est ramené à son analyste par ce qui se passe entre le contrôleur et le cas que l'on contrôle. Du moins, c'est comme ça que je ressens les choses. Il y a des contrôlés qui m'apportent tout. Ils apportent avec ce que l'enfant leur a donné comme matériau, tout pour comprendre l'enfant, et ils ne peuvent pas le comprendre. Tout est là pourtant. Alors, à partir du moment où c'est là, ils se mettent - par mon intermédiaire - à entendre ce qu'il y a eu dans l'enfant, et ça les bouleverse, ça leur redonne des rêves, parce que c'est tout un pan de leur enfance qui n'a pas pu entrer dans l'analyse, mais qui va y entrer par l'intermédiaire de cette provocation par l'enfant. Moi, je trouve que ce qui est didactique se met en place à partir du contrôle. Aucune analyse n'est didactique. Aucune, aucune, aucune. Ou toutes. La partie didactique de la formation d'un analyste se joue à partir du moment où un analyste jeune prend en analyse quelqu'un, et qu'il se sent en malaise. Maintenant, il y a des jeunes confrères qui sont en analyse et qui ont déjà des gens sur le divan - ou même en face-à-face - et ils n'ont aucun souci par rapport à ce qu'ils font : moi je trouve ça très bien ... Je trouve très mauvais que dans les institutions il faille être obligatoirement contrôlé. Les gens qui sont en analyse ont en grappe ceux qui sont avec eux, qui sont en analyse avec eux. Ce sont comme des objets partiels de leurs pulsions qu'ils amènent chez leur analyste. Et de temps en temps, ils se mettent à en parler, ou même s'ils ne savent pas qu'ils parlent de leurs analysants, ceux-ci passent dans leurs associations. Ces gens, quand ils auront fini leur analyse, vont peut-être avoir des problèmes avec leurs analysants ou leurs psychothérapeutes. Et à ce moment-là, ils ont besoin d'un contrôle. Mais je ne trouve pas que ce soit bon de faire comme à l'Institut : ne parler que d'un seul cas pendant trois ans - alors qu'on en a deux ou trois en charge. Pour ma part, je considère qu'avec son contrôleur, on vient parler de ce cas sept, huit, dix fois, régulièrement des trois ou quatre séances de son analysant, et puis ça va. Je crois qu'il faut, à ce moment-là, que le contrôleur se résorbe, et dise : « Ça va? si ça suit son cours, si vous n'êtes pas angoissé, si vous n'en rêvez pas, si vous faites ce que vous avez à faire au point de vue personnel, n'en parlons plus jusqu'à ce que ça fasse problème, on en reparlera si ça fait problème. » Je crois que le fait de mettre obligatoirement un tiers dans une

relation analytique, ce n'est pas bon pour l'analysant. Quand un contrôlé vient chez un contrôleur, surtout s'il s'agit d'enfants ou même de jeunes adolescents (je n'ai pas pu le remarquer aussi bien quand il s'agit d'adultes) vient dans la cure la remarque: « Ton copain avec qui tu aimes parler ». Il y a quelqu'un qui, à partir de là, entre pour l'analysant dans la vie de son analyste.

M. T. - Dans les cures d'adultes en contrôle, les analystes contrôlés relatent que dans les rêves de leurs patients ou dans les associations des rêves, il y a toujours quelqu'un avec qui l'analyste parle.

F.D. - C'est ça. Alors c'est là que je pense que ça n'est pas forcément bon pour l'analysant une cure contrôlée ; je ne crois pas qu'il serait bon non plus que l'analyste lui dise : « Je parle de vous avec quelqu'un d'autre. »

M.T. - Tout à l'heure, quand vous avez parlé du surgissement d'une demande de contrôle dans une cure, il me semble que vous en parliez sous la forme d'un jeune analyste demandant un contrôle à quelqu'un d'autre que son analyste.

F.D. - Oui, c'est ça. Et ...

M. T. - Est-ce que vous en faites un principe ?

F.D. - Mais pas du tout, au contraire. Je suis très étonnée de voir que les analystes ne veulent pas donner une séance de plus à quelqu'un qu'ils voient trois fois par semaine, une séance face-à-face pour ces débuts d'analyse. Moi, j'ai toujours fait ça. J'ai tendance à dire : « Mais il n'est pas question que vous embolisiez votre analyse consciemment, en parlant d'un cas. Si vous avez besoin d'un contrôle, ou bien vous allez chez quelqu'un d'autre, ou bien je veux bien vous donner une séance de plus, qui sera uniquement de contrôle, une fois par semaine ou à la demande. » Ça fait avancer l'analyse de l'analysant, parce qu'il sait qu'un, jour il va pouvoir en parler à son analyste.

M.T. - Qu'est-ce que vous pensez de ces zones d'ombres?

F.D. - On peut en parler hors de sa propre cure à l'occasion d'un tiers ou grâce à un patient.

M.T. - Parce qu'il est des cas aussi où il semble que ces zones d'ombre ne se débloquent dans l'analyse d'un analysant devenant analyste que par un contrôle chez un autre analyste.

J. Hassoun. - Ça revient d'ailleurs, mais il arrive parfois que certains analysants aillent voir un autre analyste pour une séance ou deux, comme s'il y avait une nécessité de mettre dans le circuit quelqu'un d'autre. Et cela peut jouer un rôle de contrôle, on ne sait pas où, ni à quel endroit, mais ça joue un rôle de contrôle.

F.D. - Je ne sais pas si c'est un rôle de contrôle. Je pense qu'il y a tout d'un coup une résistance trop grande à pouvoir dire un impossible à dire. Il fallait que ça passe par une médiation.

Ainsi, maintenant, on sait quelque chose qu'on voit dans l'évolution des enfants qui grandissent. On voit par exemple un enfant qui aurait à passer de la mère au père, c'est à la mère qu'il vient confier quelque chose, et c'est à la mère de lui dire : « Ce n'est pas à moi qu'il faudrait dire cela, ça ne suffit pas de le dire à moi, il faudrait le dire à ton père. » Je pense qu'il faut que la mère l'aide à en parler avec le père. Mes enfants appelaient cela : « Allumer la mèche ». Ça doit exister dans l'analyse, je pense que c'est le moment où le transfert dominant sur l'analyste passe de la mère au père. Je pense qu'il y a quelque chose dans la structure qui fait que l'analysant joue son moi idéal sur l'analyste, son moi idéal archaïque. Théoriquement, à partir de l'Œdipe, on ne devrait plus avoir de moi idéal, théoriquement, c'est un idéal du moi, qui n'est pas représenté par une personne vivante. C'est une abstraction, une espèce de but éthique, mais en cours d'analyse on régresse à des positions archaïques, donc on retrouve dans son analyste un moi idéal de soutien maternel, ou de direction paternelle. Mais encore, certains confrontés au silence de leur analyste vont chez un autre psychanalyste qui va parler, puisque les contrôleurs parlent. Mais très vite, ils reprennent leur analyse, ils ne viennent plus. C'est pour ça que le contrôleur doit savoir se résorber au bout de quelques fois, quand les gens sont encore en analyse. Mais il y a aussi des analystes qui ne veulent pas écouter, quand l'analysant parle de ses analysés. Il s'apercevra pourtant qu'à ce moment-là ça faisait partie de ce qui n'était pas sorti dans son analyse et qui a été réveillé par les pulsions d'un autre, qui déclenche chez lui une angoisse par rapport à ses pulsions. Ça vous dit quelque chose ?

M. T. - Il me semble que ce que vous appelez Moi Idéal et Idéal du Moi joue dans le début de la pratique d'analyste de quelqu'un qui est encore en analyse. S'il n'a pas dépassé cette phase du moi idéal, à son insu ou consciemment, il va travailler comme son analyste, à la manière de son analyste. Je trouve que le passage par le contrôle permet justement le refoulement de cette position du moi idéal.

F.D. - C'est vrai. Et c'est pour ça que je crois nécessaire, une fois l'analyse terminée, d'avoir deux ou trois contrôleurs différents. Et c'est très curieux de voir comme les jeunes ont résistance à prendre deux ou trois contrôleurs, un pour chaque cas ou pour chaque type de cas qu'ils ont. Moi, je sais que c'est un défaut que je suscite, que les gens travaillent à la manière Dolto. C'est idiot. Je le suscite inconsciemment. Alors que ce n'est pas du tout mon désir. Pour moi, ce que je voudrais, c'est former les gens à être des servants de l'analyse, mais sans faire comme moi. Moi, j'ai ma nature et eux la leur, et leur psychologie et leur histoire, et leur histoire analytique.

M.T. - C'est quand même une des difficultés de la fonction « d'élève » qui était un mot qui traînait tellement à l'École Freudienne.

F.D. - Il n'y a pas d'élève, ni même de disciple. Il s'agit d'expérimentés qui parlent à des jeunes, qui eux ont affaire à leur expérience d'analyste. Il me semble d'ailleurs que plus on est près de son analyse, meilleur on est analyste. Mais on est peut-être angoissé à certains moments et c'est là qu'on a tout de même besoin d'un contrôle. Et je ne crois pas que le contrôleur doive être comme l'analyste, quelqu'un qui ne parle pas, il doit aussi éviter consciemment de parler du contrôlé lui-même. Il ne doit parler que de celui dont le cas est relaté. Il y en a qui, au bout de quelques séances, disent : « Ah, il faut que je vous parle de moi aujourd'hui. » « Pourquoi? Vous n'êtes pas en analyse? Vous ne pouvez pas retourner parler de vous à votre analyste? Il faudrait voir, à propos de quel cas ça vous est venu, puisque c'est un contrôle avec moi, c'est peut-être que j'ai pris trop d'importance comme moi idéal d'analyste pour vous. Il faut en parler avec votre analyste. » Mais je n'aime pas du tout - contrairement à ce qui se fait dans certaines institutions, je trouve ça épouvantable - évoquer directement l'histoire du contrôlé.

M.T. - Ce qui s'appelait l'analyse du contre-transfert?

F.D. - C'est ça. Alors certains font ça d'une manière sauvage, dénarcissisante, au lieu de s'occuper du matériel de la cure. Mais c'est fou ce que dans les institutions les « inter-contrôlés » jouent à se mettre tout le temps le nez dans leur pipi. Finalement, les gens ne parlent que d'eux, et plus du tout du cas. Alors, je ne sais pas du tout s'il y a eu des contrôleurs qui les ont mis dans cette voie-là. J'ai l'impression que ce sont des contrôles d'institution devenus des sortes de psychologie de groupe.

J.H. - Je crois qu'il y a quand même un certain nombre de contrôleurs qui vont dans ce sens, qui interrogent tout le temps le contre-transfert.

F.D. - De temps en temps, il faut bien le faire, de temps en temps. Et pourquoi pas ? Et le contre-transfert est tout de même un instrument de travail aussi, pourquoi pas ? Souvent, quand quelqu'un me parle de plusieurs cures et que j'entends la personne revenir toujours sur le même point de butée, quelle que soit la cure, je suis amenée à dire : « Écoutez, il faut que vous travailliez cela dans votre analyse. »

J.H. - Est-ce que pour vous, vous avez un autre type de demande de contrôle, est-ce que vous avez eu différents types de contrôle suivant les différentes périodes de l'École freudienne ? ou depuis la dissolution ? Est-ce que les gens qui sont venus chez vous, vous ont liée à l'institution ?

F.D. - Absolument. Mais il faut dire que le séminaire qui se faisait à l'École n'a même pas été arrêté une semaine, après la dissolution.

Actuellement, mon contrôle collectif, je le fais surtout pour que les jeunes analystes se connaissent. Le critère pour y assister c'est d'avoir eu déjà un contrôle individuel complet au moins pour un cas complet, c'est-à-dire deux ans au moins de contrôle individuel, je ne prends pas les gens qui n'ont pas eu au moins deux ans de contrôle individuel, c'est-à-dire qu'ils ont tous fini leur analyse, et commencé un contrôle individuel, parce que je ne crois pas qu'un contrôle collectif puisse jamais remplacer

un contrôle individuel. Le contrôle collectif a ça d'intéressant, à mon avis, c'est de faire se connaître des gens qui sont tous des - pas tout à fait - débutants, qui s'entraident à parler. Ça fait partie de la vie d'une société de métier, de corporation, de se soutenir les uns les autres quand on a des affinités de travail. Alors voilà une des raisons pour lesquelles j'ai fait ce contrôle collectif.

M. T. - Et vous, sur toutes ces années où vous avez eu la pratique du contrôle, est-ce que vous avez évolué dans votre écoute ?

F.D. - Je ne sais pas, je serais incapable de savoir - je vais dire quelque chose que je ressens comme vrai : je ne suis pas psychologue, et je ne suis pas psychologue de moi du tout. Je sais que je suis beaucoup plus attentive à l'archaïque qu'autrefois. Je suis attentive à faire sortir le négatif, j'ai des petites idées qui sont venues, qui se sont précisées : c'est que beaucoup d'analystes veulent avoir du positif avec leur patient, et à mon avis, c'est le contraire : plus on a la chance d'avoir du négatif, plus il faut savoir l'accepter, le recevoir, au lieu de se croire en faute parce que les gens vous font des reproches. De même, le silence, avec les enfants c'est très, très important de savoir se taire complètement si un enfant se tait complètement. C'est très dur, quand on a un contrôleur, on voudrait lui raconter qu'il s'est passé quelque chose. « Et pourquoi vous le faites parler? » « Ah, je suis très embêtée, j'ai un jeune, il ne parle pas. » Ça, j'aime bien quand on vient comme ça pour un contrôle d'un silence et que je les aide. Je leur dis : « Au contraire, taisez-vous. » Le fait qu'ils soient allés chez quelqu'un qui leur dit de ne plus être négatifs - les adolescents surtout se taisent beaucoup - les met à l'épreuve par le silence ; les gens se sentent provoqués par le silence, c'est pour ça que le paiement symbolique est si important. Quand un jeune apporte sa part de paiement, vient toujours à l'heure et ne peut pas dire un mot, c'est formidable. Et il ne faut surtout pas le provoquer à parler, et ça je suis très très sensibilisée à ça, je crois qu'à ça, je les aide beaucoup. Parce que quand vient la parole, elle vient vraiment ; ces quelques mots qui sont tellement importants, il ne faut surtout pas se jeter dessus pour en tirer davantage. Supporter le silence, c'est une des choses qui n'était plus à la mode depuis les séances courtes.

Par la demande de payer, on sait que l'enfant veut sa séance. Alors, le travail se fait entre les séances où il y a eu un très grand silence.

Les adolescents aussi. Combien j'ai de jeunes analystes qui sont venus en contrôle dans un dispensaire, parler du silence des adolescents, beaucoup croient qu'ils se moquent d'eux. Alors qu'un travail considérable se fait dans leur vie courante et ils ne comprennent rien, ils s'embêtent. Il se passe dans les pulsions passives énormément de choses, c'est la frustration de l'analyste qui empêche celui-ci de supporter le silence, alors que c'est une castration symbolique en fait. Je crois qu'il faut dépasser le fait de croire qu'on est mauvais analyste parce que l'autre ne vous parle pas. Au début, c'est très difficile ; mais surtout parce qu'on a un contrôleur ! Moi, je dis : « Si vous n'avez pas de contrôleur, est-ce que ça vous frapperait autant ? Moi, je vous félicite de n'avoir rien à me raconter, sinon que la personne est venue à l'heure, qu'elle vous a apporté son paiement, que vous avez supporté, puis qu'elle est partie en vous disant " Au revoir

" en vous regardant gentiment et socialement. C'est très bien, c'est une bonne séance. On verra la suite. » Voilà des contrôles que je trouve positifs, alors qu'on n'a encore rien compris.

M. T. - Y a-t-il un risque d'intrusion dans le fait qu'une cure soit parlée à un tiers ?

F.O. - Je n'ai jamais vu ça, expérimentalement. Faire surgir quelque chose du registre de la paranoïa, arrive quand on reçoit un parent, alors que la cure est commencée auprès d'un enfant. Il y a une fusion dangereuse entre la mère ou le père et le psychanalyste. Là, j'ai vu des réactions hostiles : « Je ne peux plus venir chez vous puisque ma mère vous a téléphoné. » Si la mère téléphone ou si la mère, ou le père, voient le psychanalyste, il faut toujours que ce soit dit au patient. Mais le contrôle, je ne crois pas, parce que le contrôleur n'est pas une personne « elle » ou « il » qui soit structurante pour ce patient, c'est soutenant pour son analyste, ce n'est pas du tout la même chose que de prêter le flanc, d'être espionné par le père ou la mère « narcissique sur son enfant », et l'enfant sent que l'inceste se passe dans le bureau chez l'analyste et par sa médiation. Dans le contrôle, le patient ne peut pas le sentir comme un souci incestueux, un viol par personne interposée.

J.H. - Il est une idée qui court, qui veut qu'un certain nombre de cures qui sont « contrôlées » risquent parfois d'aboutir à une « défaite ».

F.D. - Oui, mais je pense que c'est une question de typologie plus encore que d'inconscient entre le contrôlé et le contrôleur. Je veux dire : en analyse, on le perçoit, il y a des gens pour qui j'ai un rythme qui ne convient pas, moi j'ai un rythme rapide, et il y a des gens qui ont un rythme lent. Et cette espèce de dysrythmie est ressentie comme quelque chose de culpabilisant pour les analysants. Ça s'arrange très bien quand on dit : « Vous n'avez pas de chance d'être tombé sur moi, parce que je suis quelqu'un de rapide, et vous êtes biologiquement lent, mais restez lent, c'est très bien, et ne vous en faites pas si j'ai l'air de vous provoquer à aller vite, mais je suis comme ça, n'essayez pas de vous identifier à moi. »

Et puis, il y a - ce qui n'est pas du même ordre - que le psychanalysant peut confondre le sujet du désir avec le moi inconscient. Et l'Aveu par exemple, c'est ça. C'est vrai qu'en analyse l'inconscient cache des choses, mais c'est inclus dans le corps, il va falloir le temps que ça se dise, le corps est un réceptacle de l'inconscient, mais le sujet ne peut pas le dire. Celui qui parle et qui fait son analyse, ne peut pas le dire tout de suite. Si on lui dit : « Vous me cachez quelque chose. » Ça veut dire quoi ?

M. T. - Cette écoute seconde du contrôleur anticipe toujours dans l'écoute quelque chose qui n'est pas encore venu dans la cure.

F.D. - Qui y est, mais qui n'était pas encore révélé.

M. T. - Ces ratés ne tiennent-ils pas à la façon dont le contrôleur ne sait pas suffisamment garder par-devers lui ce qui est venu dans cette écoute anticipatoire ?

F.D. - Ça c'est sûrement mon défaut, ainsi que le défaut d'autres.

M. T. - Parce que même si le contrôleur se tait, on peut être amené à produire pour son contrôleur de la compréhension. De même que parler à un contrôleur amène souvent les analystes à prendre des notes, alors qu'ils n'en prennent pas autrement ...

F.D. - Si prendre des notes permet d'être plus libre de penser, il faut prendre des notes. Moi, je prenais tout, parce qu'alors j'étais totalement libre. Mais ceux pour qui écrire fait qu'ils font attention à ce qu'ils écrivent, il ne faut pas qu'ils continuent. Il vaut beaucoup mieux qu'ils se souviennent moins. Mais il y a une autre chose que je voulais dire. J'ai parlé des rythmes, et il y a aussi une façon d'être. Les gens essaient, alors qu'ils ont une autre typologie que leur analyste ou que leur contrôleur, de « faire comme eux ». Pour ma part, ça m'a beaucoup aidé de faire six contrôles avec des personnes différentes : avec Garma, Hartmann, Mme Lowski, Spitz, Loewenstein et avec la Princesse, sans compter Mme Morgenstern pour les enfants. Et ça, ça a été pour moi très important de voir des gens tout à fait différents, et qui réagissent tous en freudiens, avec les mêmes a priori qui étaient les miens et qui sont restés les miens. Vous aviez d'autres questions ?

J.H. - Nous avons posé tout à l'heure la question de la place que tient le contrôle dans « l'espace psychique » du contrôleur. Actuellement, vous n'avez plus personne en analyse, je suppose.

F.D. - Non, depuis 1979, je n'ai plus personne.

J.H. - Et à l'époque où vous aviez des gens en analyse ?

F.D. - Je vous dirais que les analyses me fatiguaient, le contrôle me reposait. Le contrôle me taillait le crayon de mon esprit.

M. T. - Oui, ça met en alerte.

F.D. - Ça met en alerte. Alors que l'analyse parfois me tourmentait, parfois m'intéressait, parfois j'y gagnais ma vie en attendant, c'était plutôt une épreuve. L'impression qu'on sert à quelque chose dans le contrôle. Ce n'est peut-être pas vrai, tandis que l'impression qu'on ne sert à rien dans l'analyse. Si, de temps en temps, heureusement. En analyse, j'ai même eu - je ne sais pas si vous, ça vous est arrivé - l'idée que je volais l'argent qu'on me donnait. En contrôle jamais. C'était tout à fait faux. En contrôle, jamais, jamais, je n'ai eu cette impression.

J.H. - Dans le contrôle, le sentiment d'imposture serait-il moins présent ? F.D. - C'est très douloureux parfois, le déroulement d'une analyse, ses effets dans la réalité.

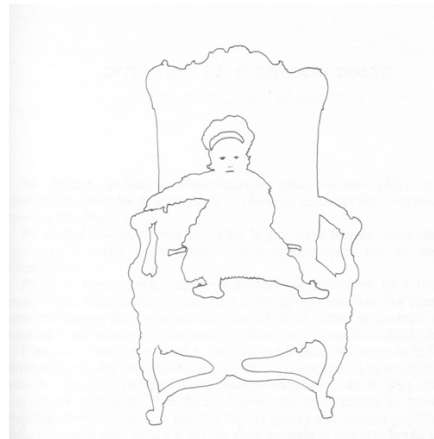
(F. Dolto relate ici le cas d'un enfant débile qui, à la suite d'une psychothérapie, était devenu intelligent et caractériel, sa famille n'étant pas prête alors à l'accueillir dans son nouveau statut. Placé en internat, il se suicide volontairement ... Il y a parfois des suicides par accident ...)

F.D. - Et bien qu'on soit très vigilant, ça peut arriver, si on est vraiment ychanalyste. Mais tous ces psychothérapeutes bidons, heureusement, ils ne font rien. Mais si on fait vraiment de l'analyse, si on écoute en analyste, ça remue en effet les parents profondément, ou un aîné ou un cadet.

J.H. - Ce sont des choses que les gens ne savent pas. Et dans les dispensaires les gens veulent aller toujours au plus loin comme si c'était des prouesses qu'on leur demandait.

F.D. - Oui, mais est-ce que ce sont des psychanalystes? Parfois de jeunes ychothérapeutes travaillés par les enfants qu'ils écoutent vont en analyse .

Et là que se passe-t-il P Les enfants seraient (comme en grappe) en analyse vec l'analyste de leur psychothérapeute. Ça arrive ... Aussi dans l'analyse, dans le contrôle, portons-nous sur nous la même responsabilité différemment.



INTERVIEW DE JEAN CLAVREUL

par Olivier Grignon et Jacques Hassoun

O. Grignon. - Y a-t-il quelque chose que tu tiendrais tout particulièrement à dire concernant le contrôle ?

J. Clavreul. - Je pense qu'il faut reprendre la question en partant du titre que j'avais donné à un article sur le contrôle qui avait paru dans le dernier numéro de Scilicet, c'est-à-dire envisager le contrôle comme une institution. Parce qu'il me semble que les événements actuels, après la dissolution de l'École, démontrent surabondamment la fragilité de ce qu'on appelle habituellement les institutions psychanalytiques, qui ne sont en réalité que des superstructures, des châteaux de cartes, relativement inconsistants par rapport à la permanence de ce qui constitue les véritables institutions psychanalytiques. Je pense tout particulièrement à l'analyse dite didactique, au contrôle, et à la bande (ou cartel). Le fait que le contrôle notamment tienne au-delà des aléas institutionnels me paraît une donnée fondamentale. Et d'ailleurs, il me semble qu'on peut considérer qu'il est artificiel de dire des gens qui suivent dans une institution leur analyste ou leur contrôleur, que cela est dû à un transfert non résolu. Ce n'est pas vrai du tout; simplement les gens vont là où ils ont pu percevoir quelque chose de la psychanalyse, et ensuite ils s'y tiennent. Je trouve cela tout à fait justifié, dans la mesure où c'est ça qui constitue une institution. Parler dans de telles circonstances de transfert non résolu, me paraît complètement abusif. Ceci pour dire que le contrôle représente une sorte d'institution minimum tout à fait respectable. Il me semble important de poser le problème dans ces termes, parce que ce que les institutions psychanalytiques tendent à faire, c'est à inverser le problème et à poser par conséquent l'analyse didactique, les contrôles, voire les cartels, comme des rouages de l'institution. C'est tout à fait faux, voire pervertir le contrôle (comme aussi l'analyse didactique), dès lors qu'on considère que chacun de ces mécanismes qui se sont spontanément mis en place doit être supervisé par l'institution. C'est une chose que l'on sait, notamment sur le plan historique, que l'analyse didactique, le contrôle et la bande se sont formés bien avant que n'existe l'I.P.A. Ceci étant donc posé, qui me paraît être un préalable à toute tentative que l'on peut faire pour une étude, une réflexion concernant le contrôle, il faut bien voir les effets pervers de la constitution d'une association psychanalytique forte : ça consiste à imposer au jeune analyste un « devoir être », un « sollen », un « il faut » : faire une analyse didactique, faire un, deux ou trois contrôles; il faut s'organiser en cartel avec éventuellement un type qui fait lui-même fonction de rouage entre le comité central et la cellule. Mais le fait de mettre un « il faut » à la place de ce qui doit apparaître, c'est-à-dire la question du désir de l'analyste qui estime qu'il doit faire une didactique, qui estime qu'il doit

faire un contrôle, qu'il doit travailler avec d'autres, le fait d'inverser les choses, est évidemment une façon de méconnaître tout ce qu'il en est de la question du désir de l'analyste. Il n'y a donc absolument pas à s'étonner que dans ces conditions les travaux qui ont pu être faits aussi bien sur la didactique que sur le contrôle, sont des travaux tout à fait insuffisants. La pauvreté, la médiocrité de la littérature psychanalytique sur ces points est quelque chose d'absolument patent.

D'autre part, je pense qu'il faut mettre en question le fait qu'il est implicitement admis qu'à la fin du contrôle, le jeune analyste se verra décerner l'accession à un titre quelconque au sein de l'association. Autrement dit, le contrôle est conçu suivant le modèle pédagogique ; essentiellement marqué de ce que l'on sait de tout fonctionnement pédagogique, c'est-à-dire : premièrement, enseignement ; deuxièmement, examen, et admission à la fin de l'affaire. Il me semble que sur ce point nous avons une possibilité que nous donne seulement l'enseignement de Lacan et qui est de pouvoir repérer l'antinomie radicale entre ce qu'il en est d'un discours pédagogique, universitaire, par rapport au discours psychanalytique. Tout ce qui fonctionne sur le mode pédagogique, ne laisse aucune place à la problématique proprement psychanalytique, Il est une problématique centrée sur un questionnement du désir.

En pratique, les analystes en institution, semble-t-il, n'ont dans l'ensemble véritablement compris le rôle du contrôle que sur ce mode pédagogique, c'est-à-dire sous la forme d'aide à donner aux jeunes analystes, d'une part pour l'établissement d'un repérage diagnostique de l'analysant, d'autre part pour donner des conseils techniques ; et quelquefois des élaborations théoriques plus ou moins poussées. Mais à partir du moment où les choses sont prises de cette façon, il est certain que le rôle du contrôlé devient très exactement celui d'un « go-between » entre l'analysant et l'analyste. Il vient chiper chez l'analysant ce que l'analysant a dit, le répéter à l'analyste et l'analyste donne des conseils que lui-même ira répéter à l'analysant. C'est une situation absolument déplorable, ou en tout cas celui qui se trouve dans la position prétendue de l'analyste n'a aucunement une fonction psychanalytique. On est là dans e relation qui est de type pédagogique, il n'y a absolument pas lieu de s'étonner dans ces conditions de ce qui arrive très généralement : que la plupart du temps une analyse faite en contrôle échoue - on peut dire que quand e réussit, en effet, c'est uniquement quand il y a eu une certaine bousculade, une certaine évacuation de ce type de fonctionnement. Ça me paraît donc une une notion tout à fait importante ; si on ne met pas ça au clair, on ne risque pas de comprendre quoi que ce soit à ce qui peut se passer dans l'analyse.

Pour ma part, je pense que le problème du contrôle doit être pris tout à fait autrement. Et je dirais que notamment l'idée même que le contrôleur puisse proposer, suggérer, une intervention d'un type quelconque, et notamment une interprétation, me paraît irrecevable. D'abord parce qu'il est tout à fait évident que quand on fait une intervention efficace, une interprétation, c'est parce qu'elle jaillit spontanément. De toute façon, on ne peut jamais recommander ni le ton, ni l'allure,

ni la spontanéité d'une intervention. Dans ces conditions-là, une interprétation ne peut survenir que comme coup de massue qui n'a rigoureusement aucun rapport avec ce qui se passe effectivement dans une séance, quelque chose qui puisse avoir un effet.

Mais il me semble qu'on peut peut-être un peu mieux repérer les choses en prenant en compte la distinction que Freud faisait entre ce qu'étaient les interprétations, et ce qu'il appelait les constructions. Or, il me semble que du côté des interprétations, il n'est rien possible de dire ni de faire. Par contre, il est tout à fait possible de faire quelque chose au niveau de ce qu'il en est des constructions. Et alors, là, je crois préférable de reprendre les choses un petit peu autrement ; c'est-à-dire que plutôt que de construction, je parlerais de la théorie implicite que l'analyste peut avoir sur un cas. Je dirai maintenant « l'analyste » parce qu'il me semble que quand on prend quelqu'un en contrôle, il faut le supposer analyste. On le suppose analyste, ça ne veut pas dire du tout qu'on en soit sûr, pas plus sûr qu'on est sûr d'avoir un analyste quand on va s'allonger sur un divan, mais on le suppose comme tel, et tout le problème du contrôle consiste à voir si effectivement quelque chose de l'ordre de l'analyse s'y passe ou ne s'y passe pas. A mon avis, c'est ça qui est important, et de ce point de vue là je pense que le contrôleur a effectivement un rôle tout à fait décisif à jouer pour aider quelqu'un, pour lui permettre de repérer à quel moment dans une cure quelque chose de l'ordre de la psychanalyse est repérable, et comment. C'est-à-dire comment, la plupart du temps, du reste, il n'y a rien, pas grand-chose, et quels sont, au contraire, les moments décisifs, cruciaux au cours d'une cure.

Le rôle du contrôleur est donc d'aider quelqu'un à repérer s'il est ou non analyste, et où, et en quoi, et à quel moment. Si je parle plutôt de la théorie implicite que peut avoir un analyste sur un cas, c'est parce que, bien qu'il s'en défende, l'analyste a toujours une théorie implicite sur quelqu'un. Ce que je dis là va donc, à mon avis, tout à fait en contradiction avec les positions de Maud Mannoni; et je veux dire que je trouve absolument détestable qu'il y ait cette sorte d'incitation à la non-théorie et même ce refus de la nosologie, parce que je pense que c'est en réalité une dénégation du fait qu'on a toujours un diagnostic implicite, une théorie implicite, au sujet d'un patient. Quand on ne se le formule pas clairement, ça veut dire qu'on est dans la pire des positions, celle où on ne fait que projeter ses propres articulations symboliques, ses propres affects, ses propres façons de concevoir les choses. Il me paraît donc important pour le contrôleur de dégager ou de permettre de dégager ce qu'est la théorie implicite de l'analyste, c'est-à-dire l'idée qu'il se fait de son analysant et aussi l'idée de ce qu'il y a lieu de faire au cours de la cure. Il n'y a aucun lieu, à mon sens, de faire un quelconque apprentissage, pour une bonne raison, c'est qu'on a affaire toujours à quelque chose de très constitué, et de beaucoup trop constitué précisément. Si le contrôleur peut avoir un rôle, c'est de permettre à l'analyste de remettre en question ce qu'il fait et notamment le désir implicite, inconscient, qu'il peut avoir et qui l'oriente dans la direction de la cure. Voilà donc, à mon avis, quel est le rôle principal du contrôleur.

Tout à l'heure, j'ai dénié tout rôle pédagogique au contrôleur. Bien entendu ça existe, il y a un rôle pédagogique nécessairement, inévitablement, ne serait-ce que parce qu'on voit des choses terribles : si quelqu'un interprète comme inhibition ce qui est, par exemple, la réticence d'un psychotique, l'orientation qui est donnée à la cure analytique est catastrophique. Ça peut donner des effets tout à fait redoutables : des analyses qui tournent très mal et très vite. Il y a donc, si l'on veut, quelque chose de l'ordre d'un rôle pédagogique à ce niveau-là, mais il s'agit finalement beaucoup plus d'une question qui concerne l'analyste et le fait qu'il n'a pas véritablement la curiosité voulue ni à l'égard des repérages plus ou moins nosologiques, ni surtout à l'égard de la théorie psychanalytique en général qui permet quand même de situer les problèmes un petit peu autrement.

O.G. - La façon dont tu as présenté les choses résout bien des questions, mais il y a un point sur lequel il semble que ça ne puisse que les déplacer. Ainsi, tu ne pourrais maintenir la différence ou l'opposition entre pédagogie et analyse qu'à partir du moment où vient te trouver en contrôle quelqu'un que tu supposes analyste; mais s'il n'est pas analyste, à ce moment-là peux-tu laisser faire n'importe quoi dès lors qu'il y a des patients en jeu ?

J.C. - Si je dis ça, c'est parce que je crois avoir largement l'expérience du peu que l'on est capable de faire directement de ce point de vue-là quand on est en place de contrôleur. Quand je dis que je suppose analyste celui qui vient me voir, je commence toujours par lui demander de façon la plus précise possible ce qu'il peut me dire de sa propre analyse, de son propre trajet et de l'expérience qu'il a. C'est-à-dire que je dois avoir au départ un maximum de chances pour le considérer comme peut-être analyste. Et je dois dire que d'après les échos que j'en ai, il est rare que les contrôleurs prennent autant de précautions que moi, alors que, me semble-t-il, dans un très grand nombre de circonstances, les situations sont piégées d'avance. Mais d'un autre côté, je n'ai véritablement pas là-dessus une position qui serait en quelque sorte rigide, du type de celles qui sont préconisées par l'Institut, autrement dit, de l'ordre de : depuis combien de temps avez-vous fait une analyse, et avec qui, etc. Je n'ai pas du tout cette position-là, d'abord parce que je considère comme surabondamment prouvé qu'on peut avoir été pendant plusieurs années sur un divan sans qu'aucun travail analytique ait été seulement ébauché ; mais d'autre part aussi parce que je considère comme très respectable qu'un abord de l'analyse puisse se faire par une tout autre voie. J'ai pu par exemple prendre en contrôle tel jeune psychiatre vivement sollicité par une de ses patientes très largement psychotique, en asile, et j'ai donc poursuivi avec ce psychiatre un contrôle qui a duré quelque chose comme cinq ou six années. Je pense qu'une telle démarche est absolument respectable. Ce psychiatre a d'ailleurs entrepris une analyse par la suite, mais il a pendant tout un temps fait un travail qui était un travail réalisé avec la parfaite honnêteté de quelqu'un estimant que sa conscience professionnelle lui interdisait le recours aux méthodes psychiatriques traditionnelles et le contraignait à poursuivre une écoute qui avait été entreprise - c'est d'ailleurs un cas relativement

rare que je connaisse d'une « guérison » d'un psychotique qui était asilaire. Et je pense que dans des circonstances comme celle-là, il n'y a aucune raison de refuser de prendre quelqu'un en contrôle, alors qu'on doit absolument le refuser dans des circonstances qui pourtant présentent apparemment meilleures garanties institutionnelles. Je pourrais citer bien d'autres exemples de gens que j'ai été amené à prendre en contrôle dans des circonstances apparemment hasardeuses et qui ont fait quelque chose de tout à fait utile ; et à l'inverse, il faut bien le dire, il y a un nombre extrêmement important de gens pour lesquels on a fait un contrôle qui a duré cinq ans, six ans, où on n'a pu se convaincre véritablement que d'une chose, c'est que cette personne ne comprenait rien, et ne comprendra vraisemblablement jamais rien, à quoi que ce soit de ce qu'est la psychanalyse.

Alors, en ce qui concerne les patients qui viennent auprès de cet analyste-là, de l'analyste en contrôle, bien sûr que l'on a une sorte de responsabilité à leur égard. Mais malgré tout, je ne pense pas qu'une responsabilité se partage. Je crois que le meilleur service qu'on puisse rendre à la personne, à l'analysant en question, c'est de faire apparaître à son analyste à quel point sa responsabilité est engagée dans ce qu'il fait. Et à le faire apparaître pas du tout à travers une sorte de discours moralisant ou normatif, mais en faisant apparaître les conséquences lointaines et quelquefois dramatiques de ce qu'il est en train d'enclencher.

O.G. - Aider celui qui vient en contrôle à repérer s'il est analyste, et quand il l'est, est-ce que ça te paraît être un travail spécifique du contrôleur ou est-ce que ça doit être partie prenante d'une analyse didactique ? Est-ce que tu peux dire quelque chose sur la différence d'espace analytique entre l'analyse et le contrôle ?

J.C. - Il y a deux aspects sur lesquels je peux répondre. D'une part, je crois que l'on peut faire un rapprochement sur un point, c'est que le contrôleur est autant que l'analyste didacticien « supposé savoir », et par conséquent il y a tout lieu de s'attendre à voir apparaître des phénomènes de transfert, avec tout ce que ça signifie comme résistance, comme résistance rendant plus difficile dans bien des circonstances le travail même du contrôle. Je ne crois pas qu'il y ait une nature différente de transfert dans l'analyse et dans le contrôle; dans un cas comme dans l'autre, c'est du transfert, puisque de toute façon quelque chose se structure autour de cette position supposée par rapport au savoir que peut avoir l'analyste. Mais c'est peut-être là qu'il y a une perversion particulière dans une interprétation où l'on fonde le contrôle sur un modèle pédagogique, c'est que sur le mode pédagogique ce qui est admis, c'est que l'on transmet un savoir ou un savoir-faire. Le rôle du contrôleur ne doit pas être cette sorte de transmission d'un savoir ou d'un savoir-faire, il doit être au contraire de repérer les obstacles à l'apparition d'un savoir aussi bien chez l'analyste en contrôle que chez son analysant.

D'autre part, je pense qu'il y a une différence qui est tout à fait radicale, c'est que le rôle du contrôleur se limite - au moins dans la plupart des cas - au repérage de ce que sont les théories inconscientes du contrôlé, alors que dans une analyse, notamment didactique, ce qui est à repérer, c'est comment ces théories

inconscientes - ces constructions inconscientes - sont rattachées aux signifiants propres de l'histoire particulière du sujet. A mon avis, il n'y a pas intérêt à faire un mélange de l'un et de l'autre et à ce que l'analyste qui prend quelqu'un en contrôle se considère en quelque sorte comme un analyste de secours ou un super-analyste. Quand le contrôle est dévié sur le mode pédagogique, ce qui arrive très souvent, c'est qu'il y a là justement les retrouvailles pour le jeune analyste en formation, avec un mode beaucoup plus connu, beaucoup plus peinard, de la relation transférentielle, mode qui est le type que chaque étudiant peut avoir avec son professeur, avec la réponse qui est donnée, c'est-à-dire une sorte de distribution du savoir. Ça c'est quelque chose qui arrive dans bien des cas à casser notamment l'analyse de quelqu'un.

Il y a un autre point qui me paraît pouvoir être évoqué à ce sujet qui est la question du moment où un analysant peut être amené à se décider à prendre quelqu'un en analyse. Je crois que c'est un moment très difficile, très délicat, et très généralement escamoté. Quand on demande à quelqu'un qui vient faire un contrôle : « Qu'en pensez-vous, votre analyste ? Est-ce que vous lui en avez parlé ? » Quelquefois il ne lui en a pas parlé, et d'autre part, quand il l'a fait, on lui demande : « Eh bien, qu'est-ce qu'il vous a répondu ? » « Il n'a rien dit !... » Et de fait, la plupart du temps, l'analyste n'a rien dit - ce qui me paraît être un escamotage de la question qui est en réalité une question extrêmement difficile. Pour ma part, quand je vois quelque chose se dessiner, de l'ordre d'un début de pratique chez un de mes analysants, je lui conseille en principe de commencer d'abord par m'en parler sur le divan, c'est-à-dire d'une façon qui lui montre que je ne suis pas disposé à entériner l'état de fait par mon silence.

D'autre part, ce que l'on voit très souvent au cours d'une analyse, c'est que le jeune analyste dit quelque chose à son didacticien et dit autre chose à son contrôleur ; ça fait deux tranches de vie qu'il sépare, dont il prétend ne rien dire à l'un et à l'autre. Bien entendu, je n'ai rien contre le fait qu'un de mes analysants prenne un autre analyste comme contrôleur, mais je lui demande de ne pas escamoter pour autant ce qui se passe dans son activité professionnelle, et je lui recommande d'en parler en séance comme de toute autre relation qui s'établit ici et là. Ça me paraît une chose tout à fait importante concernant une sorte de transition à faire, de transition qui s'avère très souvent difficile.

O.G. - Penses-tu que le terme « d'analyse de contrôle » soit justifié ? En tout cas, il est de fait que dans certaines séances de contrôle, on s'entend entendre.

J.C. - Je pense que « analyse de contrôle », ça prête un peu à ambiguïté, même si on peut considérer qu'au cours du contrôle, le contrôlé fait le contrôle de sa propre analyse. Et de fait, à l'occasion d'un contrôle, quelquefois, même si l'analyse est terminée, et depuis longtemps, l'analyste peut être appelé à considérer qu'il a des points de butée, et peut même être amené à entreprendre une deuxième tranche.

Pour le reste, dire « analyse de contrôle » peut indiquer que ce qu'on fait au cours du contrôle est une sorte de mise à l'épreuve du travail propre à .. 'analyste quand il a quelqu'un en analyse. C'est-à-dire que le rôle du contrôle est d'obliger quelqu'un à passer du discours de l'analysant au discours psychanalytique. C'est donc un véritable travail dont je pense que c'est le travail qui doit être fait par tout analyste. Tout analyste devrait toujours être le contrôleur de lui-même, il devrait toujours pouvoir formuler, au moins sommairement, la théorie de ce qu'il fait. Et quand je dis le formuler, ça veut dire en n'évitant surtout pas les oublis, les lapsus, les erreurs qu'il peut commettre.

Pour ce qui concerne les rapports du contrôle avec l'institution psychanalytique, je propose pour ma part, pour la « Convention psychanalytique », une procédure qui serait un peu sur le modèle de la passe, mais qui serait un lieu où quelqu'un qui a fait un contrôle vienne rendre compte de son expérience, vienne dire comment il a compris le travail qu'il a fait, ce qu'il peut en dire, ce qu'il peut en théoriser.

J. Hassoun. - En fin de compte, il me semble que vous théorisez le contrôle comme une forme de passe. Est-ce qu'il y aurait encore une place pour la passe version École Freudienne, ou est-ce que cette forme de théorie du contrôle prendrait peu à peu la place de la vieille procédure ?

J.C. - Les deux procédures sont à maintenir l'une à côté de l'autre. Là je me réfère à un texte que j'ai entièrement écrit et qui n'est pas encore publié concernant le fait qu'il y a dans les propos qu'a tenus Lacan sur la passe une extension à faire de cette notion de passe; en particulier, Lacan disant de lui-même qu'il est toujours dans la passe au moment où il fait un séminaire. Autrement dit, je pense qu'il y a sans doute à privilégier, comme l'a fait Lacan, le moment où un analysant se trouve « en passe » de reprendre ce qui concerne son analyse et de montrer par là qu'il a eu à faire cette épreuve, c'est-à-dire la prise en compte de la dimension de l'inconscient. Il serait souhaitable que ce soit à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, qu'il prenne des gens en analyse. Je ne crois pas que ce soit comme cela que ça se pratique le plus souvent, hélas !

Je considère que la passe, c'est le moment où on peut tenir un discours cohérent à partir de la prise en compte du fantasme (donc de l'objet a). Ce qui inclut d'abord ce qu'on peut dire sur sa propre histoire, à travers son analyse personnelle, mais aussi ce qu'on peut dire sur son analysant. Et même aussi ce qu'on peut dire sur la théorie, soit dans les écrits, soit dans les séminaires, qu'on est capable de produire. Dans la profusion de la littérature psychanalytique, il y a de nombreux textes parfois très savants, parfois fortement inspirés par la psychanalyse, parfois aussi très confus, très mauvais, mais qui de toute façon ne témoignent en aucune manière de ce que l'auteur est un psychanalyste. Souvent même, ces textes témoignent vraiment du contraire. A l'inverse, il y a certains auteurs, même fort éloignés de nous au niveau théorique, qui témoignent à l'évidence d'un travail d'élaboration qui relève de la psychanalyse ... Je pense à F. Dolto, à M. Klein, à Winnicott ... Il ne faudrait surtout pas se priver de concours aussi précieux.

O.G. - Comment la question du contrôle, telle que tu la présentes, vient-elle s'articuler avec ce que tu indiquais du transfert au début : mise en acte de l'inconscient plutôt que résistance ? Par exemple, le contrôle c'est aussi un avatar particulier de certaines cures : celles qui se seront avérées être des analyses didactiques ; alors est-ce que c'est indifférent ? Est-ce que par exemple, tu as découvert des choses différentes en écoutant en contrôle ceux qui avaient été tes analysants et ceux qui avaient été les analysants d'autres analystes ? Est-ce que ça ne vient rien modifier ?

J.H. - J'ai une question subsidiaire à celle-ci. Il semblerait qu'historiquement, à partir des années 25-30, l'I.P.A. avait institué la règle que les analystes ne devaient pas prendre en contrôle leurs analysants et qu'à partir de Lacan, cette règle a complètement sauté.

J.C. - Ce n'est pas tout à fait exact, parce qu'en Hongrie, on recommandait que ce soit l'analyste didacticien qui prenne en contrôle le jeune analyste. Mais je crois que pour nous, à l'École Freudienne, c'était conçu différemment. Les institutions psychanalytiques semblent avoir toujours eu la terreur du transfert ... sans doute par crainte du népotisme que cela pourrait engendrer dans les promotions. A tout moment du reste, les psychanalystes sont enclins à expliquer (et à réfuter) la prise de position d'un collègue en la mettant sur le compte d'un transfert mal liquidé. Mais si le transfert est la « mise en acte de l'inconscient », on peut se demander si en rejetant ainsi le transfert, on ne rejette pas aussi tout l'inconscient (le bébé avec l'eau du bain).

Pour ma part, il me paraît, comme je le disais tout à l'heure, qu'il est plutôt favorable qu'on parle d'abord à son analyste de sa pratique débutante (mais plutôt sur le divan d'abord). Mais il est évidemment tout à fait recommandable qu'on fasse un contrôle avec un autre analyste, à condition bien entendu que ce ne soit pas prétexte à dévier sur un autre les problèmes transférentiels qui subsistent.

O.G. - Il y a peu de choses écrites sur le contrôle. Nous avons pensé te proposer de commenter ce passage de François Perrier dans *La Chaussée d'Antin* qui a trait à cette question afin de préciser ta position :

La fonction du contrôleur posait problème pour autant que si, en effet, je m'étais mis massivement dans le deuxième fauteuil, j'aurais obturé une place qui doit rester vide. La fonction du contrôleur, c'est de toujours laisser la place vide, et c'est pourquoi, à mon sens (...) la fonction du tiers pour le contrôle est d'être toujours une fonction à éclipse. Si le mot éclipse vient heureusement quelque part, c'est sûrement au niveau du contrôleur (pour lui garder ce nom) ; il faut, en effet, que l'analyste soit l'analyste, le contrôleur n'a pas à faire l'analyse à la place de celui qui est concerné justement par une demande d'analyse. Autrement dit, le contrôleur n'a pas à interpréter, à expliquer techniquement, à se raconter dans son savoir ou ses intuitions au deuxième degré. Il a, à mon sens, essentiellement, une fonction d'éclipse et de coupure dans l'irrégularité de la référence qu'on a

le droit de lui dédier, en dehors de tout horaire précis. Il a une fonction d'interférence qui consiste à intervenir et non pas à interpréter. (...) Cette fonction d'interjection consiste à introduire une coupure chaque fois que se referme un cercle entre une idéologie, un savoir, un analyste, un analysé, etc. Il faut réouvrir les choses, il n'y a rien d'autre à faire, et il ne faut pas le faire plus souvent qu'il n'est nécessaire, à partir de ce qui vient pour celui qui est à la place de l'analyste dans son désir de recours au tiers. Le recours au tiers ne doit jamais être renvoyé en écho par le superviseur comme confirmation d'une nécessité légale ou scolaire pour le savoir et la technique analytiques¹.

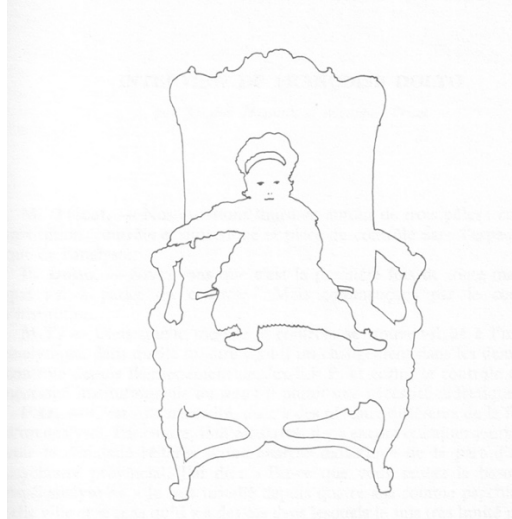
J.C. - C'est tout à fait proche de ce que je dis. Je ne le dis pas tout à fait de la même façon. En particulier, pour ma part, je tendrais davantage à considérer que le rôle du contrôleur est de faire apparaître la théorie, le désir implicite de l'analyste ... en voyant ensuite ce que celui-ci est capable d'en faire. Ce que Perrier indique en termes de scansion, éclipse, je le préciserais en disant que ces interventions doivent tendre à faire émerger chez l'analyste en contrôle un discours psychanalytique, car bien entendu, c'est à lui que doit revenir la responsabilité de l'interprétation, sous peine de le réduire au rôle de « go between ».

Lacan a peu parlé du contrôle, du moins en public. Mais il en parlait avec ses contrôlés et même parfois au Jury d'Agrément. Il aimait à souligner la position très privilégiée du contrôleur, qui est à certains égards une position facile. C'est pourquoi il ne doit pas en abuser. L'analyste en contrôle en dit toujours beaucoup plus qu'il ne le croit. Aussi le contrôleur aura-t-il beau jeu de faire étalage de sa supériorité artificiellement constituée. Mais il doit plutôt rester dans la position prudente et en retrait de l'analyste, afin de faire apparaître qu'on en dit toujours plus qu'on ne le croit, qu'on transmet en quelque sorte malgré soi (malgré le « moi », devrais-je dire pour être plus exact). C'est une des choses les plus étonnantes, les plus remarquables de voir comment des impasses propres à l'analyse viennent se reproduire, se prolonger dans le contrôle.

Lacan n'aimait pas le terme de contrôle, il préférait qu'on dise « supervision ». Mais il n'en continuait pas moins à parler de « contrôle ». Le mot n'est détestable à vrai dire que si on le conçoit comme une exigence de l'institution pour surveiller, contrôler le jeune analyste. Par contre, il me paraît tout à fait acceptable si on considère que l'analyste a tout intérêt à se soumettre à un contrôle interne et externe de sa pratique. Moi-même, je l'ai fait tant que ça m'a été possible avec Lacan. Je sais que bien d'autres le font, sans nullement en attendre une quelconque promotion au niveau des institutions psychanalytiques. Si on a fait l'expérience que c'est « de l'Autre qu'on reçoit son propre message sous une forme inversée », il est cohérent de se ménager des lieux où soit mis à l'épreuve son propre discours. Analyse personnelle d'abord, contrôle, cartels, séminaires, écrits. C'est tout cela à mon avis

¹ La Chaussée d'Antin, tome II, pp. 259-260, éd. 10/18.

qui constitue cette fameuse « passe », c'est-à-dire ce moment où il devient possible de produire une cohérence nouvelle à son propre discours, une cohérence qui est celle du discours psychanalytique.



INTERVIEW DE JOYCE MAC DOUGALL

par Béatrice Ithier

Joyce Mac Dougall. - Je peux parler de mon expérience avec la société à laquelle j'appartiens, où on demande aux candidats de faire de préférence une supervision individuelle et une supervision de groupe.

Avant de parler peut-être de ces deux sortes de supervisions - puisque c'est ès différent à mon sens -, il est peut-être préférable que je définisse ce que représente pour moi la supervision.

Béatrice Ithier. - Oui.

J.M.D. - Puisque je ne crois pas du tout que ce soit une façon dont un alyste chevronné peut dire à un jeune analyste comment faire. Chaque perenne est seule avec son malade, et je crois que c'est ça qui est angoissant. one, le superviseur ne peut que relier théorie et pratique, à mon avis, dans une sorte de va-et-vient entre un morceau de travail clinique qu'un jeune analyste apporte et un superviseur qui écoute en disant : ça, c'est intéressant, çà c'est cela, etc.

J'en viens maintenant à la différence entre supervision individuelle et supervision de groupe. L'avantage d'être en groupe, à mon avis, c'est que d'abord on entend plusieurs patients - ça fait une petite famille de cas-, donc il y a un esprit de groupe. Peut-être que ce qui se passe dans le groupe est tout aussi valable après qu'ils ont quitté la maison du superviseur et tout le monde prend un pot, et parle. L'avantage aussi est qu'on voit le superviseur avec des cas différents, très différents, et on se dit : tiens, il explique, il pige très bien cela, mais il est très vague sur ça, etc. Ça, c'est toujours utile. Et on le voit aussi avec des candidats différents, ce qui est aussi intéressant.

Par contre, la supervision individuelle permet de prendre de beaucoup plus près les problèmes de contre-transfert, que le jeune analyste voudrait décortiquer, ce qu'il ne peut pas toujours facilement, ou pas toujours dans le groupe où le superviseur a un travail délicat par rapport à cela. Sauf s'il y a des gens qui sont très à l'aise, ou qui ont suffisamment de maîtrise de leur propre problème narcissique pour pouvoir le faire.

Je crois que c'est très bien de faire plusieurs supervisions avec des analystes différents, puisque autrement les gens peuvent être trop happés par le style d'un seul analyste. Je crois que ce serait merveilleux, si on pouvait, si le temps et les circonstances le permettaient, de faire plusieurs supervisions, justement pour voir différents analystes à l'œuvre.

B.I. - Effectivement, c'est vrai que la question des différentes approches techniques, méthodologiques est importante.

J.M.D. - Ça serait merveilleux, par exemple, si les gens, nos jeunes analystes, pouvaient faire un travail de supervision avec un lacanien très classique, avec quelqu'un du groupe kleinien, très classique, avec quelques winnicottiens ou d'autres dont les idées les intéressaient particulièrement, ou écouter et travailler avec un psychanalyste d'enfants. Je trouve que c'est intéressant aussi.

B.I. - Mais ça en fait, ça se passe. Mais en général, c'est surtout possible pour des gens qui se situent dans une démarche hors institution, c'est-à-dire pour des gens qui n'ont pas forcément, au moment où ils s'engagent, ce cadre de l'institution.

J.M.D. - Rien n'empêche quelqu'un d'élargir sa formation et de se former pour apprendre ailleurs. L'institution ne devrait pas empêcher un candidat de se mettre en contact de son propre chef avec d'autres superviseurs d'autres groupes.

B.I. - Oui, mais ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, en fait, c'est un peu différent. Je voulais souligner l'ouverture de certains qui peut les conduire à se trouver dans des milieux totalement hétérogènes.

J.M.D. - Le fait d'appartenir à une institution ne les empêche pas non plus de s'enrichir comme ça.

B.I. - Absolument pas. On est tout à fait d'accord.

J.M.D. - Mais, bien sûr, il y a des gens qui ne veulent pas sortir ou qui n'osent pas sortir de la famille. C'est très triste.

B.I. - Voilà, c'est vraiment la question d'entrer dans la famille ou d'en sortir.

J.M.D. - Peut-être que la supervision peut aider les gens à libérer leur écoute. Puisque ce qui me semble essentiel, c'est tout ce qui peut élargir notre écoute, y compris l'intérêt de travailler sur des données comme le signifiant, les objets internes, les espaces potentiels. Je dis à tous mes supervisés de lire Lacan, de lire Klein, les néo-kleinien en plus de Freud, Ferenczi et les classiques, de lire pour en

avoir plus. Moi-même ça m'a beaucoup aidée. Bref, c'est très important de donner aux gens cette liberté d'apprendre, d'être exogame, si on veut. Puisqu'il est vrai qu'un patient peut nous donner un travail qui peut être fait en référence au signifiant, par exemple. D'autres absolument pas, c'est tout dans l'affect et d'autres, c'est tout dans l'identification projective.

B.I. - Là, en vous écoutant, il me semble que vous accordez une importance certaine à la théorie, en référence au matériel clinique.

J.M.D. - Au matériel clinique, oui, je trouve que c'est un cadre assez spécifique pour ce genre de liaison. Autrement, on le fait soi-même, en réfléchissant sur ce qu'on a lu ou entendu et discuté, et en pensant à ses cas. Mais à suivre un seul cas, ou plusieurs cas qui ont le même type de problématique. Je ne demande pas aux gens de me présenter un seul cas.

B.I. - Donc finalement, vous ne demandez pas un travail suivi sur un seul patient ?

J.M.D. - Pas nécessairement. Pour une partie d'une formation, je suggère qu'il prenne peut-être un cas pendant quelques mois, qu'il fasse quelque chose dessus après que nous aurions travaillé ça ensemble. L'important, c'est que ça aide la personne qui vient faire tous ses frais, qui vient passer son temps là à essayer de comprendre mieux. Alors, s'il arrive à dire : « Bon, bien, j'ai l'impression de comprendre maintenant pas mal cette femme, depuis quelque temps ça marche très bien, je suppose que dans un an j'aurais encore des problèmes avec elle, mais maintenant je suis beaucoup plus happé par un problème avec un jeune homme qui se drogue ou quoi... » Je dis toujours : « Mais parlez de celui-là. » C'est ça qui est plus intéressant, il me semble.

B.I. - Peut-être que parfois il peut se rencontrer aussi quelque chose qui est moins positif que ce que vous décrivez, à savoir que : ne pas parler d'un patient à un moment finalement, peut-être une pratique pour se défendre justement d'avoir à parler à un superviseur d'un travail dont la personne ne se sent pas satisfaite.

J.M.D. - Au contraire, je trouvais plutôt que ces gens ont tendance à parler du travail qui ne les satisfait pas. Quand ils disent : « Je me sens assez bien avec celui-là », je leur fais confiance, ce ne sont pas mes analysants. Ce sont les jeunes collègues. Alors si vraiment ils esquivent, bon, tant pis, c'est eux qui perdent.

B.I. - Oui, tant pis pour eux.

J.M.D. - Oui, c'est dommage. Ça se peut. Je crois que c'est davantage dans une situation analytique que ça peut se rencontrer. Et il se peut que dans un groupe, les gens hésitent à présenter, bien que dans les petits groupes - je n'ai jamais plus de quatre personnes dans un groupe - et une fois qu'un climat de confiance s'est établi, alors l'expression est plus libre.

B.I. - Je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne la supervision de groupe, je trouve qu'on y apprend énormément de choses, parce qu'il : a un éventail qui est présenté. On a la possibilité, en un temps qui est relativement court, de

pouvoir recevoir justement toute cette pluralité de matériel et de voir les différents modes d'approche, et ça c'est tout à fait extraordinaire.

J. M.D. - Et dans un très grand groupe même, on peut apprendre beaucoup.

B.I. - Absolument.

J.M.D. - Mais un petit groupe qui se voit semaine après semaine peut aussi créer une sorte d'atmosphère de recherche que je trouve tout à fait précieuse. Je demande à chaque personne en supervision de faire un survol du cas présenté de n'importe quel point de vue qui les intéresse - par exemple, raconter uniquement les rêves, ou les interprétations ou une problématique répétitive, etc. Il est important d'encourager les jeunes collègues à écrire, à élaborer et à publier le résultat de ces recherches. Dans cette recherche, c'est tout un circuit qu'il faut apprécier, la délicatesse du travail. C'est pour ça que je crois qu'un superviseur ne peut dire à quelqu'un comment il faut faire.

B.I. - Vous le pensez ?

J.M.D. - Ah oui. Il peut, s'il pense avoir une réponse. Moi, je me questionne à ce moment-là, si je me trouve en train de dire : « Ah, là, il faut dire que ... »

B.I. - Je vais vous dire quelque chose à ce propos, que peut-être la seule interprétation qui serait recevable et proposée comme vraie, enfin, proposée comme l'interprétation, ce serait peut-être une interprétation qui supposerait de la part du superviseur-analyste un certain type d'identification au patient. Je pense que là peut-être on pourrait peut-être réhabiliter la question de la bonne interprétation, je ne sais pas, c'est une question problématique, apparemment.

J.M.D. - Ça dépend aussi de la manière dont on le transmet en même temps. En écoutant le rapport des séances, le superviseur a tendance à s'identifier profondément au patient.

B.I. - Oui, je crois que c'est très important.

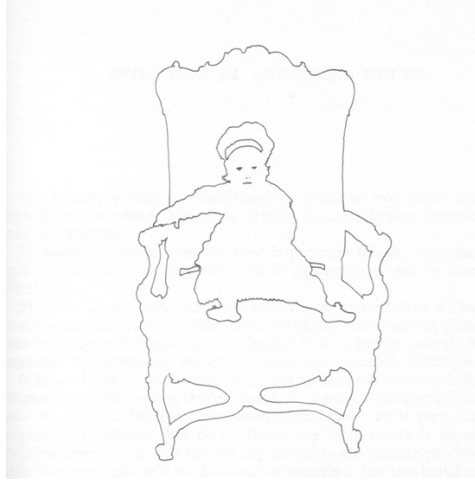
J.M.D. - Enfin, je trouve très souvent que c'est utile de dire. Mais je ne dirais jamais : ça, c'est la chose à dire. Le paradoxe de l'être humain qui est important dans toute interprétation ne parle qu'à une certaine personne à l'intérieur, ou à un objet interne, ou une partie du sujet qui est là. Ça peut être un vrai petit bébé qui comprend à peine les paroles. Et on dit des petites choses comme: « Bien sûr, on ne comprend pas ce que ça veut dire. Puisqu'on a six mois. »

B.I. - Peut-être là que tout le style c'est de pouvoir saisir et refléter ces besoins et ces différences de façon vivante.

J.M.D. - Oui, enfin notre travail est d'être très à l'écoute de tout ce qui vient, et là, on peut théoriser.

B.I. - Évidemment, parce que si on a cette théorie dans la tête et toutes ces références, on n'a pas de place pour écouter ce qu'il dit.

J.M.D. - Non, c'est vrai. On en a besoin peut-être au commencement, pour se sentir un petit peu encadré, mais c'est là que la supervision devrait défaire et créer des hypothèses, pour être, comme disait Piera Aulagnier, dans un état de théorisation flottante qui accompagne l'association flottante du patient. Je crois que c'est très bien. On est tous dans une sorte de théorisation flottante qui ne devrait pas être assourdie par des théories déjà établies. C'est loin du fauteuil, du divan, qu'on peut commencer à théoriser.



INTERVIEW DE HERBERT ROSENFELD

par Béatrice Ithier,

traduit de l'anglais par B. Ithier et Christian Leruste

La supervision de groupe

Docteur Rosenfeld. - La supervision, particulièrement avec des gens motivés, induit une atmosphère d'agression. Lorsqu'on supervise, il faut faire en sorte que l'atmosphère soit une atmosphère de participation intense et d'écoute. Dans le cas d'une supervision de groupe, si tout va bien, après quelque temps, au moment de la présentation, on doit obtenir une réaction des participants, ils doivent devenir motivés pour dire quelque chose sur ce qui se passe. Ils y pensent et l'absorbent. C'est ainsi qu'il y a un sentiment de participation intense et cela est très important.

Une personne qui présente du matériel est toujours dans une position particulière parce qu'elle doit, pour le faire correctement, être prête à exposer complètement ce qu'elle a fait, ce qu'elle n'a pas fait, ainsi que ses réactions à ce qui se passe. Si elle y est prête, alors de mon côté, l'écouter me donne une image de ce que le patient cherche à exprimer, à indiquer de son problème ; et de la situation transférentielle existant entre lui et l'analyste ; parfois, il ne m'est pas nécessaire d'attendre longtemps pour qu'une image assez claire se forme dans mon esprit.

Ce n'est pas tout à fait ce que je voudrais dire, mais c'est presque comme s'il y avait un petit déclic dans mon esprit. Intellectuellement, je n'ai pas besoin d'être préoccupé de façon tellement intense par ce qui se dit, mais je dois m'engager dans l'écoute tout à fait sur le plan émotionnel. Émotionnellement, j'éprouve le sentiment de ce qui est en train de se passer et c'est alors, seulement alors, que je me dis : «

est-ce cela ? ». Oui, c'est cela. Je cherche ensuite les signes intellectuels pour confirmation.

Si avec certains sentiments ça ne marche pas, il faut que je suive le processus de façon plus détaillée. Ce qui est intéressant, c'est que ces trois dernières années, je ne me suis presque jamais trompé. C'est assez effrayant, parce qu'il doit bien m'arriver d'avoir tort parfois, mais il me semble quand même, d'une manière générale, pouvoir faire confiance à ce fonctionnement. Sinon, je vérifie généralement en posant des questions, ce qu'il y avait de correct dans mon évaluation.

Béatrice Ithier. - Ce serait intéressant que vous en parliez. Personne n'en parle de cette manière.

Dr R. - L'important, c'est que la présence d'un certain nombre de personnes qui écoutent, me stimule et aiguise ma perception même si le groupe est grand. Peu importe qu'ils soient huit ou dix-huit. Il est plus facile de travailler avec un groupe de dix-huit parce qu'on peut faire participer et s'exprimer davantage de gens.

Parfois, dans certains groupes, ces participants s'expriment très ouvertement, mais on ne peut y arriver qu'avec un groupe qui travaille ensemble depuis un certain temps. Autrement, ça peut devenir chaotique. Par exemple, dans un groupe, le séminaire est devenu chaotique parce que certains, dans leurs associations et leurs développements, partaient dans la lune. Ce qui m'oblige à prendre le contrôle.

C'est aussi ce que je rencontre parfois en séminaire privé, ici, à deux. Soudain, en dépit d'une qualité d'écoute de la part du supervisé, celui-ci perd tout à coup complètement le contact sans s'en rendre compte. Ceci est déconcertant parce que, dans un séminaire, si des gens perdent le contact, je ne veux pas les humilier en le leur faisant remarquer, mais en même temps, je ne peux pas éviter de le leur faire remarquer. Mais tout simplement, on pourrait s'attendre à ce qu'ils protestent et témoignent de leur désaccord.

Pourquoi ne cessent-ils pas de venir s'ils sont toujours hors contact avec le matériel ? Parfois, cette perte de contact peut coexister chez quelqu'un avec un fort enthousiasme. Un autre aura aussi un immense enthousiasme, mais aura plus de contact, repérera beaucoup plus de choses ...

Il y a un enthousiasme énorme. Aussi l'enthousiasme des gens, leur bonne volonté, doivent-ils être reconnus, mais ne doivent pas leur donner le sentiment qu'ils sont nécessairement dans le vrai lorsqu'ils s'expriment avec tant d'enthousiasme. Il y a quelque temps, dans un séminaire, c'est la personne qui a présenté son cas avec le plus d'enthousiasme qui a fourni la plus mauvaise contribution. Telle est l'expérience que l'on peut avoir avec les participants. Il faut, dans une certaine mesure, ignorer cela, c'est-à-dire le mettre de côté, pour ne pas perturber le déroulement du séminaire. Après une contribution correcte les gens, d'une certaine façon, acquièrent la capacité de pouvoir discriminer entre ce qui est intéressant à suivre et ce qui n'a pas cette importance. Ils n'ont pas forcément absolument raison, mais, au moins, s'approchent-ils de quelque chose. Quand ils commencent à

pouvoir procéder de la sorte, c'est à encourager. C'est la raison pour laquelle il ne faut pas les rabaisser. S'ils sont vraiment trop loin, alors je crois qu'il faut parfois les rappeler à l'ordre sévèrement, parce qu'il n'est pas possible de conduire un séminaire si des impressions complètement fausses sont ainsi rapportées.

A titre d'exemple, il est intéressant que dans une situation de cet ordre, un participant avait l'impression que j'avais rabaisé quelqu'un. Or, il s'était trouvé que je m'étais aussi aperçu que ce participant avait tout à fait perdu le contact avec le matériel ! Certains ont pu remarquer à mon départ qu'il y avait ce problème.

Une manière de traiter la question serait peut-être de leur dire:« je ne peux en écouter qu'une partie, je ne peux écouter que certains d'entre vous - il y en a qui sont près de la cible, il y en a qui sont juste à côté, il y en a qui sont pile dedans et il y en a qui l'ont manquée ».

Alors arrive le moment où certains commencent à avoir le contact, et commencent à écouter : le séminaire devient plus intéressant. Cependant, demeure la difficulté que certains autres n'arrivent toujours pas à écouter ! Ils n'arrivent pas vraiment à intégrer exactement ce qui se passe.

B.I. - Les gens ont alors leurs propres idées.

Dr R. - Ils écoutent leurs propres idées, absolument. Par exemple, une fois dans un séminaire, j'ai fait une expérience - quelqu'un avait mis en avant ses propres idées et ne s'était pas écouté avec grand soin : j'ai posé quelques questions à ce propos. Quand il a répondu, j'ai remarqué qu'en fait il ne s'était même pas vraiment écouté lui-même ! Il était manifestement incapable de répéter ce qu'il venait de dire et de se rappeler ce qu'il n'avait pas dit. Et j'ai dû lui rappeler très fermement ce qu'il avait vraiment dit.

Mais, en général, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était et je ne peux répéter un tas de phrases étalées sur une longue période comme ça. Cependant, quelquefois, quand quelqu'un est tellement parti, je peux jouer un atout et dire : faites attention, vous n'écoutez pas. Ou parfois : vous n'avez pas entendu ça ?

Il est nécessaire aussi de voir, par exemple, dans un travail fait avec grand soin, comme avec une personne qui avait suivi jusque-là si bien le matériel, _ e tout d'un coup, elle ait perdu la piste. Et qu'elle avait cessé d'écouter ce qui se passait d'une manière utilisable analytiquement, pour prendre le matériel comme si c'était une sorte de conversation en répondant comme si elle disait : comment allez-vous ? voulez-vous une tasse de thé ? Elle avait soudain perdu toute l'écoute analytique.

Il est très important de recevoir et d'observer. J'ai une grande habitude de le faire et je ne dors pas en le faisant. Il m'arrive de fermer les yeux. Il y a quelque chose d'amusant dans cette situation. Par exemple : il se passait des tas de choses dans un séminaire. J'écoutais avec grand soin et j'avais observé qu'il n'y avait pas d'attention. Les participants ne savaient pas ce qui s'était dit et ils m'ont dit : « C'est drôle, vous travaillez comme si vous dormiez ! Quand vous prenez la parole, il

semble que vous ayez remarqué tous les détails de ce qui se passait. » Comme s'ils me croyaient endormi, ils se sont engagés, ils ont pris contact avec ce qui se passait, ils l'ont travaillé par eux-mêmes. C'est ce qu'il faut faire.

Il faut écouter non pas comme un magnétophone, mais avec une oreille qui écoute, mais dans laquelle vous vous laissez répondre et entrer en résonance avec tout ce qui se passe sans mettre immédiatement vos propres idées en avant. Normalement, il vous arrive de nouvelles idées, et vous suivez ces nouvelles idées et accueillez tout ce qui arrive en essayant de le relier à une idée que vous avez. Vous pouvez prendre en note cette idée, mais vous devez écouter car cela peut être quelque chose de tout à fait différent.

Il faut garder l'esprit ouvert pour obtenir des tas de confirmations. Si vous atteignez trois confirmations, alors vous savez au troisième point qui va dans la même direction que vous pouvez dire : ça y est, je l'ai! A un, je me dis : il y a des chances, il faut confirmer ; à deux : ça semble probable ; à trois : je sais.

B.I. - Je suis frappée par le lien entre l'image qui surgit en vous à l'écoute d'une présentation et le modèle de la relation du patient que vous demandez de construire à partir des éléments historiques et des premières données transférentielles que nous apportent le patient.

Dr R. - C'est parfaitement vrai. D'abord, j'essaie de me former une idée. Ensuite, j'écoute indépendamment de cette idée. Après, alors seulement, je compare.

B.I. - En commençant, vous mettiez l'accent sur l'intense participation et l'agressivité dans le groupe.

Dr R. - Je faisais allusion à quelque chose qui s'est passé avec quelqu'un. La participation et l'intensité, c'est une chose. L'agressivité intervient s'il y a une différence entre ceux qui arrivent à bien participer et les autres qui veulent, mais ne peuvent pas participer. C'est alors que l'agressivité apparaît. L'autre situation, c'est la participation intense. Ce qui se passe, c'est que parfois certains veulent participer, mais s'y prennent de travers.

Ça prend toujours un certain temps avant que les gens puissent participer plus intensément. Certains participent intensément, les autres essaient de faire de même, mais n'y arrivent pas, alors une tension s'élève. Les différences entre eux deviennent alors apparentes et certains ne peuvent le supporter - d'où la tension. Parfois, c'est le groupe qui se charge de ce problème et moi, je n'ai pas à m'en occuper. Ça dépend.

B.I. - L'engagement émotionnel de l'analyste dans l'écoute du patient est une caractéristique essentielle de votre enseignement. Cet engagement suppose qu'au niveau contre-transférentiel l'analyste puisse utiliser de façon créatrice son contre-transfert dans l'écoute. Il semble que ce soit l'intense participation qui augmente votre créativité.

Dr R. - Tout à fait exact.

B.I. - Il me semble que d'engager les participants du groupe à travailler pour eux-mêmes permet de relier positivement l'agressivité et l'enthousiasme. Qu'en pensez-vous ?

Dr R. - Je n'appellerais pas ça agressivité mais intensité.

B.I. - Si, j'insiste sur l'agressivité dans le groupe. C'est qu'on peut la ressentir dans un groupe même si elle n'est pas exprimée très clairement pendant l'écoute.

Dr R. - Cette agressivité qui revient à l'arrière-plan doit être perlaborée entre les participants d'une façon ou d'une autre. Autrement, il peut arriver une rupture avec ceux qui peuvent souffrir qu'il faille tant de temps pour comprendre quelque chose. Ce ne sont pas tellement les leaders qui posent problème, plutôt ceux qui sont derrière et ont du mal à suivre : c'est d'eux que vient l'agressivité. Ceci devrait évidemment être perlaboré si possible. Mais ce n'est pas facile car le groupe n'est pas un groupe thérapeutique.

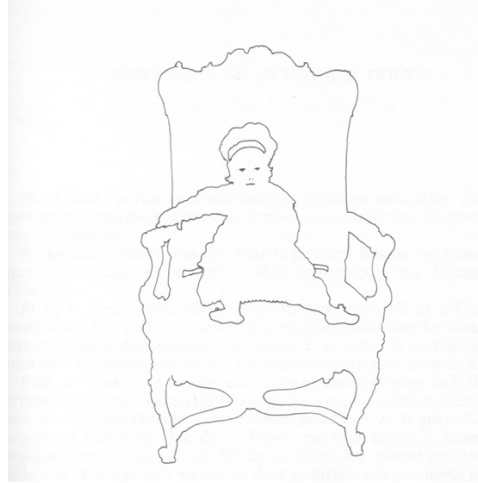
B.I. - N'est-elle pas fonction du contact que les participants gardent avec le matériel? C'est la même cohésion qui peut apparaître dans une séance ou un ensemble de séances. Qu'en pensez-vous ?

Dr R. - Oui, ça se correspond. Si les gens recherchent le contact avec le matériel, alors ils travaillent ensemble. Mais si lors de l'écoute, ils écoutent en eux-mêmes des tas de choses, alors d'énormes différences apparaissent, parce que certains entendent quelque chose de tout à fait différent de ce qui se passe.

B.I. - Je voudrais vous dire que vous venez de donner une description particulièrement précise de l'activité analytique de contenir, lorsque vous définissez la manière d'écouter : ouvrir en soi un espace pour le matériel sans mettre en avant ses propres idées en accueillant ce qui vient du patient et en reliant cela ensuite avec une idée que l'on s'est forgée et en attendant des confirmations successives, parce que ce dont il est tenu compte alors, c'est de la seule réalité psychique du patient élaborée par l'analyste. Cela me paraît affiner de beaucoup la question de l'attention flottante.

Dr R. - C'est un mélange entre attention flottante et attention intense.

La capacité de rêver de la mère en présence de l'enfant ne signifie pas qu'elle baye aux corneilles pendant qu'elle est avec lui. Elle doit avoir cette ouverture, mais en même temps être très attentive au bébé.



INTERVIEW DE MICHÈLE MONTRELAY

par Claude Rabant, François Baudry et Michèle Abbaye

C. Rabant. - Les questions que nous pensions te poser sur le contrôle tournent autour d'un point central qui est celui de la fonction et de la modification du transfert dans le contrôle. Plus précisément, qu'introduit la pratique du contrôle dans l'espace analytique ? Y aurait-il par exemple une mise en jeu des pulsions de mort différente de ce qu'elle est dans la cure ? Et qu'est-ce qui, à proprement parler, s'enseigne dans le contrôle ?

M. Montrelay. - Les questions que tu me poses, je crois que j'aurais du mal à en parler de plain-pied comme ça, d'un seul coup, parce que ce sont des questions, ou plutôt des thèmes, assez théoriques, « contrôle et transfert », « contrôle et pulsions de mort », ça me gêne un peu de partir de concepts ou de points aussi théoriques. Ce que je proposerai, c'est de vous faire part de réflexions, assez concrètes, qui me venaient ce matin, quand je réfléchissais à cette expérience du contrôle. Ensuite, il y aura moyen peut-être de reprendre les questions évoquées. Donc, je me disais ceci : si on me demandait à l'heure actuelle ce qui est au centre du travail de contrôle que j'effectue avec les personnes qui m'accordent assez de confiance pour me parler de leurs « cas », si l'on me demandait ce qui est le plus problématique et fondamental à la fois, je parlerais du narcissisme. Oui, les personnes que je rencontre, et qui travaillent avec moi, me semblent souvent mal à l'aise de ce côté-là. Leur narcissisme les inquiète. Elles craignent qu'il vienne brouiller une analyse « objective », rigoureuse, et aussi honnête, du matériel qui leur est proposé. « Et si ce qui me vient, mes hypothèses, mon intuition, ma façon d'entendre venaient seulement de moi ? si je n'entendais pas cet analysant tel qu'il est ? » Ces scrupules font honneur au contrôlant, à son souci de vérité. Alors comment lui faire comprendre que ce fameux narcissisme, bien loin d'être le diable, l'ennemi de la vérité, serait plutôt son allié ? Il ne s'agira pas, bien sûr, de lui prêcher cette thèse, pour si possible le convertir. Nous ne sommes pas ensemble pour parler de théorie,

bien qu'en passant, cela puisse avoir lieu. Il s'agit plutôt dans le contrôle d'une expérimentation en commun. Nous allons associer, interpréter en même temps. Et cela n'est pas si facile. Il y a de part et d'autre, contrôlant et contrôlé, une certaine pudeur, et aussi tous les jeux, les pièges du refoulement. Alors qu'une condition première pour exercer notre métier consiste - oserai-je le dire ? -, oui, à se laisser aller. Laisser aller nos pensées, émotions et mouvements, en réponse à l'association libre que nous demandons à l'analysant, cela s'appelle l'attention flottante, et rien ne peut nous en dispenser. Pourquoi avons-nous besoin de faire la place à ce qui nous vient à nous ? Parce que c'est en nous écoutant que nous entendons l'autre d'abord. Comment, au moment où tel mot, telle phrase furent prononcés, cela a-t-il réagi en moi ? Quelle image, quelle sonorité, quel affect ont-ils surgi ? Si l'analyste refuse de serrer d'aussi près que possible ce que l'inconscient de l'autre lui fait à lui, en premier lieu ; si, aussi, dans un deuxième temps, il n'apprend pas à se le formuler, à transformer en paroles les mouvements de sa sensibilité, il débranche la seule antenne dont il dispose pour recevoir, capter l'inconscient d'autrui. Nous-mêmes, donc, sommes l'instrument - non pas le but - de notre métier. Nous devons soigner, différencier, approfondir le narcissisme, un peu comme le chanteur soigne sa voix, le violoniste son violon, le danseur son corps : pour « rendre » le son qu'il faut, pour interpréter juste, et au bon moment. Dans le contrôle, j'essaie d'abord de familiariser l'analyste avec son propre instrument, de lui apprendre à le soigner, à l'accorder, et surtout de le décourager de ne pas aller chercher ailleurs. Il n'a qu'un instrument : c'est lui.

La difficulté extrême, mais aussi le côté passionnant de notre métier, consiste en ce qu'il mobilise de notre part une double démarche, qui semble opposée souvent : se laisser aller à inventer, à fantasmer, à ouvrir la porte à ces intuitions qui nous demandent qu'à entrer ; donc à être nous-mêmes plus que jamais ; mais à ne jamais, surtout jamais, prendre ce narcissisme comme objet. Je le répète, il n'est qu'instrument. Les jeunes analystes souvent ont la plus grande difficulté à se formuler cela, à établir la distinction entre l'instrument et le but.

Le narcissisme est là, mobilisé comme un outil de travail. S'il devient but, objet de satisfaction - s'il se referme sur lui-même, il ne peut plus servir à rien.

C. R. - Mais au passage, tu poses quelque chose, me semble-t-il, qui est la confiance dont il s'agit est essentiellement une confiance dans l'inconscient - dans son propre inconscient.

M. M. - Oui et non.

L'inconscient n'est pas que narcissisme. L'inconscient tel que le conçoit Freud est processus de refoulement, qui interrompt, coupe, fragmente, enfin nous protège de l'inconscient d'autrui. Lorsqu'on doit accueillir ce dernier, le laisser arriver jusqu'à nous, mieux vaut ne pas trop faire confiance, surtout si l'on est un homme, à cet inconscient, qui pour se protéger parcellise, érotise, et par conséquent rend difficile la régression. Il me semble que la mobilisation du narcissisme à des fins d'écoute,

implique que l'on fasse violence au moi, et par là même au refoulement, (tout en s'en servant aussi, à certains moments). Donc, on ne peut faire confiance à l'ensemble de l'ICS.

Il y aussi un point sur lequel j'aimerais insister. C'est que nous n'analysons pas seulement avec l'inconscient, mais avec l'ensemble de ce que nous sommes : la conscience y compris. En inventant cette expression paradoxale d' « attention flottante », Freud met l'accent sur deux exigences : se laisser aller au gré des associations ; mais aussi exercer son attention. Seule la conscience peut faire attention. Il s'agit même, il me semble, dans la tradition philosophique, de son activité d'élection. Le travail de la conscience, sa vigilance, sa focalisation, son degré d'intensité, me semblent extrêmement importants. Ils contribuent à leur manière à la transformation de l'inconscient. Nous pourrions y revenir, si vous le voulez bien, tout à l'heure.

C. R. - Peux-tu préciser ce que tu disais au sujet du refoulement ?

M. M. - Eh bien, l'extrême difficulté qu'il y a dans beaucoup de contrôles à persuader le contrôlant de l'importance de l'association. Voilà cent ans que Freud a inventé la psychanalyse, ce « traitement » dit par lui « de l'âme » qui s'appuie « sur la magie des mots ». Les analystes le savent bien, cette expression forgée par Freud met l'accent sur quelque chose, cette « magie », qu'on ne peut pas perdre de vue. Ils le savent, et en même temps, ils le dénie, c'est plus fort qu'eux. Combien de fois, lorsque j'insiste sur l'importance de l'association, lorsque je fais tel jeu de mots, le contrôlant me regarde avec un peu de pitié, d'agacement aussi. Combien de fois entend-on de la part d'analystes freudiens : « Ah oui, c'est vrai, vous êtes lacanienne, pour vous le signifiant, c'est ce qu'il y a de plus important ! ... » En fait; personne n'a tellement envie - à moins qu'il ne soit assez tordu, un peu psychotique sur les bords - de s'adonner à la « pratique du signifiant ». Ça ne me « plaît » pas non plus.

Revenir sur le terrain où s'exerce le processus primaire, c'est aller aussi « contre » le fantasme, le traverser. Évidemment, c'est angoissant, et par conséquent, assez peu agréable à supporter. Je comprends très bien qu'on refuse cette sorte d'activité. Mais alors il faut être réaliste. Changer de métier. Dans le cas contraire, si l'on veut « faire » avec l'inconscient, il faut faire comme lui: associer, jouer avec les mots, s'en remettre à leur magie.

F. Baudry. - Est-ce que ça ne rejoint pas ce que tu disais au début ? Est-ce que l'attention flottante ne suppose pas malgré tout une certaine sortie du narcissisme ?

M. M. - Certainement, l'attention flottante exige que nous dépassions les limites du narcissisme au sens spéculaire, et secondaire, moïque de ce mot. Le moi, très vite, pour les raisons que je viens de dire, (et d'autres aussi, sans doute), refuse que nous associions, que nous partions au gré des mots, des images, etc. Il invente toutes sortes de ruses pour se refermer, se protéger de la turbulence dangereuse du signifiant. Il faut bien vivre, n'est-ce pas ...

Quant au narcissisme primaire, comme je le disais tout à l'heure, il est notre seul instrument. Peut-être faut-il que j'en dise un peu plus sur cette instance, sur la façon dont je la conçois ? Le narcissisme est un système de correspondances, de réseaux, disposé de telle façon qu'il dresse, indéfiniment, une carte où le sujet s'oriente en relation avec le monde (les autres comme l'univers). Il s'agit donc d'un système qui, loin de se recourber sur le moi, l'excède infiniment, en accord avec le non-moi. Lou Andréas Salomé se réfère au narcissisme comme à un mouvement qui, dit-elle, ne retourne pas « à notre moi identificatoire, tel qu'il se rapporte à lui-même constamment, mais à ce fonds commun à tous ». Cette notion de fonds commun, je ne la désavouerais pas, à condition de ne pas la nommer, comme le fait Lou; « grand Tout ». Tout diffère. Donc, comment parler d'unité ? Pour ma part, je ne vois pas très bien ... Mais au sein même de la différence, par exclusions et affinités, des réseaux se constituent, lient et séparent êtres vivants et inanimés. Entre les espaces et les temps, aussi différents qu'ils soient, des rythmes ne cessent de s'inventer. Le narcissisme primaire serait, selon moi, ce qui nous inscrirait dans ces rythmes, dans ces réseaux, selon des chiffres secrets. Lui seul donc, inscrit, « connaît » en même temps l'Autre et nous.

Je reviens à ce que tout à l'heure je tentais de suggérer : le narcissisme c'est cet univers mystérieux où plus nous nous « connaissons » nous-mêmes, plus nous en apprenons sur autrui. Il y a ces lignes de Victor Hugo, que je vais vous lire, si vous le voulez bien. Voilà, vous allez voir, c'est plutôt surprenant. « Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement ...

En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense ». L'esprit ici n'est pas l'intelligence, c'est l'âme. Car, en somme, n'est-ce pas, le narcissisme ce serait l'inconscient d'avant Freud - je ne dirais pas non sexué, mais qui plonge ses racines en deçà du refoulement. Et l'inconscient d'avant Freud c'est celui des romantiques, surtout allemands, qui l'appellent « âme », aussi bien, sans référence à un dogme particulier. Dans la tradition d'un Goethe, d'un Schubert, d'un Carus, l'âme est instrument de connaissance qui précède l'intelligence. Pour reprendre ta question, François, tu me parlais des limites du narcissisme ...

F. B. - De sortie ...

M. M. - Oui, de sortie ... Ce sont les faits, les résultats qui permettent de ne pas se fier qu'à soi, de vérifier si on avance, et si l'on a bien entendu. Freud le disait : on peut inventer, proposer une interprétation, si elle est fautive, eh bien, elle s'effacera, dans le cours des séances suivantes on n'en parlera plus. Au contraire, le mot qui est repris, comme en écho, quelques jours plus tard dans un rêve de l'analysant, ou dans plusieurs associations, celui-là est le bon. La limite du narcissisme c'est donc toujours, d'une manière ou d'une autre, l'analysant qui nous la renvoie, que nous soyons à la place de l'analyste ou du contrôleur.

C. R. - La question qu'on peut te poser maintenant : ce que tu dis là, comment est-ce que ça peut « s'enseigner » dans le contrôle ?

M. M. - Ça s'enseigne jusqu'à un certain point seulement, plus ou moins selon les personnes. Enfin cela c'est évident... Veux-tu dire comment enseigner l'être mieux dans son narcissisme ?

C. R. - Oui.

M. M. - Quelquefois il n'y a rien d'autre à faire qu'un travail sur soi, analytique. Mais souvent on apprend peu à peu, en exerçant - dans le rapport au contrôleur, à condition qu'il soit suffisamment amical, chaleureux.

Le mieux est peut-être de tenter de te répondre concrètement. Lorsqu'une personne commence un contrôle, je lui demande de bien vouloir me rendre compte d'une ou deux séances in extenso, et ensuite d'extraits qu'elle choisit. J'insiste pour que l'on travaille sur le texte, et souvent le mot à mot. Ce qui implique que l'on prenne des notes. Sur les passages qu'il a choisis, le contrôlant commente, ou associe. Mais en même temps, bien sûr, à chaque fois, il apporte des questions différentes, sur les interprétations à faire ou à ne pas faire, sur le quotidien de l'analysant, les silences, l'argent, etc. Nous cherchons par conséquent des réponses, des scénarios d'interprétation, tout cela est bien banal, mais ce qu'il s'agit d'« enseigner », c'est que la plupart du temps le matériel, c'est-à-dire les paroles que le contrôlant vient de rapporter à l'instant, disent quelle solution apporter. Très souvent le jeune analyste exprime sa déception : « Aujourd'hui, il n'y a presque rien, ce n'était pas très intéressant ... » Ça l'était, si. Il y a dans ces trois mots condensés, par exemple en un seul, que vous venez de prononcer, matière à s'interroger des heures durant. Seulement, le contrôlant ne le voit pas. Il faut lui apprendre à mesurer, toucher, entendre, sentir, voir ce qu'il a entendu. Comment apprendre? J'associe en même temps que l'analysant, mettant l'accent sur certaines valeurs qu'il n'a pas remarquées, sonores, sémantiques, visuelles, logiques, etc. Il arrive très souvent que cette simple accentuation se répercute dans les rêves, les propos de l'analysant, au cours des séances suivantes, sans que l'analyste en ait parlé (ou bien après qu'il l'ait fait). Celui-ci revient en contrôle, et m'exprime son étonnement. « Ce qui a été dit, ici, la semaine dernière, curieusement, s'est réalisé. Comme c'est surprenant ! » Mais enfin non, ce n'est pas surprenant ! Je n'ai aucun pouvoir spécial ! Simplement j'ai fait attention aux mots, à cette prodigieuse logique qui est comme enroulée au dedans d'eux. J'ai tiré un fil. C'est venu. Chacun peut procéder ainsi, s'il a été analysé. C'est ce qui arrive d'ailleurs à un certain nombre de contrôlants. Les autres s'en vont, on se quitte bons amis, mais ma « technique » ne leur convient pas.

Je voudrais faire deux remarques. D'une part, ne pensez pas que j'imagine la pratique freudienne, et le contrôle par conséquent, comme une analyse de textes qui se suffirait à elle-même. Peut-être reparlerons-nous tout à l'heure de la nécessité d'intervenir, à certains moments clefs, de parler, de se risquer. L'analyste n'est pas

un nourrisson qui boit les paroles de l'analysant. C'est quelqu'un qui est dans l'action.

D'autre part, c'est dans les cures de névrosés, de pervers et de border-line, que la technique freudienne d'association se révèle fondamentale. Pourquoi? Parce que le refoulement a rendu possible que la pulsion non seulement passe par les mots, mais se noue par métaphore et métonymie avec eux. Chez le psychotique, processus primaire et pulsion ne sont pas bien arrimés. Les mots demeurent comme à l'extérieur. Mobiliser leur circulation, l'accélérer, l'intensifier conduit à des risques d'explosion. Il faut être extrêmement prudent dans le travail d'association, le garder pour soi, surtout. On entend du côté de l'Autre, mais on se tait, tout en travaillant, comme disent les Anglo-saxons, à « contenir ». Avec mes contrôlants qui ont de lourdes cures en charge, je travaille, je crois dans le sens du holding. Rien n'empêche toutefois de se servir des mots au bon moment. Rappelez-vous l'usage que Bettelheim fait du langage avec les enfants autistes !

Encore un point : il faudrait pouvoir mettre en question, en en prenant le temps, le problème que pose à certains le fait qu'ils prennent des notes. Écrire ce qu'ils entendent les empêche d'écouter. Leur main n'est pas libre. Elle ne peut pas enregistrer automatiquement, même si l'on ne prend des notes qu'à certains moments. Écrire ce qui est dit revient à amasser, sur un mode anal, à bloquer, coaguler en quelque sorte l'intuition ... Il faut bien sûr un espace libre, pour que l'on puisse laisser flotter. Si l'on s'« active » on ne peut pas. Mais cette sorte de liberté n'est-elle pas à aménager autrement ?

C. R. - Ce qui me frappe dans ce que tu dis, c'est l'adverbe que tu as employé : en même temps. Tu dis : j'invite le contrôlant à associer et en même temps j'associe, jusqu'à y mettre ma propre folie. Cela m'évoque un film, qui est passé récemment à la cinémathèque de la danse¹, où l'on voit un grand maître, à Bali, guider l'apprentissage d'un jeune danseur, en se tenant derrière lui, en conduisant par une sorte d'influx ses gestes encore incertains, sans être vu de lui, sans ce rapport de miroir qu'il y a dans la danse occidentale, uniquement en lui « faisant passer » corps à corps le savoir inscrit dans son propre corps, ce savoir qui rend point par point mobile et harmonieux le danseur. Pourrais-tu préciser comment peut fonctionner ce « en même temps », si justement il doit fonctionner sans miroir ? Comment éviter par exemple un « retour de miroir » sur l'analysant dont le contrôlant parle ?

M. M. - Là est en effet la question : celle du « comment ça passe ». Entre ce danseur et son élève, le metteur en scène et l'acteur, le chef et l'orchestre, mais aussi chaque fois qu'il y a transmission entre parents et enfants, analyste et analysant, analysant et contrôlant, rien ne peut s'apprendre en miroir, par reproduction d'un modèle. Ça passe d'une façon qui a les plus étroits rapports avec ce que l'on appelle la transmission de pensée. Ça passe d'inconscient à inconscient. Qu'est-ce qui est

¹ « Leçons du maître Imario enseignant la danse de Kebyar à un enfant », film de Rolf de Maré, 1935.

transmis ? Quelle vérité ? Certainement pas, justement, ce qu'on peut appeler des pensées, c'est-à-dire des contenus mentalement représentés. Non, ce qui passe est une information, c'est-à-dire un travail qui organise une réalité donnée en rapport avec la vie. Sur cette transmission d'information, je renvoie les personnes intéressées au ~travail qui vient d'être publié. Il est en effet très difficile de me faire ici comprendre en peu de mots. Toutefois, je vais tenter de mettre l'accent sur le point suivant, dont je fais l'hypothèse, dans l'article « Lieux et Génies » : d'autant plus intense est le travail qui informe, met en mouvement une structure donnée (groupe de signifiants inconscients ; partition de musique ; modèles chorégraphiques traditionnels et culturellement transmis, etc.), d'autant plus semble s'exercer sa puissance de transmission (in Télépathie, Cahiers Confrontation n° 10, p. 117).

Je m'explique : le danseur et son élève informent, chacun avec le corps, une structure chorégraphique donnée; l'analysant et l'analyste, en associant informent aussi, par le biais de l' « âme », du narcissisme, une structure de signifiants donnés. Bon, plus ils travaillent, chacun séparément, à cette information, plus l'information passe entre eux. Si on réactive, en d'autres termes, des champs de signifiants, du même coup cette réactivation se transmet, « télépathiquement ». Lorsqu'une cure est contrôlée, un supplément d'information est apporté : c'est le travail du contrôleur. Du même coup, la transmission se trouve facilitée. Non seulement entre contrôleur et contrôlant, mais avec l'analysant qui « sait », sans qu'on lui en dise rien, quel travail, quelles avancées sont réalisés à son sujet. Il en profite aussitôt : on observe dans la cure des franchissements.

Tous les maîtres véritables, ceux qui n'enseignent pas des idées, mais un faire, tout simplement, savent ces choses, il me semble. La force de leur transmission dépend de la puissance de leur travail. Impossible de tricher. Si tu relâches tes efforts ça ne passe plus. Il y a donc une dimension du signifiant qui est indissociable de l'action. Que les analystes français y songent un peu plus ! Nous dépérissons à force d'idées. L'idée telle qu'elle est pratiquée en France, dans les milieux intellectuels, c'est quelque chose de passif. On vient la cueillir toute prête, une fois qu'un autre, en acte, l'a fait pousser. Dans les contrôles, il m'arrive de dire : « s'il vous plaît, ayez moins d'idées, travaillez le matériau concret - corps et mots-, il n'y a que par là que ça peut passer ». Claude, tu me demandais comment éviter les effets de miroir. En se méfiant des idées. Ce sont elles qui font reflet. Naturellement, tu peux me dire : comment te débrouilleras-tu dans une cure, si tu n'as aucune idée ? Il y a bien des stratégies, des « coups » à jouer au bon moment, et qu'il faut pouvoir penser. Bien sûr. Mais on peut penser sans avoir des idées. C'est l'inconscient de l'autre, d'abord, qui nous dicte les stratégies, les mises en scènes. Par exemple dans les cures, il y a des rêves majeurs, qui sont comme des programmes, des synopsis, qu'il va nous falloir mettre en acte, nous analystes, avec l'analysant ; qu'il va falloir réaliser dans le hic et nunc de la séance, au sens scénique, cinématographique du terme. Nous allons être amenés par ce rêve à faire tel oubli, à inventer tel geste, tel type d'interprétation surprenante, inusitée, tout à fait concrète parfois, à propos de

l'argent, de tel objet qui se trouve là, de la vie de l'analysant, de notre propre histoire à nous, que sais-je ... Le rêve invente le scénario, nous, nous allons le réaliser dans le champ du transfert/contretransfert, et cela portera ses fruits à condition que nous saisissons l'opportunité, le bon moment. Le contrôle aide à cela. On discute entre contrôleur et contrôlant, beaucoup de ces mises en scènes, du plus concret de leur dispositif. Mais elles ne sont opérantes que si l'inconscient les a dictées.

C. R. - Je te proposerai ici un détour par un texte de Perrier* ... Est-ce que tu penses que des formules comme ça sont compatibles avec ce que tu poses, toi, du « en même temps » ?

M.M. - Ça me frappe ce que tu lis parce que j'ai eu trois expériences de contrôle : une avec Lacan qui n'a pas duré; une avec Dolto pendant deux ans, qui n'a cessé de me passionner; une avec Perrier, tout juste un mois et demi. Ce temps passé, je lui ai dit : « Bon maintenant, il me semble que j'ai appris ce que vous aviez à m'apprendre. Mais peut-être est-ce une aberration ? » Il m'a dit : « Non, je suis d'accord. » Et vraiment ce mois et demi a été irremplaçable. Il a marqué une césure, une sorte de temps de respiration, justement comme Perrier le dit, et qui est toujours là depuis.

Si j'ai bien compris, Perrier dit que le contrôleur n'est pas là pour interpréter. Sa position peut donc sembler antagoniste, en effet, de mon « j'associe en même temps ». Cette association simultanée à celle de l'analyste contrôlant, il n'est pas du tout sûr pourtant qu'elle soit interprétation au sens où l'entend Perrier. En effet, elle ne peut venir, je le précisais tout à l'heure, qu'en supplément. Elle n'est donc pas un bouche-trou. Le danseur danse derrière son élève, il lui passe l'art de danser, à condition que l'élève danse de son côté. Si le contrôlant travaille, associe, pose des hypothèses, s'il suit son propre chemin sans s'identifier au contrôleur, ce dernier pourra se permettre d'associer de son côté, de plus en plus silencieusement d'ailleurs. Il en résultera seulement un supplément d'information pour l'analysant. Une tâche essentielle du contrôleur consiste donc à aider le contrôlant à trouver sa propre voie, son propre espace de travail. Celui-ci peut désirer écrire, suivre telle formation, discuter de tel problème de théorie, cela peut lui ouvrir un champ qu'on n'avait pas d'abord soupçonné.

Perrier pose donc la question du silence du contrôleur en tant qu'il serait le lieu du vide, c'est-à-dire non seulement chambre d'écho, mais point central de la structure. Ce silence ferait qu'en rendant compte de ce qu'on dit et fait dans une analyse, à cause de ce vide, du désir s'articulerait. C'est vrai bien sûr, mais c'est provisoire. Ça se passe quelque temps. Qu'arrive-t-il quand le contrôle cesse ? N'y a-t-il pas à prévoir dans le contrôle une économie du vide telle qu'elle serait assurée peu à peu par le contrôlant lui-même, en liaison avec son analyse ? Il n'y a de vide que dynamique, perpétuellement perdu et retrouvé « au-dedans » de soi. Nous retrouvons le narcissisme primaire ...

* Il s'agit du passage cité dans l'interview de Jean Clavreul. Cf. ci-dessus

Un mot encore : dans certains cas, le contrôlant se révèle bon thérapeute. Il « sent » bien la personne en face de lui. Il communique avec elle émotionnellement ; il est capable de prendre en charge des cures très lourdes, très longtemps. Mais la technique d'association, d'attention flottante ne lui convient pas. Ça ne l'empêche pas d'être un bon clinicien, mais il serait vain d'imaginer qu'en associant avec lui, je vais lui permettre de faire comme. Je ne réussirai dans ce cas-là qu'à produire des effets surmoïques, c'est tout.

Michèle Abbaye. - Le vide, chez Perrier, c'est quelque chose qui fait appel d'air.

M. M. - Oui, absolument. Il y a plusieurs façons de le créer, de le faire Jouer.

C. R. - Tu arrives donc à faire ressortir un certain critère en tout cas, qui serait la sonorité.

M. M. - Il me semble. Je me disais d'ailleurs une chose à propos de cette pulsion de mort que Freud a appelée compulsion de répétition. Prenons le cas où le contrôlant associe, et où je lui permets d'entendre une partie de ce qui n'a pas été entendu. C'est toujours bien plus facile d'entendre à la place du contrôleur, dans la mesure où l'on n'est pas engagé dans le contre-transfert, cela tout le monde le sait. Mais après tout, dans la réalité, comment s'actualise-t-il, ce contre-transfert ? Si le contrôleur entend ce que l'analyste n'entend pas, peut-être est-ce parce que l'analyste entend ce que le contrôleur n'entend pas, c'est-à-dire tout simplement la voix. La voix de l'analysant. Naturellement, le son d'une voix nous en apprend infiniment sur l'analysant. Mais aussi à force de l'entendre des mois et des années durant, il se peut qu'elle exerce sur nous une sorte de martellement. A travers le réel de la voix, l'insistance de sa fréquence, jouerait la pulsion de mort, cette force d'inertie, contre la pesanteur de laquelle l'analyste doit lutter quotidiennement, pulsionnellement, si je puis ainsi m'exprimer. Il faut décoller de la voix, de son soubassement, pour séparer ce qui doit l'être, ouvrir ces vides qui font appel d'air, en effet. Le contrôleur, lui, n'est pas soumis à l'insistance de la voix, qui érode tout doucement, tout lentement.

M. A. - Il y a certains analystes qui entendent, et qui ont l'impression que ça suffit. Et puis il y en a d'autres, dont je fais partie, qui pensent qu'ils ont quelque chose à dire de tout ce travail d'association. J'aurais aimé connaître votre position là-dessus.

M. M. - Parlez-vous de cette liberté que peut, doit, prendre l'analyste vis-à-vis de lui-même, d'abord, pour qu'à certains moments de la cure il puisse dire à l'analysant ce qu'il éprouve dans la séance, par rapport au transfert ? Ou de la nécessité de faire part des associations ? Les deux existent, je crois.

M. A. - Être une bonne oreille, même s'il y a un peu d'imaginaire, est-ce que ça suffit à faire interprétation, ou bien faut-il en dire quelque chose ?

M.M. - Il faut qu'il y ait comme vous dites au moins « un peu » d'imaginaire ! Bien sûr, je l'ai dit tout à l'heure, la bonne oreille ne suffit pas. Elle n'est que le préalable. Vous soulignez à raison, il me semble, qu'à certains moments il faut parler. En particulier quand nous entendons des mots, dont nous savons qu'ils sont une condensation. Une multitude de mots que l'on entend dans une séance peuvent être des condensations. Il suffit de jouer avec eux. Mais en fait, pour une personne donnée, il y en a un assez petit nombre. Pourquoi brusquement sait-on que tel mot est une condensation? Pourquoi décidons-nous alors de le reprendre à notre compte, de l'articuler vocalement, et tout haut ? Qu'est-ce qui fait que, dans un contrôle, c'est lui qui vous fait sursauter, et dire au contrôlant : « ce mot-là, reprenez-le tout haut, essayez » ? Peut-être est-ce la familiarité quotidienne avec l'inconscient qui fait qu'à un moment donné on éprouve la présence de ces points de floculation ... Il y a d'autres interventions nécessaires, pratiques, concrètes. Il faut s'y risquer, mais j'en ai déjà parlé tout à l'heure.

C.R. - Vois-tu d'autres questions à aborder ?

M.M. - Oui, la question de la recherche, telle qu'elle se pose dans le contrôle en particulier. Chacun de nous s'accorde à dire que l'inconscient est une structure qui a ses mécanismes et ses lois. Nous n'en connaissons que quelques-uns. Et encore notre approche est-elle globale, macroscopique pour l'essentiel. Pour ce qui est des lois qui régissent l'inconscient, il n'est possible d'en parler en clinique qu'en termes de probabilité. Nous pensons que dans tel cas, si nous procédons ainsi, tel effet a tant de chances d'en résulter. L'analyste, à condition qu'il serre de près ce qui est dit et ce qu'il fait, possède donc une marge de prédiction. Il lui est possible de construire des stratégies, des scénarios, autrement dit dans chaque cure, il y a une dimension nécessaire de prospective, et dans un contrôle avancé il est possible d'en tenir compte. Je prends un exemple dont j'ai déjà parlé à propos d'un cas clinique aux journées franco-américaines. Si l'analyste intervient sur le nom, à tel moment précis d'une cure de névrose, s'il choisit de prononcer tel phonème qui appartient à telle configuration, il ne procède pas au hasard. Bien au contraire. Il sait qu'il y a de fortes probabilités pour que l'irruption de ce phonème « de trop » déstabilise le groupe de signifiants qui soutient le fantasme à ce moment. Si ce processus a lieu comme l'analyste l'a prévu, il pourra faire un pas de plus : tenter de faire que le refoulement se réorganise autrement. On assistera dès lors à une mutation de pulsion. Cet exemple, pour illustrer le fait que dans une certaine « mesure », qui échappe à notre espace-temps, nous pouvons prévoir ce qui peut être changé. Nous ne savons pas exactement, ça se réalisera toujours sur un mode surprenant, qui nous laissera « dépassés », mais enfin, on ne peut le nier : nous aurons saisi des paramètres, nous les aurons fait jouer, et cela aura de l'effet.

Il y a donc dans notre métier une dimension scientifique. La psychanalyse n'est pas que science, mais elle est une science aussi. Eh bien ! ce fait est l'objet de la part des analystes d'un fantastique déni. J'en fais l'expérience dans les contrôles. Quand je

prévois quels effets précis telle intervention pourrait avoir, et qu'effectivement ils ont lieu quelques jours plus tard, le contrôlant préfère souvent penser que j'ai procédé par « intuition », que ça m'est venu comme ça, par je ne sais quels dons de divination. Il préfère encore penser cela plutôt que de supposer que l'inconscient est fait de mécanismes qu'on peut rigoureusement prévoir, et aussi faire jouer. Tout mais pas ça. A l'horizon de ce déni se profile la peur panique d'un « savoir » scientifique sur l'inconscient, savoir redoutable parce que celui qui le posséderait se saisirait d'un analysant passif pour en faire ce qu'il veut. La machine à influencer ... Une toute-puissance de la pensée surgit là comme figure, plus ou moins paranoïaque, qui ferme tout accès à une possible recherche. Il y a là un obstacle majeur que l'on rencontre dans le contrôle, comme dans tout autre travail de recherche mené à plusieurs. Le contrôle sert à prendre conscience du caractère totalement fantasmatique de cette peur. Peu à peu, le contrôlant s'aperçoit que dans notre discipline on peut prévoir des faits, on le doit même ; que loin de constituer l'analysant comme un objet d'expérience, un cobaye passif, cette prospective s'appuie sur ses actes et son désir de vie. Il ne s'agit ni de paranoïa, ni de péché. L'analyste n'est pas Dieu, il ne changera pas les cartes que le destin a distribuées à telle personne donnée. La donne ne changera pas, mais nous pouvons, nous analystes, ouvrir la place pour des permutations, des figures, des « blancs » nouveaux. Dans les pays de liberté, que je sache, il n'est pas interdit de jouer, pour un temps au moins, aux échecs avec le destin !



Analytiques 2

SE NON È VERO, È BEN TROVATO

Radmila Zygouris

Aux passe-murailles

Peut-on aujourd'hui, en 1984, écrire comment on pense, comment on « fait » la psychanalyse sans passer par l'inévitable défilé de citations références qui marquent les points d'ancrage de nos croyances théoriques ?

Ce qui est certain, c'est qu'il n'est plus guère possible d'écrire « naïvement » même si l'on est en marge, même si l'on s'est dégagé de tout credo institutionnel, voire théorique. Que l'on se réfère explicitement ou non à une école de pensée, ou que l'on écrive apparemment sans référence à aucun texte, à la lecture, une distribution se fait malgré l'auteur. Personne ne peut prétendre aujourd'hui être seul à l'origine de son discours, pour original ou pathétique qu'il se prétende.

Trop d'eau a coulé sous les ponts ... trop de mots ont été écrits pour avoir laissé qui que ce soit, s'il entre dans la ronde des pratiquants de la psychanalyse, vierge des blessures ou des cicatrices que laissent ces mots répétitivement entendus ou lus. Cicatrices dans nos mémoires que chacun à sa manière rouvre ... emblématise ou soigne.

Pourtant, on se doute bien que la citation - explicite ou camouflée, voire présente à l'insu du scripteur - est tout de même le signe qu'à son endroit même ma certitude vacille et indique le blanc de ma propre pensée. C'est sur ce blanc, cette incertitude que par la citation je rends « notoire », que prend paradoxalement appui mon énoncé. Et comment faire autrement - prendre mes sentiments comme critères de vérité? Mes sentiments seuls ? « Ma pensée » ? Qui peut penser seul ? Ainsi donc un Maître, sa parole, pour soutenir ce blanc de ma pensée, ce point où s'origine une réflexion, une démonstration ou même une simple description. Comme si ainsi, l'erreur était évitée ... d'avoir été pensée et énoncée par un autre. Comme si Freud avait dit la vérité ... ou Lacan ... ou Winnicott ou Bion ... ou tout autre mis à cette place.

Déraison de nos discours ... déraison inévitable, sauf à se prétendre naïf ou exempt de toute marque ; déraison inévitable à défaut d'un lieu où poser la coïncidence entre la vérité, le réel et une origine.

Et pourtant, on ne cesse de faire comme si ce lieu existait : croyance tout aussi inévitable pour éviter... l'écriture pure. Ou bien on se prétend naïf, ou bien on fait comme si ce lieu en dernière instance devait exister, dont les écrits-maîtres seraient alors les preuves discontinues. Croyances à l'œuvre dans les deux cas.

L'obsène de la croyance peut cependant se tempérer de l'aveu de la séduction : *se non è vero è ben trovato*.

Que me reste-t-il alors sinon à tarauder inlassablement ces fragments qui m'indiquent les lieux où ma pensée prend appui, démontrer, segmenter, condenser, métaphoriser ces discours qui, à défaut d'emporter toute ma croyance, me séduisent suffisamment pour me servir d'origine commune avec d'autres ? En dernière instance, écrire est une tentative de prouver que l'on n'est pas fou. Comment être crédible sans faire appel à la croyance ?

« ... Et c'est ce qui explique aussi les effets souvent étonnants pour nous des interprétations que donnait Freud lui-même. C'est que la réponse qu'il donnait au sujet était la vraie parole où il se fondait lui-même, et que, pour unir deux sujets en sa vérité, la parole exige d'être une vraie parole pour l'un comme pour l'autre.

C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être ... »¹.

Je dis : cela est beau, et : *se non è vero è ben trovato*. Que dire d'autre ? Que je crois que c'est vrai. Au-delà, nulle démonstration qui tienne, nul réel qui fasse épreuve de vérité. Ainsi s'écrit la psychanalyse ...

Et à Lacan de poursuivre :

« ... Car il n'aura pas besoin d'en prononcer beaucoup dans le traitement, voire si peu que c'est à croire qu'il n'en est besoin d'aucune, pour entendre, chaque fois qu'avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire du sujet lui-même, il aura mené un traitement à son terme², le sujet lui sortir les paroles mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son être. »

Cela reste beau ... mais ma croyance fléchit. A cet endroit-là voici que l'autre perd son pouvoir de séduction ... je ne le crois pas car j'ai à ma disposition des souvenirs, quelques expériences, des pensées propres qui me déchaînent de l'emprise de ce discours et viennent faire pièce au déroulement d'une logique que je reconnais être celle - subjective - d'un autre que je ne suis pas. Plus. Exit. Suis-je pour autant seule ? Naïve ? Folle ? Narcisse ?

Voici pour le moins la cicatrice repérée : délimitée sa part d'emblème... Et maintenant les soins : la post-cure.

Je bute contre ce : « il aura mené un traitement à son terme ... » A quel terme l'analyste aura-t-il donc mené... quel traitement ? Psychanalytique s'entend. Mais cela suppose, suggère, intime l'idée qu'il y a un terme et un seul à une analyse, une seule. Un terme avec un analyste se conçoit, avec une pensée, cela se soutient; et même pas toujours, car ce terme-là a pu être réactivé des conflits anciens, de

¹ Lacan, *Écrits*, « Variantes de la cure-type », Éd du Seuil, p. 359

² Souligné par l'auteur.

symptômes ou d'inédits. Il suffit parfois d'un événement, d'un hasard survenu ultérieurement pour que d'autres conflits, ou d'autres symptômes ou inédits restés en suspens, d'autres signifiants non remis en circulation surgissent, et tout est à reprendre ; autrement.

Depuis quelques années, j'ai été de plus en plus souvent amenée à recevoir en analyse des personnes ayant déjà eu une analyse, et l'ayant selon leurs dires « terminée ». Certaines fois, il s'agissait même de personnes ayant eu deux, trois, voire quatre analyses.

Par certains points, cela peut évoquer les problèmes que soulèvent les analyses dites « interminables ». Celles-ci existent depuis les débuts de la psychanalyse. « L'homme aux loups » en est le représentant le plus célèbre, mais non le seul. Il est difficile de faire des catégories tranchées. Je m'en garderai bien. Que l'on dise « analyses interminables » ou errances, ou demandes toujours renouvelées, une chose persiste : cette chose est un espoir toujours renouvelé que la psychanalyse arrivera à les soulager de leur souffrance. Que cette souffrance soit aiguë et ils feront un détour par d'autres thérapies ou la médecine, qu'elle soit simplement existentielle et tout comptes faits banale, c'est à la psychanalyse, au travers de ses représentants, les psychanalystes, qu'ils viennent répétitivement poser une question.

Une catégorie d'analysants est seule autorisée à avoir ce recours sans fin : les psychanalystes eux-mêmes. Freud le premier pense qu'il est souhaitable que chaque analyste fasse périodiquement un retour sur le divan. Ceci pour le bien de son travail : nulle souffrance particulière n'est exigible. La didactique seule serait donc interminable ... la thérapeutique est tout de même censée se terminer. Lacan proposait une autre idée. J'y reviendrai. D'un point de vue, cela peut paraître le bon sens même. Dans la réalité, les choses sont loin d'être aussi tranchées. Le plus souvent, les psychanalystes, quand ils reprennent une analyse, le font pour les mêmes motifs que n'importe quel « patient » : quelque chose ne va pas ... ou ne va plus. Que le mot soit prononcé ou non, c'est une thérapie qui est en fin de compte demandée.

Je laisse de côté les cas de figure où une première analyse a été interrompue parce que « rien ne bougeait » comme cela se dit. D'emblée, l'autre analyste est alors susceptible d'être « meilleur » ... L'idée d'une analyse « terminée » n'avait pas été de mise ...

Mais je voudrais évoquer plus particulièrement les demandes d'une « autre analyse » qui suivent une analyse « terminée ». Cela veut dire qu'en un temps, une cure a eu lieu qui a abouti à une « fin d'analyse », signant ainsi la croyance de l'analysant, et très souvent aussi de l'analyste en une fin.

Mis à part quelques cas rares où l'analyste précédent avait été une franche nullité, quand ce n'est pas un pur escroc, ce qui doit tout de même pouvoir se dire, le plus souvent je pouvais entendre les effets d'une analyse qui avait eu lieu. En d'autres

termes, le rapport de ce type d'analysant à l'analyse n'est pas neuf, ni une pure rationalisation et ils ne sont en rien comparables à quelqu'un qui commencerait une analyse première.

De façon quelque peu lapidaire : de quel traitement relève ce morceau-là ?

Partie de la vie, mais pas tout à fait, rencontre avec un autre qui n'a pas fait histoire, mais qui n'est pas sans faire des histoires ... souvenir-écran, parfois même événement traumatique, surcodage de la parole, répétition d'un artéfact impossible à négliger, discours troué d'un passé de laboratoire dont le destinataire est loin d'être évident... après-coup, non seulement d'une analyse, mais d'une croyance, qu'est-ce que c'est que d'avoir cru ... finir ?

Il n'y a pas lieu de tomber dans le piège et de se prendre systématiquement pour un meilleur analyste que le précédent ... La tentation est grande, bien souvent ...

Un raisonnement peut parfois aider à combattre sa propre mégalomanie : « Non, je ne suis pas meilleure que le précédent ... la demande d'une " autre " analyse est un temps logique d'un processus analytique particulier ... » « ... Ce qui se fait chez moi est un maillon, soit le dernier, soit l'avant-dernier, ou le nième, d'une chaîne, qui trace un parcours à forme d'errance ... » États d'une psychanalyse ... États de la psychanalyse ...

Cela peut se concevoir, cela peut être une démarche à condition qu'aucun analyste de la chaîne ne vienne bloquer le processus par une croyance en un « terme » unique qui doit clore une analyse unique, la sienne, la bonne, la seule vraie. Cela induit une idéalisation de l'analyse, idéalisation d'une cure qui alors prend valeur de cure-type, laissant comme reste inanalysable ce qui n'est pas advenu à l'intérieur de ses limites. Limites de l'analyste et limites qu'impose le modèle théorique qui a servi de référence à l'analyste : partage indécidable parfois, évident d'autres fois. L'analysant ayant ainsi « terminé » une cure-type ne peut dans le meilleur des cas que demander, non une autre analyse, mais littéralement autre chose. Souvent, ce qui apparaît comme une forme dégradée et dévalorisée de la psychanalyse, à savoir, modestement, une psychothérapie. « Au diable la pureté analytique : soignez-moi donc, comme il vous plaira, la ligne théorique, ce n'est vraiment pas mon problème ... »

Au bout de l'analyse pure ... la psychothérapie !

Il y a ainsi des psychanalystes qui, depuis quelque temps, ont une étrange spécialité : psychothérapeutes d'analystes... Psychothérapeutes de cures-types. De quoi se soutiennent-ils dans cette position ? De quelques libertés, et d'une éthique... Théories, expériences, passé personnel, présence, écoute, paroles, états psychiques, névroses confondues, vaste répertoire non répertoriable : self-service ? Pas étonnant que le self fasse retour. Finis les menus bien ordonnés, défilés pour un Sujet à devenir : entrée, plat de résistance, salade, entremets, dessert. Self-service : un désordre. Pourquoi la psychanalyse serait-elle épargnée de la barbarie ambiante ? Désordre de maux dont un Moi est l'enfant ...

Du temps de la flamboyance de l'enseignement de Lacan et de la période bleue de l'École Freudienne de Paris, on se racontait l'édifiante histoire de jeunes analystes ou des analysants qui n'en pouvaient plus de la bêtise de leurs analystes de l'Institut ou d'autres groupes analytiques qui venaient - massivement - chercher chez les lacaniens à l'E.F.P. l'analyse, la vraie : là où la parole pleine était entendue et non réduite par l'interprétation du transfert ... ni par la rigidité d'une formation à la médiocrité ... Un peu plus tard, mais ceci ne se disait pas aussi ouvertement dans l'enceinte de l'École, on apprenait que certains, et de plus en plus nombreux, allaient chercher hors du cénacle des lacaniens, une analyse, une vraie, des analystes non endoctrinés par un discours unique qui auraient encore gardé une capacité d'invention propre sans être soumis à la théorie infallible d'un maître vivant. Puis sont venus des analystes émigrés des différentes régions du monde, surtout d'Amérique latine, qui se plaignaient des interprétations bétonnées des kleinien ou des certitudes inventoriées des analystes de l'I.P.A. Et alors qu'ici la migration des lacaniens avait commencé à la recherche d'analystes « autres », eux, racontaient la bouffée d'air que représentait pour eux leur analyse autre avec, enfin, un lacanien. Ainsi tournait la roue. Et elle tourne encore, mais les lieux portent peut-être des adresses moins lisibles.

Certains, en me lisant, hausseront sans doute les épaules : eux avaient eu un analyste, un vrai, depuis le début ... Cela arrive heureusement et il arrive aussi qu'une analyse se termine avec un analyste, sans déclencher cette recherche del'« autre » analyse. Mais le nombre de ceux qui ont connu l'errance est si grand que la question mérite à mon avis d'être posée. De quelle nécessité relève alors cette quête d'une analyse « autre » ?

Plusieurs réponses se présentent, partielles, mais toutes acceptables.

D'abord l'évidence devant un « échec » : recherche d'un analyste qui réussira là où le précédent avait échoué. Mais cela est rarement aussi simple. Dans d'autres cas où l'analyse précédente avait été « terminée », refaire un parcours, un trajet selon des critères différents. Cela aussi n'est pas si simple. Enfin, on peut également gloser sur la non-finitude du transfert à la psychanalyse qui n'est pas superposable à la finitude du transfert à « un » analyste. Toutes ces questions sont débattues depuis longtemps.

Il est une autre manière de poser alors le problème qui consiste à se demander si l'état actuel de la psychanalyse n'aurait pas quelque chose à voir avec cette errance.

La disparité théorique de la psychanalyse est plus ou moins évidente selon l'épaisseur des murailles institutionnelles qui protègent plus ou moins hermétiquement les ouailles analysantes d'autres discours sur l'analyse tenus « au dehors ». Il y a toujours eu des analysants passe-murailles. A certains moments de l'histoire, ces passe-murailles deviennent visibles par leur nombre. Ceci est le cas aujourd'hui ... et certaines murailles se sont effondrées.

L'on ne peut plus feindre d'ignorer la disparité théorique et parler du discours de la psychanalyse comme « Un », en tout cas pas comme « Un » homogène. Il n'est donc plus possible de maintenir la croyance qu'il existe une psychanalyse.

La psychanalyse est un discours théorique, une pratique et une thérapeutique. Ces trois aspects ne sont pas dans des rapports aussi homogènes et nécessaires dans leurs articulations que l'on se plaît parfois à le croire³. Les différentes pratiques et théorisations ne sont que des représentants manifestes des différences muettes, des discontinuités de la pensée et du discours ayant même nom : la psychanalyse, ayant même objet : l'inconscient. On peut même s'avancer et dire que ce que Lacan avait désigné comme les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, à savoir l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion, sont présents, diversement dosés, dans tous les courants de la psychanalyse.

Certains courants, écoles, théories, pratiques, que l'on appelle ces différences comme on voudra, toutes ces disparités constituent, toutes ensemble, les états de la psychanalyse. États de la psychanalyse comme on dit en physique états de la matière.

Où la psychanalyse se pose comme doublure du psychisme humain lui-même. Autrement dit : chaque état de la psychanalyse ne rend compte que partiellement du fonctionnement psychique, de même qu'il n'a d'efficace que sur des aspects sélectifs de celui-ci.

Les demandes d'analyse « autre » sont alors à entendre comme la recherche d'un passage d'un état de la psychanalyse à un autre, ni meilleur ni pire nécessairement, mais au sens large, complémentaire (ce qui n'exclut pas la question, ni de l'erreur, ni de l'avancée, ni du vieillissement d'une théorie).

. . . Passages d'une position subjective à une autre, d'une place imaginaire à une autre, d'un état psychique à un autre ... quête de la partie manquante du symbole ... recherche obstinée de retrouvailles de hasard.

Pour dire les choses de la manière la plus simple :

- Si l'on se place du point de vue de la discontinuité, pourquoi ne peut-on pas être en proie au cours d'une vie à plusieurs manifestations psychiques de souffrance, non reliées entre elles par une logique dont la psychanalyse aurait à prévoir la succession ? Comme on peut d'un point de vue somatique avoir plusieurs « maladies » sans lien évident entre elles⁴.

³ Lacan mettait en rapport quatre discours, de l'universitaire, de l'hystérique, du maître et de la psychanalyse : parler du discours de la psychanalyse la rend une.

⁴ Je suppose au lecteur un seuil de malveillance aussi bas que possible : à ne pas m'accuser trop rapidement d'une réduction à de la bête thérapeie ... ni à faire une séparation du corps et de l'esprit... Souffrance psychique entend évidemment aussi les manifestations du corps ... signifiants compris ...

- Si l'on se place du point de vue d'une analyse cure-type qui prévoit en quelque sorte un trajet à parcourir, alors, qu'on le veuille ou non, apparaît comme modèle sous-jacent, le processus de la croissance biologique qui, lui, est prévisible et que l'on ne parcourt qu'une fois. Or, toute cure qui a comme référence théorique un critère de fin d'analyse a explicitement ou implicitement comme exigence un « processus » de parcours ; il devient alors indifférent d'appeler la fin de ce parcours « objet total » ou « castration symbolique » ... Quelles que soient alors les précautions prises, un mot et un seul désigne la porte de sortie.

Dans l'« autre analyse », ces mots de sortie, ces fins, à un moment imaginées comme définitives, feront retour sous des formes diverses, ils seront à perdre comme on perd une illusion, au mieux, au pire, ils provoquent un véritable travail de destruction. Positions persécutives, culpabilité qu'engendre non pas une erreur, mais littéralement une faute. Et il faudra inventer d'autres mots pour parler de soi à l'autre, en vue d'autres fins. Le souvenir même de ces mots peut être terrible à évoquer quand celui-ci a pu prendre pour un temps valeur de vérité incontestable.

La mélancolisation de ce passé n'est pas toujours facile à surmonter sans que se répète dans la nième analyse la même idéalisation pour faire parade à la déchéance de la première.

Pour finir, à titre d'exemple, le cas tant rebattu de la « passe » par laquelle certains analysants devenaient ... « ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre »⁵).

Se non è vero, è ben trovato ... mais ... en quels termes en parler ?

Et si, à l'endroit où bute une fin d'analyse (sa fin ?), elle interrogeait la théorie psychanalytique à un « point vif » dont aucun des termes ou des concepts mis en place par le discours de Lacan ne permet de rendre compte ? Et si cela se passait dans un autre « état de la psychanalyse » ? Si, « finir » une analyse c'était justement ne plus être dans l'énonçable de ce qui a pu soutenir la pensée de son propre analyste ? Il ne s'agit pas alors de peaufiner par de petits apports personnels une grande œuvre, quel qu'en soit l'auteur. Et si la grande œuvre n'avait strictement rien à dire sur ce qui a pu être l'essentiel d'une question ? Là, on pourrait peut-être parler de « passe » ... « Que la peur me passe grands dieux, de ne plus être audible par mon analyste ... » Car il ne faut pas s'imaginer qu'il soit facile d'écouter en langue ordinaire. L'inconscient ne parle pas forcément comme vous et moi. Le « point vif » est à entendre là en négatif : le point où plus rien n'est vif pour celui qui écoute, où plus rien, venant de l'analysant, ne met en circulation ce qui le fait penser lui, où plus rien n'est là qui lui rappelle ses zinzins habituels qui ont nom de psychanalyse.

⁵ Lacan : « Proposition du 9 octobre 1967 », in *Scilicet* n° 1 et Annuaire de l'E.F.P., 1977.

Arrivé à ce point, il arrive souvent que l'analysant n'ait encore rien dit d'essentiel qui puisse faire basculer dans sa dynamique propre, et non sous influence d'un écriteau de sortie, sa souffrance névrotique, pour ne parler que de celle-ci, en un « malheur ordinaire » .

. .. Déliaison de langues qui ont fait emblème ...

D'UN TRAIT

Marc Nacht

« L'œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie. »

Jacques Lacan,

« Subversion du sujet et dialectique du désir »

« ... et pourquoi des poètes en temps de détresse ? »*

Holderlin,

« Pain et vin »

Au risque de se voir prochainement rangée parmi les thérapeutiques aux registres des institutions sociales et de la sécurité du même nom, la psychanalyse doit aujourd'hui franchir l'épreuve d'être sans maîtres.

Non que ces derniers ne lui aient fourni les références toujours actuelles et nécessaires de son travail d'analyse, mais que même au vif de ces données tout ce qui s'abandonne à la répétition s'oriente vers la mort. C'est ce que, très vite dans le temps de l'Histoire, Lacan sut comprendre et éviter par sa « lecture » de Freud contraire à toute exégèse funéraire. Poursuivre dans cette voie et dans le dépassement d'un deuil renouvelé est maintenant un enjeu dont l'importance paraît aussi sûre que peu certaine la réussite. Cet enjeu fait aussi avec l'intérêt de la situation présente sa complexité, car à le viser il n'est que trop offert de prendre pour mise les parures de renouvellement tirant leurs éclats des altérations de la doctrine freudienne.

La question de la direction de la cure ici posée ne saurait échapper à cette problématique ; ce n'est au demeurant pas un hasard si l'intitulé de cette publication se trouve être¹ la reprise du titre donné par Lacan au rapport qu'il fit à Royaumont

* In « Pourquoi des poètes », M. Heidegger. *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. W. Brokmeier, Gallimard.

¹ Reprise de ce titre à un pluriel près, ce que j'ignorais lors de la rédaction de cet article et que m'a précisé Rabant après lecture. Il n'en demeure pas moins que pour ma part les directions me paraissent plus applicables à la question de la fin de l'analyse et à ses après-coups qu'à la cure elle-même.

en 1958 pour le premier colloque international de la Société française de psychanalyse après la scission de 1953.

En effet, la direction de la cure - et l'analyste, rappelle Lacan, ne « dirige » que cela - est tout autre chose que la technique.

La technique est un ensemble de règles dont la cohérence assure d'une certaine efficacité. Aussi peut-il y avoir plusieurs techniques qui se valent quant à leurs effets pour autant qu'elles aient cette cohérence interne, mais on doit savoir qu'en fin de compte ce qui en est obtenu n'est que l'image de ce qui en a inspiré l'élaboration. C'est dire, en passant, le peu d'intérêt et la perte de temps occasionnée par les querelles techniques, si ce n'est que ces dernières peuvent aboutir à des oppositions de doctrines et rejoindre là l'essentiel d'où elles auraient dû partir².

Si la direction de la cure peut s'adonner de considérations techniques, ce n'est donc en rien au nom de ces considérations que l'on peut en juger mais de l'éthique qui leur est sous-jacente.

Or, et c'est bien la pointe du message de Royaumont, il est une éthique freudienne fondée sur l'analyse du transfert en tant que c'est là que se découvre ce qui aliène le sujet ; « car le transfert en lui-même est déjà analyse de la suggestion, en tant qu'il place le sujet à l'endroit de sa demande dans une position qui ne tient que de son désir ». C'est parce que le transfert « ne s'exerce qu'à partir de la demande d'amour qui n'est demande d'aucun besoin » que la psychanalyse sort de toute pratique d'aliénation fondée sur l'idée d'avoir à satisfaire le sujet par la trouvaille qui conviendrait à sa demande.

Dans l'en deçà du freudisme, la multiplication des formes de psychothérapie tient sans doute à cet attrait bien humain pour la convenance et les accidents qui éventuellement peuvent s'y produire ... ne témoignant que d'une adéquation un peu trop forte entre la demande du sujet et le service bien compris dont on l'honore.

Que pour la psychanalyse le sujet soit à délier de la demande qui le fait tel n'apprendra certes rien aux analystes mais ne peut cependant demeurer étranger à aucun propos sur la direction dont leur acte se réclame. Par retour, cela interroge sur ce qui lie cet acte aux défilés subjectifs d'une demande que le maître aurait comblée de son discours, là où « en passer par ses signifiants » vaudrait satisfaction d'être dans la juste voie et à son tour un pair.

C'est au demeurant pour mieux donner à entendre la part d'impair dans la répétition, qu'à dessein j'écris ici dans le style de celui même qui remarquait combien ce dernier témoignait des traits de l'homme à qui le scripteur s'adresse³.

² L'exemple le plus célèbre est évidemment la manière dont Freud traita son différend avec Jung.

³ J. Lacan : *Écrits*, in « Ouverture de ce recueil », Seuil.

Qu'il faille « y mettre du sien »⁴, nous ramène à notre propos d'une lecture dont la répétition ne creuserait que la place du sujet là où pourtant elle n'était énoncée que pour ouvrir à sa voix.

Du sien, du sien propre, ajoute-t-on volontiers sur la pente d'un langage qui laisse bien entendre qu'il y en aurait un autre, un peu douteux celui-là, menaçant de surgir et de ternir cette image dont le voyageur anglais de la bonne histoire dit bien la fragile bienséance, « *old but clean* ! ».

N'y aurait-il pas quelque activité de cette tendance à s'imaginer comme « propre » dans la reprise pour soi-même et pour son audience des mots de celui qui se disait avoir passé sa vie à vouloir être Autre malgré la loi⁵; mots qui de répétition en répétition finiront par acquérir le brillant de l'os.

Il n'est pas exceptionnel non plus que l'on déterre pour mieux blanchir, dans un esprit d'analyse du moindre reste, ce dont un équarissage incomplet laisserait supposer que dans l'Autre il demeure des vers tant ce soupçon porte préjudice au sien propre. En ce sens particulier, vouloir tuer la répétition et embaumer le signifiant, sont des opérations qui se rejoignent. Elles témoignent de ce que nous vivons aussi de ce que nous pouvons fixer dans la mort, mais en analyse la question doit se poser de ce qui peut dans ces modes de conservation faire obstacle à la déliaison des fixations par lesquelles chacun se *sente* de mort.

Toute naissance, écrivait Freud, se paie d'une mort ; phrase dont on peut entendre plusieurs sens et dont celui de la castration prévaut, mais est-ce tout ? C'est de ce qui tient de la mort par un élément répétitif que faute d'autre mot pour en parler j'appellerai trait dont je vais maintenant esquisser la nature et la fonction.

Ce qui caractérise ce trait est d'abord l'extrême banalité de sa distribution. Il s'agit d'une petite altération de langage, toujours la même, se manifestant à l'insu de celui ou de celle qui parle et dont le retour périodique vient ponctuer le discours. Cela ressemble à un tic mais procède de la déformation, du gauchissement lorsqu'il s'agit d'un mot. Ce peut être aussi un terme qui revient souvent, pas toujours vraiment à bon escient bien que son usage ne procède pas non plus d'une erreur de vocabulaire. Il se manifeste comme l'énoncé d'une répétition interne rattachée plus ou moins artificiellement à une fonction discursive.

Sans son caractère répétitif, on pourrait prendre l'expression du trait pour un lapsus dont il se distingue aussi par le fait que son énonciateur ne s'en aperçoit jamais, même lorsque cette petite bizarrerie lui est pointée.

⁴ Op. cit. : « Nous voulons du parcours dont ces *Écrits* sont les jalons et du style que leur adresse commande, amène le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien

⁵ J. Lacan ; « Séminaire du 15.1.1980 », in *Ornicar ?*, 20/21. Voir également ce qui en est repris par Ettore Perella son article « Pour une éthique de l'interprétation » in *L'Écrit du Temps* n° 4, Éd. de Minuit.

La reprise du mot, celle de son altération ne « résonne » pas comme lorsqu'un signifiant est en jeu ; ce qui suffit à démontrer que le trait ne représente pas le sujet pour un autre signifiant et affirmer qu'il n'en est pas un.

Bien que pouvant être parfois entendu dans l'ombre phallique, l'espèce de neutralité sans voile dont il s'entoure ne le place pas sur ce registre.

Le trait peut aussi paraître habillé d'une vêtue d'objet petit a, notamment si l'on se réfère à cette évocation : « Proie saisie aux rets de l'ombre, et qui, volée de son volume gonflant l'ombre, retend le leurre fatigué de celle-ci d'un air de proie⁶. » Mais notre trait n'est pas animé de cette vibration d'image spéculaire d'objet caché du désir. C'est au défaut de l'automaton qu'il fait songer, à une rayure par exemple qui ne gênerait pas un fonctionnement mais dont ce dernier ne cesserait dans son mouvement de faire réapparaître la trace.

Ce serait l'inanalysable par excellence si ce n'était que la torsion ainsi présentée à l'insu du sujet donne le sentiment de faire signe à « l'Autre » et d'être à son adresse la plus obscure des suscriptions. Car rien dans cette invocation ne se montre identifiable sous le masque de la parole, sinon le défaut qui tel celui de la cuirasse offrirait une découpe du corps à la voie du destin.

Hors sujet, dirons-nous de cette trace dont il ne saurait être question de se défaire mais plutôt de la retracer dans l'ordre subjectif d'une place signifiante. En effet, son insistante transparence, le fait qu'elle demeure inaperçue de celui dont elle incruste le langage, ne la donne pas à entendre comme issue du refoulement mais comme en deçà.

L'inquiétante étrangeté d'une présence du réel se fait entendre à cette place.

Ce qui se représente n'a pas de nom mais existe en une langue de corps où le mot est image d'enveloppe, de déchirure, de trait, objet hiératique dans l'espace de la parole.

Que cela puisse évoquer l'insistance d'une lettre, d'une trace mnésique figée, ne rend compte que du caractère énigmatique de la répétition, pas de sa nature. La fonction de cette dernière semble de porter le trait plus que d'en être le produit. Elle en véhicule la lettre tel un acte de ces mariages que l'on disait de la main gauche parce qu'ils concluaient une mésalliance et n'avaient pas tous leurs effets civils. Quelque chose s'en reproduit, hors les lois de l'inconscient⁷.

⁶ J. Lacan : « Écrits », in Subversion du sujet et dialectique du désir.

⁷ Il s'agit ici de l'inconscient comme système. Les « lois » de l'ICS ne sont intelligibles que par ce qui peut être constaté du fonctionnement d'un système par rapport à un autre. Ce qui se produit ici avec le trait ne provient pas de ce qui se génère d'un système à un autre (ICS-PCS-CS) mais de ce qui se trouve à la limite de ce qui permet à une conception topique de l'appareil psychique de fonctionner.

Si l'exclusion de l'ordre symbolique est manifeste, si le trait en est « forclos », ce ne serait pas tant du fait qu'il « resurgit dans le réel » mais qu'il comporte un réel dans son expression. C'est ce réel-là qui, telle une microstructure, se trouve occuper la place, non d'un élément forclos, mais de l'opération elle-même du refoulement. Les éléments du refoulement et les éléments refoulés se trouvent disjoints à cette place particulière qu'occupe le trait. De ce dernier on dirait alors dans le langage de la mathématique qu'il est un ensemble vide.

Ce qui se présente n'est donc pas un retour du refoulé, une « irruption en surface » comme le décrit Freud à propos de la troisième phase du refoulement⁸ dont on retiendra cependant une implication économique : « la régression de la libido jusqu'à ce point précis ». La différence est ici que le refoulé originaire auquel ce trait pourrait appartenir ne semble pas jouer pleinement son rôle dans la formation du refoulement secondaire. En tout état de cause, la fonction du trait serait de séparer, d'isoler, et la caractéristique économique de la fixation procédant de cette fonction lui serait isomorphe de par l'isolation d'un fragment libidinal.

Le trait peut alors s'entendre comme un espace particulier venant séparer le refoulé originaire, qu'il semble indiquer, d'avec le système ICS. Outre une fonction d'étanchéité autre que celle du refoulement, sa caractéristique spatiotemporelle tient de l'écrasement, ce qui est corrélatif de la répétition par laquelle il se manifeste comme quelque chose qui ne pourrait se déplacer que suivant le mode d'un aller-retour linéaire.

L'emprise subjective de cette structure n'est que le résultat de l'impossibilité d'en faire quelque chose qui soit dérivable suivant les modes habituels du fonctionnement psychique. Elle est un réel qui empêche l'accès au réel. Le trait n'est, en effet, que trop offert dans sa vacuité rigide là où l'impossibilité du réel doit être éprouvée pour que paradoxalement son ouverture puisse s'offrir à l'existence.

La tâche du psychanalyste serait-elle alors, en face de cela, de créer de l'impossibilité au sens où cette dernière est la marque du réel et de l'inconscient ? C'est-à-dire que l'analyste se trouverait jouer un rôle non point tant « créateur », ce qui en ferait fantasmatiquement le *deus ex machina* du psychisme de l'autre, mais l'agent de déplacement du trop réel de ce trait. Cela suppose que l'analyste soit tout à fait présent là où l'attend la répétition comme ce qui doit lui échapper et que son écoute se trouve en même temps décentrée par rapport à cet « objet » de par la résonance de l'ensemble des représentations provenant du refoulement secondaire.

Cette position réaliserait un pont psychique entre le refoulement originaire et le refoulement proprement dit, là où le trait ne faisait que réinscrire le même en une trace unique et répétitive.

⁸ S. Freud: Le président Schreber, « Cinq psychanalyses », P.U.F.

VOIE ROYALE OU FORÊT VIERGE ?

De la crise à l'espace généalogique

Lucien Mèlèse

A Hannah¹ et quelques autres, qui ne m'ont pas laissé ignorer ce qui, de ma propre histoire, devait leur revenir comme appel à la leur.

Chers Rédacteurs ...

Je vous propose ici une partie de ce texte, auquel J.-J. Blévis faisait allusion dans le premier numéro de votre revue. Vous avez choisi les morceaux : je les ai quelque peu assaisonnés, je tente de réaliser ce qui est pour moi le plus actuel.

La Voie Royale ? Pour nous analystes c'était, c'est toujours celle du rêve, et du savoir qu'il comporte. Savoir du montage fantasmatique, mais aussi appel au devenir, la « fonction traumatolytique du rêve » déjà exemplifiée par Ferenczi².

La Forêt Vierge ? C'est celle de l'arborescence généalogique, délaissée par la pratique de la libre association, et qui fait retour en force dans le travail du psychanalyste ... si du moins il accepte de ne pas sélectionner sa clientèle, et de s'exposer à la jungle des « sociopathies » et « médicopathies » (les dites psychosomatiques, perversions, névroses frontière, folies, délinquances, toxicomanies) ... avec quoi ce n'est pas « librement » qu'on peut (s') associer.

Le Moment Critique ? C'est ce qui fait raptus, irruption, actuel, acte.

L'état maladif, l'acte délictuel, le montage pervers, le moment fécond, la compulsion à agir, le passage à l'acte, l'organisation, la prise en masse, la mise en commun, l'instant toxique.

La Crise rompt ou prévient la possibilité, autant d'association par contrat d'un analysant - à - devenir avec un analyste, que de mise en association dite « libre » du champ des représentations mentales. Irreprésentable puisque présent.

Le pari

¹ « Hannah » est pour moi l'indice d'un traumatisme certain ! Article sur le traitement psychanalytique de l'épilepsie, préparé pour les lettres de l'E.F.P., numéro empêché pour cause de « dissolution » en janvier 80, puis réfugié dans les « Cahiers d'Entre-Temps », 1981. Sera repris prochainement dans un travail d'ensemble.

² Cf. Œuvres Complètes, vol. IV, pp. 139-147 (Payot).

Le frayage que je propose, c'est le pari de l'association « forcée »³ (par nulle autre force que celle de la conviction de l'analyste) qu'il y a encore de l'humain sous l'abject, « *wo Nichts ist, mag Es werden ?* » - soit :

- Processus de nomination au moment même de l'angoisse, de la crise, du raptus ;
- construction généalogique complète ;
- reconnaissance de la détresse et de l'incapacité à passer contrat stable.

Je ne suis pas sans avoir soupçonné moi aussi que l'abject est humain ... trop humain. (La référence aux Pouvoirs de l'Horreur de Julia Kristeva (Seuil) n'est pas inutile.) Cependant, à cet humain-là, un analyste peut supposer quelques variantes, élargir le champ du possible.

C'est dire que tous les possibles ne sont pas équivalents, pas plus que toutes les jouissances. Je me propose d'y revenir.

Si un analyste a donc jeté par-dessus bord les indications limitatives de la pratique psychanalytique, qu'il s'est fié à son propre loch (ou sextant) et qu'il est cependant surpris par la Crise, les stratégies médicales⁴ psychiatriques, complices ou séductrices⁵ qu'il pourrait envisager ne prouveraient que son incapacité à détecter le piège où il était pris.

Piège où il fallait bien entendu qu'il tombât pour que quelque chose se noue : sans piège pas d'analyse. Surmonter ce piège, l'élaborer sans l'éviter, ni le dénier, ni le réduire par l'institution violente de l'ordre du Savoir ? Une seule option pour moi : mettre en travail une possibilité de transition qui rende la cure pensable : de l'exercice généalogique comme objet transitionnel dans la cure, ni de l'un ni de l'autre.

Où l'analyste est débiteur du rappel obligé de sa (pré) histoire comme amorce du sujet-à-venir. Combien de « critiques » (je veux dire de personnes soumises à des processus où je reconnais l'œuvre de la Crise) nous mettent en demeure de nous situer en personne justement, de décrire le processus psychanalytique, dénoncent son impossibilité, l'imposture de toute parole ... des années durant, souvent. Jusqu'au jour où la psychanalyse est reconnue possible ... et bien entendu, ce même jour où elle n'est (presque) plus nécessaire. Ceci n'est pas sans rapport avec l'extrême difficulté qu'ont les analystes eux-mêmes à passer contrat, à se lier entre eux, la Crise chez eux (le rejet de l'histoire) se traduisant par la prise en masse ou le démembrement.

³ Toujours Ferenczi (id. Vol. III, pp. 237-244) : « Les Fantômes Provoqués », que je rencontre ici avec nuances et réserves.

⁴ Garantie étant prise de bons soins par un médecin indépendant.

⁵ Il est instructif de mettre la passion au rang des Crises ...

La crise

L'irruption de l' Actuel présentifie cela, que le Moi était proprement impensable, comme il vient à l'être pour l'analyste désarçonné. Pour le patient (le mot est là justifié : *patior*) la crise dite psychosomatique assure la permanence d'un moi de secours, garde-fou à une dislocation brutale. En cet instant, la pétition⁶ de l'analyste, c'est la recherche des éléments déclenchants, événementiels, conjoncturels, signifiants, allégoriques et fantasmatiques (en insistant sur le «moment» de la première crise décelable). Au travers des boucles généalogiques, de l'appel aux autres « crises » du champ familial, des identifications/désintrications partielles aux fantômes et vampires que c'était sans le savoir, cette pétition provoque un début de partialisation de l'objet crise. Avec ses symptômes et ses (con)séquences, indestructible assemblage temporalisé, figure arcimboldesque, la crise nous leurrait de son indiscernable bouquet. Mais à l'idée de pouvoir chercher des traces dans l'espace généalogique, les signes commencent à jouer séparément, à ne plus se « présenter » ensemble dans le seul rapport mutuel qui faisait armure, carapace. Ils peuvent séparément prendre valeur associative, historique, et rétablir de la pensée là où elle était l'automat(ique). Du pensable même si le savoir ne le recouvre pas. Exemple : mal de tête/hallucinations visuelles pour la migraine ; énurésie/chute/oubli pour l'épilepsie. Là où était le fortin de la crise, Frankenstein éploré, peut advenir un Sujet divisé, détaché et sans repentirs.

L'Efflorescence critique, le Bouquet de Symptômes tentait de représenter « quelqu'un » pour quelques autres, compagnons de terreur sacrée ou désacralisateur médical qui trouvera à s'y repaître⁷. La fonction médicale appliquée à la crise lui donne un semblant de profondeur (organique, temporelle), de causalité, mais passe à côté de l'organisation spatio-temporelle de la chimère. Cette crise CORPS MIXTE, mariage d'impossibles, conjugaison du Monstre de la question phallique.

Trauma

Le traumatisme, c'est ce qui vient « interpréter » (nous pensons : à tort et à travers) ce qui reste à savoir pour un être donné en son temps et ses réseaux subjectifs, ce qui vient aliéner un Savoir à un Autre Savoir.

... Un fantasme agressif n'a pu être élaboré à une génération - à la génération d'après, une agression viendra lui donner abusivement sens. Un défaut de représentation dans l'ordre du familial viendra prendre sens en excès dans la présentification publique d'événements sociaux - (L'Écran d'Auschwitz)⁸ ...

⁶ Cf. L. Mélèse « Les Avatars du Malheur », in *L'Étranger* (C.E.P. 1984).

⁷ Sur la fonction mythophorique de la médecine, cf. L. Mélèse : • A propos d'épilepsie, questions de nosologie psychanalytique s in *Lettres de l'École Freudienne*, n° 20, 1977, pp. 208-217.

⁸ Cf. « A l'impossible, chacun est tenu », par J.-J. Blévis in *Patio*, n° 1, 1983.

Violence trop réalisée, séparation trop imposée, mort trop possible ou patente : impossible à l'enfant de cerner le lieu où fantasmer (sans y risquer l'horreur au présent) : la mort d'un parent ou d'un de la fratrie, une scène perverse où mêler des corps, ses chimères perlaborantes. Cet impossible engendre un jeu sans règles, dont les pions font défaut. Plus tard - trop tard, et toujours trop tôt - la véritable Révélation de la crise résultera de la trouvaille d'un joker, susceptible de réorganiser le jeu sous l'ogre du sens.

Cet impossible à quoi nous sommes tenus : endormir l'Ogre, qu'il rêve à nouveau ses sinistres ripailles !

Le trauma du collectif, c'est ce qui vient faire image de mort en masse, *Massen Tod*, et psychologie de la chose. Films de guerre, images exhumées des charniers, fumées mêlées. Endors-toi, l'Ogre : ils sont morts un par un et chacun mérite son mémorial. A la table des enfers chaque un a son menu. Nous ne pouvons les penser « ensemble » : il nous faut les raconter un par un.

(En relisant vient ceci, images de l'accumulation des corps suppliciés, de l'entassement des restes, de leur classement par la bureaucratie des exterminateurs (à moins que ce ne soit par celle des sauveurs) - superposées à l'image des trésors de la caverne, débordant aux yeux avides d'Ali Baba.)

*

Que ce traumatisme de la fin ne fasse pas ombre ou écran à l'initial, celui qui tous nous comporte : le « traumatisme » d'une naissance, c'est surtout pour les parents, pour la lignée en général. Ce sont eux qui reçoivent un coup, en ce moment précis, une interprétation forcée de leurs désirs inconscients. Ce corps de bébé, celui-ci et non un autre, ni autre chose, fait surface d'arrêt pour les dérives imaginaires qui filaient en multiples fleuves. La naissance est une catastrophe, un point de non-retour pour tous ces courants, une cataracte qu'on épingle d'un prénom. Trop tard, l'après-coup est aussitôt constitué, après ce coup d'arrêt aux dérives de grossesse (dont la femme porteuse n'est pas l'unique productrice). Lorsque l'enfant paraît, cet « après-coup » se saisit des moindres indices pour perpétuer, valider, glisser en douce ou aider à refouler les systèmes de représentations qui formaient l'Amazonie de l'« avant-coup ».

Ce corps d'enfant, très longtemps tué, souvent meurtri, et récemment adulé, est de toutes façons imparable. C'est ça (« ce n'est que ça ») et rien d'autre. Mais c'est ça aussi, irréductiblement différent, non confondu avec aucune des fantasmagories préalables. L'enfant chargé de chaînes, comme un bouquet de fantômes issu de tous les placards, l'enfant portant toutes ces croix, signes de pistes charriés par tous ces affluents, l'enfant reste corps étranger. Pour maintenir ouvertes les possibilités de l'ingérer ou de le vomir, tout un discours et des pratiques se mettent en place pour l'« hospitaliser », le faire hôte. Et déjà on lui présente l'addition pour cet inexpiable péché originel d'être « au monde » et non plus dans les limbes. Enfant à ingérer, à

réintégrer dans les systèmes, mais autant enfant à vomir car tout ce qu'il présente ne peut être que fausse monnaie par rapport au trésor perdu du Royaume Originel des enfants non-nés. Trésor perdu pour les parents aussi, donc, ogres qui s'ignorent.

Gloses

Après avoir actualisé pour vous, chers rédacteurs, plusieurs années de réflexions cliniques, je vous livre plus crûment quelques gloses élaborées au fil des jours, et qui prêteront à savantes et fines controverses.

« D'où viennent les enfants ? »

Question centrale de la névrose dont tous les enfants connaissent la réponse si les parents ne les empêchent pas positivement de le savoir. Mais une autre question traverse la névrose et explose dans l'urgence de toutes les autres structures. Au-delà du refoulement inhérent à la transmission du désir et de ses avatars, les enfants ne peuvent éviter d'avoir à apprendre - toujours au risque de la censure - :

« D'où viennent les parents ? »

L'exercice de la généalogie suscite et cadre à la fois l'émotivité primaire. Notre appartenance à l'humanité parlante n'implique pas qu'il faille négliger l'expérience « ineffable » des nurseries, des amoureux, des mystiques, ou des situations mortelles. Les signaux qui nous parviennent par les voies immédiates sont renoués par le signifiant, ce qui garantit que ce qui cherche là à se nommer ne se bouclera pas dans le duel.

Toute langue nationale, tout jargon privé, est porteur d'Histoire, de déracinements, d'exclusions, de tortures en série, de meurtres collectifs, de déni d'existence, voire même d'effacement des noms comme dans certains pays d'Amérique Latine.

Ces amputations de la nomination, recroisent, renforcent et masquent à la fois ce que dans de nombreuses lignées, je nomme les morts illégitimes, ceux qui n'ont pas leur place dans le réseau symbolique, et continueront de hanter les survivants⁹.

Comme il faut parfois guérir les morts avant de permettre aux survivants de vivre, l'interrogation sur la généalogie part à la recherche de traces signifiantes, par l'intersection de lieux symboliques (les institutions familiales et sociales et la distribution des noms) et de frontières réelles (les événements, les dates, les lignées, les fratries). Seule la mise en place de ces trois cadres permet l'élaboration subséquente d'un champ imaginaire propre au sujet et qui ne soit pas un effet de suggestion.

⁹ On suivra avec intérêt les travaux de l'équipe Torok-Sylwan-Réfabert sur l'enquête événementielle dans la famille de Freud. Aussi le travail exemplaire de M. Torok et al. sur Mélanie Klein, essentiel à mon sens pour dessiner trajet d'une pensée dans la chair de l'histoire. (« Mélanie Mell » in Géopsychanalyse. Confrontation 1981.)

Le transfert se représente pendant ce travail sous sa forme « immédiate » (pensées croisées, rêves partagés, émotions ou événements somatiques entrelacés). Ce processus de nomination, avec sa charge corporelle, mimique, viscérale, devrait avoir sa place dans toutes les cures psychanalytiques, même si le moment en est variable selon la structure.

Catastrophe

Le transfert symbolique : la demande imaginaire, la plainte s'adresse au sujet supposé savoir. Elle passe par le Réel de la langue et la structure du signifiant dont le travail laisse apparaître le cadre du fantasme comme armature de la subjectivité.

Le transfert symbiotique, ou rée : l'appel symbolique à une reconnaissance s'adresse au corps de l'analyste et à ses objets. Cet appel cherche à se frayer au travers de l'imaginaire du locuteur saisi par l'empathie. La reviviscence du travail du représenté ouvre à des jeux de différences qui lient ou délient, nomment les pulsions et les sujets traversés par le nom propre.

Le transfert historique" ou imaginaire prend la figure de la crise, du traumatisme qui déchiquète le temps. Par l'adhésion au parti de l'analyse (et autant son refus violent ou argumenté) le sujet cherche à reconstituer son histoire singulière sur plusieurs générations. Là serait le risque majeur pour analyste : fournir le roman psychanalytique à la place de ce nécessaire temps de l'objectivation, où la reconnaissance réelle d'une histoire singulière doit produire du symbolique.

Reconnaissons là les trois figures du refoulement, de la forclusion et de la censure, toujours à l'œuvre simultanément pour effectuer le compromis du symptôme ... qui est donc le plus grand trésor du sujet.

(J'ajoute qu'il me siérait que l'analyse reprît au roman policier, son contemporain, sa charge d'investigation, s'interrogeât à sa suite sur l'identification particulière qui est celle des objets et des corps, sur la notion d'individu et de cause, le trésor en cause ... L'analyse reprendrait-elle aussi à la science-fiction son don de pré-vision, son mode d'anticipation de l'après-coup, bien utile à figurer ce coup-là ?)

Vœux ?

Malgré le raffinement sur les fantasmes précoces et sur l'espace paradoxal, il semblerait que ces formes innombrables d'existence qui sont dites « prépsychotiques », « cas limites », « psychopathies », « névroses de caractère », « psycho-somatiques » - ou plus simplement, délinquance, maladie, accident - soient condamnées à errer de cures en charlatanisme, ou plutôt à ravalier la psychanalyse elle-même à un bricolage désabusé. Non pas le noble art du patchwork de la pensée sauvage, mais le collage sans principe du tout venant sauve-qui-peut.

La dimension diachronique s'obscurcit dans les périodes qui elles-mêmes ne veulent rien savoir de leur histoire. A contrario, le moment de détumescence idéologique où nous sommes serait-il propice à ouvrir l'espace psychanalytique ?

... Là où l'élaboration à travers les générations des distinctions significatives des noms, des caractéristiques corporelles ou morales, des conduites prescrites et des idéaux latents, vient se condenser sur l'enfant apparu, porteur incapable et inachevé (d'où la revendication parentale à son égard - et surtout le « petit dernier » : celui qui clôt la série) des espoirs et des impasses de ces précédents. Ce poids d'histoire, simplement résumé dans les vœux qui accompagnent la naissance, c'est bien une représentation - la plus explicite - du traumatisme (tant pour l'enfant chargé que pour le parent forcément déçu)¹⁰.

On m'objectera « nouveau traumatisme » si l'analyste fait des vœux pour son patient, au-delà de la croisière qu'il partage - que ceci n'est pas très « pur » ... La conviction d'avoir été sauvé par la psychanalyse - conjointe à quelques autres rencontres - est-elle si peu répandue chez les analystes eux-mêmes, qu'ils soient hésitants si souvent à explorer le champ du possible (« à quoi bon ? »), à opter pour l'avenir de la psychanalyse ? A savoir, maintenir écartées les rives du fleuve Léthé, durée fixée, séance assurée, le temps d'y croire, et d'attendre la décroyance toute prochaine.

¹⁰ Voilà qui nous permet de suivre Lacan ENTRE ces deux formulations que l'Inconscient c'est le discours de l'Autre et que l'inconscient c'est l'histoire (*Écrits* p. 261 seq.), où nous lisons que Lacan ne négligeait pas alors l'effet télépathique à l'œuvre en même temps que la construction généalogique (*Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in *Écrits*, p. 265).

LA LAME

Gérome Taillandier

La
Lame
fend
Le
vide
L'
espace
a
lui.



Analytiques 3

S'PER

Claude Rabant

à Vivi

Le temps est-il condition préalable au langage, ou bien n'est-il que cicatrice ? Porte-t-il en lui la matrice des langues, ou bien n'est-il que fait météorique de leur mobilité ?

« Quand je suis toute petite bébé, lorsqu'on me parle j'ai peur qu'on me mange. » Telle serait la détresse initiale au bord de ce qui n'a pas encore de nom mais, déjà, parle ou bruit : menace de Kronos, menace du ça parle.

De la solitude de la pensée à la fragile certitude de l'autre corps, quel est donc le chemin ?

C'est plutôt par des sentiers un peu abandonnés de montagne que par une voie droite et ouverte que je vais vous conduire. Et notamment par cette question : qu'en est-il des chemins ininscrits ? Ou cette phrase un peu énigmatique : « aucun paysage ne peut approcher les paysages intérieurs ».

Est-ce par exemple à cause de cet écart que nous pouvons avoir un tel sentiment de *dévastitude* (sentiment dont je ne serais pas loin de faire un indice premier de notre rapport à l'autre) ?

S'PER : prenez-le comme syncope ou apostrophe passée cicatriciellement dans le corps d'une écriture. Mais n'y lisez pas est-ce ni esse (latin), puisque, entre père et perte, il s'agit de dégraisser d'encore un peu l'être.

Lançons d'emblée une tête de pont, la seule peut-être, vers la théorie : la définition freudienne de l'Eros comme lien (avec ce qui chez Lacan ne s'en est jamais détaché que dans un certain malaise) ne tend elle pas à cacher le rapport de l'érotique à la mort, au profit d'une mise à l'écart du thanatique dans ladite pulsion de mort ?

Le rapport de l'érotique à la mort, nous pouvons le traduire (provisoirement ?) comme celui du possible à la dissipation¹, en tant que figure abandonnée pour nous d'un absolu, ou seul contour en expansion des limites de notre position dans la culture.

¹ J'emprunte la définition de ce concept à Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, tel que dans *La nouvelle alliance* (Gallimard, 1979) ils l'exposent à propos des structures dissipatives « dont la genèse implique l'association indissoluble du hasard et de la nécessité » (p. 22). Le nom de *structure dissipative* « traduit l'association entre l'idée d'ordre et l'idée de gaspillage et fut choisi à dessein pour exprimer le fait fondamental nouveau : la dissipation d'énergie et de matière - généralement associée aux idées de perte de rendement et d'évolution vers le désordre - devient, loin de l'équilibre, source d'ordre » (p. 156).

La carte que je tente ici de retourner, c'est celle de l'impossible, comme carte maîtresse du jeu tant freudien que lacanien. Or s'il y a pour nous une insistance nouvelle sur le terme de rencontre, c'est bien que, par une exigence à élucider, l'accent psychanalytique se reporte sur le possible et sur le contingent, comme point moteur ou d'inauguration.

L'impossible, dans sa définition lacanienne, était ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. A la fin de *Encore*, Lacan désignait l'amour comme le passage de l'impossible au contingent : cesse de ne pas s'écrire, ajoutant qu'aussitôt la négation vire à l'éternisation, comme telle illusoire, dans la nécessité : ne cesse pas de s'écrire, par un déplacement interne à l'énoncé même². D'où, pour nous, une double question en attente : que l'illusion naisse du virage à la nécessité, par une déportation du négatif tenant à ce que l'amour ne puisse s'arrimer au contingent (du désir?); et que d'autre part, au terme de cet *Encore*, le trajet discursif de l'amour n'inscrive pas le possible (avec ce point de réversion : la discursivité première de l'amour au regard du désir). L'instant (et l'instance) d'Eros serait vacillation d'ininscriptible au point d'instable où le désir n'a de cesse ... de cesser, dans une illusion stabilisatrice de l'être. (D'où peut-être, ensuite, la tentative de rattrapage du nécessaire pur dans l'insémantisé du mathème, entre impossible et contingent.)

Or n'est-ce pas, cet éphémère de l'Eros, l'impossibilité d'en penser le temps dans le peu inscriptible de sa trace ? L'impossible qui vectorise le sens vers la plus haute instance de la pulsion de mort n'est-il pas en même temps, chez Freud comme chez Lacan, ce qui induit le retour d'un indissipable du maître ? La subordination d'Eros à son œuvre de liaison (et par suite son rapport d'essentielle illusion³ à l'inscription du négatif) n'est-il pas ce qui reporte en fin de compte sur une incarnation de la mort le besoin de protection animale contre le thanatique même ?

En revanche, est-il pensable qu'à s'arroger contre la mort le dissipatif, Eros puisse frayer ce rapport du plaisir à la jouissance qui tienne, à l'intérieur même de la contingence, la nécessité fragile de l'inscription ?

Pourquoi le dissipatif ? Le chemin de notre histoire, après avoir fait feu du prestige de la coupure et de ses épistémès en lamelles, nous laisse avec un espace de sable et des lieux d'hétérogène. Admettons donc aujourd'hui que ces interstices blancs, incommensurables de la pensée nous obligent à écrire autrement nos relations à l'altérité.

Tel : si le bruit seul ne peut fonder l'ordre, par exemple en ses tourbillons rassembleurs, c'est que le silence (ni de mort ni d'impasse du savoir, mais plutôt de leçon du corps) comporte une puissance de désordre plus grande encore - seul point peut-être vraiment incontournable de l'expérience analytique.

² *Encore*, Séminaire XX, 1972-3, Éd. du Seuil, p. 131-133.

³ *Ibid.*, p. 132. « ... Quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau de savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire - illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit. »

Est-ce à dire que, pour écarter la tenaille de l'impossible avec le nécessaire, nous puissions nous servir par exemple du terme de nescience que Maria Torok avance, dans *Theorêtra*, comme pivot de la séance⁴ ? Pivot en tant que possibilité de faire revenir l'esprit ou même, dit-elle, l'esprit de l'esprit, majuscule assassinée de minuscules (« l'Esprit assassiné par un quelconque esprit »); il s'agirait, en somme, d'exhiber un négatif présentifiable : ce qui ferait savoir aux absents qu'ils sont absents - « Pour qu'ils frappent, pour qu'ils veuillent bien frapper, il faut qu'ils comprennent que leur absence fut toujours déjà présence sous la forme d'une nescience. Et que nous savions le supposer ». Je ne le crois pas, dans la mesure où tout mouvement vers la nescience ou l'occultisme (en tant que mouvement d'effacement du négatif) s'enracine dans un rejet de l'érotique.

Voyez ce surgissement du fantomatique dans la transmission de pensée, telle que la montre Peter Ibbetson, ce film de G. Hathaway récemment ressorti (fureur des surréalistes qui y virent l'illustration de leur concept d'amour fou). La compulsion à répéter serait-elle ce qui nous jette dans les bras mortifères du fantomatique (longues nuits incorporelles d'une jouissance de l'impossible) ? En quoi consiste, dès lors, ce qui est rejeté, si ce n'est pas comme telles l'absence ou l'incision de l'autre, mais plutôt l'insupportable du non-lien qui fait la racine physique du désir ?

C'est comme modalité de la satisfaction, plus que comme entourloupette de la communication, que la transmission de pensée est détestable, comme jouissance à manquer de l'aboli corps de l'autre. Nous ne saurions en effet méconnaître l'inhérence de la haine à la plénitude invoquée de la présence, ni, comme pour Peter Ibbetson, le lien dévorant du supposé d'amour (soit, en effet, le virage au ne cesse pas de s'écrire) avec la déchéance de l'autre.

C'est là souvent, ce lien, ce qui jette dans le lit des fiancés le cadavre qui les retient d'être amants. D'où l'exigence à poser, dans les signifiants constellés de l'amour, d'une issue à la paranoïa.

Le non-lien qui fait la racine physique du désir, ne le cherchons pas ailleurs que dans la singularité, et même la singularité absolue qui noue en gerbe des signifiants quelconques : nous pourrions dire l'absence gravée de majuscule en eux, puisqu'ici nous touchons à l'extrême de la contingence qui les isole arbitrairement de tous les autres, sans pour autant les borner dans leurs trajets. Ainsi toute rencontre est-elle à la fois bord d'infranchissable et illimité de passages. D'où le sentiment que tout « il arrive » existe bien avant, et bien au-delà, d'être. Meurtre d'âme, disait Daniel-Paul Schreber avec raison, si l'âme est substrat infrangible de notre solitude et de notre mort : éventrement de cet infrangible par quelque étrave.

⁴ *Theorêtra* in Les fantômes de la psychanalyse, Cahiers confrontation n° 8, automne 1982, p. 130-132.

Que faire de ces singularités, de ces S'PER qui émergent en effet du quelconque par quelque assassinat de majuscule? Depuis le S.P. (*Wespe*) de l'homme aux loups, jusqu'aux *théorêtra* de Maria Torok, en passant par le Pord'jeli de Serge Leclair, la psychanalyse a posé la question de leur statut. Ce statut paraît inséparable d'une travée d'écriture dans la parole. Mais il y a un pas considérable à ne pas franchir, dans l'attribution de ces singularités à des fantômes (formes exsangues du fantasme ?). Quant à la bascule du négatif vers une illusion de l'être, vers ces fausses-fenêtres de la nécessité (lucarnes de notre asservissement), est-ce elle qui pousse parfois le dénouement de ces singularités vers les pires ravins de la culture, vers leur désingularisation pornographique ?⁵.

Je pose ici la place ou l'entrée de l'universel : ce point de la singularité s'offre aussi comme point d'accès à l'universel. Mais jusqu'où faut-il qu'elle se dénude de sa gangue de fantômes et de liens pour présenter cet accès ? Réciproquement, toute « désingularisation » témoigne d'un manque d'accès à l'universel.

L'universel serait l'autre nom (le nom commun, gravure aussi d'un concret, mais rendu déchiffrable) de ceci, qui hante d'abord à chair vive la singularité : le bord disjoint de l'érotique à la mort ne se ferme jamais tout à fait sur l'apparition en hiatus de l'objet. Entre je te cherche et je te trouve subsiste toujours la fente inapaisable d'une fuite, bat toujours le temps d'incertitude de ce qui surgit sans s'être annoncé.

Freud nous en a, je crois, masqué quelque chose par un concept œdipien tenu trop au-delà de sa fonction tragique, laissant ainsi refluer ce tragique sur la gestion du nom en général, sans pour autant rendre plus opérante, au contraire, la psychanalyse dans son interprétation de l'histoire.

Ce « trop au-delà » pourrait se qualifier comme le maintien d'une espérance du père au-delà de la mort (puisqu'en-deçà cette espérance se cantonne, en somme, à sa valeur d'anecdote), en tant qu'une telle espérance est précisément liée (d'un lien de paranoïa ?) avec un rapport d'impossible en acte à la jouissance féminine.

En quoi la mise à nu de la singularité, dénouée des liens de cette espérance, est-elle de nature à soutenir le jeu du possible dans le rapport à la jouissance féminine ? Dans quelle mesure s'agit-il seulement d'une fonction de lieu, d'un principe de localisation ? Ou jusqu'à quel point s'agit-il de la fonction « universelle » d'écriture en liaison avec la particularité d'une perte ? A quel titre enfin le singulier peut-il laisser passer l'illimité sans tout à fait s'effacer ? Si l'on admet en effet qu'il y a un processus d'auto-effacement de la singularité dans sa production, effaçant de son propre sillage l'ininscrit dont elle procède (brûlant ainsi sa propre énergie), on peut se demander comment le sujet subsiste dans ce passage à l'universel (seul contre-feu, malgré tout, de la folie) ou, ce qui revient ici au même, comment le désir peut

⁵ N'accusons pas, ici, plus qu'il ne sied tel récent téléspectateur

subsister dans l'espace de l'amour (comme réversion toujours menaçante du nécessaire sur le contingent).

Faut-il, par exemple, aller jusqu'à l'arraisonner à ces *λογοι σπερματικοι*, à ces dits spermaticques d'une raison générative, par lesquels les Stoïciens versaient la singularité au compte totalisant d'un il (Dieu et le monde), d'où pouvaient surgir à nouveau toutes les formes comme de purs noms de l'être⁶ ? Cette spermaticité rationnelle, cette sémantique générative du nom, traduisons le rouage qui les anime par : ça parle, donc il sème.

Ne sommes-nous pas ; aujourd'hui, amenés à définir pour la raison analytique un principe tout autre : ça parle, donc je t'aime ?

C'est là rouage éthique du transfert. Et aussi bien point de change, plus que d'abolition, de son espace.

Nous ne dirons donc pas exactement que l'amour est le même partout, puisque la brisure irréversible du tout qu'introduit le donc de la raison analytique est l'équivalent de l'inscription d'un pas partout. (Ce qui nous fournirait une définition linguistique du trauma.)

Je t'aime parce que tu n'es pas partout. Telle serait, ici (dans le champ du transfert et ailleurs), la figure de l'irréversible et du dissipatif. Tu n'es pas ce il à qui je pouvais jusqu'à ta venue rapporter tous mes maux ou les filets du monde. Tu n'es que le possible rare, et c'est pourquoi tu demeures improbable jusque dans ta présence. Mais aussi bien c'est pourquoi tu détisses les filets du monde et tu ravages les douleurs, laissant la plage déserte d'un nouveau sable.

C'est ainsi que le tu s'arrache au ça parle, comme le filet de voix distingué du vent.

Et c'est ainsi que tu m'arraches dans le possible, par ce visage ou cette main distingués du monde. C'est ainsi que tu origines irréversiblement le contingent, par ce bord indéchirable où tu t'absentes.

Tel le trapéziste quand il se lance, dans un élan qui l'arrache moins à son appui qu'à lui-même et le jette sur cette île infime du temps où la main de l'autre le détourne de la chute mortelle. Ainsi du plus lointain ailleurs que tu viennes ou du plus confus brouillard (pont traversé d'Antonioni, suspendu de l'attente), tu traverses l'indistinct d'un point précis de collision qui change tous les atomes. C'est confiance qui ignore son espoir, et corps jeté dans le vide sans mesurer sa mort. Ce métronome de chair n'a que l'autre pour temps, et pour point de retour. Cet astre perdu au ciel vide n'a que la main tendue pour ployer son ellipse. Ainsi sur ce focal improbable et sûr se forge une génératrice du corps qui trame de fils purs un réel.

De tels instants ne font-ils pas surgir le temps comme une instance plus forte que tout langage et toute langue, puisque la parole même ne se vérifie qu'à l'impact ?

⁶ Diogène Laërce, *Vies et opinions des philosophes*, Gallimard, Pléiade, p. 59.

Le tact du temps n'est-il pas, dans une profondeur de terre, l'abîme fiable où nous emportent nos élans ? C'est parce que je te touche que je vis. Réciproquement, la parole qui risque toujours de défaillir et de s'écarter de l'impact n'est-elle pas ce qui m'éloigne autant qu'elle me lie ? Distances infinies de la communication que seul un abîme abolit.

Il y a dans la parole un indécidable que seul tranche le temps. Il y a sur l'océan des langues des bords barbares que nous pouvons conquérir. Et c'est là que ton repos s'éveille.

Ce n'est pas que tu sois adresse des discours. A dire tu c'est plutôt ma perte qui s'engendre, et dissipation de cette adresse. Mais avec la fine exactitude du prédestiné imprévu, et toujours repris, c'est la trouée punctiforme de la certitude qui revient comme l'aiguillon du nord.

Posons dès lors l'intrinsèque liaison de l'érotique à la menace. J'entends par menace ce qui va bien au-delà de la culpabilité et de ses fausses mises en scène, puisqu'en somme cette fausseté ne vise qu'à s'assurer des bornes d'un système. Nous pourrions d'ailleurs relier la culpabilité à la fonction antidissipative du social, à sa tendance à la restriction des espaces et du temps, à cette façon par exemple de « tailler la langue jusqu'à l'os » dont parlait Orwell dans 1984, inséparable de cette perpétuelle remise de l'histoire au goût du jour (fonction éminente de la haine, comme le développe Orwell dans son roman).

La menace est bien autre chose. Elle ne se montre même qu'au-delà. Car elle est menace de trahison, de cette trahison qui éclipse le sujet à lui-même. Si 1984 est un si terrible roman d'amour, avant d'être une description peu fictive de notre environnement social, c'est qu'il pousse à bout la manière dont l'amour peut se détruire par sa propre terreur, beaucoup plus que sous l'effet de pressions externes. Dans un espace où l'horreur du sujet pour lui-même touche à ce qui n'a pas de nom (sauf éventuellement ce chiffre pur qui fait condamnation, la fameuse chambre 101, l'insémantique du terrible), il n'y a d'autre issue que la trahison, figure ici du nécessaire, soit ce destin où le sujet se vide de lui-même en se coupant de l'autre, sous le prétexte de sa survie. Ainsi le point toujours singulier de l'horreur a-t-il cet effet généralisable de la trahison, qui fait que tant de locuteurs peuvent se retrouver à la fois dans la même destitution.

Perdre visage serait en l'occurrence l'insoutenable qui fait définitivement tourner casaque dans la pétrification et l'oubli. Tel ce que souligne 1984 : l'intraversable y est cette dévoration de face qui, retournant le fameux supplice des rats, ferait du visage entier la bouche affreuse du sans-nom. A sa seule évocation le sujet meurt et se tourne contre son amour : « Plutôt à elle qu'à moi ! » A quoi, sur la parallèle invisible, répond la trahison double : « Plutôt à lui qu'à moi ! » Ce qui ne laisse, au

dernier carrefour, qu'à dire en écho : « Je t'ai trahie » - « Je t'ai trahi ». Ainsi le désir se perd-il dans l'alrELeov, preuve que de ce monde nous pouvons choir⁷.

Est-ce alors à savoir perdre visage sans perdre l'amour que doit, au terme, nous apprendre Eros? Envers nu du désir, que reste-t-il de nous quand nous envisageons l'inenvisageable, et que les profondeurs de cavernes se retournent au soleil en montrant leurs replis de mémoires effrayantes? A propos de Goya, Georges Bataille écrit dans *Les larmes d'Eros* : « Mais l'érotisme est en un sens l'issue, l'issue infâme de l'horreur »⁸.

Il y a de l'incommunicable : c'est là encore un nom possible du rapport de l'érotique à la mort. Et c'est à coup sûr notre défaut à ce tourbillon de Charybde qui fait ce Scylla du rocher de la trahison, le plus régulier et le plus violent briseur de possibles aux passes de l'histoire. Incarnation, dirons-nous, du principe de plaisir dans son exigüité et sa trahison de brisant.

C'est à partir de là véritablement que se joue l'éthique analytique. S'il n'y a aucune chance ni même aucune raison d'éviter ce passage au roc du nécessaire, cet échange traître de l'horreur, est-il possible de traverser cette trouée de visage, d'en faire des libertés plutôt que des captures? Est-il possible de maintenir, au-delà de la limite incarnée par le principe de plaisir, l'ouverture de l'amour au dissipatif de l'histoire? Ce « donner raison à la folie » suppose une bonne dose de lucidité et de ténacité : la fidélité à ce don de la jouissance féminine en-deçà duquel il n'est sans doute qu'éclatement du monde.

Ce n'est là rien d'autre que rapport de tremblement par l'œuvre à la profondeur abrupte, et surgissement, par la trouée, du graphisme d'un nouveau visage qui peut être celui de la nuit même. « Seul moyen d'approcher la vérité de l'érotisme : le tremblement ... Les hommes de la préhistoire le savaient, qui liaient leur excitation à l'image enfouie dans le puits de la grotte de Lascaux⁹. » Lier l'excitation à l'image enfouie, qu'est-ce d'autre que tenter de maintenir dans l'énigme de ce qui se grave la singularité absolue surgie dans la solitude de la pensée et l'impact de l'autre corps?

Telle la goutte d'encre qui se dissout dans le liquide, dans le temps de sa distinction maintenue et des mouvements génératifs de sa dissipation. L'œuvre en général n'est-elle pas ce qui cherche à tenir, aussi longtemps qu'il est possible, ce mouvement de la dissipation à son degré de distinction maximum, à en suivre les créations toujours en train de s'effacer?

⁷ Cf. Freud, *Malaise dans la Civilisation*, Chap. I, et la citation de D. Chr. Grabbe, *Hannibal*, G.W. XIV, 422

⁸ *Les larmes d'Eros*, J.-J. Pauvert, 1961, p. 158.

⁹ *Ibid.*, p. 63.

Ce qui nous touche, n'est-ce pas alors cette distinction elle-même soumise à la menace ? Nous savons que la beauté par elle suscitée se mesure à l'irréversible dissipation des formes dans leur fond d'indéfinition, et que rien au monde ne peut faire revenir le processus en arrière ni rendre à notre contemplation ce qui s'est effacé, dans l'instant même où cependant quelque chose vient s'inscrire dans les archives du monde.

Ce qui fait le tragique irréductible de la beauté, c'est que nous n'avons nul accès à la profondeur abrupte que par l'image, et qu'en même temps de cette image nous savons bien, jusque dans la torture temporelle qu'elle impose aux textes, aux formes ou aux modalités de l'existence, qu'elle n'est pas ce que nous cherchons mais que d'une certaine manière à travers elle nous trouvons. Nous trouvons ce qu'en fin de compte nous ne pouvons pas inscrire dans le temps même du graphisme, des idéogrammes de l'amour. C'est ce savoir et cette trouvaille qui font, au-delà de ce qu'il grave, l'essence d'Eros.

Pour, provisoirement, conclure, posons que l'hypothèse « post-moderne » de la psychanalyse serait : l'amour se construit comme une œuvre, dans la mesure même où dans l'amour l'œuvre est ce qui plonge dans l'illimité.

BÂTONS ROMPUS

Jacques Hassoun

Autour de ces deux termes - bâtons rompus - je tenterai d'effectuer un développement de ce qu'il est convenu d'appeler la fin de la cure analytique, non sans placer cette question sous une incidente particulière : celle qui aurait pour nom trauma. Tenons-nous, pour l'instant, à tenter de relever le défi d'écrire un texte à partir de ces deux mots dont nous retracerons - par jeu - le roman familial.

Bâtons, cela pourrait évoquer les traits verticaux que l'enfant traçait jadis sur un cahier. Faire ses bâtons représentait alors les premiers pas d'un futur savoir-faire. Faire ses bâtons, c'est aussi apprendre tout à la fois à compter et à écrire. Un bâton serait l'ébauche d'une lettre, de toutes les lettres possibles, de tous les alphabets possibles, décomposés, retranscrits l'un après l'autre sur la plage blanche et quadrillée d'un cahier d'exercice. C'est le singulier neutre d'une histoire à écrire, où l'article défini - le/la - est relayé par l'article indéfini - un/une - où ce qui se nomme, se désigne, ébauche en un trait identificatoire une énumération dans laquelle nulle note péjorative ou méliorative ne saurait s'introduire. Ça s'écrit et ça ébauche un texte dans la différenciation secondaire des tracés qui rendent compte de l'incomparable de la langue.

Reste que le bâton est une perpendiculaire qui traverse une ou plusieurs lignes de la portée musicale, marquant le silence d'une ou plusieurs mesures. ce titre, ce silence signifie, puisqu'il est effet d'écriture.

Bâtonner un article, un texte, reviendrait à en biffer une partie. Qu'un texte soit inconcevable, s'il ne porte trace d'une biffure, voilà qui ne saurait nous étonner. Quiconque a quelque expérience de l'écriture ne saurait que témoigner de cet impératif : bâtonner. Une question ici se pose : Ce qui ainsi se barre relève-t-il seulement du bloc magique ? Ou encore, sommes-nous confrontés dans une analyse au seul inconnaissable de l'effacement ou sommes-nous aussi amenés à prendre en compte ce qui annulé, tend à représenter le sujet ? Qu'il y ait ici et là effet d'écriture ne nous permet pas de confondre deux mécanismes différents. Mais la question qui se pose ne me semble pas moins importante : Une analyse ne tend elle pas à introduire au moins une biffure pour que l'on puisse parler de son efficacité ?

Ici viendrait tout naturellement s'intercaler comme en épigraphe l'ouverture du Séminaire I de Lacan : « Le maître (Zen) interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied ... » Est-ce que cette intervention fait coup de bâton ? Est-ce

que cette ouverture aux vingt-six¹ séminaires aurait eu cet effet ? Rappelons que l'ouverture du Séminaire I est suivie par cette note en italique : « la suite de cette leçon manque, ainsi que toutes les leçons de la fin de l'année 53 »². D'où peut-être « ce passage à l'as » de cette ouverture dans les différentes bibliographies existantes jusqu'à ce jour des travaux de Lacan. Je tiens pour ma part comme non indifférent ce jeu autour de ces manques à donner à lire et de ces oublis.

Reste la question de ce que provoque l'analyste en intervenant : Quel silence rompt-il ? Est-ce que nous pourrions le nommer « le silence du discours de la réminiscence », d'un discours qui ne serait pas celui de la réécriture, de la construction ? Dire que l'analyste y introduit une coupure signifiante reviendrait à soutenir qu'il introduit un temps, qu'il marque un temps de silence au point même où le déroulement du Livre des Chroniques, du Rouleau du Souvenir laisse entre-entendre la bande son d'un film sublime dont les scènes sont magnifiquement fixées sur la pellicule de la mutité bavarde ...

D'où : si l'analyse est bien une réécriture de l'histoire conjuguée au présent, j'ajouterai pour ma part que cette réécriture est en coup de bâtons.

Rappelons ici que le culte rendu à Janus - dont les insignes étaient la clef et le bâton - était rendu dans un temple qui était fermé en temps de paix et ouvert en temps de guerre³. L'ouvrir pour un analyste, n'est-ce pas une interruption raisonnée de la paix en tant que cet ouvrir « introduit un ordre de détermination dans l'existence humaine dans le domaine de sens »⁴. Ce frayage pourrait être quelque peu étayé par l'image du bâton dont Janus était doté. En effet, cet insigne rappelle qu'il présidait au bien-être du voyageur et de celui qui parcourait la route dont il nous plaît ici de rappeler l'étymologie : *via rupta* (voie rompue, frayée) ... Ici le coup de bâton permettrait de dérouter - de disperser - suffisamment les éléments en coalescence d'une image fixe langagière pour permettre à l'analysant le frayage d'une nouvelle voie.

D'où la fonction d'une mise de côté, d'un pas de côté qui nous sortirait de la fascination pour les dimensions imaginaires du discours. Ce pas de côté, nous en trouverons une illustration fort parlante dans le Traité du Sublime⁵ :

« Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote, quand il appelle les belles femmes, le mal des yeux. Ce passage d'Hérodote est dans le cinquième Livre et si l'on prend la peine de le lire, je m'assure que l'on

¹ Le XXVI^o et dernier Séminaire de Lacan a pour titre « La topologie et le temps ». Il semblerait d'après Joël Dor qu'un XXVII^o Séminaire se serait tenu à travers lettres ouvertes au « Monde », à « Delenda », à « Ornicar », au « Courrier de la Cause » ou aux psychanalystes réunis en Assemblée Générale à Paris ou à Caracas.

² Jacques Lacan, Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, Édition Le Seuil, 1975.

³ Dictionnaire abrégé de la Fable (édité par son auteur Lapone, 1784).

⁴ Jacques Lacan, op. cit.

⁵ Boileau Despreaux : Œuvres diverses avec le Traité du Sublime, ou du Merveilleux dans le Discours, Édition Henri Schelte, Amsterdam, 1715.

trouvera ce jugement de Longin un peu trop sévère ; car les Perses dont Hérodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes le mal des yeux ; ils par/oient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin : et qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de manière qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'étoient pas gens à se contenter de cela, se plaignirent à Amyntas: et lui dirent qu'il ne jaloit point faire venir ces femmes; ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire asseoir à leurs côtés, et non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espèce. Dans le reste il est certain que Longin a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici sa jurisdiction, sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. Ovide en est plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon la fièvre de son fils. »

Cette mise à côté, située à mille lieux de la tartufferie sentencieuse (« Voilez ce sein que je ne saurais voir ») permet d'établir une clause de style. Ainsi un effet de langage réglerait le protocole et la disposition spatiale des corps pour que par exemple les femmes ne soient pas associées à « mal des yeux ».

D'où les vertus du sarcasme à l'endroit d'un vis-à-vis ou d'une vue plongeante dont nous ne cessons d'être encombré ...

Aussi nous faudrait-il traiter en analyse du bâton comme d'un élément solide qui serait soumis aux effets de la diffraction. Ce coup du bâton est constamment celui qui est associé à une fragmentation. Le propos émis par l'analyste ne se contente pas de briser, il se brise. A ce titre il ne peut être répété. Dans une intervention, l'analyste traite de la seule ligne virtuelle et son intervention porte à l'endroit même où la réalité du bâton se fait virtualité.

Que serait dans ces conditions une intervention traumatique ? Celle qui ne prenant pas en compte la diffraction et elle seule, tendrait à rétablir la continuité en glosant sur cette brisure d'image. Mise en paroles d'un être de la pédagogie ou d'un bien-faisant qui aliénerait l'analysant à la parole de celui qui formulerait un savoir placé du côté de la réalité ; strabisme redoutable qui prétend dire vrai au point même où le phantasme s'élabore, au point même de la vérité du sujet ... qui se retrouve ainsi assujetti à une parole de maîtrise, prétendant disjoindre l'imaginaire pour l'annuler. Ici le bât blesse à l'endroit d'une positivité qui viendrait démentir le regard non pas en se plaçant de côté, mais en faisant parler un regard qui déshabille, le regard glacé du non-dupe. D'où le trait que nous pourrions qualifier de pervers qui traverserait pareil propos. J'appellerai cette intervention : une parole du regard fixe, une parole muette qui aurait pour échelle de repérage un être dont la parole annulerait le manque, quels que soient les sons articulés sur le mode langagier qui seraient placés à son endroit. Ces paroles dénie ou recouvrent le manque par un tour de bâton qui vient méconnaître l'effet de diffraction. Mais quel profit secret, quelle ristourne illicite l'analyste tire-t-il de ce tour d'illusionniste ? Le profit d'un face-à-face, d'une

constitution d'une dualité spéculaire et réificatrice, sur fond d'un savoir sur la physique où le « je n'en crois pas mes yeux ! » - source possible d'une parole - est remplacé par un impératif « ne croyez pas vos yeux ! » ...

Ici l'analyste serait semblable à un décorateur d'intérieur quelque peu demeuré qui contemplant une tapisserie ou une ornementation architecturale faite de bâtons rompus et entremêlés l'un dans l'autre s'attacherait à redresser le motif plutôt que d'en suivre le dessin ...

Considérant par ailleurs qu'il n'est pas de hors-sujet ni d'en-plein dans le sujet, qu'il n'est que des bâtons rompus figurant la tapisserie où s'emboîtent les éléments du discours, considérant enfin qu'une batterie à bâtons rompus est un moyen d'étude du jeu de baguettes et qu'elle désigne l'action de mains donnant deux coups de suite de baguette sur un tambour de telle sorte que le résultat en est un bruissement intermittent, bâton-rompu comme signifiant serait le support du transfert ou, plus précisément, une de ses écritures possibles, son style. A cette réserve près, et elle est de taille : l'intervention de l'analyste entre en résonance avec cette synchronie murmurante. Il ne s'agira pas d'en changer le style mais d'en jouer comme d'une atteinte à la diachronie répétitive que supporte la synchronie transférentielle. Peut-on avancer l'hypothèse qu'il n'est pas d'analyse qui suppose un double jeu de bâtons rompus strictement concordant, pas plus d'ailleurs qu'un jeu de bâtons rompus totalement discordant, mais que par contre cette batterie avec ces modifications, ces glissements successifs de rythme représente une résultante. Celle qui est interrogée par l'analysant.

On peut d'ailleurs se demander ce qui se passerait si l'analysant se prenait pour un tambour... Tel le jeune Bara qui allait à la tête d'une théorie de fantassins : il ne saurait qu'être promis au sacrifice ... Quant à l'analyste qui se confondrait avec cet instrument de percussion, il serait semblable à un gourou ou au personnage clé d'un orchestre réduit à une seule personne qui signalerait par son approbation chaque mot qui lui semble plus signifiant que d'autres. Maître de cérémonie, chaman, il transformerait la page d'écriture de bâtons indéfinis, en récitatif religieux, à lui destiné.

Usant de la métaphore jusqu'à la corde, nous pouvons donner enfin une dernière image ... celle qui mettrait en scène des joutes paysannes qui aux heures de l'entre-deux-soleils opposent au bord du Nil deux paysans : ils font tourner leurs bâtons et miment un duel. Chacun d'entre eux allant chercher l'autre au plus loin de son impatience ou de sa distraction. Il ne s'agit en aucun cas de blesser l'autre ni même de l'atteindre, il s'agit simplement de le faire à chaque coup se déplacer, de modifier la position de son corps dans l'espace, de telle sorte qu'il soit plus vulnérable, offrant ainsi au jeu une possibilité de relance, puisque toute nouvelle position suppose un attendu mais aussi une porte ouverte à l'inattendu. Ici, se laisser surprendre serait à entendre comme une feinte provoquée et hasardeuse tout à la fois. A mi-chemin entre savoir et ignorance ; une fois le coup esquissé et l'effet (escompté ou non) provoqué, on ne peut en mesurer l'efficace que par la nouvelle figure, la nouvelle

occupation de l'espace qui s'offre à l'autre joueur. Somme toute, pour chacun des protagonistes, rompre est le temps d'une nouvelle mise où le meneur du jeu indispensable à la tenue de cette joute est susceptible d'être interrogé.

C'est en tant qu'il est distrait de la joute mais qu'il est susceptible à chaque instant d'intervenir pour parler le jeu de bâton qu'il est convoqué. Il est simplement nécessaire qu'il soit supposé rompu à ce jeu. Relayé-t-il l'un des protagonistes ? Entre-t-il en parole ou en action dans le jeu, il est alors immédiatement délogé de sa place de supposé rompu. Cette règle où au moins un troisième élément ou une troisième formation est convoquée, supporte cet assaut, interdit le corps-à-corps sinon le jeu de mains, et garantit enfin que le corps ne soit présent dans la joute qu'en tant que figure, que calligraphie dessinant dans l'espace un mouvement retraceable. La finalité de cet exercice serait interprétable comme une performance renouvelable, venant scander et faire coupure dans une quotidienneté laborieuse.

De *rompu* je retiendrai une première acception ... Dans bien des civilisations - les méditerranéennes par exemple - le pain n'est jamais coupé avec un instrument tranchant : il est rompu, car il figure par déplacement la bête du sacrifice. Comme est rompu ce pain qui n'est de pacte et de communion que partagé : il représente un meurtre transmué en acte sacrificiel pour être ensuite consommé, puis déplacé. Que les querelles autour de la transsubstantiation aient ensuite hypostasié ce partage en acte magique provoquant un effet de bande, voilà qui ne nous étonnera pas. Mais que le sacrifice dont « rien ne doit rester, tout doit être partagé et consommé » soit une des figures possibles du dégagement de l'imaginaire, m'avait permis jadis de situer l'incorporation du père comme le premier pas du processus de symbolisation.

Rompu nous renverra aussi à un autre terme : le terme d'inflect tel qu'il fut mis en acte par les peintres de la Renaissance : « Un ton rompu est celui qui s'élève ou se dégrade pour figurer l'ombre avec plus ou moins d'intensité. La couleur rompue étant celle qui participe d'une autre couleur en vertu du reflet ... ». Aussi ne travaillons-nous pas dans le fondamental fût-il de couleur, pas plus que dans le sublime car « il n'y a rien qui rabaisse davantage le sublime que ces nombres rompus ... tels sont les phyrriques, les trochées et les dichorées qui ne sont bons que pour la danse »⁶ Ce qui n'est bon que pour... me semble devoir bien représenter le point où le reste, le déchet, l'objet perdu comme cause peut figurer virtuellement ce qui file et bégaye le désir. Ceci serait ma direction, travailler à l'endroit d'une rompure, terme d'imprimerie qui désigne l'endroit où se rompt la lettre ou, plus précisément, l'endroit où le corps d'une lettre se sépare de la portion de fonte qui se trouve dans la matrice du caractère. Si la lettre file et procède de ce qui fait bord, c'est bien à cause de sa propriété d'être le produit d'une séparation. Elle est le reste détachable, rompue de ce qui entre dans la composition toujours renouvelée de la lettre. Dans une analyse, ce qui se présente comme enjeu

⁶ Œuvres de Boileau Despeaux, Traité du Sublime, op. cit.

reviendrait à parler le point de rompure en évoquant l'histoire de la matrice du « caractère ». Si nous voulons bien considérer, tout au moins, que la chose (abjecte ou bénéfique) relève d'un unimaginable d'avant la rompure. D'où un paradoxe dont se nourrit la plainte et/ou l'invective, celle qui déroule l'innominé du réel : elle serait ce qui tente de se frayer un chemin vers la nomination et qui rencontre l'horreur du réel. Le-dit trauma historique pourrait en être une des figures : il aurait pour nom recherche de la trace au dépens de la piste, du paradis perdu assignable à un espace déterminé et immuable car il est celui de la mémoire ou du symptôme, du soupçon d'immortalité possible, du temps suspendu, de la mère matricielle à propos de laquelle on ne cesse de poser la question d'un « qu'est-ce qu'elle (ne) vous a (pas) fait »...

Ce matriciel est l'innominé. Nous devons être aussi patient mais aussi attentif qu'un berger du Sahel appuyé sur son bâton dans l'attente du lent passage de son troupeau jusqu'au dernier, jusqu'au « après le dernier » pour recueillir l'infini d'une protestation, d'une déjection, de l'expression d'une insatisfaction radicale, pour entendre enfin la mise en place de cette rompure, qui distinguant la lettre de l'objet fonde l'un et l'autre du même coup. Car il s'agit là bien d'un coup - coup de dés ou coup de pied - qui introduit le sujet à la solution. La seule qui nous intéresse : celle dite solution de continuité. Qui peut être du dire. Mais qui ne saurait s'exprimer comme un « rompez les rangs ! » ou « décollez ! ». Ce dit en tant qu'impératif ne saurait être conjugable à la deuxième personne du pluriel ou du singulier. C'est un impératif de constat, de présent de l'indicatif, ou plus sûrement de futur antérieur. Il est effet d'après-coup et s'entend comme l'histoire d'une histoire contée à un tiers qui déjà n'est plus présent qu'en tant que hors jeu de l'enjeu. Temps où l'analysant se déprend d'un autre - représenté par l'analyste - qui occupait toutes les places dont celle du droit du regard. Ce que je tente d'avancer ici laisserait supposer que ce « miroir tendu à l'analysant et qui ne fait que refléter ce qu'on lui montre »⁷ ne manque pas de rappeler cette part d'imaginaire présente dans la cure qui peut s'accentuer et envahir celle-ci quand l'analyste s'y croit en intervenant pour jouer au miroir fidèle. Car si l'analyste est miroir c'est en tant qu'il autorise la construction d'anamorphoses susceptibles de créer une rupture de ton entre « interpréter et s'imaginer comprendre »⁸. Mais ce que l'analysant appelle quant à lui, c'est l'œil. D'où l'inferral vers hugolien - « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn » - qui semble hanter avec une belle constance mainte analyse. Cet œil « symbole du sujet »⁹ ne devra cesser pourtant de faire consister le bâton brisé ou le bouquet renversé.

En fin de cure, ce qui chute en premier serait ce reflet d'ailleurs qui entraîne dans sa consommation la formation tierce reconnue comme holographique dans un

⁷ Sigmund Freud : *De la technique psychanalytique*, P.U.F., 1953

⁸ Jacques Lacan, op. cit.

⁹ Jacques Lacan « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », in *Annuaire de l'École Freudienne Paris*.

mouvement de rupture avec cette part de l'image (objet dans le regard de l'autre) devenu désormais obsolète.

Citons pourtant certaines modalités de fins - ou d'interruptions - d'analyse où l'analysant semble être en proie au réel inimaginable d'une catastrophe narcissique qui met à l'ordre du jour, comme de toute urgence, le meurtre de la chose ; Ces fins d'analyse ne sont ni des bégaiements de la technique, ni l'expression de la bêtise de l'analyste. Ce sont des faits de structure qui impliquent le sujet supposé-savoir dans sa constitution. Ici ce que l'analyste a à *savoir*¹⁰ semble se jouer comme signifiant sans signifié d'une vérité toute vraie. Entièrement tendu vers le temps où il devient savoir supposé, l'analyste semble jouer d'emblée et durant tout le temps de la cure son travail dans le registre d'un dernier mot suspendu à un ratage principal. D'où une hypothèse discutable qui pourrait être formulée à cet endroit : ce que l'analysant engage ici dans la formation tierce - ou dans la batterie à bâtons rompus - serait cette part de l'enfant-roi, tout entière située du côté du symbolique et du réel et qui n'aurait pas été reconnue comme telle par l'analyste.

Ces batteries à bâtons rompus, ces coups de dés, ces joutes calligraphiques, ces pages d'écriture, ne sont que les truchements de la prise en compte du constituant ternaire, le sujet-supposé-savoir. Mais que celui-ci soit assigné à un « moi » ou à un « vous », un « tu et à toi » mortel, et nous n'aboutirons alors qu'à donner de l'être à l'analyste, à le doter d'un bâton de magicien, d'un bâton qui indexerait d'une finalité la fin de l'analyse ... à moins que ... bien pire ... l'analyste ne tente de croire et de faire croire qu'une fin d'analyse se couronne d'un bâton de maréchal... alors qu'elle ne se représente que par l'écriture d'une rompure.

Au terme de ce dépliement de la métaphore bâton rompu, nous pouvons avancer qu'une fin d'analyse se formule comme une déhiscence, un détachement, l'inaugural d'une répétition de ce qui n'a jamais eu lieu, la répétition de ce qui se présentait jusqu'ici comme élément structural. Et la rompure serait ici la mise hors jeu de cette part d'imaginaire qui aurait pour nom aliénation à l'Autre. Cette direction de la cure relevant de l'ordre de l'asymptote.

Par ailleurs, si c'est en ce temps où se dessine une fin d'analyse que les analystes sont les plus interrogés quant à leur désir, la théorisation que pourra faire l'analysant de cette fin revient à théoriser cette rompure par laquelle se noue Réel/Symbolique/Imaginaire. (Re-)Nouage qui constitue ce qui a été nommé inaugural d'une répétition.

Ces batteries à bâtons rompus, ces joutes calligraphiques, ne sont que les truchements de la prise en compte du constituant ternaire, le sujet-supposé-savoir. Mais que celui-ci soit assigné à un « moi » ou à un « vous », un « tu et à toi » mortel, et nous n'aboutirons alors qu'à donner de l'être à l'analyste, à le doter d'un bâton

¹⁰ Jacques Lacan : op. cité

de magicien qui indexerait d'une finalité la fin de l'analyse ... alors qu'elle ne se représente que par l'écriture d'une rompure.

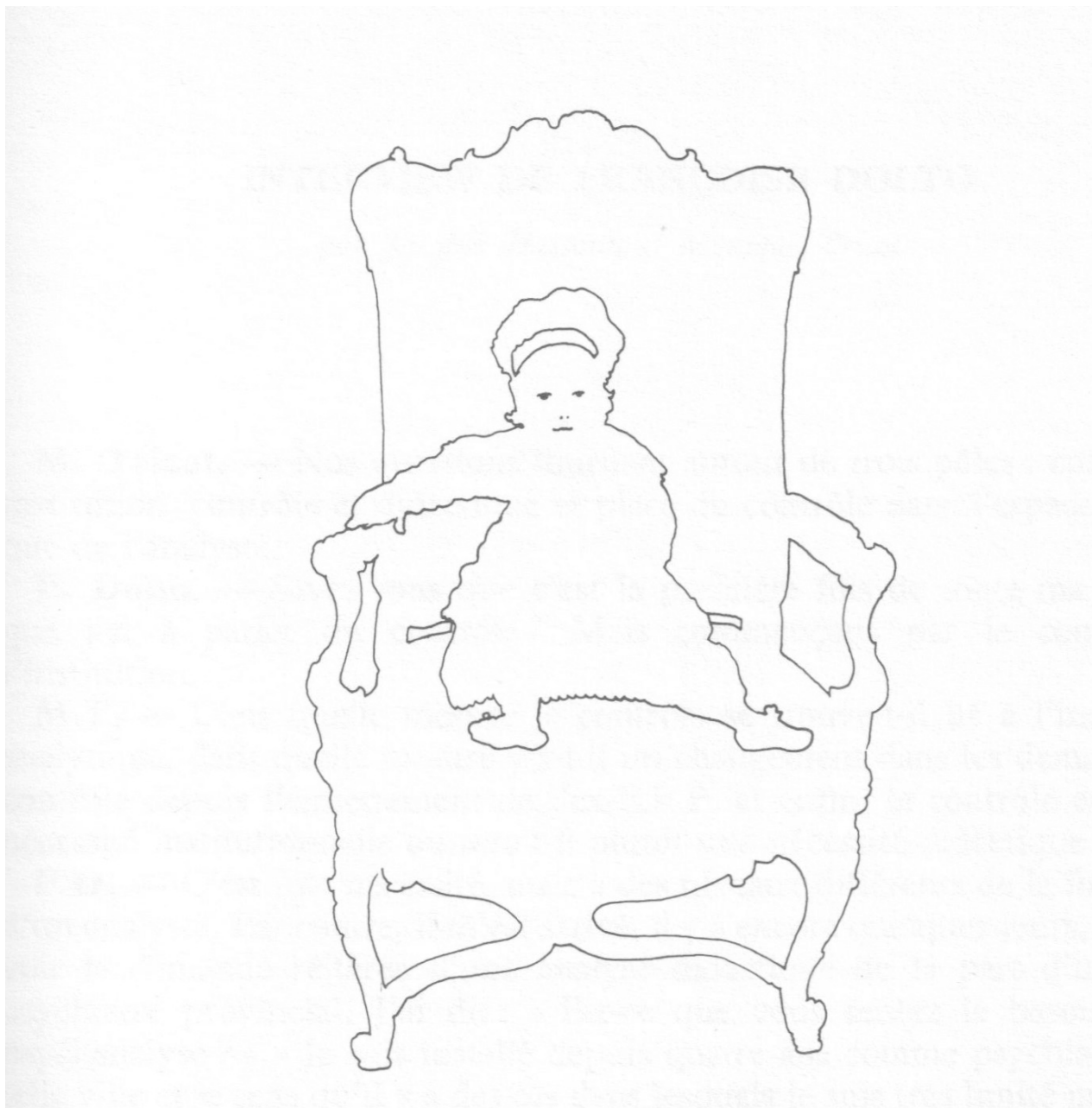
*

En dehors des ouvrages cités en notes, l'auteur a consulté :

- Jacques Lacan, *Écrits, La direction de la cure*, Éd. du Seuil, 1966.
- Jacques Lacan, *Séminaire: Éthique de la psychanalyse (1959-1960)* - inédit.

Ainsi que :

- *Le Dictionnaire Universel de la Langue française avec le latin et l'étymologie* par P.C.B. Boiste (comparé avec la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie* par M. Charles Nodier), Éd. Firmin Didot Frères, Rey et Belhatte, Paris, 1866.
- *Dictionnaire étymologique de la langue française*, O. Bloch et W. von Wartburg, P.U.F., Paris, 1968. . *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français* par Napoléon Landais - Didier Libraire Editeur, Paris, 1845.
- *Dictionnaire de la langue française* par Paul-Émile Littré. (Réédition du Cap, Monte-Carlo, 1974). Joël Dor, *Bibliographie des travaux de Jacques Lacan*, Inter-édition, Paris, 1983.



Textes à l'appui

Nous publions ici la traduction française, par Georges Kassai, d'un article d'Imre Hermann intitulé : Quelques aspects de la régression psychotique. Une étude du cas Schreber. Cet article de 1980, inédit, reprend et synthétise quelques-unes des conceptions majeures d'Imre Hermann à l'occasion de Daniel-Paul Schreber. On peut donc lire cet article à la fois comme un témoignage sur la dernière période de la pensée d'Imre Hermann, et comme une introduction générale aux thèmes de son œuvre. En particulier, on pourra lire ou relire le chapitre intitulé Le Moi et le penser, dans Psychanalyse et logique, Denoël, 1978 (Traduction de Georges Kassai). Dans ce travail de 1929, Hermann se proposait d'articuler les formes primaires du penser aux modalités de la perception. Il y soulignait notamment les relations de l'odorat et du sens thermique avec les premières orientations du sujet, dans leur fonction d'inscription des limites aussi bien que de perception de l'illimité.

Dès 1933, Imre Hermann envisage les rapports de la structure inconsciente avec ce que décrit la théorie des ensembles, thème plus amplement développé en 1963, tandis qu'une formalisation logique non déterministe guide ses recherches parallèles. En cela Imre Hermann partage avec Lacan un souci de formalisation et de topologisation des processus inconscients. Son vœu d'explicitier la nature de la « continuité psychique » est porté par des intuitions maintenant familières, quant à l'organisation en « nœud » d'un lieu psychique, nœud fait de « courbes arborescentes composées de fils innombrables aux multiples ramifications »¹. Quant au déterminisme inconscient, Imre Hermann insiste de façon résolument actuelle pour l'inscrire comme « champ de dispersion », rejoignant de nombreuses formulations de Michel Serres.

¹ La Psychanalyse comme méthode », Denoël, 1979, coll. Freud et son temps, p. 86.

QUELQUES ASPECTS DE LA RÉGRESSION PSYCHOTIQUE. UNE ÉTUDE DU CAS SCHREBER

par Imre Hermann

C'est en 1903 que fut publiée l'autopathographie de Paul Schreber qui souffrait de schizophrénie paranoïde. En 1911, Freud soumit cet ouvrage à un examen psychanalytique, en mettant l'accent sur la projection de l'homosexualité. Plusieurs auteurs ont tenté de compléter l'étude de Freud (Niederland, 1959, a, b ; Baumeyer, 1956 ; Katan, 1949, 1959, 1975), mais à ma connaissance aucun d'entre eux n'a traité des aspects du cas Schreber que je me propose de mettre en relief, à savoir les aspects régressifs.

Voici, brièvement résumé, le fantasme de Schreber : certains hommes ont tenté de « tuer son âme » ; il entra alors en contact avec Dieu qui d'abord se joignit à ses ennemis mais plus tard, il devint l'élu de Dieu qui le choisit - sous la forme d'un homme transformé en femme - pour créer une nouvelle race d'hommes.

Je voudrais commencer par étudier un des symptômes régressifs de Schreber : ses hurlements (*Brüllen*). C'est une régression dans l'enfance : lorsque l'enfant veut obtenir quelque chose de sa mère ou de ses parents, il le fait en criant. C'est à ce même cri que Schreber a recours pour rappeler son existence à Dieu (Jung, 1912). Certes, l'adulte peut également crier, mais il le fait d'une façon différente. Le « hurlement » que Schreber appelle aussi « hurlement miracle » (*Brüllenwunder*) est une attitude spéciale, celle de l'enfant appelant sa mère. Les formes de régression que je me propose d'étudier chez Schreber prennent comme modèle la relation mère-enfant.

J'ai compté les occurrences de l'expression *Nervenanhang* dans l'autobiographie de Schreber : elle revient une quarantaine de fois sous forme de diverses variantes. Que veut dire le mot *Nervenanhang* ? Il a été traduit en anglais par « *nerve-contact* » mais c'est un faux-sens, car *Anhang* signifie « attachement » ou « dépendance », ou si l'on veut « cramponnement ». Or, à mon avis, la dépendance (de la mère) dérive de l'instinct de cramponnement qui est la forme archaïque de la relation mère-enfant (Hermann, 1936).

Dans le livre, plusieurs références sont faites au *Nervenanhang*. Par exemple, Schreber parle de « l'élévation de l'âme ». Il évoque à ce propos un livre d'images où l'on voit une femme aux bras tendus et aux mains largement ouvertes (*gespaltet*). L'image

est censée représenter le *Nervenanhag*. Schreber admettrait probablement que l'image en question renvoie au cramponnement.

Le rôle du cramponnement est manifeste dans le *semper tantrum* de Schreber, qui, comme son hurlement, est un fait de régression. Schreber décrit sa furie régressive dans plusieurs situations. Il frappe quelqu'un, casse une vitre en jetant un couteau, etc. La contraction des muscles de l'homme en colère est une forme exagérée du cramponnement, ce n'est pas exactement le cramponnement, mais un dérivé de celui-ci.

Tout cela n'a pas beaucoup de signification en soi. Nous devons chercher d'autres évidences pour voir si j'ai raison de suggérer que l'instinct évoqué par la régression de Schreber est l'instinct de cramponnement.

Dans la suite, je ferai souvent référence à la fréquente occurrence de la « pensée duelle » dans le livre de Schreber. La « pensée duelle » est essentiellement une forme conceptualisée de la relation mère-enfant. J'en ai parlé dans mon essai « Psychanalyse et logique » (1924) et dans ma monographie sur Fechner (1926), qui, comme Schreber, souffrait de ne pas avoir eu d'enfants ni de descendants et chez qui j'ai décelé de nombreux exemples de « pensée duelle ».

Dès le début de son ouvrage, Schreber nous dit qu'il a eu deux fois des rapports sexuels avec des femmes. Pourquoi juste deux, pourrions-nous nous demander. Il parle aussi du royaume de Dieu « de devant » et « de derrière » (*forderes Gottesreich* et *hinteres Gottesreich*), qui, à leur tour se subdivisent chacun en deux parties reliées à Ariman et à Ormuzd. Autrement dit, nous sommes en présence non pas d'une double, mais d'une quadruple division. Il est impliqué dans l'histoire de deux familles, la famille Flehsig et la famille Schreber, et dans chacune de ces familles, il remonte non seulement aux parents, mais aux grands-parents et même au-delà. En dehors du langage ordinaire, il existe, dit-il, le langage des nerfs (*Nervensprache*) que les âmes possédant le *Nervenanhag* utilisent en s'adressant à lui. Il y a dans le livre un parallélisme intéressant entre lui-même et l'éternel Juif (*ewiger Jude*). Cet *ewiger Jude* n'est pas identique au Juif Ahasver, le Juif errant de la légende. Ce n'est pas Ahasver, mais un autre Juif éternel, ce qui, à nouveau, représente une étrange dualité. Il y a donc le Juif Ahasver et le Juif éternel qui ressemble à Schreber, mais ce dernier a pu « évoluer ultérieurement », en obtenant des organes sexuels féminins. Ici, nous sommes de nouveau en face d'une double dualité. Schreber a « brièvement » expérimenté l'émasculatation (*Entmannung*). Brièvement, c'est-à-dire exactement deux fois.

C'est pour la deuxième fois (*zum zweiten Male*) que quelque chose s'est produit dans le monde de son système d'illusions. Nous avons trouvé cette dualité deux fois dans le récit. « J'ai vraisemblablement trouvé bon ce système nerveux dans un autre corps à moi », écrit-il. Dans un autre corps qui était « moi ». Donc, j'existe sous deux formes, il y a un « Je » et un « Moi ». Il y a un Daniel-Paul Schreber qui n'est pas «

moi », je m'en sers uniquement pour me référer à moi-même. On disait que l'humanité serait ressuscitée, excepté deux personnes, lui-même et un prêtre jésuite.

On pourrait citer à l'infini des exemples de cette forme de pensée duelle. Mais cette dualité existe également sous d'autres formes que celles citées jusqu'à présent, telles que « moi et le Juif errant », « Daniel-Paul Schreber et une autre personne », etc. Une des formes de la pensée duelle consiste à utiliser un mot dans un sens opposé à son sens primitif. De telles dualités inversées (narcissiques) sont nombreuses dans l'autobiographie (Hermann, 1924). Schreber utilise souvent le terme *Nervenanhang* dans un sens opposé dans d'autres occasions également. Voici d'autres exemples d'interversions de sens : *Gift* (poison) pour aliment ; *Saft* (jus) pour poison ; *unheilig* (profane) pour *heilig* (sacré). Ce sont là des dualités, dont chacun des termes désigne l'opposé de l'autre. « La pensée duelle » dans sa première forme a 33 occurrences, tandis qu'on trouve 11 « dualités inverses » dans les Mémoires.

Ce que Freud appelle le « trait de décomposition » de la paranoïa est également un aspect de la dualité inversée. Le paranoïaque décompose ce qui est cohérent, alors que l'hystérique, au contraire, condense ce qui est séparé. Freud désigne par le terme de *Dublierung* (réduplication) le fait d'utiliser un même terme dans son sens primitif et dans un sens opposé à son sens primitif. Il cite Rank (1909) qui a souvent rencontré de tels cas de réduplication dans la mythologie et en parle dans son livre sur les mythes héroïques. Freud cite également des exemples de *Dublierung* dans son essai sur une névrose démoniaque au xvii^e siècle (1923). Dieu est clivé en deux et c'est ainsi que le « mal » a pu naître à côté du « bien ». Nous rencontrons cette « duplication » freudienne dans la relation de Schreber au Soleil. Freud considère le soleil de Schreber comme masculin, mais des auteurs anglais ont déjà montré que dans le système d'illusions de Schreber, le soleil est quelquefois féminin. On sait qu'en mythologie, la divinité peut être à la fois homme et femme. (Campbell, 1968.) Par exemple, Eros est aussi bien homme que femme. Nos lecteurs comprendront notre insistance sur ce fait : l'idée fondamentale de Schreber est qu'il sera émasculé (*wird entmann*) et développera des organes féminins. Autrement dit, il sera lui-même à la fois homme et femme. Tout laisse à penser que le concept mythologique dont nous venons de parler était familier à Schreber. J'y reviendrai.

La dualité en tant que *Nervenanhang* (terme qui, dans ma théorie, renvoie au cramponnement) et en termes de « pensée duelle » figure 81 fois dans les Mémoires de Schreber. Selon moi, il s'agit là de références au cramponnement, bien que, dans les Mémoires, la mère ne soit jamais directement mentionnée. Cependant, dans son interprétation audacieuse, Katan (1959) évoque la mère de Schreber qui aurait rejeté son fils.

Au même moment où Freud publia son essai sur le cas Schreber, une pathographie consacrée à un cas de paranoïa hystérique vit le jour en Hongrie (Csâth, 1912). Il s'agit d'une patiente dont le récit contient également des exemples semblables, à cette différence près que chez elle l'expression : « le bras et la main de l'Être » occupe la place que tient chez Schreber le *Nervenanhang*. Voici un exemple : « L'Être

manipule et titille avec ses mains l'organe sexuel féminin. » « L'Être donne un coup de poing sur son vagin. » « L'Être s'est annoncé en mon âme et m'a dit: "Apprends que je suis un bras de ton Dieu ... et ce bras est le second Moi de chaque personne...". »

On trouve aussi chez cette patiente de nombreuses pensées duelles. « Le Soleil a un haut et un bas. » « Je possède deux évidences. » « L'âme possède aussi tous ses organes. » « Selon l'Être, il est mon second Moi. » « Il est la Cléopâtre de l'âge moderne », etc.

J'aborde maintenant un autre aspect de la régression de Schreber. En 1927, j'ai publié un article sur la projection, article dans lequel j'ai discuté en détail du cas Schreber, et, entre autres, de ses rapports avec son père. En le relisant récemment, j'ai constaté avec un certain étonnement que si la théorie du cramponnement n'était pas encore élaborée à l'époque, le concept d'« aller-à-la-recherche » est déjà esquissé dans cet article. Nous ne pensons pas nous répéter en citant certains passages.

« Selon notre définition, la projection est un processus en rapport avec la " causation " : une cause externe se substitue à une cause interne. Des phénomènes analogues existent dans le domaine de la perception. Dans les sensations visuelles et auditives, nous ne percevons que la cause externe, il n'y est donc pas question de substitution. Mais qu'advient-il dans le cas des perceptions olfactives et thermiques, plus primitives celles-là que les précédentes ? L'odorat est " localisé " non pas à un, mais à deux endroits : à l'entrée du nez et à une source extérieure. Il nous contraint, pour ainsi dire à rechercher cette dernière, la source extérieure qui n'est pas automatiquement donnée, mais est la première responsable de la sensation. Toutefois, l'odorat comporte un véritable processus mental, celui de " l'aller-à-la-recherche " de la source extérieure réelle. Il y a là un élément de la relation de cause à effet propre à la projection, dans ce sens que nous sommes à la recherche de la cause réelle, de la cause extérieure de la sensation olfactive.

« De la même façon, la perception de la température contient également un élément de recherche, même si, dans ce cas, la recherche ne s'impose pas avec autant d'évidence. Ce qui est plus important, c'est que, dans les sensations thermiques, la distinction entre " moi " et " objet " n'est pas toujours très nette. Si je touche un objet chaud, c'est " moi " qui deviens chaud ; si je touche un objet froid, une partie de ma chaleur se transmet à l'objet, tandis que la froideur de l'objet se transporte en moi. La perception de la température peut par conséquent constituer le modèle du processus mental qui investit l'objet externe d'une qualité du Soi et le Soi d'une qualité de l'objet externe ; s'agit là d'une transposition à la fois de l'objet et du Soi. » (Hermann, 1927.)

Dans mon article de 1927, j'ai cité des passages des Mémoires de Schreber, relatifs aux sensations thermiques et olfactives. Permettez-moi d'en citer quelques exemples.

« Les miracles de la chaleur et du froid ont été et sont encore tous les jours à l'œuvre contre moi ... » « J'étais moi-même souvent obligé de chercher de la chaleur et du froid. » « En hiver, il m'arrivait de saisir avec mes mains et pendant des minutes des arbres gelés ... » (Sch. p. 171-172.) « ... Lorsque le miracle faisait que mon visage devînt brûlant et mes pieds froids, j'étais continuellement incité à dire à voix haute : " Si seulement cette damnée chaleur pouvait cesser!" » (Sch. p. 171-172.) « Il voit la fin du monde : celui-ci est recouvert de glace » (Sch. p. 85, 91). Selon Schreber, les « nerfs divins » ont la capacité de se transférer dans toutes les choses possibles ; il appelle cette capacité « rayons ». Il écrit : « On ne doit pas penser Dieu comme un Être, ... mais il faut penser à Lui comme on pense au Multiple dans l'Un et à l'Un dans le Multiple (Sch. p. 197)¹.

« Les " diables " ont ... une odeur particulièrement pénétrante, je l'ai expérimenté à plusieurs reprises ... » (Sch. p. 14). « La pièce ... se remplit d'une odeur spéciale que j'appelais " la puanteur du diable ... " » (Sch. p. 106). De nombreux passages évoquent la pourriture : « Jour après jour, heure après heure, le poison de corps et d'autres matériaux pourris ... s'accumulait sur mon corps ... plus d'une fois, je croyais que j'allais pourrir vivant, une odeur de pourri émanait de ma bouche d'une façon répugnante. » (Sch. p. 153-154.)

Dans mon article de 1927, j'écrivais encore : « Ce furètement (dans le sens de l'"aller-à-la-recherche " transféré à un niveau plus élevé du fonctionnement mental) possède son analogon dans les processus mentaux qui impliquent la recherche d'objets situés au-delà des choses tangibles. C'est ainsi que l'orientation olfactive devient le modèle d'une attitude mentale que nous pouvons appeler méfiance, tendance à dévoiler. »

On comprend que la méfiance ait joué un rôle si important dans la vie du paranoïaque qu'était Schreber. L'ouvrage tout entier de Schreber est au service du désir de dévoiler; il veut démasquer le complot qui s'ourdît contre lui. Ceci est en relation avec son sentiment de culpabilité et sa projection, basée sur l'homosexualité, comme l'a découvert Freud. Mais il y a là quelque chose de plus que l'amour envers le père, puis sa haine envers lui et la projection de ce sentiment. A mon avis, les deux types d'expériences dont nous avons parlé - l'orientation thermique et l'orientation olfactive - sont à la base de la défense projective de Schreber².

Telles sont les idées que j'ai développées dans mon article de 1927 et, avec plus de détail, dans mon livre « Le moi et le penser » (Hermann, 1929). A l'époque, j'étais surtout frappé par l'aller-à-la-recherche de Schreber, influencé par les expériences olfactives et thermiques de son enfance. Mais je ne réalisais pas que dans l'aller-à-

¹ Citations extraites de McAlpine & Hunter (1955). Les pages renvoient à l'original allemand.

² Des références à la température et aux sensations olfactives dans le contexte des illusions du patient figurent également dans le cas publié par Csáth : la patiente sentait au soleil quelque chose de dissimulé qui avait des rapports avec sa pensée : des vents glaciaux souillaient autour de ses pieds et une odeur désagréable flottait autour d'elle.

la-recherche de Schreber, un instinct était à l'œuvre. Je ne savais pas encore que l'instinct du cramponnement n'était pas isolé, mais possédait sa contre-partie qui est précisément l'instinct de recherche.

J'ai dit, au début de cet article, que le *Nervenanhang* de Schreber et les fréquentes dualités que l'on trouve dans son mémoire, sont des formes de régression qui évoquent aussi bien l'instinct de cramponnement que le narcissisme. Je peux maintenant ajouter - à mon grand étonnement, il faut le dire - que la prépondérance des expériences olfactives et thermiques est également liée à l'instinct de cramponnement par la voie de « l'aller-à-la-recherche ». Je pense que c'est en 1936 que j'ai découvert l'importance de l'aller-à-la-recherche (Hermann, 1936), mais j'en ai parlé dès 1927. L'expression existait ; mais je ne trouvais pas la place de l'aller-à-la-recherche dans la théorie des instincts.

« L'aller-à-la-recherche » conduit à un mode de pensée obsessionnel; Schreber s'interroge sans cesse sur le pourquoi des phénomènes qui arrivent; en d'autres termes, il cherche toujours des causes. « Souvent, il n'est pas facile - surtout dans le cas des sensations et des sentiments - de trouver des raisons satisfaisantes » ... (Sch. p. 229). J'ai dit ailleurs que non seulement l'aller-à-la-recherche, provoqué par la méfiance, imprimait ses traces dans le processus de la pensée, mais que ce processus de pensée lui-même contenait un élément de l'aller-à-la-recherche, la contrainte compulsive de chercher la cause. Schreber est contraint à réfléchir sur des sens et des conséquences. Il donne à ce processus de pensée un nom spécial : ce sont des pensées « *warum weil, warum nur* » (mais pourquoi donc ?) (Sch. p. 229).

Vous trouverez peut-être étrange mon insistance sur la fréquence numérique de tel ou tel phénomène, mais, à mon avis, les fréquentes occurrences d'un fait soulignent son importance. Il en est ainsi en ce qui concerne le rôle de la musique dans le cas Schreber ; à ma connaissance Freud, dans son étude, n'en parle qu'une seule fois, en se référant au médecin de Schreber qui, à propos de celui-ci, utilise l'expression *heilige Musik* (musique sacrée). Il s'agit là d'une expression employée par Schreber lui-même. Mais dans son livre, on trouve vingt-quatre remarques sur la musique; il cite des passages de *Tannhäuser* de Wagner, de *Don Juan* et de la *Flûte enchantée* de Mozart et parle du *Messie* de Haendel et de la *Symphonie héroïque* de Beethoven. Il se souvient qu'il possédait un grand nombre de partitions et de livres sur la musique et aussi un piano dans sa chambre. Il lui arrivait aussi de chanter. Il cite des textes d'opéras et semble les chanter en même temps, dit qu'il a appris des airs d'opéra par cœur. Une pensée qui le hante : « Si seulement ce maudit piano pouvait se taire ! » Il remarque qu'il n'arrive plus à jouer du piano avec aisance, car la paralysie « est descendue » sur ses doigts. Plusieurs remarques et citations montrent son profond intérêt pour la musique. Jouer du piano le soulage de son *Brüllen* (hurlement) et devient pour cette raison son passe-temps favori avec les échecs. Il appelle ces deux activités « occupations sacrées ». En même temps, il a des hallucinations : « tout en jouant du piano, je me voyais dans la pièce voisine, debout devant le miroir, en costume de femme » (p. 223). Quand il reçoit un «

estomac juif» à la place du sien, il a les mêmes sentiments que la Statue du Commandeur dans Don Juan : « *Wisse mich ekelt's der irdischen Speise* » (Sache que la nourriture terrestre me dégoûte) (p. 152).

Un air de Tannhäuser de Wagner cité par Schreber parle également de la défaillance rapide de la mémoire : « *Dichtes Vergessen/ hat zwischen heut' und gestern sich gesenkt-/All' mein Erinnern ist mir schnell geschwunden ...* » (Un oubli épais est descendu entre hier et aujourd'hui. Toute ma mémoire s'est évanouie.) Ces mots expriment le caractère fugitif du rêve qui rappelle au mélomane la nature passagère de la réalité. Schreber parle souvent de quelque chose qui *estflüchtig hingemacht* (fugitivement improvisé). Cette hallucination est peut-être surgie comme le son. Schreber sent que certaines de ses idées illusoire sont « fugitivement improvisées », en d'autres termes, elles sont « volatiles » comme les rêves³.

Freud ne fait aucune référence à la relation de Schreber à la musique, mais je me demande si un être aussi sensible à la musique ne possède pas d'autres caractéristiques mentales en relation avec celle-ci. Vous l'avez deviné : le cas Schreber peut être mis en rapport avec d'autres cas à propos desquels j'ai pu affirmer que la musique est apparentée à la perversion (Hermann, 1963, 1970). Selon ma théorie, fondée sur mon expérience clinique, l'univers des sons perturbe la perception érotique de la réalité en détournant l'instinct sexuel de la satisfaction génitale et en le drainant vers la régression par l'évocation du monde orienté vers le son de la sexualité infantile. Pfeifer (1923) affirme également que la musique fait surgir des expériences régressives infantiles.

Freud découvre des fantasmes d'homosexualité latente derrière la paranoïa de Schreber. Cette homosexualité se manifeste dans l'histoire du cas Schreber : tout en se regardant dans le miroir, Schreber accroche des bijoux de femme à différents endroits de son corps nu. C'est là où le phantasme pervers passe à l'action, remarque Freud. De plus, Freud relate plus tard (1923) que c'était au prix de cette action perverse que Schreber était capable de mener une vie normale après sa guérison temporaire. Freud n'a pas cherché à approfondir ses recherches sur la genèse de cette perversion - quant à moi, je pense que la perversion de Schreber s'enracinait dans son amour pour la musique.

Je reviendrai plus tard à la question de la musique, car je voudrais maintenant aborder un sujet plus frappant. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner les rapports de Schreber à son père. Nous pouvons maintenant aller plus loin que Freud en ce domaine : son amour pour son père se transforma en haine et en une haine projetée.

Le père de Schreber écrivit un livre intitulé : « *Das Buch der Gesundheit* » (Le livre de la santé) (D.G.M. Schreber, 1839). Ce livre fut publié trois ans avant la naissance de son fils et connut de nombreuses rééditions ; le jeune Schreber l'a certainement lu. C'était un livre illustré et Schreber pouvait par conséquent le considérer comme un livre d'images. On y lit entre autres : « Une des meilleures façons d'améliorer la

³ C'est Tibor Rajka qui a attiré mon attention sur ce fait.

santé consiste à augmenter la résistance» (celle de la peau contre la chaleur, le froid et l'air). Rappelez-vous qu'au début de cet article j'ai relié la régression de Schreber à ses sensations olfactives et thermiques. Celles-ci sont également présentes dans les principes d'éducation du père de Schreber : celui-ci insiste sur le rôle du froid, de la chaleur, de l'odorat. « S'habiller trop ... est plutôt nuisible. Or, ce défaut est plus fréquent (que son contraire) à notre époque efféminée. » « Entre sept et dix-sept ans, on peut s'entraîner à s'habiller légèrement, à se baigner et à se laver à l'eau froide. Quelquefois, on peut même faire ses ablutions avec de la neige. » « Si nous considérons le fait que nos organes sensoriels ne se contentent pas de réagir aux différentes sensations, par exemple à celle de l'air affectant notre corps, mais qu'ils exercent en outre un effet direct sur notre cerveau, nous sommes amenés à attribuer à l'odorat plus d'importance qu'on ne lui en accorde en général. » Moritz Schreber considère le nerf olfactif comme étant « particulièrement sensible » (*äußerst empfindsam*).

« Pensez qu'un Dieu habite notre corps » - tel semble être l'exergue du livre du père. Et c'est là également le résumé du système d'illusions de Schreber. Je répète : « Pensez qu'un Dieu habite notre corps. » C'est là le problème du père. Dans l'introduction à son propre livre, Schreber dit qu'il l'avait écrit parce que la question posée dans le livre de son père : « *Was bin ich, welches ist der Zweck meines Daseins und wie erreiche ich denselben ?* » (Qui suis-je, quel est le but de mon existence et comment pourrais-je l'atteindre ?) surgit spontanément en lui. Tout le livre de Schreber fils tourne autour de ces questions, celles de l'intention du Destin à propos de son existence : il pourrait, en effet, implanter dans le monde une nouvelle espèce d'hommes pour remplacer l'humanité éteinte. Telle est donc la réponse du fils à la question du père.

Grâce à Freud, nous connaissons le rapport de Schreber fils au soleil, son adoration pour cet astre. Selon Schreber, c'est là un signe de courage et de santé. Il y a aussi du respect dans son amour passionné pour le Soleil. Le père écrit : « Restez exposé au soleil aussi souvent que possible, mais pas longtemps et il ne faut pas que le soleil frappe trop fort votre tête découverte.

L'esprit humain n'est fort que si l'homme est animé de nobles intentions et éprouve un amour constant. Cette lumière éclairera son esprit et ses actes, inondera son intellect, sa volonté et ses sentiments comme le font les rayons du soleil, dispensateurs de chaleur. »

J'irai même jusqu'à dire que l'image du squelette entrevue dans le livre du père alimentait l'angoisse de castration du fils. Elle a pu, en tout cas, jouer dans son illusion de pouvoir vivre longtemps « sans estomac, sans intestins, sans vessie, voire sans poumons, avec des côtes brisées et la gorge déchiquetée ... » (p. 387). En d'autres termes, dans son fantasme, il vivait privé de ses organes internes, tel le squelette qu'il avait contemplé.

La masturbation représente un autre problème important. Le fils se plaint qu'un esprit l'accuse de se masturber. Aux yeux du père, la masturbation est un grand péché, le résultat d'une faiblesse morale. « La masturbation est un triste malheur, elle atrophie la semence vitale et détruit petit à petit la fleur et la force de l'esprit et du corps. Les malheureux qui s'adonnent à cette pratique peuvent devenir imbéciles, las de vivre et seront exposés à toutes les maladies. En particulier, ils seront atteints de malaises de la cavité abdominale, de maladies nerveuses et deviendront impuissants. » « C'est pourquoi l'éducation doit tendre dans la plus grande mesure possible à combattre le développement précoce de la sexualité et à contenir l'instinct, qui s'est déjà manifesté, dans des limites raisonnables ... Si ce malheur est constaté, un contrôle constant et sévère est nécessaire ; souvent, il faudra employer la force pour empêcher cette mauvaise inclination de se manifester. » Dans le système d'illusions de Schreber fils, celle-ci conduit au mot *entmannt* (émasculé); il devenait comme une femme, exactement comme dans sa *Nervenkrankheit* (maladie du système nerveux) dont, à l'entendre, il souffre réellement.

On peut donc démontrer l'influence du père sur le fils. Nous en avons une autre illustration dans le seul cas relaté dans le livre du père, celui d'un jeune homme qui souffrait de pensées compulsives depuis l'âge de seize ans et dont la personnalité était devenue comme celle du Possédé de la Bible. La relation de ce cas a pu également agir sur le fils, car il imaginait qu'il souffrait, entre autres, du mal du « possédé ».

Le lien entre le père et le fils est manifeste également dans l'illusion du jeune Schreber concernant l'existence d'un Dieu qui ne connaît pas l'homme. Cette caractéristique de la divinité, le jeune Schreber l'avait conçue sur le modèle du père, de son père qui, comme le note Freud, au lieu d'avoir une pratique de généraliste, se contentait de diriger un institut de gymnastique médicale. Ainsi, on peut dire que ce père avait affaire essentiellement à des instruments plutôt qu'à des êtres vivants.

Au sujet de la relation de Schreber à son père, je voudrais faire état d'un fait relevé entre autres par Ferenczi (1909). « Ajouté au respect envers l'autorité parentale, le respect pour l'homme estimable qu'est le père peut engendrer des fixations infantiles irréversibles. C'est ce que m'a montré l'analyse de deux de mes patientes, élèves de leurs propres pères. Le transfert passionnel de l'une d'entre elles et le négativisme névrotique de l'autre ont dressé des obstacles quasi insurmontables sur le chemin de leur psychanalyse. La soumission aveugle de la première et l'attitude de refus obstiné de la seconde étaient déterminées par le mécanisme psychique où s'amalgamaient le complexe envers le père et celui envers le professeur. »

A mon avis, il en était de même pour Schreber. Sa haine envers son père avait une autre source que la transformation d'un amour homosexuel en aversion. J'ai déjà rencontré ce cas dans la littérature et me suis exprimé à ce sujet, entre autres à propos de John Stuart Mill (Hermann, 1923) dont la haine envers le père allait jusqu'à des idées de suicide et de meurtre. Des garçons élevés et formés par des pères développent souvent, non seulement un complexe d'Œdipe, mais aussi un complexe qui s'enracine

dans la relation professeur-élève. Dans le cas de Mill, ce dernier complexe était nourri par des idées fixes : il se répétait sans cesse que les connaissances qu'il avait pu acquérir n'étaient pas de son fait et que le mérite en revenait à son père qui les lui avait enseignées. La haine qu'il éprouvait envers son père provenait de sa reconnaissance qui à son tour, heurtait son narcissisme. De la même façon, la haine de Schreber pour son père ne dérivait pas seulement de son complexe d'Œdipe, mais aussi comme le disait Ferenczi d'un « complexe d'enseigné » autonome. En effet, son père ne lui enseignait pas l'alphabet, mais la résistance contre le froid et la chaleur, la façon d'éduquer son odorat, le but de l'existence. Son complexe envers le père-professeur est une des sources de sa haine virulente contre Dieu.

Un problème important que je n'ai pas encore mentionné et sur lequel l'étude de Freud reste muette peut être formulé de la façon suivante : D'où viennent la peur et le désir qu'éprouvait Schreber envers les organes génitaux de la femme ? Le sexe de la femme l'effrayait, mais il aurait aimé l'avoir (transsexualité). Pour expliquer cette ambivalence, j'aurais recours à la musique. Comme je l'ai déjà indiqué, Schreber chantait. La voix chantante exprime ce qui peut être aussi le résultat d'une castration survenue à un âge tendre : une voix grave devient aiguë et, à la place de la voix d'homme attendue, on entend 'une voix de femme, d'où les idées fausses de Schreber.

Après avoir discuté certaines caractéristiques de la pensée de Schreber, je voudrais revenir rapidement sur la pensée sélective (Hermann, 1959). J'ai trouvé cette forme de pensée à trois niveaux chez Schreber. Premièrement, il est l'homme élu de Dieu et en tant que tel, il représente l'humanité tout entière. Deuxièmement : comme Dieu est confus, tout dans son environnement l'est aussi, y compris Schreber lui-même. Ainsi, un cas particulier sélectionné prend une valeur générale : tout le monde est confus. Ce sont là des applications correctes d'un axiome sélectionné, Schreber « dit la vérité » à l'intérieur de son système d'illusions, bien entendu. Mais, à un troisième niveau, il est impossible de suivre le cours de ses pensées. Il dit, en effet, qu'en touchant le bras de sa belle-sœur, il sentit les « nerfs féminins ». Il laisse entendre que cette expérience pourrait être faite par tous ceux qui ne croient pas que toutes les femmes (y compris lui, un mâle transformé en une femme) ont des nerfs comme elle. Si sa belle-sœur avait été une femme manquant de féminité, son choix pour cette expérience aurait pu avoir un sens : si elle-même a des nerfs de cette nature, c'est que toutes les femmes en ont, aurait-il pu dire. Mais on ne comprend pas pourquoi il a choisi cette femme authentique pour démontrer son évidence : touchez donc le bras de ma belle-sœur et vous toucherez les nerfs dont toutes les femmes - et moi aussi, par conséquent - sont pourvues.

Me plaçant à l'intérieur du système d'illusions de Schreber et en acceptant son raisonnement erroné, je pourrais dire que la castration transforme le masculin en féminin par la musique. La musique sacrée - *heilige* - étend la castration à toute chose. Si la musique peut déterminer un changement dans la voix, transformant la

voix grave en voix aiguë, c'est-à-dire si elle peut transformer le masculin en féminin, c'est qu'elle peut le faire dans tous les domaines.

Pour résumer : j'ai essayé de démontrer que Schreber avait subi une régression, que ses sens étaient dominés par la régression, que dans sa maladie, il s'opposait à son père; que la musique avait joué un rôle à la fois dans la genèse de ses fantasmes homosexuels et de sa perversion. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, découle directement de l'histoire du cas Schreber. Ce que je vais dire maintenant, va au-delà du cas proprement dit ; c'est si vous voulez, mon propre fantasme.

J'ai parlé de la haine de Schreber pour son père. Cette haine s'explique en partie par la conviction de Schreber selon laquelle Dieu n'aime pas le vivant, il n'aime que le mort. Freud lui-même a insisté sur ce point. L'idée peut-être vous est-elle venue que ce Dieu était Osiris. Or, ce nom signifie la puissance des yeux, l'ardeur, le rayonnement de l'œil. « La puissance et l'ardeur des yeux » peut à son tour signifier plusieurs choses. Je fonde mon interprétation sur le rapport entre le Soleil et l'œil dont parle Freud dans son étude sur Schreber, à propos de la mythologie. Il existe un pouvoir de l'œil que nous ne remarquons généralement pas et qui est, de ce fait, réprimé. Dans un de mes ouvrages, je traite du sens des yeux luisants (Hermann, 1943). A la lumière artificielle, une lueur rougeâtre peut apparaître dans les yeux d'une personne adulte, mais c'est dans ceux des enfants que cette lueur apparaîtra le plus souvent. C'est là un phénomène qui m'est familier ; j'ai vu cette lueur dans les yeux de mes propres enfants ; elle apparaît aussi dans des photographies en couleurs prises avec un flash. On peut donc dire que l'œil a un pouvoir qui l'apparente au soleil. Osiris, le pouvoir dans l'éclat des yeux, était à l'origine le dieu du Soleil, avant d'être mis en pièces. Petô (1969) écrivit un article sur la signification de l'œil dans la formation du Surmoi. Dans cet article, il mentionne mes constatations au sujet des yeux luisants et affirme que certains patients, terrifiés par un œil luisant, souffrent en même temps de la peur d'être déchiquetés. C'était sans doute l'œil du chat, du tigre ou du lion qui était à l'origine de cette peur du déchirement. Osiris n'était pas seulement le dieu du Soleil, il fut aussi, comme je l'ai dit précédemment, anéanti et mis en pièces. Rappelons ce que j'ai dit au sujet de Schreber qui, pendant un certain temps, avait cru vivre « sans ses organes internes ». C'est là une variation de l'écartèlement : les organes internes, plus que le corps tout entier, sont découpés.

Le dieu Osiris fut d'abord écartelé, ensuite les diverses parties de son corps furent réunies à nouveau et il fut rendu à la vie, non pas en tant que Dieu du Soleil, mais comme celui de l'Enfer, de l'empire de la Mort. J'ajoute qu'en rassemblant les différentes parties de son corps, on ne retrouva point son pénis ; il devint donc un dieu émasculé. C'était aussi le Dieu du Nil à qui l'on attribuait des seins pendants, taris. En Égypte, le mort avait une épreuve à subir : son corps était mis dans une balance pour voir s'il avait vécu d'une façon honnête et décente. A en juger d'après

le poids de son cœur, Osiris ne se souciait pas du vivant, il ne s'intéressait qu'au mort. Le mort purifié était identifié à Osiris⁴.

*

*Nous avons appris, pendant que *Patio n ° 2* était sous presse, le décès d'Imre Hermann survenu à Budapest le 22 février 1984, à l'âge de 95 ans.*

*

⁴ Ceci est à confronter avec le cas publié par Csáth (1912) : « Des millions et des millions de bras, semblables à ceux de votre corps, partent d'un tronc commun qui est le Soleil... Sa partie supérieure est le Doleim. Il est ardent, brûlant et les âmes de la Mort vivent dans ses rayons. • « Les bras (rayons) invisibles du Soleil partent de sa partie inférieure et froide. Ses millions de bras avec à leur bout des têtes ne sont rien d'autre que la combinaison de rayons invisibles. • Cette image n'est pas éloignée du mythe égyptien. A l'époque de Tutankhamon, le soleil était souvent représenté sous la forme d'un globe ardent au-dessus de la tête du Pharaon avec des rayons terminés en petites mains. (Descroches-Noblecourt, 1963).

BIBLIOGRAPHIE

- F. BAUMEYER (1956), « The Schreber Case». *Int. J. Psycho-Anal.*, 61-74.
- J. CAMPBELL (1968), « The Hero with a Thousand Faces», Princeton, Princeton University Press.
- G. CSÁTH (1912), « Egy elmebeteg no naplôja » (Le journal d'une malade mentale), Budapest, Magvetô.
- C. DESROCHES-NOBLECOURT (1963), « Life and Death of a Pharaon : Tutankhamon », New York, Graphic Society.
- S. FERENCZI (1909), « Introjektion und Übertragung », *Bausteine zur Psychoanalyse* 1, 9-57.
- S. FREUD (1911), « Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa », *G.W. VIII*, pp. 239-230. ,
- S. FREUD (1923), « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle ». *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.
- I. HERMANN (1923), « Wie die Evidenz wissenschaftlicher These entsteht », *Imago*, 9, 393-390.
- I. HERMANN (1924), « Psychoanalyse et logique », Paris, Denoël, 1978.
- I. HERMANN (1926), « Gustav Theodor Fechner » dans *Parallélismes*, Denoël, 1980.
- I. HERMANN (1927), « A lelki projekciè » (La projection psychique), *Gyogyászat*, 67, 1-12.
- I. HERMANN (1929), « Das Ich und das Denken », Leipzig, Wien. Traduction française dans *Psychoanalyse et logique*, Paris, Denoël, 1978.
- I. HERMANN (1936), « Sich-Anklammern, Auf-Suche-Gehen », *Int. Z. Psa.*, 22, 349-370.
- I. HERMANN (1943), *Az ember ôsi ôsztônei*, Budapest, Pantheon. Traduction française : *L'Instinct fital*, Paris, Denoël, 1972.
- I. HERMANN (1959), « A kivàlasztàsos gondolkodàs pszichológija és pszichopathológiája », *Pszich. Tan.* 2, 345-353. Traduction française : « La fonction du choix dans la pensée : sa psychologie et sa psychopathologie », dans *Parallélismes*, Paris, Denoël, 1980.
- I. HERMANN, « Nemi perverziè és zeneiség », *Magyar Pszichologiai, Szemle*, 20, 138-142 (Perversion sexuelle et musicalité).
- I. HERMANN, *Perversionen und Hörtoelt*, *Psyche*, 24, 827-840.
- C. G. JUNG (1912), « Wandlungen und Symbole der Libido », *Jahrbuch Psa. u. Psychopath. Forschungen*, 3, 207.
- M. KATAN (1949), « Schreber's delusion of the end of the world ». *Psychoanal. Q.* », 18, 60-66.
- M. KA TAN (1959), « Schreber's hereafter », *Psychoanal. Study Child* 14.
- M. KATAN, « Childhood memories as contents of schizophrenic hallucinations and delusions », *Psychoanal. Study Child* 30.
- H. KESS (1956), « Der Gottesglaube im alten Ägypten », Berlin, Adad. Verl.
- I. McALPINE & R. A. HUNTER (1955), *Schreber. Memoirs of my Nervous Illness*, Cambridge, Mass., Robert Bantley.
- W. G. NIEDERLAND (1965), « Schreber: father and son », *Psychoanal. Q.* 28, 151-169.

- A. PETÔ (1969), « Terrifying eyes : a visual superego forerunner », *Psychoanal; Study Child* 24.
- S. PFEIFER (1923), « Musikpsychologische Probleme », *Imago* 9, 453-462.
- O. RANK (1909), « Der Mythos von der Geburt des Helden », Wien.
- D. G. M. SCHREBER (1839), *Das Buch der Gesundheit*, Leipzig, H. Fries.
- D.P. SCHREBER (1903), « Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken », Leipzig, Oswald Mutze.

Nous disposons enfin d'une traduction française de Zur Auffassung der Aphasien, cet écrit de 1891 où Freud frayait les premières voies de sa conception du langage, à l'occasion d'une discussion approfondie des différentes conceptions neurologiques des aphasies. Sous le titre de Contribution à la conception des aphasies, les P. U.F. viennent en effet de publier la traduction qu'en a faite Claude van Reeth, accompagnée d'une préface de Roland Kuhn.

Jacques Nassif a bien voulu nous confier ici le texte français de la préface qu'il avait écrite pour la traduction italienne de cet ouvrage de Freud, parue en 1980 chez Sugar Co Edizioni, à Milan. Jacques Nassif y reprend certains des points développés ailleurs dans son livre : Freud, l'inconscient (Editions Galilée, 1977), en montrant le rôle qu'a joué La conception des aphasies dans la genèse de la pensée freudienne et dans la naissance de la psychanalyse.

PRÉFACE À LA TRADUCTION IT ALIENNE DE
ZUR AUFFASSUNG DER APHASIEN

Jacques Nassif

*« Chaque fois que ton dieu t'ordonne de parler
Le silence se meurt dans un soupir de rose
Et le rouge attendri ne cesse de pleurer
Voyant les mots sortir de ta bouche charnelle
Comme un vol de pigeons que le clocher libère
Mais qui retombe lourd de plumage et de sang. »*

F. G. Naffah

(La description de l'homme, du cadre et de la lyre)

*« Je suis convaincu que si on ne voyait pas les gens remuer
les lèvres, on ne saurait pas qui parle dans une société,
aussi peu qu'on saurait quel est l'objet réel dans une
parfaite chambre à miroirs. »*

Lichtemberg

(Aphorismes)

Il ne s'agira ici que d'une présentation. Comme au théâtre, quand on annonce des personnages.

A ceci près que le sujet est dans la tête. Et que c'est en lisant ce livre qu'on pourra les voir évoluer.

Sur quelle scène ? Celle du discours neurologique ; et pour raconter quelle histoire ? Celle de l'aphasie, telle que l'avaient pensée les « meilleurs cerveaux de la neuropathologie allemande et étrangère, des gens comme Wernicke, Kussmaul, Lichtheim et Grashey, Hughlings Jackson, Bastian et Ross, Charcot et d'autres » ...

Ces noms ne vous disent pas grand-chose ? Aucune inquiétude. Ils ne représentent que les meubles. Les personnages que je dois annoncer, ce sont les concepts d'une science dont Freud aura été le seul à savoir nommer le fondateur.

Parmi tous ces noms qui viennent ici dans le désordre, il y a, en effet, H. Jackson, celui justement dont Head et Goldstein se déclareront les héritiers, trente ans plus tard.

Trente ans de gagnés, grâce à Freud, pour le discours psychanalytique, alors que son texte, pour les neurologues en 1891, aura été coup d'épée dans l'eau.

Et pour les psychanalystes ? Peut-être pas ; mais, à coup sûr, à leur insu, eux qui commencent à peine à se ressouvenir de l'existence de ce texte, resté jusqu'à présent dans la nuit du pré-psychanalytique.

Replongeons-nous un instant dans cette nuit, avant que soient frappés les trois coups, puisqu'elle désigne aussi bien ce lieu où advient le psychanalyste, non pas grâce à des hommes de science, mais de par la grâce du psychanalysant.

Le noir où était plongée l'assistance, avant que Freud ne tire les rideaux sur cette « autre scène » et sur le praticable qu'il a pu y dresser, c'était celui du « langage intérieur ». Or, ce personnage-fantôme, le premier que j'introduis, c'est précisément celui dont les neurologues ont eu raison de s'inquiéter, à l'orée de leur science, lorsqu'ils se demandaient si des aphasiques moteurs, seulement capables de prononcer des « restes verbaux », souvent constitués d'une « vigoureuse insulte » (le fameux « crénom » de Beaudelaire en 1866) étaient encore doués de langage intérieur, ce fil en aiguille qui fait la trame de nos rêves et dont le praticable est précisément censé produire la réplique.

Ce n'est donc pas seulement par un hasard de la biographie de Freud que son premier grand texte théorique concerne la « compréhension des aphasies ». C'est parce que Freud s'est rompu à l'écoute du langage, en clinicien du discours aphasique, qu'a pu être fondée la psychanalyse comme « clinique de l'audible », si ce n'est pas forger un concept contradictoire.

Il faut rappeler à ce propos qu'en l'absence de l'appareil technologique dont dispose la médecine moderne, c'est uniquement par l'autopsie qu'étaient corroborées ou infirmées des hypothèses concernant le siège ou la nature de la lésion. Or, ces hypothèses étaient soutenues à partir d'une simple analyse du discours des aphasiques, si bien qu'on n'aurait pas tort de comparer la finesse de cet outil théorique à la capacité démonstrative des géomètres comme Pappus ou Pascal, avant que l'algèbre des Arabes ou de Descartes ne vienne énormément simplifier le travail, au point de rendre caduque la géométrie, comme discipline autonome, ou aussi bien la clinique neurologique, comme déduction de l'appareil mental, à partir des différents effets de ses dysfonctionnements.

Ce simple rappel permet d'allumer les feux de la rampe. Ici, j'engage le spectateur, s'il n'est pas nécessairement féru de neurologie, à ne pas se laisser impressionner par l'aridité du décor. Qu'il ne s'agisse pas dans ce livre, d'une pièce de musée susceptible d'intéresser seulement les historiens de la médecine ou les archéologues de la pensée freudienne, c'est là précisément ce dont je vais tenter de le convaincre,

étant persuadé qu'une compréhension aveugle est à la limite souhaitable, alors qu'un savoir trop documenté ferait rater l'essentiel.

A savoir qu'à l'insu de Freud même, une structure peut se déduire du fonctionnement de l'appareil à langage, tel qu'il est construit à partir de l'isolement des différents troubles du langage, mais surtout que cette structure fait de « l'appareil à langage » l'envers de « l'appareil psychique », tel qu'il est présupposé à partir du moment où sont isolées des « formations de l'inconscient ». Or, l'enjeu de cette approche n'est pas mince : il s'agirait de reconnaître et de situer la méconnaissance par Freud de ce que l'inconscient qu'il a pourtant découvert, a pour condition le langage et serait même « structuré comme un langage », axiome dont Lacan a fait le point de départ et la pierre de touche de tout enseignement correct de la psychanalyse.

Mais cet enjeu ne saurait apparaître dès le lever de rideau. S'il fallait visualiser les choses, comme y invite ma métaphore, je dirais que le spectateur va assister durant les quatre premiers chapitres au démontage, patient et systématique, d'un appareil dont on va isoler chacune des pièces, dont on va analyser tous les rouages de chaque articulation, jusqu'à se donner les moyens de le recomposer, en le simplifiant, dans sa structure, pour démontrer qu'il faut le rendre plus adapté à des tâches se révélant plus complexes.

En effet, le point de départ de l'intrigue se situe dans la dispute suscitée par Freud entre deux personnages principaux : le « langage spontané (*Spontan Sprechen*) et le « redire-après » (*Nach Sprechen*). Or, notons bien que ce sont les prédécesseurs de Freud, confondant leur modèle d'expérimentation avec le domaine où il avait cours, qui ont pensé pouvoir distinguer ces deux champions. Il suffit de se montrer un adepte du schéma de dissolution fonctionnelle de Jackson pour démontrer que cette distinction est artificielle. Car la perte du redire-après entraîne toujours celle du langage spontané ; et il n'existe pas de cas où le langage spontané soit conservé, alors que le redire après serait impossible. Même si le langage proféré reste le produit d'une interaction entre la prétendue spontanéité d'un sujet et la supposée reprise du code imposé par un autre, il n'y a pas lieu de dissocier au départ ces deux orientations : sur la scène, le langage restera, comme Janus, bifrons.

En revanche, même si on attribue à ce personnage une double face, il faut bien admettre qu'il est comme un cyclope : il n'a qu'un œil, puisque, là où toutes les fonctions sensorimotrices sont bilatérales, le premier fait auquel les neurologues ont été confrontés, lorsqu'ils ont cherché à localiser les différents centres du langage, c'est celui de l'unilatéralité du territoire du langage. Freud va très loin dans ce sens, puisqu'il écrit que le « territoire du langage n'a pas de voies afférentes ou efférentes s'étendant vers la périphérie et qui lui soient propres », étant donné que « le caractère bilatéral de l'excitation n'a pas de signification physiologique dans l'effectuation de l'association de langage ».

Si j'insiste là-dessus, c'est parce que le spectateur devrait vite s'apercevoir que c'est précisément sur cette base que les différents personnages que je vais maintenant introduire vont travailler à fabriquer un appareil à langage, le rôle que joue sur une scène classique (celle de l'esthétique transcendantale, pour fixer les idées) la différence entre cour et jardin devant être occupée par la différence entre acteur et spectateur, c'est-à-dire entre émetteur et récepteur du message, qui, rassurez-vous, seront représentés sur scène par Janus lui-même.

Je voudrais cependant aider le spectateur à se retrouver, lui aussi, acteur, même dans le noir de sa lecture aveugle d'un texte, par ailleurs déjà lui-même obscur. Mais, de même qu'on ne lit pas impunément un livre de sorcellerie, on ne lit pas sans risque un écrit sur l'aphasie. Freud, quant à lui, pour se remettre d'avoir écrit cette somme, exhaustive pour l'époque, du savoir dont on disposait concernant les troubles du langage, n'a pu obtenir de guérison qu'en se jetant à corps perdu dans une pratique du langage qui se voudrait, comme il a osé le dire, « association libre ». Je vous aurai prévenu.

De ce passage, il ne pouvait pas ne pas rester de traces. Le personnage que j'introduis maintenant est véritablement le diable, puisque, comme lui, insaisissable et omniprésent, résidu et pierre d'angle de tout le système : je veux parler d'un « trouble sans lésion », à désigner du terme de « paraphasie » et qui, fonctionnant comme « prototype normal du pathologique », reste possible même si l'appareil est intact, à telle enseigne que la « paraphasie observée chez les malades ne se distingue en rien de la confusion et de la déformation des mots que le bien portant peut constater chez lui-même en cas de fatigue, d'attention divisée et sous l'influence d'affects perturbateurs, chose qui arrive si souvent à nos conférenciers et qui rend leur écoute si pénible ».

Il est visible à l'œil nu que nous avons ici affaire à l'ancêtre du « lapsus », en tant qu'acte manqué/réussi, et à ce titre, en tant que formation de l'inconscient. Mais l'important n'est pas de le reconnaître avec l'œil de l'archéologue. Un spectateur qui voudrait se montrer à la hauteur du spectacle qu'on lui propose, devra aussi bien mesurer ses effets, en sachant le retrouver à l'œuvre dans les différents moments de la pièce où il sert non seulement à détruire l'appareil des neurologues, mais aussi à faire virer l'appareil à langage du côté de la prise en compte des effets de sujet. Les choses ne vont-elles pas au point que Freud, pour expliquer la rémanence de telle ou telle modification en forme de « reste de langage » chez des aphasiques moteurs, se mette en scène lui-même pour la première fois ?

Cette occurrence a, en tout cas, échappé, à ma connaissance, à la fureur des biographes. Elle vaut d'être citée : « Je suis tenté d'expliquer la rémanence de cette dernière modification par l'intensité qui la caractérise, quand elle se produit au moment d'une forte excitation intérieure. Je me souviens m'être cru par deux fois en danger de mort ; et chaque fois, la conscience du danger survint très brutalement. Dans les deux cas, je pensais : « Maintenant, c'est la fin ! » et, alors que mon langage intérieur ne s'accompagne habituellement que d'images sonores très indistinctes et

de sensations à peine plus distinctes des lèvres, au cours du danger, j'entendis ces mots comme si on me les hurlait à l'oreille et je les vis en même temps imprimés sur une feuille de papier qui voletait dans les airs. »

Eh oui ! Comme on dit dans notre langue, il n'y a pas lieu de « crâner », même et surtout quand on ouvre cette boîte, pour essayer de voir comment ça fonctionne, là-dedans. Ce livre ne fait pas cent pages, mais il faut y aller à petits pas et sans craindre de jouer du projecteur, pour mieux dessiner les perspectives.

Un des premiers découpages qui s'imposent à partir du moment où langage spontané et redire-après se révèlent indistinguables, c'est celui du champ des aphasies par rapport au registre des amnésies. Il va de soi pour Freud que parler n'est pas se ressouvenir.

Il n'en reste pas moins que le prisme tendu par l'appareil à langage aux excitations sensorielles transforme celles-ci en images mnésiques, toujours obligatoirement au nombre de quatre pour chaque représentation de mot : les images sonores, kinesthésiques, de lecture et d'écriture.

Ne nous alarmons pas trop vite de la contradiction, et résumons plutôt la situation, telle qu'elle se dégage du fait que le rapport à établir entre la lésion et l'inhibition d'une fonction est radicalement bouleversé, à partir du moment où intervient un appareil à langage, à penser comme devant s'articuler avec un territoire du langage, lui-même unilatéral. Certes, ce sont trois fonctions neurologiques (les éléments acoustique, kinesthésique et optique) qui concourent obligatoirement pour que l'appareil à langage produise, en combinant ces quatre images mnésiques, une représentation de mot. Mais la lésion, elle, ne peut se situer qu'à l'intérieur, à la frontière ou à l'extérieur du territoire du langage qui sous-tend le fonctionnement de l'appareil. Or, ce que découvre Freud, c'est que les lésions susceptibles de produire une aphasie se situent obligatoirement à la frontière de ce territoire, là où l'unilatéral du langage vient s'articuler avec le bilatéral du sensori-moteur. En revanche, une lésion qui se situerait à l'intérieur de ce territoire n'a pas nécessairement un effet pathologiquement assignable et qui puisse porter le nom bien précis d'aphasie. Enfin, une lésion située à l'extérieur de ce territoire laisse intact le fonctionnement de l'appareil à langage proprement dit, même si elle produit un trouble dans la reconnaissance des objets, pour lequel Freud est obligé de forger un terme nouveau (celui d'agnosie), dont il serait quand même temps qu'on lui reconnaisse la paternité, tout en s'apercevant des conséquences qu'entraîne son introduction.

Mais d'abord il faut redresser la perspective où son usage actuel reste pris, quand on oublie le contexte qui a permis de le forger et qu'on l'associe aux « apraxies » qui ne sauraient nous intéresser ici le moins du monde. Freud distingue très précisément l'agnosie de l'« asymbolie », mot qui existait déjà, mais avec lequel on désignait justement le trouble dans la reconnaissance des objets. Freud déplace la perspective, estimant que « seul le rapport entre représentation de mot et

représentation d'objet mérite l'appellation de symbolique » et constatant à ce titre que l'asymbolie est le trouble le plus commun, qu'il soit directement consécutif à cette lésion située à l'intérieur du territoire du langage ou indirectement à n'importe quelle lésion, le lien symbolique étant la partie la plus fragile de l'association de langage.

Il importe tout de suite de tirer les conséquences de ce pas décisif. D'abord, le principe de Broussais n'est plus qu'en partie applicable dans le champ des procès de langage, non seulement parce que l'asymbolie est possible quel que soit le site de la lésion, mais aussi parce que cette asymbolie peut fort bien constituer la matrice de toute paraphasie, comme effet de sujet. Autrement dit, que ce soit sur le versant métaphorique ou métonymique, la parole sera toujours susceptible d'engendrer des monstres.

Quant aux conséquences de l'introduction du concept d'agnosie, elles ne sont pas moins décisives. Le fait que le rapport entre objet et représentation d'objet ne soit pas à classer dans l'ordre du symbole est à mettre en relation avec tout un travail d'élucidation des postulats de la psychologie classique, puis de destruction de ces mêmes postulats. Ils sont au nombre de trois, celui d'« impression », celui de « fibre » et celui des « lacunes fonctionnelles ». Il en résulte que l'objet n'est plus perçu par le biais d'une fibre, à l'instar du tuyau optique, qui en convoierait l'image sans la modifier de la périphérie externe jusqu'à une surface d'enregistrement sur laquelle le nouveau aurait besoin d'espace vierge pour pouvoir s'inscrire comme nouveau. En effet, la représentation d'objet n'est rien de plus qu'un complexe d'associations, et l'objet, quant à lui, si tant est qu'il produise un nombre indéfini d'impressions, ne saurait être connu en chair et en os dans la perception, mais seulement reconnu à travers le réseau fini des associations entre images de la représentation de mots. Quant à l'enregistrement du nouveau, il ne suppose aucune lacune fonctionnelle ; il entraîne seulement la nécessité pour la chaîne constituée par le réseau de l'ancien, de pouvoir se doter de ce que Freud isole, dans le contexte de l'acquisition d'une langue nouvelle, comme étant la « super-association », terme dont nous verrons incessamment la portée.

Mais, si l'on m'a suivi jusqu'ici dans le jeu que j'ai retracé, des personnages pour détruire un appareil et en reconstruire un autre, il me reste à exhiber le schéma d'articulation entre les différentes pièces que j'ai pu isoler. A cet effet, Freud, à plusieurs reprises, fait intervenir un schéma de dissolution qu'il emprunte à Bastian. Je me contente de faire ici communiquer la catégorisation topologique des troubles avec l'étagement des dissolutions de l'appareil. Si l'asymbolie apparaît comme le maillon le plus faible de la chaîne, c'est parce qu'elle est provoquée par une lésion située à l'intérieur du territoire du langage, pour peu que soit atteint le niveau d'une stimulation, dite volontaire, en ce qu'elle permet effectivement au sujet de s'imaginer qu'il peut produire un signe. L'aphasie, quant à elle, est liée à un niveau de dissolution moins fragile, celui où le fonctionnement d'un centre, situé à la frontière du territoire du langage, apparaît comme solidaire du fonctionnement de

tous les autres, niveau qui, à ce titre, est désigné comme celui de la stimulation par association entre les centres. Enfin l'agnosie, qui est, en tout cas, à penser comme un trouble indirect du langage, du fait de la non-reconnaissance des objets, apparaît comme liée à l'atteinte la plus poussée, celle où le centre ne réagit même plus à une stimulation, dite sensible directe, mais cela, du fait d'une lésion située à l'extérieur du territoire du langage.

Jusqu'à présent, il a suffi d'allumer quelques projecteurs, pour que ces personnages, et les familles auxquelles ils appartiennent, apparaissent, se laissant, dans le texte, voir à l'œil nu. J'en viens, ce qui me ferait parler d'intrigue, à ce qui se noue, du fait de l'existence de tels personnages, dans l'inapparent du texte de Freud; un non-thématisé qui opère, cette fois, moins dans le champ propre à la neurologie, qu'au sein même du champ dit freudien, partout concerné, dès lors qu'il s'agit du langage.

Je pense que le lecteur, s'il veut bien me suivre, pourrait alors réarticuler le texte de Freud autour de certains nœuds permettant de regrouper la plupart des fils qui font bouger les marionnettes que deviendraient ainsi ces personnages auxquels nous avons eu affaire jusqu'ici. Loin de pouvoir en si peu de place défaire ces nœuds, je me contenterai d'indiquer les points du texte où le lecteur, aussi aveuglé que je le souhaite, pourra, en tâtonnant, être convaincu de leur existence.

Le premier relie les différentes occurrences du terme de « super-association », soit, d'abord, à propos d'une « acquisition nouvelle », qu'elle concerne les sons d'une langue étrangère ou l'alphabet grec ou hébreu ou même l'écriture du langage musical, soit, ensuite, à propos du rapport qui s'établit lors de l'apprentissage de la lettre, entre les sons du dialecte et la correction de l'écrit, soit, enfin, celui supposé, lors de l'apprentissage de l'écriture, entre les lettres imprimées et manuscrites.

Une fois ces fils réunis, quels personnages vont voir leur autonomie passer de l'indubitable à l'illusoire, comme des marionnettes qui donnent d'autant plus l'impression qu'elles n'en font qu'à leur tête, qu'elles sont reliées à des fils nombreux et fins ?

Il apparaît d'abord ainsi que ce concept de « super-association » a été choisi pour désigner ce fait que, toute séquence de l'appareil à langage devant se constituer en message susceptible d'être compris, chaque représentation de mot doit non seulement associer les différentes images dont elle est constituée, mais aussi, en une sorte de reconstruction étagée, super-associer un ordre de sons ou de lettres qui sera dit primaire ou ancien, avec le nouvel ordre impliqué par l'effectuation de chaque séquence du langage spontané. .

Or il découle de ce fait, si l'on maintient à tout prix le refus de voir le fonctionnement du langage dépendre d'un recours au mnésique, serait-ce pour attester qu'on ne redit pas, lorsqu'on innove, qu'il devient nécessaire pour tout appareil à langage d'être intrinsèquement lié à un autre appareil à langage ; dont il dépend au départ pour son apprentissage, incarné qu'il serait alors dans une voix

extérieure, dont il se passe par la suite, en l'intégrant à lui-même sous la forme de ce langage intérieur que je vous ai présenté d'entrée de Jeu.

C'est dire que nous aurions ici à peine affaire à une métaphore, le rapport entre les mouvements de la marionnette et les doigts du montreur étant à relayer par la prise en compte du fait, relevé par Freud, que lorsqu'une séquence est spontanément formée par un appareil à langage donné, elle est nécessairement répétée par l'autre appareil auquel il est accouplé, aux fins d'assurer la grammaticalité de cette séquence, de même que « nous répétons pour nous-mêmes les mots entendus », comme si nous devions les prononcer, pour pouvoir les comprendre.

Mais, si c'est par le biais de cette super-association qu'il est avéré que le spontané du discours finit par intégrer la dimension de l'Autre d'après lequel il redit, le lecteur ne pourra pas s'empêcher, en tâtonnant à travers ces fils du texte, de tomber sur un autre nœud. Car il suffit, pour s'apercevoir qu'il tient, de tirer les conséquences ultimes de l'introduction de ce terme d'appareil. Freud était, en effet, quelqu'un de tout à fait capable de s'apercevoir que ni le sujet, en tant qu'émetteur, ni l'autre, en tant que récepteur, ne peuvent faire du langage un outil de parole (du côté moteur) ou un instrument d'écoute (du côté sensoriel) dont ils pourraient se rendre les maîtres, puisqu'ils sont tous les deux à la fois posés et contre-distingués par le fonctionnement d'un appareil, précisément.

Or, user d'un tel terme, c'est accorder à chaque opération du langage un « support kinesthésique », comme s'exprime Freud, c'est-à-dire, admettre qu'elle suppose un double mouvement d'action et de rétroaction. Si on relit, à partir de ce nœud, la description de l'apprentissage, on s'aperçoit, par exemple, que Freud privilégie, afin d'obtenir que la production et la compréhension des séquences du langage deviennent les deux faces indissociables d'un même procès, une cellule de base où des segments acoustiques et kinesthésiques s'organisent autour d'un chiasma d'actions et de rétroactions, alors que l'intervention subséquente de la lettre, lue ou écrite, passe par un circuit de rétroaction jamais autonome par rapport à l'acoustique.

Mais cette intrication va encore plus loin, puisque, à mesure que l'apprentissage progresse, cette action et cette rétroaction s'enveloppent pour former une chaîne qui va du proféré à l'entendu, mais où il est palpable que ses différents maillons sont constitués par des points où un segment de rétroaction peut justement venir à manquer. Que la chaîne s'arrête en ce point, et une paraphrasie ne saurait manquer d'advenir.

Mais l'appareil s'organise alors pour éviter ces effets de sujet, en gardant toujours un segment de rétroaction disponible, afin de permettre soit la répétition du mot pour lui-même, ce qui est censé éviter la métaphore, soit la rétention des associations, ce qui est censé éviter la métonymie, puisque cette rétention obtient ou la correction du mot précédent ou l'innovation du mot suivant, jusqu'à ce que le sens se complète.

Nous approchons ainsi tout doucement du point de plus grand enchevêtrement des fils de la marionnette, celui où va se déceler le nœud le plus décisif.

Freud propose, en effet, à la fin de son livre, une sorte de regroupement des différentes catégories de troubles du langage, tels qu'il les a redéfinis, autour de chacune des fonctions acoustique, optique et kinesthésique. Or, si vous fermez assez les yeux pour substituer les lettres A, B et C à chacun des trois niveaux de dissolution, et les chiffres I, II, III à ces fonctions qui réinsèrent l'appareil dans l'ordre du sensori-moteur¹, vous serez aussi étonnés que j'ai pu l'être de constater qu'une structure, à entendre au sens précis d'un réseau d'implications, peut se déduire des enseignements de la clinique de l'audible.

On peut l'énoncer de la façon suivante : I (A -f+ B - C) c'est-à-dire : pour ce qui est de l'élément acoustique, la perte de la stimulation volontaire n'entraîne pas celle de la stimulation entre centres ; mais la perte de celle-ci entraîne aussi bien celle de la stimulation sensible directe. Puis : II (x & B ++ C ni C ++ B) donc, pour ce qui est de l'élément optique, il n'y a pas de stimulation volontaire, mais la perte de la stimulation entre centres n'entraîne pas celle de la stimulation directe, et vice versa. Enfin : III (A _ . B ++ C), soit, pour ce qui est de l'élément kinesthésique, la perte de la stimulation volontaire entraîne celle de la stimulation entre centres, mais la perte de celle-ci n'entraîne pas celle de la stimulation directe.

Il suffit, si on tient ces fils ensemble, de comparer I et III, pour s'apercevoir, les destins de B et C étant liés dans l'un et ceux de A et B étant liés dans l'autre, que le niveau B de l'association entre centres fonctionne comme la plaque tournante de l'appareil, celle où les différentes images de la représentation de mot viennent s'articuler entre elles et avec les différents niveaux de la super-association. En revanche, si le destin de A en I et de C en III n'est pas lié à celui des deux autres, c'est parce que le fonctionnement du moteur à parler ne peut jamais être considéré comme indépendant de la machine à symboliser qu'il met en acte.

Cela revient à dire que la kinesthésie de l'appareil est de part en part signifiante, que ce soit pour activer les circuits de la rétroaction au niveau A, aux fins d'éviter les effets de sujet, ou pour permettre le couplage de l'appareil en question avec son autre, au niveau C, puisque, sur le plan kinesthésique, « l'excitation périphérique est aussi une association », comme on peut s'en convaincre, pour peu qu'on se souvienne de ce que la périphérie qui vient stimuler directement cet élément kinesthésique est déjà du langage, qu'il s'agisse du langage étiré dans le temps pour être entendu ou du langage étalé dans l'espace pour être lu.

Mais, si aveugle et tâtonnante que se veuille la lecture que je propose, vient un moment où il n'est plus nécessaire d'ouvrir les yeux pour y voir comme en plein

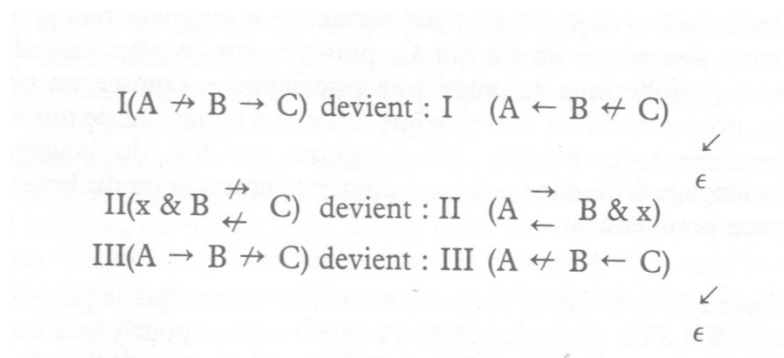
¹ Soit : I, acoustique ; II, optique; III, kinesthésique; A, stimulations volontaires; B, stimulations par association entre les centres ; C, stimulations sensorielles directes.

jour : c'est quand on rêve. Or, d'où est venue la constitution du rêve en objet théorique ou même en modèle d'interprétation de la pathologie du sujet, sinon de la possibilité qu'a fournie à Freud cette tentative de déduction systématique du fonctionnement de l'appareil à langage ?

Car il suffit d'écrire, comme je l'ai fait, que l'élément optique ne comporte pas de niveau A, pour avoir envie de se demander ce qu'il en serait d'un appareil où la stimulation dite volontaire serait restituée à cet élément même. C'est précisément ce qui a lieu dans le rêve. Mais, si le nœud que nous tenons est effectivement celui d'une structure, on ne saurait modifier un de ses éléments sans que cela entraîne la modification en chaîne de tous les autres.

Or, est-il tout à fait fou de penser que l'appareil qu'on obtiendrait de cette façon n'est autre que cet « appareil psychique » proposé par Freud quatre ans plus tard et responsable des formations de l'inconscient ? Il suffit, en effet, d'affaiblir les axiomes de cette structure des implications régissant le fonctionnement correct de l'appareil à langage, pour obtenir un appareil qui oriente son fonctionnement dans le sens d'une prévalence de la signification par symboles plutôt que dans celui d'une soumission au code des signes ; et il devient alors tout à fait possible d'en faire un modèle d'explication des paraphrasies ou plus généralement de tout ce que la prévalence des signes permet de caractériser comme « asymbolie », à savoir : les symptômes de la névrose et les rêves qui permettent de les interpréter.

Prenons, donc, comme fil conducteur le rêve, en tant qu'il fait passer la stimulation volontaire de l'acoustique à l'optique et qu'il associe une quasi-surdité à une quasi-inhibition, et voyons alors les modifications qui s'en suivent au niveau de la structure de l'appareil à langage :



Par ces transformations, l'association de symbole, qui est le point faible de l'appareil à langage, devient, au contraire, le pivot d'un appareil réglé suivant une autre logique, celle précisément baptisée par Lacan : « logique du signifiant », en tant qu'elle est supposée permettre, une fois modifié le sens strictement saussurien du terme, la constitution de la lettre elle-même en instance du discours.

Mais j'en ai peut-être déjà trop dit. Il vous suffit d'avoir sous les yeux cette série de formules, pour savoir repérer le furet qui court au bois joli de ce livre, à la condition

expresse néanmoins d'accepter de le suivre, même s'il vous entraîne de la scène à la ville, de la clinique au praticable.

Ne faut-il pas cependant, avant de vous quitter, que je vous indique la porte de sortie, du fait même que vous la rencontrerez sans la voir, Freud la dissimulant soigneusement en tous ces points du texte où est justement abordé le thème de la lettre. Je vous en rends la clé, en vous expliquant pourquoi.

Que la signification ait été fondée comme effet de la mise en rapport du complexe clos de la représentation de mot (constituée pour chaque mot par la série finie de ses quatre images) avec le complexe non-clos de la représentation d'objet (constituée par la série non-clos de la représentation d'objet (constituée par la série infinie des diverses associations sensorielles), laquelle représente la tentative indéfinie de cerner le non-clôturable de l'objet, tel est le point d'Archimède sur lequel Freud prétend s'appuyer, dans ce texte, pour échapper à l'idéalisme. C'est de cette façon que les mots ne sauraient être pris pour des choses.

Mais encore faut-il qu'il s'agisse du mot, en tant qu'unité sonore, et non en tant qu'assemblage de lettres. En effet, la clôture n'est possible qu'au niveau de l'audible de la représentation de mot, de même que la désignation ne s'opère que par rapport au visible des associations d'objet. Comme le dit Freud en toute clarté : « Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui sont le représentant de l'objet, de la même façon que l'image sonore représente le mot », si bien qu'y à regarder de près, la signification se définit par la mise en correspondance de cette partition de l'ensemble fini des images verbales (l'image sonore) avec la partition de l'ensemble infini des images sensorielles (les associations d'objet visuelles).

Dès lors, il importe assurément de privilégier, même dans l'acte de lecture, la parole vive, et d'éliminer, partout où ce sera nécessaire, la possibilité que la lettre puisse s'ériger en symbole visuel, c'est-à-dire, se substituer à l'image sonore dans le rôle qu'elle occupe de relai entre l'appareil à langage et le monde extérieur.

Ainsi tout est mis en œuvre, chaque fois que le visible de la lettre voudrait refaire son entrée dans l'enceinte où l'acoustique et le kinesthésique régissent le fonctionnement de l'appareil, pour assimiler la compréhension du symbole visuel à la reconnaissance du signe verbal. Certes Freud ne va pas jusqu'à faire de la lettre un simple objet visuel, l'alexie devenant par là même une agnosie, ni à laisser dépendre sa compréhension d'une super-association, comme s'il s'agissait, dans la lecture, du déchiffrement d'une langue nouvelle. Mais il refuse aussi bien de considérer que l'appareil à langage puisse se constituer en machine à lire, l'alexie pouvant être, à son estimation, provoquée par des lésions repérables en des points aussi divers qu'imprévisibles, puisque les paramètres dont il y a à tenir compte dans la lecture (« l'arrangement correct » de « répétitions multiples », ainsi que la « rapidité » de leur mise en acte) sont sans base neurologique assignable.

La seule échappatoire que Freud trouve alors pour éviter que le trouble de lecture ne tombe sous le chef de l'amnésie, c'est d'une part de faire appel à ce nouvel ordre

de complexité qu'introduit la rétroaction, en tant qu'elle couple l'appareil à son double. Mais il le fait, en remettant en jeu le « redire-après » auquel il confère une nouvelle fonction : celle d'instituer la kinesthésie elle-même en support du sens, toute excitation en provenance de la lettre devant être redite pour être comprise.

Toutes ces analyses, que je simplifie à outrance, vous les retrouverez, si vous ouvrez maintenant ce livre. Mais ne perdez pas de vue l'essentiel : s'il n'y a pas de machine à lire, peut-être ne sera-ce plus sous le regard de la clinique neurologique qu'il faudra tenter de mettre le texte psychique, pour qu'il soit vu, mais sous l'écoute du praticable analytique, pour qu'il soit entendu, à charge, pour celui qui se fait écouté, de pouvoir enfin se lire.

HISTOIRE DE LA MALADIE (RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE)¹

G. Th. Fechner

Mon goût très tôt me poussa aux cogitations philosophiques ; à peine sorti de mes années d'étudiant, je me crus en passe de découvrir le secret du monde et de sa création et de pouvoir, au sens de la Philosophie de la nature de Schelling et d'Oken, alors fort dominante chez les chercheurs, poser des fondements pour l'ensemble du savoir humain. Une aspiration innée chez moi à la clarté ne me permit jamais cependant, malgré mes efforts, de parvenir à une satisfaction véritable. Je croyais toujours être sur la voie, et pourtant jamais je n'arrivais à un but assuré. Je me cassais la tête, me torturais du matin au soir et maintes fois la nuit, pour trouver un terrain solide, mais jamais je ne pouvais me contenter du résultat. Or, rien n'est plus épuisant qu'un tel travail en pure perte, qu'un tel effort perpétuel autour du même point. Aussi ma tête, d'un naturel pourtant robuste pour la pensée, commença-t-elle à éprouver quelque préjudice de ces contraintes ; je ne pouvais plus mettre de terme volontaire au cours de mes pensées, sans cesse et en toute circonstance, il revenait aux mêmes objets, et ni les promenades, ni la société, ni aucun autre genre de distraction ne me procuraient de repos.

Je finis, néanmoins, par laisser tomber ces tentatives, à la fois parce qu'elles ne menaient à rien, et parce que je me trouvais avec d'autres occupations. La nécessité d'assurer ma subsistance par des travaux littéraires, ainsi que le désir d'avancer dans les sciences de la nature, amenèrent cependant un excès de contraintes d'un nouveau genre, qui accrurent le ravage déjà commencé. En particulier, la peine que

¹ Traduction et notes par C. Rabant. Ce récit, rédigé par Fechner en 1845, a été publié par J. E. Kuntze dans sa biographie de Fechner : *Gustav Theodor Fechner (Dr Mises) - Ein deutsches Gelehrtenleben*, Leipzig, 1892, pp. 105-126. Ce récit a été paraphrasé et partiellement interprété par Imre Hermann dans son article : « Gustav Theodor Fechner » (1924), cf. *Parallélismes*, Denoël, 1980, pp. 111-181.

Fechner lui-même était, semble-t-il, convaincu de l'intérêt scientifique que pouvait avoir ce récit. On y remarquera par exemple le soin qu'il prend à repérer l'évolution des symptômes sur une échelle quantitative d'augmentation et de diminution, avec des points hauts et des points bas, et plus généralement la tentative de considérer les organes comme des choses mues par des processus ayant leur régulation propre. « Fechner lui-même était pénétré de la conviction que les états inhabituels qu'il lui avait été réservé de vivre pendant ces lourdes années, étaient d'un intérêt physiologique et psychologique plus général. C'est cette conviction qui l'a engagé à en faire une relation écrite aussi détaillée » (Kuntze, p. 126).

je me donnai pour obtenir quelque résultat en mathématiques, où notamment j'étudiai les travaux les plus difficiles de Cauchy, me porta grand préjudice, du fait que je manquais totalement[?] ² de talent pour les mathématiques ; je voyais bien cependant que sans elles rien ne se pouvait faire dans mon domaine de recherches. Aussi bien suivais-je, je m'en rends compte aujourd'hui, une méthode entièrement fautive, et pour arriver à la juste compréhension, je me cassai de nouveau si souvent la tête que je me mis à y éprouver de la douleur ; en revanche, malgré toute l'assiduité et la contrainte que je m'imposai, je ne parvins à faire relativement que fort peu de progrès. Lorsque, à la mort du Pr Brandes, s'offrit à moi la perspective de la chaire de Physique à Leipzig, l'état de ma tête était déjà si mauvais que j'hésitai longtemps avant de briguer ce poste et que même après avoir été nommé, seule une circonstance particulière m'empêcha d'y renoncer ; tant je me sentais peu apte à satisfaire aux obligations qui en découlaient pour moi. A cela s'ajoutait le fait que peu auparavant j'avais accepté, pour des raisons économiques, la direction du Hauslexicon (Dictionnaire domestique), qui me donnait d'autant plus de travail que j'avais à rédiger également une grande partie des articles³. Il m'était donc très difficile d'assurer, même au plus juste, ce que mon poste exigeait de moi. Cependant, ce fut l'époque où je me mariaï, du fait que mes fiançailles, qui avaient eu lieu environ deux ans auparavant, ne rencontraient plus d'obstacles extérieurs majeurs à leur aboutissement⁴. Là-dessus mon état ne cessa d'empirer; mon sommeil devint mauvais; des accès de totale dépression firent leur apparition, me rendant incapable de toute réflexion, et s'accompagnant d'un complet dégoût de la vie. L'enseignement me devint très pénible ; je dus éviter toute étude et tout travail mathématique ; mes leçons, par suite, ne purent avoir qu'un caractère tout à fait populaire. C'est ainsi que je me traînai durant quelques années. Lorsque le Hauslexicon fut achevé, je commençai à m'occuper de recherches expérimentales, en partie parce que ma position l'exigeait, en partie parce que la tête y était moins mise à contribution que par des recherches théoriques ; le mal de tête, la totale incapacité d'éprouver de la joie, le sentiment d'un manque total de force vitale persistèrent tout ce temps, lorsqu'un nouveau coup dur me frappa.

Mes yeux, depuis ma jeunesse, avaient été fort bons, je voyais bien de près et de loin, mais ma souffrance nerveuse se mit à étendre sur eux sa néfaste influence ; les objets éloignés s'entourèrent d'un halo, sans entraîner pour autant d'autre inconvénient encore que de me faire perdre la précision du contour des paysages.

² Le point d'interrogation est évidemment du pieux Kuntze.

³ En huit volumes, parus de 1834 à 1838 chez Breitkopf et Härtel. C'était, souligne Kuntze, le début de l'époque manuels encyclopédiques, et Fechner attendait de cette entreprise des bénéfices financiers qui furent, en réalité, loin de ses espérances.

⁴ Les fiançailles de Fechner avec Clara Volkmann avaient eu lieu à la fin de l'année 1830. Le mariage eut lieu le 5 avril 1833. Les obstacles étaient essentiellement d'ordre financier, et c'est par la nomination de Fechner à l'université qu'ils se trouvèrent levés. Fechner prend son poste en octobre 1834.

Un affaiblissement plus prononcé des yeux fut la conséquence de recherches sur les phénomènes subjectifs des couleurs que je menai fort longtemps, et au cours desquelles j'eus souvent l'occasion de regarder le soleil au travers de verres colorés. Cet affaiblissement s'exprima en particulier par le fait que les images rémanentes d'objets éclairés persistaient très longtemps dans mes yeux, et que le chaos lumineux dans l'ombre de l'œil, qui existe toujours un peu même dans les yeux sains, augmenta considérablement. Cela, certes, n'empêchait encore aucune de mes activités, mais, dans la crainte de me nuire encore plus, je dus interrompre ces recherches avant leur pleine conclusion. Elles ont paru, dans cet état d'inachèvement, dans les Annales de Poggendorf⁵. Mais ce que je tentais d'éviter de la sorte arriva d'une autre. J'avais une série de recherches pour lesquelles il fallait de nombreuses mesures électrométriques. A la fois pour donner les vraies valeurs de l'échelle électrométrique à l'électromètre utilisé, et au cours des recherches elles-mêmes, il était nécessaire de regarder avec une attention fine l'échelle par le trou étroit d'un dioptré. Ces observations, je les poursuivais sans interruption à longueur de journée, bien souvent jusqu'au crépuscule. La force de mon œil en reçut le dernier coup. C'était durant l'année 1840.

Photophobie et incapacité d'utiliser l'œil pour lire et pour écrire firent leur apparition. Au début, cette peur de la lumière était modérée; mais par un manque de prudence à l'égard de la lumière, elle augmenta de plus en plus; je dus me confiner de plus en plus dans ma chambre ; le port de lunettes bleues ne fut pas supporté ; bientôt je ne pus sortir qu'avec un bandeau devant les yeux et (c'était je crois environ un an et demi après le début du mal) s'y ajouta un vacillement constant de lumière dans les yeux, qui maintenant encore (juin 1845) persiste à un certain degré, bien que je puisse de nouveau écrire et lire un peu.

Ma situation déjà morose devint beaucoup plus triste encore. Habitué à des occupations intellectuelles, peu apte à la fréquentation des hommes et à la conversation mondaine, apte uniquement à travailler la plume et le livre à la main, j'éprouvai bientôt tous les tourments d'un mortel ennui. Entendre lire ne me satisfaisait guère ; car on est vite saturé d'une pure lecture à haute voix, et lire d'autres récits ne m'a jamais intéressé que dans la mesure où ils entraient en relation avec des idées que j'étais en train d'élaborer. Mais cette élaboration ne m'était précisément possible, vu ma constitution d'esprit, que la plume à la main, ce qui me permettait de fixer le cours des pensées et d'y revenir à volonté; aussi bien la lecture à haute voix ne permettait-elle ni de comparer les sources ni de choisir entre elles. Un autre s'en serait mieux débrouillé, et je connais assez d'exemples de la sorte; mais j'étais intellectuellement trop démuné pour le faire. Dictier m'était aussi très pénible, comme c'est aujourd'hui encore le cas. J'avais ma façon propre de travailler, dans le cercle étroit de laquelle mes dispositions m'enfermaient, et comme mon mal m'empêchait de poursuivre de cette manière, je me trouvais tout à fait

⁵ 1838, « *Über die subjektiven Complementärfarbe* », Poggend. *Ann. der Physik und Chemie*, 44. Bd.

déseparé. En outre, bien que l'état de ma tête n'eût pas endommagé mon pouvoir intellectuel de combinaison, il me rendait très difficile de retenir longtemps l'ensemble et la progression d'une suite de pensées sans en avoir ou sans m'en faire une transcription permettant des points d'arrêts et des retours en arrière. Comme pourtant je tentais encore d'élaborer en moi bien des choses, la tension que cela me causait de devoir tenir sans un tel secours un tout et ses parties dans l'œil et dans la mémoire pour pouvoir ensuite le dicter dans l'ordre, entraînait pour moi plus de dommage que le loisir forcé où je me voyais désormais condamné ne m'apportait de bénéfice, et la faiblesse de ma tête augmentait plutôt qu'elle ne diminuait. Tant que la photophobie me le permit, je sortais quand les journées étaient couvertes et plus tard, lorsque cela même ne fut plus possible les yeux ouverts, je sortais le soir ou les yeux bandés pour de fréquentes promenades et cherchais, durant la première année de mon mal, à m'entretenir surtout moi-même en composant des poèmes lyriques. La plus grande partie de mon recueil de poèmes a trouvé là son origine⁶. Plus tard, je fis souvent des tentatives, concernant quelques objets d'intérêt esthétique ou philosophique, pour en dicter quelque chose à ma femme par écrit; mais il n'en sortit jamais rien de complet ni de satisfaisant pour moi. Diverses tentatives de traiter mon mal oculaire furent vaines. Je ne me soumis à aucun traitement médical suivi, parce que, d'après l'expérience d'autres personnes en des cas analogues, et d'après la manière dont les médecins consultés prenaient la chose, j'en prévoyais décidément l'inefficacité, mais je tentai par moi-même toutes sortes de moyens, tels que révulsifs, électricité, bains oculaires et vapeurs dans les yeux de différentes sortes, qui avaient réussi à d'autres en des cas plus ou moins analogues, magnétisme animal, tout cela de manière fort prolongée, et même, quelque temps, homéopathie. Tout cela sans aucun résultat. Le Pr Günther et le Pr Braune me conseillèrent enfin d'essayer les ventouses. Malgré mon peu de confiance dans la chose, je m'y décidai néanmoins sans résistance, essentiellement pour la raison qu'en haut lieu on était en droit d'attendre l'application de moyens énergiques pour le rétablissement de ma santé. En décembre de l'année 1841, on me mit successivement pendant trois jours des ventouses sur le dos, dont je porte toujours les cicatrices ineffaçables. Elles n'eurent pas l'effet escompté sur le mal, mais elles en eurent un autre des plus mauvais. La forte suppuration qu'elles entraînèrent parut appeler et drainer vers elle toutes les forces vitales qui me restaient. Du moins ne puis-je rapporter à aucune autre circonstance le fait que ma digestion, déjà fort mauvaise depuis des années, se trouva dès lors complètement bloquée. Je ne pouvais plus avaler le moindre aliment, car je ne le digérais plus; tout semblait se résoudre en vents. Je ne supportais pas davantage les boissons. C'est ainsi que j'ai passé je ne sais plus combien de semaines sans manger ni boire, je n'avais d'ailleurs pas faim. Je n'aurais jamais cru qu'un être humain pût tenir aussi longtemps sans nourriture ni boisson. Au début, je marchais encore, tandis que je maigrissais et m'épuisais de plus en plus. A la fin, je n'étais plus qu'un squelette et, de faiblesse, je dus m'aliter.

⁶ (Dr. Mises). Gedichte, 1841, Leipzig, Breitkopf. Hârtel.

Cependant mon esprit était parfaitement libre ; mais j'étais près de mourir de faim et l'on me tenait pour un homme perdu. Plus tard, néanmoins, je commençai à supporter quelques fruits en conserve, tels que cornichons au vinaigre et cerises confites, et longtemps ce fut tout ce que j'avalai. Mais l'organisme n'aurait pas pu tenir longtemps à ce régime, et toute tentative pour me faire prendre une autre nourriture, même la plus facile d'habitude, pensait-on, à digérer, échouait.

C'est alors que je fus sauvé d'une manière assez merveilleuse. Une dame qui était une connaissance éloignée de ma famille (Mme Hercher), et qui entre-temps s'était beaucoup intéressée à mon sort⁷, rêva de la préparation d'un plat qui devait m'agréer. Cette préparation consistait en jambon cru soigneusement dégraissé et haché, fortement épicé ; arrosé d'un peu de vin du Rhin et de jus de citron. Elle fit elle-même le plat, me l'apporta⁸, et l'on me persuada d'y goûter, ce que je ne fis qu'avec répulsion et méfiance, car toute tentative pour absorber quelque viande, œuf, pain, etc., n'avait jamais eu que des effets néfastes. Je m'aperçus que cet essai, non seulement ne me faisait aucun mal, mais semblait me réussir ; je pris donc chaque jour quelques cuillerées à café de cette préparation et grâce à cela, je me remis peu à peu. Longtemps je n'ai rien pris d'autre. Ce faisant, mes forces revinrent insensiblement et peu à peu j'appris à supporter d'autres viandes fortement relevées et épicées et des boissons fermentées, mais rien de fade ni de doux. L'eau pure, le pain et tous les farineux ne furent, longtemps encore, pas du tout supportés, tandis que je pouvais déjà très bien supporter des viandes de toutes sortes, notamment fort poivrées. Tandis que mes forces croissaient ainsi de nouveau peu à peu, sans me permettre toutefois de rester durablement hors de mon lit, mon esprit se trouva sans interruption dans une sorte d'excitation joviale comme jamais je n'en avais connu auparavant. Peu à peu tout rentra de nouveau dans l'ornière ancienne. L'état de mes yeux n'avait subi, durant tout le cours de cette maladie, aucun changement essentiel ; il s'améliora toutefois légèrement au cours de l'été, si bien que je supportais un peu plus de lumière qu'auparavant. Les Volkmann⁹, à cette époque,

⁷ Leipzig était encore une petite ville et participait volontiers aux événements de la vie de ses citoyens éminents ; maladie de Fechner éveilla l'attention générale. On Je tint pour aveugle, pour malade mental ; tous les médecins intéressèrent aux problèmes posés par son cas, et des légendes commencèrent à se former. Ainsi s'explique également le vif intérêt que Mme Hercher prit au sort du savant, avec lequel elle n'avait eu jusqu'alors pour ainsi dire aucun contact. » Kuntze, p.127.

⁸ Ou plutôt l'expédia, accompagné de cette lettre (citée par Kuntze) : • Chez Professeur ! Il y a quelques jours, j'ai rêvé que je me trouvais chez Madame votre mère et que je m'entretenais avec elle de votre souffrance. Je vous préparais alors un plat, dont nous espérions toutes deux le meilleur effet; mais lorsque je voulus vous l'envoyer, je me réveillai. Depuis lors, je suis tellement tourmentée par le fait que vous ne l'avez pas réellement reçu, que j'ose aujourd'hui vous le faire parvenir tel que le rêve me l'a enseigné, dans l'espoir que vous en aurez bonne réception et avec le souhait intime qu'il contribue à votre guérison. Veuillez, etc. Ergebenst Doris Hercher, le 28.2.1842.

⁹ Le beau-frère de Fechner et sa femme. Alfred Volkmann, frère aîné de Clara et professeur de physiologie à Dorpat, avait épousé Adele Hârtel, fille de l'éditeur de Leipzig. Les Hârtel dont il

vinrent nous voir de Dorpat ; je commençai également, à l'aide d'un dispositif qui me permettait de respecter le sens des lignes sans avoir recours aux yeux, à tenir un journal, deux choses qui contribuèrent à me faire passer le temps. Dans ce journal, je notais les plus petits événements, simplement pour avoir matière à écrire. Cependant ma tête restait faible et cet état empira progressivement.

En novembre 1842, la faiblesse de ma tête s'accrût à un tel point que non seulement je dus mettre un terme à mon journal, car il ne m'étais plus possible de rassembler suffisamment les pensées et les souvenirs à cet effet, mais je ne supportais plus ni la lecture à haute voix ni les récits, la conversation courante elle-même, je ne pouvais ni l'écouter de façon suivie ni personnellement y prendre part sans la manifestation de sentiments de gêne dans ou à la tête, qui m'avertissaient de ne pas continuer; et quand je passais outre à cet avertissement, l'état empirait encore davantage. Je ne pouvais pas non plus prétendre m'entretenir avec moi-même. Toute réflexion sur un événement passé, toute suite donnée volontairement à des pensées amenaient de la même façon des sentiments de gêne qui semblaient me menacer de la totale destruction de ma force intellectuelle, tout en ayant apparemment, de façon étonnante (vraisemblablement à cause d'une sorte de mouvement réflexe vers le dehors) leur siège plutôt au-dehors qu'au-dedans.

Cet état m'imposa de me retrancher totalement de tout commerce avec les autres humains ; je ne pouvais plus recevoir aucun de mes amis, car il ne m'était permis de parler avec aucun. Même les conversations avec ma femme durent se limiter au strict nécessaire ; rarement et par bribes seulement, je pouvais m'étendre au-delà des contingences domestiques les plus urgentes ; et ce faisant souvent je me faisais du mal et mon état empirait.

Ma mère et mes sœurs me rendaient bien visite de temps à autre, mais la conversation avec elles devait se limiter presque exclusivement aux informations sur l'état de santé réciproque. Ainsi m'était retiré tout moyen de communication et l'ennui auparavant déjà si pénible, qui s'était trouvé un peu atténué par la fréquente lecture à haute voix et par la tenue d'un journal, s'empara de moi avec une nouvelle violence et menaça d'être intolérable. Car si faible que fût devenue ma faculté intellectuelle, la clarté d'antan la hantait toujours, le besoin d'activité était toujours le même quand la faculté d'y satisfaire avait totalement disparu.

D'autres circonstances contribuèrent à aggraver mon état. La photophobie de mes yeux, qui dans le cours de l'été avaient appris à supporter une pénombre modérée, s'accrut de nouveau, de sorte qu'il fallait qu'il fit presque noir dans la pièce; de temps à autre survenaient dans les yeux et dans les dents des douleurs qui semblaient de nature rhumatismale ; les nuits ne connaissaient pas de sommeil paisible et la déjà vieille migraine qui m'avait empoisonné les dix dernières années de ma vie revenait fréquemment ; ma digestion se détériorait de plus en plus, de

sera question plus loin étaient des amis très chers des Fechner. Ils habitaient une grande maison voisine dont le jardin donnait sur la forêt. Le Dr Hârtel était le fils aîné de l'éditeur Hârtel.

sorte que je ne pouvais prendre qu'extrêmement peu de nourriture; surgissaient également des soucis pour la subsistance dans l'avenir, car mon poste avait été cédé à un autre¹⁰ et aucun espoir ne se présentait de voir la pension qui devait m'être versée suffire même aux besoins les plus modestes, quoique rien là-dessus ne fût encore décidé. Ainsi ma situation était des plus tristes ; je remerciais Dieu quand un jour était passé, je me réjouissais de même quand une nuit était écoulée, vouée pour la plus grande part à l'insomnie.

La manière dont je passais mon temps était alors, pour l'essentiel, la suivante : j'allais chaque jour pendant plusieurs heures, en différentes fois, me promener dans le jardin, pendant le jour, naturellement, les yeux bandés. Je ne m'y employais intérieurement à quasi rien d'autre que passer, avec toute la force de ma volonté, la bride et le frein au train de mes pensées.

Un symptôme majeur de la faiblesse de ma tête consistait notamment en ceci que le cours de mes pensées échappait à ma volonté. Lorsqu'un objet me touchait si peu que ce fût, mes pensées se mettaient à tourner sans trêve autour de lui, y revenaient sans cesse, s'enfonçaient, s'enfouissaient pour ainsi dire dans mon cerveau, et en aggravaient sans cesse l'état, si bien que j'avais le sentiment très clair que mon esprit était perdu sans recours, si je ne m'y opposais de toute ma force. C'étaient souvent les choses les plus insignifiantes qui m'empoignaient de la sorte, et cela me coûtait souvent des heures, voire des jours de travail pour les éliminer de mes pensées.

Ce travail que j'ai poursuivi pendant presque un an, durant la plus grande partie de la journée, était, il est vrai, une sorte de conversation, mais l'une des plus pénibles qui se puisse penser ; cependant il ne resta pas sans effet, et je crois que je dois à l'opiniâtreté avec laquelle je l'ai pratiqué le rétablissement de ma faculté intellectuelle, ou du moins je le tiens pour une condition préalable sans laquelle ce rétablissement n'aurait pu avoir lieu. Mon intérieur se divisait pour ainsi dire en deux parts, mon moi et les pensées. Toutes deux se combattaient mutuellement; les pensées cherchaient à dominer mon moi et à prendre un cours autonome, destructeur de sa liberté et de sa santé, et mon moi bandait toute la force de sa volonté pour se rendre maître à nouveau des pensées, et, dès qu'une pensée voulait s'établir et se prolonger, pour la bannir et en amener à cette fin une autre très éloignée. Mon activité intellectuelle consistait donc, non à penser, mais à bannir et dompter constamment des pensées. Je me faisais alors souvent l'effet d'un cavalier qui cherche à maîtriser de nouveau le cheval emballé qui l'emporte, ou d'un prince contre qui son peuple s'est révolté et qui cherche à rassembler peu à peu des forces et des gens pour reconquérir son royaume.

Par la suite, je cherchai une activité mécanique, mais comme je devais la pratiquer sans utiliser ni les yeux ni la tête, le choix était très limité. Je fis des cordelettes, de la charpie, des copeaux, je coupai des livres, embobinaï du fil, et j'aidai aux travaux

¹⁰ Le jeune Brandes, fils du précédent titulaire, et, après sa mort précoce, Wilhelm Weber.

de la cuisine, tels que trier les lentilles, faire de la chapelure, piler du sucre, couper les carottes et les navets, etc., tantôt chez moi, tantôt chez ma mère, où j'avais pris l'habitude d'aller le soir passer quelques heures. Auparavant, je considérais que ces activités étaient pire que l'ennui, mais à présent, j'y trouvais un réconfort et je me réjouissais quand il n'en manquait pas, ce qui d'ailleurs était souvent le cas. Aussi bien ne pouvais-je, indépendamment de leur monotonie, prolonger trop longtemps certaines de ces activités, telles que déchirer des bandelettes ou tresser du cordonnnet, parce qu'elles excitaient les nerfs de mes doigts. Plus tard, je me mis aussi à jouer du piano, mais ce n'étaient que de petits morceaux que je savais par cœur et répétais chaque jour ; en dehors de cela, je faisais des exercices d'agilité. Comme la nuit je dormais toujours mal, je m'étendais habituellement quelques heures l'après-midi sur le sofa pour dormir, ce qui d'ailleurs ne réussissait pas toujours.

L'amertume de ma situation s'accrut du fait qu'à l'époque s'offrirent bien des choses dont, en des temps meilleurs, j'eusse profité avec joie, et qu'à présent je devais laisser passer. Les Müller de Gotha, Alwine Franke de Dresde se proposaient de venir nous voir à Noël; nous dûmes refuser; Bettina von Arnim vint, je ne pus l'accueillir¹¹; Schulze, Rüsser me tendirent la main pour renouer notre camaraderie; les Hârtel revinrent d'Italie, les Volkmann de Dorpat; tout cela et bien d'autres choses, je dus le refuser ou le laisser passer, pour ne pas mettre ma tête en émoi.

Deux choses surtout pendant cette dure période, sinon me permirent de tenir, du moins m'empêchèrent de sombrer dans le total désespoir; ce furent le fidèle attachement et les soins de ma femme, et des pensées religieuses que, certes, je ne pouvais ni ne devais développer intentionnellement, mais qui jusqu'à un certain point se développaient d'elles-mêmes dans mon âme et la traversaient. La croyance à une compensation de toutes les souffrances endurées ici bas dans une vie future et la conviction que toute la souffrance et le mal n'étaient au fond qu'un moyen de produire un bien nouveau dans cette existence ou dans l'autre, acquirent sans cesse plus de force et de vivacité en moi ; et le ferme propos de supporter ma souffrance aussi longtemps que les forces nécessaires ne m'abandonneraient pas complètement demeura constant à travers tout mon état de souffrance. Mille fois je souhaitai la mort ; je me la serais volontiers donnée, mais j'étais convaincu que par ce péché je ne gagnerais rien, que bien plutôt je devrais alors parachever dans une vie future les souffrances auxquelles j'aurais voulu échapper ici bas.

Parfois me venait aussi la pensée que mon état d'isolement¹² actuel n'était qu'une sorte d'état de chrysalide¹³ dont je pouvais sortir encore rajeuni et plein de forces nouvelles en cette vie, mais quand ensuite je sentais de nouveau la totale destruction

¹¹ Bettina von Arnim, qui habitait Berlin, rendait visite aux Fechner chaque fois qu'elle venait à Leipzig, et « c'était toujours une sorte de tête de famille dans la maison des Fechner quand elle annonçait soudainement sa venue » (Kuntze, p. 88).

¹² *Abgeschiedener Zustand*. (N.B. : *Abgeschiedene* désigne les morts).

¹³ *Puppen-Zustand*. (*Puppen* joue sur une triple signification : poupée, marionnette/poupon, bébé/chrysalide, cocon).

de mes forces les plus nobles, je sentais en même temps la vanité d'un tel espoir. Cependant, si alanguie que fût la force nerveuse dans tous mes organes et fonctions, j'avais toujours le sentiment que ma vie pouvait tenir longtemps, oui, qu'elle tiendrait, sentiment qui me remplissait d'effroi à la perspective de voir ma souffrance durer des années encore.

Quelques mois après ma retraite du monde, vers la fin de janvier 1843, survint un événement qui me donna un temps l'espérance trompeuse que tout pouvait tourner au mieux. Je me mis à mastiquer plus soigneusement les aliments que naguère et m'aperçus que par suite je supportais une nourriture plus abondante et plus saine que devant, notamment du pain et de la viande que j'avais presque cessé d'absorber. L'alimentation meilleure sembla produire un changement favorable dans ma constitution ; je me sentis plus fort, et l'état de ma tête elle-même parut donner l'espoir d'une certaine amélioration. Néanmoins le succès ultérieur ne tint pas les premières promesses. L'appétit diminua de nouveau et l'état de ma tête peu à peu devint pire que jamais. Le Dr Braune me magnétisa au début de cette année en quelque trente séances de passes à grands courants¹⁴, sans aucun résultat.

Lorsque les Hârtel revinrent d'Italie vers la Saint-Jean, nous quittâmes leur logis pour regagner notre maisonnette. Alors m'attendait la période la plus dure de ma vie. La photophobie de mes yeux s'accrut tant que je ne supportais plus du tout la moindre lumière ; volets fermés, stores et double-rideaux parvenaient à peine à faire dans ma chambre, durant la journée, l'obscurité qui me permettait de m'y tenir, car la moindre fente laissait encore passer trop de lumière ; ce n'est qu'à tâtons que je pouvais me repérer.

Mon état était bien pire que celui d'un véritable aveugle, lequel peut se déplacer librement et sans obstacle à l'air libre et en tous lieux ; tandis que moi, pour pouvoir le faire, je devais avoir le bandeau devant les yeux. Or sa pression, par suite d'un usage désormais si fréquent, devint progressivement pour les yeux une gêne, et même une chose intolérable, si bien que je me fis faire toutes sortes de masques, mi-tissu et mi-tôle avec renflements fermés devant les yeux, pour pouvoir ouvrir ceux-ci derrière le masque sans pression ni entrée de lumière ; mais la chaleur et le manque d'air qui y régnaient rendirent également pénible l'usage prolongé de ces appareils. Le séjour dans ma chambre complètement noire, où il est vrai je pouvais ouvrir librement les yeux, était pour moi atroce. J'avais le désir de tuer mes yeux tout à fait, car je ne pensais même plus à leur guérison, et me demandais si cela ne pourrait pas se produire à l'occasion d'une forte lumière solaire, qui bien sûr m'était résolument déconseillée.

De ma femme, j'étais presque totalement séparé¹⁵, car d'une part elle ne pouvait séjourner dans le même lieu obscur que moi, d'autre part elle devait éviter toute

¹⁴ En français dans le texte.

¹⁵ Geschieden (qui veut dire aussi bien divorcé).

conversation prolongée avec moi. Ainsi nous étions assis à la table, où je prenais place avec le masque, dans un silence presque total et ce que je demandais, je le demandais plutôt par signes que par mots.

Le mois le pire de tous fut le mois d'août. Je devais chaque jour me battre avec le désespoir, et la pensée terrifiante que cette souffrance durerait encore dans un lointain avenir, que peut-être même elle s'augmenterait de douleurs et de paralysies dont je croyais déjà sentir les premiers accès, revenait jusque dans mes rêves sous toutes sortes de formes imagées, par exemple celle d'un bourreau préparant pour moi les instruments du supplice. Néanmoins, je me faisais toujours la promesse solennelle de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Je me disais : ou bien ta souffrance reste supportable, alors tu dois la supporter, parce que tu n'as rien de mieux à faire; car regimber ou faire l'imprudent ne te servirait de rien, et même ne ferait qu'aggraver ici-bas ton état; et mettre toi-même un terme à tes souffrances ne te mènerait qu'à devoir les parachever dans la vie future sous une forme ou sous une autre. Ou bien tu ne peux plus la supporter ; alors elle cessera d'elle-même, mais du moins n'en auras-tu pas la responsabilité.

Tandis que, solitaire dans ma chambre noire, j'épluchais des carottes ou des haricots ou que, le masque devant les yeux, j'allais et venais dans le jardin près de la maison, j'entendais et je sentais autour de moi palpiter l'air et la vie de la belle saison; les enfants jouaient dans le jardin i les Hârtel, les Volkmann, toutes sortes d'amis en visite évoluaient près de moi ; Émile chantait sur le balcon dans la nuit baignée de lune; la vie me semblait si merveilleuse et si belle dans tous les échos qui m'en parvenaient, et néanmoins il ne m'était pas accordé d'en respirer la moindre parcelle. Et sans cesse, en même temps, me revenaient à l'esprit les chants d'Eichendorff dont je savais encore un grand nombre par cœur ; et je les chantais, eux qui pour la plupart étaient en contradiction avec ma situation, de préférence lorsque j'étais seul dans le jardin. Encore que tels, dont quelque trait se trouvait en rapport avec ma situation, me venaient souvent à l'esprit. Combien de fois m'est venu ce passage du poème de l'enfant malade : « Volontiers aussi me promènerais », ou le Lied : « Parfois je peux chanter comme si j'étais joyeux », etc. Également, mon propre chant : « Lorsque tout s'assombrit », que j'avais composé quelques années auparavant lorsque les choses avaient commencé à prendre une tournure de plus en plus mauvaise pour mes yeux, m'a souvent, dans cette période beaucoup plus difficile, véritablement édifié et consolé.

Ainsi en alla-t-il également durant septembre, qui me parut légèrement adouci uniquement par le fait que ma crainte que le mal pût et dût s'aggraver encore ne se réalisa pas, mais qu'il demeura sensiblement stationnaire.

Consultant le journal que lui-même tenait à l'époque, Kuntze (neveu et filleul de Fechner, quasiment adopté par lui à la mort de son père, Johannes Emil Kuntze vécut trente ans dans la maison de Fechner) rapporte qu'à la date du 8 mai 1843, Fechner « fut ému du fond du cœur de perdre ou de constater la perte de son alliance ».

Une nouvelle époque, en revanche, commença avec le mois d'octobre. C'était le 1^{er} octobre ; à la suite d'une forte émotion, soudain et sans penser aux sensations désagréables qui d'habitude se manifestaient dans ma tête au moment de parler, je me mis à parler vite et avec vivacité. Or les sensations désagréables, cette fois-ci, ne se produisirent pas ; alors que la veille encore, prononcer quelques mots, me semblait déjà trop. J'attribuai cette circonstance à l'émoi ; elle m'encouragea néanmoins à prendre plusieurs fois la parole avec une sorte de désespoir impitoyable envers ma tête, et je vis que ça allait, pourvu que je fisse toujours quelque pause dans l'intervalle. Je vis que si je parlais de façon craintive, la tête souffrait, mais que si je parlais pour ainsi dire tout de go, sans exagérer, elle ne souffrait pas. Je vis ensuite qu'il en allait de même avec la réflexion et la méditation. Certes je ne devais pas encore présumer trop de ma tête en tout cela ; mais c'était un début prometteur. Je remarquai notamment que les fonctions de la tête, par des exercices pratiqués avec confiance en soi et prudence à la fois, commençaient à se rétablir, que la tête y gagnait en force, alors que la perpétuelle inactivité de ses fonctions ne faisait qu'entretenir sa faiblesse.

Ce premier pas vers le mieux concernant la tête fut bientôt suivi d'un second qui concernait les yeux. Voici comment les choses se passèrent : on m'avait ordonné depuis le début du côté médical de ne pas trop désaccoutumer mes yeux de la lumière, parce que cela ne ferait qu'accroître la photophobie ; de les exposer toujours au contraire au plus de lumière possible, afin de les habituer progressivement de nouveau à une luminosité plus forte. Je n'avais nul besoin de ce conseil, car la tendance à jouir du plus de clarté possible était suffisamment forte chez moi ; mais loin d'aider ainsi à la guérison des yeux, je ne fis qu'accélérer leur dégradation ; l'œil ne voulait justement pas s'habituer à une luminosité plus forte, et lorsqu'il la supportait un instant, il était si irrité par la prolongation de son effet qu'à tout coup une durable aggravation s'ensuivait. Les exhortations à ouvrir l'œil à la lumière se répétaient encore à ce moment-là, notamment de la part du Pr Günther, quand l'œil ne supportait pour ainsi dire plus aucune lumière. Mais je redoutais d'y accéder, dans la crainte d'amener de l'inflammation, des douleurs et un état de l'œil qui leur (sic) rendrait insupportable l'usage du bandeau et du masque, auquel cas j'aurais été véritablement enterré vivant dans ma chambre noire.

Cependant, sans penser qu'ainsi l'œil y gagnerait quelque chose, je me risquais parfois, dans une lumière atténuée, à jeter un coup d'œil sur le visage de ma femme ou sur un bouquet de fleurs, de façon toutefois à refermer l'œil très vite, avant que le sentiment d'irritation n'intervînt, puisque c'est ce qui toujours entraînait une aggravation ; car je m'aperçus qu'il se passait quelques instants avant que ce sentiment ne survînt. Comme je ne remarquai aucun inconvénient à ces essais, je me mis à les répéter plus fréquemment, et à regarder tantôt une chose tantôt une autre, en cherchant à utiliser au mieux les rares instants où il m'était permis d'ouvrir l'œil, et c'est avec une sorte d'avidité que je dévorais pour ainsi dire des yeux les

objets que je voulais contempler ; tantôt je les écarquillais tout grands, tantôt je les ouvrais et les fermais alternativement, parvenant ainsi à prolonger tant soit peu le temps de la contemplation.

J'eus pour un peu l'intuition que par de tels essais l'œil serait plutôt fortifié qu'affaibli, quoiqu'au début je ne fusse pas très au clair là-dessus. Aussi bien ne tentais-je au début ces expériences que rarement, car je ne m'y fais guère. Le 5 octobre cependant, après une mauvaise nuit, le matin encore dans mon lit, et me trouvant dans un de ces désespoirs qui permettent de tout oser, je me mis à faire les essais en question coup sur coup ; laissant pénétrer dans la chambre une pénombre modérée, je regardai les objets qui se trouvaient devant moi de la manière susdite, aussi longtemps que faire se pouvait, puis fermai un moment les yeux, sur quoi je répétais l'expérience en essayant de la prolonger autant qu'il était possible en y appliquant toute la tension de mon œil. Après avoir répété plusieurs fois l'expérience, je parvins tout d'un coup à garder l'œil ouvert de façon continue sans provoquer le sentiment d'irritation. Je pouvais laisser tranquillement l'œil errer autour de moi.

Je fis alors un peu plus de lumière dans la pièce, répétais les essais et réussis de telle sorte que l'œil déjà se mit à supporter une certaine clarté. J'appelai ma femme et je laisse à penser de quels sentiments nous saluâmes tous deux ce rétablissement !

Pour quelle raison ces essais fortifièrent-ils l'œil, alors qu'auparavant tout impact lumineux de quelque force n'entraînait qu'aggravation ? La différence résidait incontestablement dans la manière dont je saisisais ou accueillais la lumière avec les yeux. Auparavant j'exposais l'œil à la lumière de façon passive, voire avec crainte et anxiété, et l'excitation lumineuse submergeait tout simplement l'œil craintif. Lors des essais actuels, l'œil allait à la rencontre de la lumière avec une sorte de désespoir qui y poussait toute la force vive, avec énergie et tension, et l'exercice de son activité le fortifiait dès lors. Je remarquai aussi bientôt un gonflement, de la dureté, un sentiment de pression et de pulsation en lui, tout à l'opposé des sensations antérieures. L'heureux résultat de ces essais, que je tentai de pousser toujours plus loin, immédiatement me mit dans une sorte d'excitation fiévreuse; je ne pouvais ni manger ni boire et vivais dans une certaine mesure uniquement pour les yeux et par les yeux, et ce fut là certainement une circonstance favorable qui aida au succès.

Autant il est certain que, tant pour le rétablissement de la tête que pour celui des yeux, l'audace d'en user eut une part capitale, autant il demeure possible qu'un changement général favorable se fût préparé de longue date dans mon organisme, qui ne faisait que trouver là sa conclusion ; car depuis plusieurs semaines déjà, je ressentais en moi du matin jusqu'après midi un pouls exceptionnellement rapide, que je croyais alors avec joie pouvoir interpréter comme le signe d'une fièvre hectique¹⁶ dont j'espérais qu'elle mettrait fin à mes souffrances. Ce pouls rapide

¹⁶ Qui consume. « Fièvre ordinairement continue, avec des exacerbations le soir, ou rémittente, et accompagnée d'amaigrissement progressif », dit Littré.

dura longtemps encore après la guérison et ne disparut ensuite que progressivement.

Je restai donc, après avoir ainsi reconquis l'usage de mes yeux, tout d'abord une grande partie de la matinée au lit et fis apporter devant mon lit des coussins brodés aux belles couleurs que je ne me lassais pas de contempler.

J'en vins bientôt à une nouvelle méthode pour fortifier l'œil contre la lumière. Je remarquai, en effet, que si je regardais un des objets qui se trouvaient devant moi avec une grande attention et le dessein d'y distinguer de tous petits détails, pression, tension et pulsation de l'œil augmentaient jusqu'à devenir source de gêne, et ne diminuaient que grâce à davantage de lumière pour donner à nouveau un sentiment d'aise. Cette lumière, non seulement l'œil la tolérait, mais il la demandait dans le but de l'activité visée. Tandis que naguère pour l'œil la moindre excitation lumineuse était excessive, il se mettait même à présent à éprouver une faim de lumière lorsque j'exigeais de lui une activité pour laquelle la lumière ambiante ne suffisait pas. Si je répétais, au degré de luminosité supérieure que l'œil avait appris ainsi à tolérer, l'observation attentive de l'objet, alors se présentait derechef un besoin de plus de lumière encore, et ainsi je pus faire croître l'énergie de l'œil par paliers rapides, à tel point que, si je ne me trompe, le même jour où le matin je ne pouvais pour ainsi dire supporter aucune lumière, l'après-midi je pouvais regarder les nuages éclatants dans le ciel¹⁷.

Cependant, je m'inquiétais, et d'autres avec moi, que le progrès fût trop rapide; je ramenai donc à dessein l'œil derechef dans la pénombre, et ne le laissais jouir que par moments d'une lumière plus forte. J'allai néanmoins ce même jour (5 octobre) et le suivant matin et soir dans le jardin et je puis difficilement décrire l'impression que me fit l'éclat des dahlias et des autres fleurs. Les couleurs et les traits me parurent tous bien plus purs et plus beaux que je ne les avais jamais vus, et je croyais déjà sentir dans mon œil des forces toutes nouvelles qui le placeraient loin devant des yeux sains ordinaires.

Variante de ce qu'on appelait généralement consommation - « diminution lente et progressive des forces et du volume de toutes les parties molles du corps, par l'influence de quelque maladie », dit le même. C'est de consommation que mourut le père de Fechner (à la suite, semblerait-il, de l'effort malencontreux pour soulever un lourd bahut), le 11 juillet 1806, à l'âge de quarante ans (qui est donc sensiblement l'âge qu'avait Fechner au moment de sa maladie).

¹⁷ Le lendemain matin, si l'on en croit Kuntze, qui avait noté dans son journal : « Jeudi 5 octobre, après une nuit d'insomnie où la migraine périodique l'avait de nouveau très péniblement affecté, il se sent agité mais, chose curieuse, ses yeux désirent de la lumière ; il prie ma tante (son épouse), tandis que lui-même reste au lit, d'ouvrir un peu les rideaux du lit. Et ainsi, de moment en moment, il faut qu'elle laisse entrer plus de lumière, et le matin suivant, à 5 heures, il ose une promenade sans bandeau devant les yeux dans le jardin attenant à la maison, où l'éclat des fleurs lui cause une joie indicible. A 6 heures, il rentre à la maison en tendant à sa femme, qui était encore au lit, une rose avec ces mots : « Tu vois, je peux même t'offrir de nouveau des fleurs ! » (Kuntze, pp. 130-131).

Cependant je n'étais pas encore à l'aise avec la lumière; tantôt dominaient pression et pulsation, tantôt de nouveau irritation de l'œil; je ne savais pas bien comment m'y prendre, j'en faisais tantôt trop peu et tantôt trop; l'œil perdit sa confiance en soi et par là de nouveau peu à peu son énergie, et vint un moment où je me vis de nouveau condamné à l'obscurité complète. Je craignis un temps d'avoir lésé non seulement la vision reconquise, mais la capacité même de récupérer comme la première fois, si grand était le sentiment de faiblesse et d'irritabilité qui s'était installé dans les yeux, et j'avais beaucoup de peine à renoncer derechef à toute espérance. Quelques jours plus tard cependant, je pris un nouvel élan, commençais de nouveau les opérations qui avaient si rapidement profité à l'œil, et elles eurent le même succès que devant. J'appris peu à peu à mieux traiter mes yeux; je m'aperçus que trop de lumière était nocif quand les yeux ne manifestaient pas assez de courage et de force pour s'opposer énergiquement à la lumière; mais que timidité et grand ménagement de l'œil, séjour voulu dans la pénombre nuisaient également d'un autre côté, et non seulement bloquaient le progrès de la guérison mais entraînaient une régression.

Presque du même pas que la guérison des yeux vint la guérison de la tête par une manière analogue d'en user.

Pendant les premiers jours qui suivirent la guérison des yeux, je ne pris rien que du lait, y ajoutant progressivement un peu de pain, et par paliers mon appétit augmenta à un degré surprenant. Toute mon apparence et mes forces physiques rajeunirent, je devins, moi qui étais très maigre, d'une apparence replette. Tant ce fort appétit que cet embonpoint disparurent par la suite.

L'heureuse transformation qui s'était produite de façon si rapide dans mon processus vital physique et psychique, la manière dont elle avait eu lieu, me mirent au cours du mois d'octobre et d'une partie du mois de novembre dans un état d'âme singulier d'exaltation que je serais bien en peine de décrire, d'autant plus qu'avec la fin de cet état le souvenir précis s'en est également dissipé pour la plus grande part¹⁸. Ce qui est sûr, c'est que je me croyais alors destiné par Dieu lui-même à des

¹⁸ L'entourage lui-même eut, dans toute cette affaire, l'impression de l'extraordinaire. Ainsi Kuntze, qui s'en fait encore l'écho cinquante ans plus tard : « ... En réalité, ce ne fut pas une crise unique, mais double, l'une qui mena le malade presque à mourir de faim, l'autre qui le mena au bord de l'abîme de la maladie mentale. Un an et demi séparent ces deux moments ; la manière dont la crise a été surmontée touche dans les deux cas au merveilleux, et il faut avoir vécu tout cela pour avoir la parfaite impression de l'extraordinaire. » (p. 127).

Toutefois quelques indices plus signifiants pour nous percent à travers ce halo. Ainsi, au début du mois d'août, Fechner dit à sa femme (selon le propre récit de celle-ci) : « Je ne sais ce que j'ai ; chaque fois que je ferme les yeux apparaît le chiffre 77 ; il est comme un tableau sans cesse devant moi ; si le ciel veut me signifier par là que ma misère doit durer encore soixante-dix-sept ans, c'est terrible. « Sa femme par-devers elle pense : dans soixante-dix-sept jours, ce sera la fin, ou bien il succombe, ou bien il perd définitivement la vue. Or, c'est le 77^e jour que la maladie prit brusquement l'heureuse tournure que l'on sait. On ajoutera (pour contre-balancer le vœu de mort) qu'une quinzaine de jours avant le début de la guérison, la femme de Fechner, se

choses extraordinaires auxquelles ma souffrance m'avait préparé, que je m'imaginai en possession de forces physiques et psychiques extraordinaires, ou que je me croyais en voie de l'être, que le monde entier m'apparaissait dans une autre lumière que jadis et qu'aujourd'hui ; les énigmes du monde semblaient se dévoiler ; mon ancienne existence semblait avoir disparu et la crise actuelle semblait une nouvelle naissance. Manifestement mon état était voisin d'un trouble mental ; mais tout a repris peu à peu son équilibre.

Mes yeux et ma tête depuis lors sont demeurés faibles et légèrement irritables. Aujourd'hui où j'ajoute ces dernières remarques (27 juin 1847), il en va comme suit :

Appendice 1847 :

Je peux exposer mes yeux presque à n'importe quelle lumière, même à celle du jour le plus vif, je peux m'en servir pour lire, écrire et autre ; ils ne sont pas plus myopes que jadis ; mais je dois, lorsque le jour baisse, à une heure où les autres avec des yeux sains peuvent continuer encore longtemps, m'arrêter de lire et d'écrire, mais rien ne m'empêche de travailler à la lumière de la lampe. Je dois aussi faire très attention que le soleil ne se réfléchisse pas sur le papier. Un manque de prudence là-dessus m'a déjà plusieurs fois contraint à interrompre tout à fait l'usage des yeux pendant plusieurs semaines et même de nouveaux débuts de photophobie se manifestèrent ; mais tout cela a fini heureusement par passer. Le vacillement de lumière devant les yeux, lorsque je les ferme ou les tourne vers l'obscurité, existe toujours.

En ce qui concerne ma tête, elle a une parfaite clarté de la pensée; mais il m'est toujours très difficile de bannir les pensées ; et au lieu que d'autres cherchent les pensées, je dois toujours, lors des promenades ou quand je ne veux pas travailler, faire des efforts incessants pour empêcher la poursuite des pensées auxquelles je me suis consacré pendant le travail, pour me distraire de nouveau par des objets indifférents ou qui touchent à la vie quotidienne, car je vois bien l'inconvénient de cette poursuite ininterrompue des pensées pour ma puissance et mon autonomie intellectuelles, en même temps qu'elle me rend incapable de partager les intérêts de la vie quotidienne. Mais malgré la peine et le travail quotidiens que je m'inflige dans ce but, il semble que j'empêche plus le progrès du mal que je ne peux le faire véritablement régresser.

trouvant le matin dans un demi-sommeil, vit s'écrire sous ses yeux tout un poème - « ganz unbezusst vor die Seele » (Kuntze, p. 133) - où précisément il était question d'un miracle qui changeait un homme malade en resplendissant jeune homme.

Appendice 1860 :

Dans mon mémoire paru en 1860, « Sur quelques conditions de la vision binoculaire »*, j'eus l'occasion de m'expliquer sur l'influence que pouvait avoir eu l'état de mes yeux à ce moment-là sur le résultat de certaines expériences, mémoire qui contient également, je le crois, des remarques complémentaires non dépourvues d'intérêt sur cet état d'antan.

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Saxe, volume VII, pp. 340 sq.



Voisinages

LA CLÉ DE VERRE

Dominique Maugendre

« *Going back where a woman really knows the way to treat a man,
And people are friendly without no hidden plan.* » (Jimmy Rushing/William “Count” Basie :
Going to Chicago blues.

« *Curieux de lire l'introuvable Clef de verre que me recommandait si fort Malraux.* »
(André Gide- *Journal* - 26 mars 1943).

John Huston est un grand cinéaste. Parmi ses qualités on peut en relever une, tout à fait remarquable, la faculté de faire de bonnes adaptations de romans au cinéma. Rares sont ceux qui font œuvre originale en mettant des écrits en images. Certains améliorent le texte en le transformant : Orson Welles pour *La Soif du Mal*. Certains se livrent à un jeu de massacre : Claude Autant-Lara pour *Le Rouge et le Noir*, Alexandre Astruc pour *L'Éducation sentimentale*. Un autre choisit une voie peu usitée : Resnais demande à Duras, Cayrol, Robbe-Grillet, Semprun, de lui écrire des films, mais il s'agit là de tout autre chose que de l'adaptation d'un livre, ou même de l'écriture d'un scénario original. D'autres encore arrivent à la perfection, dans une bonne équivalence et là par une grande fidélité au texte littéraire : ainsi de Visconti pour *Le Guépard*, ainsi de Huston pour *Reflets dans un œil d'or*, qui respecte le texte de Carson Mac Cullers à la lettre¹. John Huston a utilisé ailleurs cette technique du serrage-au-plus-près du texte, entre autres dans *Le Trésor de la sierra Madre*, et surtout dans *Le Faucon maltais*, tiré du roman de Dashiell Hammett. Dans ce film, la plus grande partie du roman est reproduite fidèlement : personnages, découpage des scènes, déroulement (souvent chaotique et difficile à suivre) de l'histoire, contenu des dialogues. Ce qui nous rend très étonnante l'omission d'un passage précis qui se situe à la du premier tiers du récit.

Le roman décrit la lutte passionnée que se livrent plusieurs personnes à la recherche d'un objet fabuleux, représentant un faucon ayant appartenu aux Chevaliers de

¹ La fidélité au texte n'entraîne de façon ni nécessaire, ni suffisante, la réussite du film. C'est même souvent le contraire. Dans les deux cas cités, il s'agit de réussites.

Malte, incrusté de pierres précieuses, d'une valeur inestimable. Brigid O'Shanguessy contacte une agence de détectives en les poussant par une série de mensonges imbriqués les uns dans les autres à intervenir à leur insu dans la recherche de cet objet mystérieux, la découverte finale impliquant la mort d'un ou plusieurs protagonistes. L'associé du personnage principal, le détective Sam Spade, a déjà trouvé la mort. Spade se rend compte que les dés sont pipés dans cette affaire et qu'il court le même risque à s'en occuper. Il le fera cependant parce que déjà impliqué par la mort de son associé aux yeux de la police officielle, parce qu'il a besoin d'argent, parce que c'est son métier, parce qu'il est fasciné par Brigid. Fasciné, mais pas suffisamment aveuglé pour ne pas lui raconter l'histoire d'une de ses précédentes enquêtes. Un homme riche, père de deux enfants, nommé Charles Flitcraft, a disparu brusquement depuis plusieurs années. Il le retrouve, quelques années plus tard, dans une ville éloignée de quelques centaines de kilomètres de celle où il vivait précédemment, menant une vie semblable à la précédente, marié, un enfant, jouant au golf... Flitcraft qui s'appelle maintenant Charles Pierce se confie à Spade en craignant une seule chose, qu'il ne puisse convaincre son interlocuteur². Un jour, en sortant du restaurant une poutrelle (*a beam*) tombe près de lui d'un immeuble en construction, à le toucher (il lui en reste une petite cicatrice qu'il touche complaisamment). Il a vu la mort de près, la vie n'a plus de sens pour lui. Il décide alors de disparaître et de refaire sa vie (la même) un peu plus loin.

Brigid trouve ce récit absolument fascinant. Elle se lève, se rapproche de Spade et lui avoue : « Inutile de vous dire dans quel état d'infériorité vous allez me mettre. »

On n'est guère habitué à rencontrer de tels morceaux de littérature dans un roman policier. On peut noter cependant que ce genre de réflexion « philosophique » sur la vie, son irrationalité, son défaut de sens est monnaie courante dans l'œuvre de Hammett. D'où la question de la suppression d'un tel passage lors de la fabrication du film par Huston qui ne s'en explique pas dans son autobiographie parue récemment en France³. On peut évidemment supposer que cette simple conversation aurait nui aux qualités de rapidité et de vivacité du montage, qu'elle aurait ralenti l'action. Mais alors d'autres passages auraient pu être supprimés. On peut aussi penser que cette histoire fait allusion à quelques problèmes cruciaux qui se posent à l'humanité comme : l'idée de la mort, la recherche du double, questions auxquelles la psychanalyse n'a pas manqué de s'intéresser. Or ce que dit Hammett, par la voix de son détective, c'est que cet obsessionnel de Flitcraft a résolu ces questions pour lui-même, sans doute sans vraiment savoir comment et pourquoi, mais tout de même d'une manière qui le satisfait⁴. C'est sans doute un peu trop fort

² The only thing that bothered him was a doubt that he could make that reasonableness clear to Spade. La parabole est à lire dans son entier, ne serait-ce que pour la vivacité et la concision du style. *The Maltese Falcon*. Pan Books, Londres, 1980, p. 58-60, trad. fr. *Le Faucon maltais*, Gallimard, Paris, 1950, p. 79-83.

³ Huston, par John Huston. Éditions Pygmalion. Paris, 1982.

⁴ A condition d'être cru par au moins une personne, il est vrai.

pour un spectateur de film policier prêt à accepter le récit manifeste d'un conte de fées, sûrement pas son contenu latent. De plus, et c'est un comble, ce récit est utilisé à des fins de séduction (« dans quel état d'infériorité ... », dit-elle) auprès d'une femme jeune et très belle, mais dont le moins qu'on puisse dire est que la naïveté et la sensibilité ne sont pas des qualités que l'auteur lui attribue en premier⁵.

J'ouvre ici une parenthèse pour souligner que J. Huston n'est pas resté insensible à la psychanalyse. Vingt ans après *le Faucon maltais*, il demande à Sartre, seul capable selon lui de faire ce travail, malgré son hostilité de nature politique à la pratique de la psychanalyse, d'écrire un scénario pour tourner un film sur la naissance des premiers concepts freudiens. Dans son autobiographie⁶, il raconte ses démêlés avec Sartre qui lui proposait selon lui un scénario trop long, trop touffu, et surtout qui se perdait de manière interminable dans la description de la quête de Freud, à la recherche de pères substitutifs, avant que Sartre ne se décide à lui faire formuler ses premières idées. Il avait pourtant bien insisté auprès de Sartre pour que celui-ci expose clairement et rapidement les idées de Freud sur la sexualité, quitte à braver les foudres de la censure hollywoodienne⁷. L'affaire ne se fit pas entre les deux hommes. Un autre fit le scénario. Huston tourna *Freud, Passions secrètes*, avec Montgomery Clift comme interprète de Freud. Ce n'est pas la plus mauvaise introduction (cinématographique) à la psychanalyse que l'on puisse imaginer.

Mais je reviens à Dashiell Hammett. Quelle que soit la raison (bonne ou mauvaise) pour laquelle le passage de la poutrelle a été coupé, le mérite de cette omission est de souligner un aspect fondamental de l'œuvre de D. Hammett : ce que cet auteur y met de lui, ou plus exactement comment il se montre à travers plusieurs personnages de son œuvre, ce qu'il utilise de sa problématique propre comme moteur de sa création littéraire.

On a dit de D. Hammett qu'il avait inventé le roman « noir » moderne⁸ : rapidité de l'action, précision « cinématographique » du montage et du découpage des scènes, cynisme affiché des personnages, intrigues très bien ficelées, efficacité du récit, inventions multiples, dénouements sans faille des intrigues, grande beauté du style, etc. On a dit aussi qu'il s'était, comme tout romancier moderne, abondamment servi de thèmes psychanalytiques pour construire la trame d'un certain nombre de ses récits. On a beaucoup insisté sur le fait qu'il projetait, dans un certain nombre de ses personnages, une grande partie de lui-même : l'élégance désinvolte du Nick Charles de *L'Introuvable*, la distanciation un peu forcée de Sam

⁵ La première version filmée du Faucon maltais, tournée en 1931, par Roy del Ruth, s'intitulait *Dangerous Female*.

⁶ Huston, op. cit.

⁷ En 1962 ! la peste encore ?

⁸ L'expression consacrée pour qualifier, aux U.S.A., le genre créé par D.H. est « hard-boiled novels », de ces récits qui ont passé suffisamment de temps à la cuisson pour qu'ils soient durs, comme les œufs.

Spade du *Faucon maltais*, la finesse de vue et l'intuition du Continental Op, détective sans visage, présent dans le plus grand nombre de ses nouvelles et deux de ses romans, *La Moisson rouge* et *Sang maudit*.

On a même été jusqu'à penser que Hammett s'étant pris pour Hammett, l'image stéréotypée que l'on présente de lui, et que d'une certaine manière il a contribué à installer, est proche d'une certaine vérité de l'homme Hammett.

L'auteur Hammett a créé un type de roman, dans ses romans quelques types de personnages, un stéréotype du privé : peu vulnérable, tout-puissant, calme, intelligent, incroyant, désespéré, efficace, honnête, sans illusion. Cette image a pris une telle épaisseur qu'on a attribué à l'homme toutes ces qualités. En 1975, un auteur de policier, Joe Gores, un de « ses admirateurs inconditionnels a eu l'idée à la fois astucieuse et émouvante de ressusciter le grand écrivain » dans un livre intitulé Hammett⁹. Sur la jaquette du livre, un commentaire : « D.H. tel qu'il aurait pu être ? non, D.H. tel qu'il fut. » Ce livre a été traduit en images par Wim Wenders dans un film réalisé en 1981-82 portant le même titre. « D. H. tel qu'il fut », phrase embarrassante s'il en est, tellement les informations sur ce que fut Dashiell Hammett sont sujettes à caution. L'amateur américain dispose de quelques monographies sur la vie de l'auteur. Les ouvrages de critique littéraire (articles ou livres complets) existent en nombre restreint¹⁰. Un des ouvrages les plus complets parus sur D.H. est écrit par un journaliste, Richard Laymann, (dont le livre en traduction française est paru sous le titre *Dash, Vie de Dashiell Hammett*, chez Arthème Fayard, Paris, 1981) qui prévient dans sa préface que toute sa vie D.H. a constamment cherché à ce que sa vie privée le reste. Cet auteur, annonçant d'emblée sa déception devant le secret bien gardé sur la vie « réelle » de D.H. et le refus de ses proches de livrer quelque information que ce soit, effectue un travail « antipathique », mais bien utile, qui consiste à chercher et trouver des sources et documents sur la vie de D.H., vrais la plupart du temps, « hautement crédibles », les autres fois.

Qu'en est-il donc de cet homme relativement mystérieux, dont celle qui fut sa compagne les trente dernières années de sa vie écrit : « Jamais je n'écrirai sa biographie, parce que je ne peux pas parler de mon ami le plus proche » ?¹¹.

Nous sommes donc en présence de deux biographies, ce qui est le plus souvent le cas pour les personnages importants. La première, romancée, arrangée, légendaire, est composée d'un mélange d'anecdotes hollywoodiennes et d'images qu'en ont

⁹ Avis au lecteur en prologue du livre: Hammett. Joe Gores, trad. fr. Gallimard, 1976.

¹⁰ Le dernier paru, somme intelligente de tout ce qui a été précédemment écrit : *Beams falling, The Art of Dashiell Hammett*. Peter Wolfe. Bowling Green University Popular Press. Ohio 1980.

¹¹ Lillian Hellman, préface à un recueil de nouvelles paru en français sous le titre *Le Grand Braquage* (*The big knockover*) en 1968. Éd. Gallimard, Paris. Date de la préface : 1965

voulu garder ses proches et ses admirateurs¹². En lisant les grandes lignes de cette biographie, il ne faudra pas oublier que cette série d'images déposées devant nous doivent leur forme en grande partie à ce que D.H. a bien voulu lui-même laisser paraître de lui, y compris par les commentaires qu'il fit lui-même de sa propre vie quand il était encore un personnage obscur.

Voici donc cette histoire :

Dashiell Hammett est né le 27 mai 1894, dans Saint Mary's County, État du Maryland, dans une famille de la petite-bourgeoisie américaine. Après des études courtes menées jusqu'à l'âge de quatorze ans, il fait divers métiers avant de se faire engager en 1915 comme détective privé dans une très grosse agence spécialisée, l'agence Pinkerton and Co. Il fait divers travaux d'enquête avec, semble-t-il, un certain succès. Un jour qu'il travaille sur une affaire de trafic d'or entre les U.S.A. et l'Australie, son employeur lui propose de s'embarquer sur le paquebot soupçonné de transporter le magot. Il se fait une joie d'accomplir un tel voyage. La veille, cependant, il procède à une nouvelle fouille et découvre la cachette ; la croisière tombe à l'eau. Il décide alors d'abandonner brusquement ce métier (décembre 1921). Effectuant alors divers autres métiers, il est conduit à une décision capitale pour la suite de sa vie : persuadé qu'il n'a que peu de temps à vivre, étant donné la gravité de la tuberculose pulmonaire dont il est atteint depuis quelques années, il décide d'abandonner sa femme et ses deux enfants et de se consacrer à l'écriture. Sa première nouvelle est publiée en octobre 1922. Une longue série de nouvelles aboutira à la création des cinq romans qui le rendent célèbre : *La Moisson rouge* (1929), *Le Sang maudit* (1929), *Le Faucon maltais* (1930), *La Clé de verre* (1931), *L'introuvable* (1934)¹³. Début 1931, il rencontre « au sortir d'une beuverie de cinq jours » un auteur dramatique, une femme avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort, trente ans plus tard, Lillian Hellman.

Après *L'introuvable* (commencé avant la rencontre avec L. Hellman, souvent remanié, publié début 1934), il n'écrira plus rien, si ce n'est quelques nouvelles éparses et de nombreux scénarios de films et feuilletons pour la radio, et la télévision, la plupart inspirés directement d'œuvres (nouvelles ou romans) écrites par lui auparavant. Les trente dernières années de sa vie se déroulent sous trois signes, parallèlement : celui de la maladie tuberculeuse, entretenue efficacement par l'alcoolomanie, ce qui entraînera des hospitalisations à répétition, celui d'un engagement double par le biais d'un soutien important à des organisations politiques de gauche (principalement alliées au Parti communiste américain), ce qui lui vaudra d'être condamné à six mois de prison ferme sous l'ère Mac Carthy (juillet

¹² Lillian Hellman, op. cit. Steve Marcus, Introduction (écrite en 1974) pour le recueil de nouvelles intitulé *Le dixième indice*, Éd. Denoël, 1976, pour la trad. fr. ; Francis Lacassin, préface à un recueil de nouvelles intitulé *Un Sale Bled*, Presses de la Cité, 1971, Paris, pour la trad. fr

¹³ *The Red Harvest*, *The Dain Curse*, *The Maltese Falcon*, *The Glass Key*, *The Thin Man*.

51), et d'un soutien non moins important aux armées américaines pendant deux ans (septembre 43-septembre 45), « engagé » par les autorités militaires sur son insistance malgré son âge (quarante-neuf ans), sa maladie « évidente », et ses opinions politiques ultra, déjà largement répandues - enfin, celui d'une liaison qualifiée souvent de tumultueuse et passionnée avec cette femme auteur qui l'aidera et le soutiendra au cours de toutes les épreuves qu'il traversera pendant cette période ; qu'il aidera et qu'il soutiendra dans la fabrication, l'écriture et la mise au point de ses œuvres,

Cette biographie, dans ses grandes lignes, comporte un caractère exemplaire. Il est vrai que le déroulement des trois phases : grand détective, grand auteur, grand militant (même avec cette faiblesse magnanime vis-à-vis des petits gars de l'armée), contribue à installer pour la postérité une bonne image, confortée par les fioritures supplémentaires du genre : tuberculeux, éthylique, dépensier, amateur de femmes, suprêmement élégant, bref un vrai trompe-la-mort.

Cette biographie est vraie, dans ses grandes lignes. Son caractère héroïque n'est pas vraiment faux. Elle a pour moi l'inconvénient de masquer (peut-être par le trop d'amour, l'idéalisation qui s'y dévoile de la part de ses colporteurs) ce que Hammett a voulu dire de lui. Et ce qu'il a voulu dire de lui, ne me semble intéressant que parce que cela peut nous aider à comprendre chez lui certaines voies de la création. Identifier Hammett à ses personnages les plus prestigieux est une démarche constante de tous ses admirateurs, mais cette démarche consiste à ne « comprendre » l'auteur que par la voie de son œuvre finie. Confondre l'œuvre terminée avec la démarche créatrice est sans doute le plus mauvais service que l'on puisse rendre à un créateur. J'ai dit plus haut que malheureusement pour les amateurs, un des biographes de Hammett laissait apparaître sa rage de ne pouvoir aller contre la volonté des amoureux de Hammett pour lever quelques voiles de cette vérité officielle. Cette rage comporte donc cet avantage : la nécessité pour ce biographe de produire nombre de documents et témoignages vrais (ou « hautement crédibles ») faisant apparaître quelques petites différences entre le personnage officialisé et sa fatigue plus quotidienne. C'est peut-être dans ces petites différences que l'on peut tenter d'apercevoir comment et où s'inscrit le pouvoir créateur, par la fiction, de l'auteur. Citons entre autres : Hammett ne semble pas avoir été à l'origine de la découverte du magot dans le paquebot, il était déjà trop malade pour enquêter efficacement, ce qui lui fera abandonner définitivement la profession. Il n'abandonne pas sa famille à l'annonce de sa mort prochaine pour se mettre frénétiquement à écrire fin 1921 : il épouse José Dolan (une infirmière qui le soigna lors d'une hospitalisation préalable qui dura sept mois), en juillet 21 ; leur première fille naît en octobre 21, leur deuxième naîtra en mai 26. Il ne quittera sa femme et ses deux filles qu'à la fin de l'année 1929. Ces huit années de brouillard, omises (comme l'omission de l'épisode de la poutrelle par Huston) par la biographie officielle, ne sont pas des années inutiles. Elles sont les plus fécondes dans la préparation et la réalisation de l'œuvre de D.H. : on en sait qu'il essaie tant bien que mal de faire vivre sa famille, mais surtout qu'il passe son temps à

lire, à se cultiver pour rattraper son défaut d'éducation dû à l'interruption précoce de ses études, qu'il se fabrique une énorme culture en absorbant presque tous les livres des bibliothèques voisines. Quand il est trop fatigué, il se fait livrer à domicile les deux ou trois livres quotidiens qui lui sont nécessaires. L'Histoire, la Philosophie, la Psychologie, la Criminologie, la Littérature sont ses menus préférés ; sa bibliophilie n'a d'égale que son alcoolomanie. Parallèlement, dès le début, il s'essaie à écrire, d'emblée, des histoires de détective. D'emblée aussi, une ambition littéraire se fait jour. Il n'écrira pas de petites histoires de détective, mais des nouvelles « qui se tiennent ». Sa première publication est éditée par une revue qui s'intitule *The Smart Set*¹⁴, dont le directeur avait la prétention, justifiée semble-t-il, d'éditer une revue de bon niveau culturel. Il publie nouvelle sur nouvelle, de nombreux articles critiques sur les romans policiers, les premières ébauches de ses trois premiers romans. Puis, en février 29, *La Moisson rouge* ; en juillet 29, *Le Sang maudit* ; en février 30, *Le Faucon maltais* ; les épreuves de *La Clé de verre* sont déjà sous presse. Rappelons qu'il ne quitte sa famille qu'en octobre 29 ; trois de ses romans sont terminés, l'ébauche du quatrième est largement entamée à cette époque. On n'en voudra pas trop aux admirateurs de l'avoir voulu farouchement solitaire pendant cette période d'intense bouillonnement créateur. On y verra peut-être un signe de ce que lui-même indique dans l'épisode de la poutrelle : un homme, quand il a vu la mort de près, est capable de disparaître, de changer de vie, d'aller retrouver son double au-delà du miroir, mais bien sûr un double caché aux yeux de tous. Le détective privé, héros de la plupart des grandes nouvelles de Hammett, ne porte pas de nom sinon celui relativement énigmatique de Continental Op¹⁵, une espèce d'homme non humain qui fait son boulot comme tout le monde, n'a pas de visage, travaille pour une agence qui résout les problèmes des autres sans trop s'y mêler. C'est aussi le héros sans visage de *La Moisson rouge*. C'est, peut-être, la face cachée (invisible) de D. Hammett, son autre, son double qu'il n'a jamais vraiment osé espérer atteindre, mais qui constitue le fil conducteur, en même temps que l'armature de son œuvre.

A tous égards, Hammett ne se cache pas trop de ce désir de disparaître (changer de vie, être un autre, abandonner sa famille quotidienne, vivre au secret, etc.). Dans « la poutrelle qui tombe », le héros minable qui « change de vie » en allant voir ailleurs, à quelques centaines de kilomètres de là s'il y est bien, après une « expérience de la mort », ne change vraiment qu'une seule chose : son nom, même pas son prénom. Il s'appelle Charles Pierce dorénavant, et l'on sait, qu'à l'inversion de deux voyelles près, D.H. a donné à ce personnage falot, mais exemplaire, le nom d'un grand philosophe américain de la fin du XIXe siècle : Charles Sanders Peirce. Rien ne nous permet de dire, sinon de supposer, ce qui a séduit Hammett dans les travaux de Peirce qui a beaucoup écrit sur les mathématiques, la logique, la topologie, le hasard, édifiant au long de ses écrits une

¹⁴ Littéralement : « la société chic ». Cette revue avait déjà publié des textes de E. O'Neill, S. Maugham, F. Scott Fitzgerald, entre autres.

¹⁵ Ce qui signifie que ce détective est « *operative* » (opérationnel) sur tout le continent, en tant qu'employé de la Continental Agency.

œuvre sur le concept de pragmatisme métaphysique. Mais on peut lire dans une courte biographie de ce penseur, connu et reconnu de son vivant aux États-Unis : « Le génie intellectuel de Peirce fut quelque peu entravé par son excentricité personnelle. C'est avec difficulté qu'il établissait des relations personnelles. Ses centres d'intérêts étaient plus étendus et plus variés que chez la plupart des autres ... Lorsqu'un legs lui permit de prendre sa retraite, il se retira dans une région écartée de Pennsylvanie, où il complétait son revenu en écrivant des articles et des comptes rendus de lectures »¹⁶. Peirce prit, semble-t-il, sa retraite vers quarante-cinq ans. La mort littéraire de D.H. se situe à l'approche de la quarantaine.

Le mode de mise à la retraite n'est cependant pas équivalent en ce qui concerne les trois cas. Freud dans son texte sur *L'Inquiétante étrangeté* insiste bien, à la suite d'Otto Rank, sur le fait que « primitivement, le double était un assurance contre la destruction du moi, un énergique démenti à la puissance de la mort » ; il ajoute quelques lignes plus loin que lorsque la phase du narcissisme primaire qui « domine l'âme de l'enfant comme celle du primitif » est dépassée, « le signe algébrique du double change et, d'une assurance de survie, il devient un étrangeté inquiétant signe avant-coureur de la mort »¹⁷. Flitcraft a donc bien trouvé un démenti « énergique » à la puissance de la mort, mais sur un mode infantile. Hammett, par la bouche de Spade, indique bien qu'il ne montre que peu d'estime pour ce mode de résolution. Il en est un autre, plus intelligent, plus efficace, c'est d'atteindre l'immortalité par une œuvre, écrits ou autres. Peirce, une fois reconnu comme un grand penseur, mis à l'abri du besoin par un héritage, peut vivre heureux et caché tout en restant présent au monde. D.H. empruntera un chemin quelque peu différent. Tout au long de sa (relativement courte) période de création, il s'efforcera de construire une image d'homme viable et sociable, image à laquelle il se conformera pendant de nombreuses années ; image derrière laquelle il se cachera littéralement, mais qui lui apportera cette relative « tranquillité » à laquelle il aspire. Je reprendrai plus loin cette question vitale pour l'auteur de la construction d'une image autre, pour faire la remarque qui suit.

L'intérêt de « l'anecdote de la poutrelle » omise par J. Huston, prend toute sa valeur si on la resitue dans le déroulement du roman de D.H. Ce récit d'une expérience réussie (non dramatique) de création d'un double est utilisé, au plan littéraire, d'intéressante manière. Ainsi Freud remarque dans *L'Inquiétante étrangeté*, que « la main coupée du Trésor de Rhampsenit ne fait pas la même impression que celle de la main coupée de Hauff ». Selon lui, la réponse est facile à donner : « nous ne vibrons pas aux émotions de la princesse, mais à la ruse supérieure du maître voleur ». Dans l'histoire racontée par Spade, le récit de la bizarrerie de Flitcraft ne nous est pas à proprement parler destiné. D'ailleurs nous sommes tranquilles puisque l'énigme est résolue et que Spade est engagé dans une enquête mystérieuse (la recherche du Faucon) qui nous semble autrement inquiétante. Ce qui fait tout l'intérêt de ce récit,

¹⁶ Histoire de la Philosophie, Collection La Pléiade, T. III, Gallimard 1974, p. 377 et seq.

¹⁷ Freud, *L'Inquiétante étrangeté*, in *Essais de Psychanalyse appliquée*, tr. fr. Gallimard, Coll. IDÉES, 1976, Paris.

c'est qu'il est destiné à Brigid, cette femme dont Spade commence à se dire qu'elle risque bien de lui être fatale, que les récits qu'elle lui a faits à propos de la disparition de cet oiseau sont tissés de mensonges, et qu'il vaut mieux la prévenir qu'il est capable de résoudre des énigmes très étrangement inquiétantes, bref qu'il n'est pas homme à se faire bernier facilement. Dans le Trésor de Rhampsenit, « le sentiment d'inquiétante étrangeté n'a probablement pas été épargné à la princesse, nous trouvons même vraisemblable qu'elle se soit évanouie ». Dans le Faucon maltais, Brigid mise en état d'infériorité par le récit, pense qu'il vaut mieux se rapprocher de cet homme et tenter même de le séduire. La séduction sera réciproque, ce qui nous vaudra le remarquable dernier chapitre de ce livre au cours duquel les complices de Brigid démasqués et arrêtés par la police, Spade balancera entre son désir de protéger cette femme d'une probable condamnation à mort (elle est plusieurs fois meurtrière), et celui de sauver sa propre vie, car il serait gravement impliqué dans ces meurtres si elle restait libre.

Ainsi, un des fantasmes les plus chers à l'auteur : pour vivre heureux¹⁸, vivons cachés, a, selon moi, présidé à la construction d'un des plus grands livres de la littérature policière qu'il nous soit donné-de lire.

Il ne me semble pas inutile de revenir sur ce que l'on sait des biographies de D.H., car il est possible d'y installer des rapports entre celles-ci et le mouvement créatif de l'auteur.

La biographie que j'appellerai réaliste nous enseigne un certain nombre de choses : en 1921, D.H. sorti de l'hôpital militaire est gravement malade. Tuberculeux, il obtient une pension d'invalidité à cent pour cent, délivrée par les autorités militaires. Il est incapable de travailler régulièrement, se marie à une infirmière qui l'a soignée auparavant. La maladie ne fait qu'empirer dans les années suivantes au point que les médecins lui conseillent de fréquenter le moins possible sa famille pour tenter d'éviter la contagion. Comme on l'a vu, pendant ces huit années (de 21 à 29), il lit et écrit énormément. Mais autre chose se passe qui me paraît tout aussi important : il se soigne. Quand les premiers succès, la reconnaissance, arriveront en 1930, il est un homme guéri. C'est peut-être là que la biographie hagiographique rejoint, par le biais d'un mode interprétatif¹⁹, la réalité. Hammett était bien menacé de mort. On n'utilisait à cette époque, contre l'invasion de l'organisme par le bacille de Koch, que des méthodes diététiques (régimes divers), climatiques (le soleil et la montagne), ou chirurgicales, celles-là particulièrement barbares (thoracoplastie, pneumothorax spontané, etc.). D.H. en trouva une tout à fait originale : la création littéraire. Nous n'avons aucune précision, aucun détail permettant de savoir comment cet ancien

¹⁸ Heureux : dans la tranquillité psychique. Mais, on l'a vu, D.H. n'est pas très satisfait de cette solution narcissique ; au niveau du récit, Spade semble dire à Brigid : ne me prenez pas pour un enfant.

¹⁹ « Apprenant qu'il était menacé de mort, il décide de vivre seul et se met à écrire.

détective privé²⁰, très malade, alcoolique, presque inculte, vivant dans un état proche de la misère, fut assailli par un saisissement créateur²¹, assez fort pour le maintenir en vie, le guérir²² et lui permettre tout en même temps de produire une œuvre aussi puissante.

Nous disposons par contre d'éléments biographiques et littéraires pour savoir comment D.H. fut débarrassé de ce saisissement. Nous sommes en effet en présence d'un authentique créateur qui a arrêté toute production à l'âge de 37 ans²³, qui a vécu de cette production, et y a survécu, peut-on dire, trente ans.

Il en a vécu : Hammet acquiert très rapidement (années 27-28) une grande notoriété avec la publication d'un grand nombre de ses nouvelles²⁴, il devient avec la publication de ses romans un auteur reconnu au plan national, puis international, avec les premières traductions. Dès 1930, la Paramount sort une première adaptation filmée (très ... librement) de *La Moisson rouge* sous le titre de *Roadhouse Nights*. Il y aura six versions cinématographiques de *The Thin Man*, de 34 à 47, quatre (dont la dernière *The Black Bird*, 1975, à caractère parodique) tirées du Faucon maltais, d'autres encore, ce qui porte à une vingtaine le nombre total de films tirés de l'œuvre de D.H. De nombreux feuilletons radiophoniques, puis télévisés, complèteront l'adaptation visuelle (et les gains considérables qu'il en tirera) de ses écrits. Enfin, et cela ne comptait sans doute pas pour rien, parmi ses admirateurs inconditionnels, on put compter John Steinbeck, William Faulkner, André Malraux, André Gide et, bien sûr, Raymond Chandler.

Il y a survécu, à l'aide de divers expédients : outre la vie mondaine, « à la Fitzgerald », qu'il mènera de la Côte Ouest à la Côte Est (et vice-versa) pendant de nombreuses années, il aidera Lillian Hellman à plusieurs reprises pour reprendre, corriger ses écrits, l'assister dans la mise en scène de certaines de ses pièces de théâtre et pour l'écriture de quelques scénarios de film; parallèlement, il s'intéressera à la vie militante, soutiendra de nombreuses causes de gauche à partir des années 36-37, s'engagera dans l'armée pour « défendre la démocratie contre le fascisme » pendant

²⁰ Travaillant essentiellement sur de petites affaires, y compris dans des rôles peu reluisants comme celui de briseur de grèves, travail souvent confié à des agences privées, mais pour une agence prestigieuse : la Pinkerton and Co. dont la devise était « *We never sleep* » : nous ne dormons jamais.

²¹ Voir l'analyse de ce terme de Saisissement par M. de M'Uzan dans *De l'arc à la mode*, pp. 3-27, Gallimard, Paris, 1977, ainsi que le développement qu'en fait D. Anzieu dans *Le Corps de l'Œuvre*, pp. 99-107, Gallimard, Paris, 1981.

²²) Je parle de guérison, car contrairement à ce que dit la légende, présentant D.H. comme un homme malade tout au long de sa vie, il semble bien que sa santé se soit considérablement améliorée vers la fin des années 1920 : il ne fut hospitalisé qu'une quinzaine de jours en janvier 36, la maladie ne revint par la suite que dans les années 50, quelque temps après sa sortie de prison.

²³ Bien que *The Thin Man* ait été publié en 1934, le premier manuscrit déjà très élaboré, presque définitif, porte la date de 1931.

²⁴ Notamment dans la Revue *Black Mask*.

la guerre de 40²⁵, il reprendra ses activités militantes après sa démobilisation, ce qui lui vaudra donc cet emprisonnement en 1951. Pendant vingt ans, une survie bien remplie. Puis (51-61), dix ans de survie désespérée.

Survie donc, à mon avis, aménagée sur le mode maniaque pendant vingt ans (mondanités, succès, politique, armée), puis sur le mode dépressif (réclusion, cardiopathie, puis cancer du poumon pour terminer) pendant dix ans.

La Mort donc, à l'œuvre tout au long de cette vie et la manière de jouer avec, plus ou moins bien selon les périodes de la vie. La Mort à l'œuvre très tôt : Annie Hammett, sa mère, était porteuse d'une tuberculose chronique²⁶. C'est parce que son père tombe gravement malade, que Dashiell, deuxième de la fratrie, premier de sexe masculin, est désigné à l'âge de quatorze ans pour tenter de sauver l'affaire familiale d'une faillite certaine, qui ne sera pas évitée.

Mort ou vie ? Dashiell est le deuxième prénom de D.H. qui s'appelle Samuel Dashiell Hammett. Samuel est le prénom de son grand-père paternel. Dashiell est le patronyme anglicisé de sa grand-mère maternelle qui était d'origine française et se nommait De Chiell. Le second prénom, d'origine patronymique, lui fut alloué sur l'insistance de sa mère, pour qui De Chiell était synonyme de bravoure et de courage. C'est de ce deuxième prénom qu'il signera toutes ses œuvres. On peut penser qu'il a voulu placer sa renaissance (le grand remue-ménage psychosomatique qui conduisit à sa guérison parallèlement au processus de production) sous ce signe-là. Car il s'est agi pour lui de faire comme sa mère, maltraitée par un mari malade et alcoolique, c'est-à-dire de faire comme si cette maladie (la tuberculose) n'existait pas. Il y a réussi, pendant longtemps, jusqu'à ce que la justice de son pays l'enferme pour trahison.

²⁵ Il passera une grande partie de ces années sur les rives glacées des Iles Aléoutiennes, chargé de publier un journal destiné aux G.I.'s, leur expliquant (sans démagogie, semble-t-il) ce que sont les valeurs démocratiques à l'américaine.

Il est à signaler par ailleurs que de nombreuses voix s'élevèrent dans les années quarante pour dire que les œuvres à succès de Lillian Hellman étaient en réalité écrites par D.H. L'intense activité littéraire qu'elle continua à mener après la mort de ce dernier montre à l'évidence que cette accusation est absurde. J'y vois surtout le signe de l'immense déception qu'a pu provoquer chez beaucoup l'arrêt de toute production chez un auteur qu'ils estimaient. Lillian Hellman est un auteur très apprécié aux U.S.A. et en Grande-Bretagne. Ses principales pièces de théâtre ont pour titre: *The Children's Hour* (1934), *The Little Faxes* (1939), *Watch on the Rhine* (1941), *The Autumn Garden* (1951).

Parmi ses écrits romanesques, les plus connus revêtent une forme autobiographique : *An Unfinished Woman* (1969), *Pentimento*, recueil de nouvelles, agréables à lire, dont l'une, *Julia*, a fait l'objet du tournage d'un film par Fred Zinnemann en 1978.

A ma connaissance, les rares traductions de ses œuvres publiées en français ne sont plus à ce jour (janvier 1984) disponibles en librairie.

²⁶ Des six enfants de la fratrie, il n'y eut, selon ce que l'on peut savoir, que Dashiell qui « attrapa » une tuberculose par la suite.

Mort à l'œuvre, dans son œuvre : le plus grand nombre de ses enquêtes policières écrites sont provoquées par la découverte d'un meurtre ; mais contrairement à d'autres genres policiers, le déroulement de l'enquête est accompagné d'autres meurtres, le plus souvent nombreux et violents, parfois perpétrés par l'enquêteur lui-même : le rouge de cette moisson si bouleversante est de la couleur du sang²⁷.

Mort, enfin, du processus créateur, à l'œuvre à l'intérieur même de ce processus. L'anecdote de la poutrelle du Faucon maltais en est un premier indice. Dans ce même roman, il en existe un autre, tout aussi parlant : le détective, Sam Spade, apparaît comme l'incarnation (la mise en Vie) du héros sans visage qui occupe toute la première partie de l'œuvre de Hammett sous l'appellation de Continental Op²⁸. Bien que les descriptions physiques de ce personnage soient rares, on en trouve quelques-unes de-ci, de-là. Le Continental Op est plutôt petit (1,70 m), râblé, gras (85 kg). Sam Spade est plus grand (1,90 m), tout aussi encombré d'une graisse superflue, il a « quelque chose d'un sympathique Méphisto blond » (*He looked rather pleasantly like a blond Satan*)²⁹. Les deux personnages ont un comportement très voisin dans la vie et dans l'exercice de leur profession. Le premier est présent dans de nombreuses nouvelles et les deux premiers romans. Il prend visage, corps, nom dans le troisième. D.H. n'écrira plus de nouvelles où apparaît le premier après la publication du Faucon. Sam Spade sera utilisé dans deux ou trois nouvelles par la suite, mais on peut dire que ce personnage restera pratiquement inexploité. Pour D.H., aussitôt vivant le Continental Op - Sam Spade - est mort et enterré.

Dans le quatrième roman, *La Clé de verre*, il n'y a pas trace de détective professionnel. Ce livre, avec *La Moisson rouge*, se situe au sommet de l'œuvre de D.H., peut-être moins parfait, mais en tout cas tout aussi émouvant par ce que l'auteur y met de lui-même, toujours en dynamisant cette « mise » personnelle dans un sens créatif. Ned Beaumont³⁰ est un joueur professionnel, lié d'amitié et de reconnaissance à Paul Madvig (on ne sait pas quel service, fort important, ce dernier lui a rendu un an et demi plus tôt), qui occupe dans la ville (innommée), près de New York, de

²⁷ Évidemment le « policier » implique en général la présence d'au moins un meurtre, mais après tout D.H. aurait pu choisir un autre genre ; quand, reconnu, il tenta de s'y essayer, malgré tout son talent, il ne termina jamais un manuscrit.

²⁸ Le changement est par ailleurs fortement marqué dans la technique littéraire : le Continental Op parle à la première personne. A partir du Faucon, D.H. emploie le style narratif à la troisième personne.

²⁹ Il est assez plaisant que le rôle de Sam Spade ait été à l'origine de la mythique carrière de Humphrey Bogart, qui, à partir de ce film, représentera pour plusieurs générations de cinéphiles l'archétype du « privé ». Le moins que l'on puisse dire est que cet acteur ne ressemble pas tellement à un grand et gros « Méphisto blond ». Cette infidélité de J. Huston au texte de D.H. a permis en tout cas d'asseoir la carrière d'un très grand acteur.

³⁰ Où l'on retrouve les origines françaises. Le héros malheureux de Sang maudit, Edgar Legget, premier cadavre du roman, s'appelle en fait Maurice Pierre de Mayenne; « né à Fécamp, Seine-Inférieure, France, le 6 mars 1883 ».

hautes fonctions administratives et qui à ce titre, soutient la candidature du sénateur Henry en vue du renouvellement du siège de ce dernier au Sénat.

Janet, la fille du sénateur, est vivement courtisée par Madvig, mais peu flattée par les avances de ce parvenu un peu vulgaire³¹, encore que prête à aider son père par tous les moyens (elle est, pour Beaumont, la « livre de chair » de Shakespeare en ce qui concerne ce marché électoral). Un soir, Henry Taylor, le fils du sénateur est tué accidentellement, par son père³². Madvig est soupçonné. Beaumont paie sa dette à Madvig en menant une enquête de façon très personnelle. Il y gagnera par la même occasion l'estime et l'amour de Janet. C'est là une histoire banale de deux hommes dont l'amitié est mise en péril par l'amour de la même femme, sans doute, mais traitée de quelle manière ! Je n'insisterai pas sur les qualités propres de l'écriture qui ont fait désigner D.H. comme le créateur et le maître du « *hard-boiled novel* ». Je m'attacherai plus à essayer de cerner ce qui fait de Ned Beaumont un personnage si étrangement sympathique ; puis ce qui donne à la Clé de verre un ton si particulier : deux rêves que se racontent Janet Henry et Ned Beaumont, celui de Janet comportant dans son déroulement une clé de verre qui a donné son titre au roman.

Ned Beaumont est un type bizarre. Selon l'habitude de l'auteur, nous ne savons pratiquement rien de lui : pas d'histoire, pas d'origine, aucune notation à caractère psychologique. On sait seulement de lui qu'il est mince, très élégant, nettement plus cultivé que la moyenne des semi-malfrats ou politiciens qu'il fréquente ; il est joueur, buveur, fumeur. Il a aussi « une poitrine plate qui témoigne d'une certaine faiblesse congénitale ». Le lecteur ne l'approche que de deux façons : par ce qu'il agit et par ce que la surface de son corps laisse apparaître de ses émotions (sa taille se redresse, son regard s'éclaircit ou se vide de toute expression, son visage pâlit, etc.). On ne sait pas très bien non plus pourquoi il se lance dans cette histoire, sinon mû par une mystérieuse dette envers un « ami » de fraîche date. Le Spade du Faucon a lui au moins cette motivation qu'il est un détective professionnel. Cependant, Beaumont est extrêmement présent et vivant tout au long du roman. Cette espèce de mécanique biológico-comportementale prend au décours du récit une épaisseur et une vérité éclatantes. On se surprend, à la lecture de ce roman, à trouver le fantôme sympathique, à l'aimer, puis à désirer des choses pour lui. Il ne s'agit pourtant pas d'un héros positif : absence totale de goût pour une quelconque morale de la vie, défense massive devant toute expression de sentiments, mise en action un peu automatique, tout le désigne, comme je l'ai dit, à occuper la place d'un fantôme. Mais c'est là où précisément le mouvement du lecteur se déclenche, c'est dans ce

³¹ Ned Beaumont à Paul Madvig: « Tu ne devrais pas porter des chaussettes de soie avec un complet de tweed.

- Non ? Mais j'aime le contact de la soie.

- Alors, pas de tweed. » *La Clé de verre*, p. 72.

³² Dans *La Moisson rouge* également, un père tout-puissant est plus ou moins responsable de la mort de son fils.

que ce personnage montre de sa belle indifférence. C'est là aussi que D.H. exerce son pouvoir de création. Son personnage, cet homme si peu incarné, devient passionnant par ce type de comportement : indifférence lointaine dont le lecteur ne peut qu'espérer diminuer la distance ; homme inquiétant dans son étrangeté et dont l'étrangeté est cette fois³³ destinée au lecteur. Le processus ne prend son plein effet que parce que Ned Beaumont n'est pas véritablement méchant. Il fait preuve au contraire tant vis-à-vis de ses amis que de ses ennemis de ce que l'on peut nommer une véritable neutralité bienveillante. Nous nous trouvons en présence d'un Autre que nous aimerions bien rejoindre. Et D.H. crée un Autre dont tout nous laisse à penser qu'il s'est efforcé de lui ressembler jusqu'à la fin de sa vie : un homme élégant³⁴, joueur, buveur, fumeur, « à la poitrine plate », gardant une grande distance par rapport aux choses de la vie, y compris dans ses engagements politiques.

Je peux, ici, proposer une hypothèse amorcée au début de cet article : l'élément moteur essentiel du processus de création chez D.H. avait comme objet principal un but vital, essentiel à atteindre, à savoir un bouleversement psychique et somatique. Son œuvre est le témoin de cette course éperdue vers la construction, incarnée, un tant soit peu vivante d'un homme différent et viable, y compris avec ses défauts et ses conduites auto-destructives, toxicomaniaques. Le Continental Op n'existe pas ; Sam Spade existe un peu mais ne réussit pas très bien : le Faucon retrouvé par lui est un faux, il envoie la femme dont il est tombé amoureux en prison pour vingt ans. Ned Beaumont présente plusieurs caractéristiques importantes :

1. il n'est pas détective professionnel (il vit confortablement de ses gains au jeu). Il est dégagé de cette obligation sordide d'assurer ses revenus par un métier ; à ce titre, il mène son enquête de manière désintéressée ;
2. il est vivant. Sous sa belle indifférence, il laisse percer des sentiments qui en font contrairement aux apparences autre chose qu'un fantôme : amitié sincère pour Madvig, haine farouche pour le sénateur à l'âme de maquereau, sentiment amoureux très fort pour la fille de celui-ci, tendresse sincère pour la mère de Madvig, etc. ;
3. il rêve.

En somme, D.H. a enfin réussi à couvrir cette distance que chacun peut constater entre sa biographie « réelle » et sa biographie légendaire. Entre ce petit détective inconnu qu'il était, pauvre, condamné à mort de 1920, et cet auteur reconnu du début des années 30 qu'il est devenu, s'inscrit tout le trajet créateur que l'auteur a accompli. Le héros, vivant, habitant un corps, capable de réussite (stade que les détectives précédents n'arrivent pas à atteindre), peut être considéré comme une

³³ Contrairement au procédé utilisé dans *Le Faucon*

³⁴ Toutes les photos que D.H. a laissé paraître de lui le montre habillé de manière raffinée.

réalisation³⁵ du Moi Idéal de l'auteur. L'idéal du Moi (être un auteur reconnu, lu, adapté, plagié) est lui aussi en bonne voie d'être atteint. Et je crois que l'on peut dire que c'est là que le « désaisissement » intervient. Trop c'est trop. On relira avec attention la très fine description que fait Didier Anzieu dans *Le Corps de l'Œuvre*³⁶, de la lutte sournoise que le Surmoi entreprend contre le Moi Idéal pour étouffer chez un auteur le processus de création. Elle correspond presque trait pour trait à ce qui advint à Dashiell Hammett. Mais une des choses qui m'apparaît comme la plus pathétique chez cet auteur est qu'il nous prévient du drame qui va lui arriver et qu'il en fait un roman : *The Thin Man* ; la création ayant gardé « in fine » un relatif droit de cité.

Dans *The Thin Man* (L'Introuvable), Nick Charles est un ancien détective professionnel, marié à une riche héritière, donc vivant de ses rentes, qui se trouve mêlé en amateur à une histoire de disparition : celle d'un inventeur, ayant créé suffisamment de machines intelligentes pour en tirer de confortables revenus. Ce créateur vit seul, est introuvable ; son ex-femme le recherche, et sollicite le couple Charles pour retrouver cet homme mince dont elle veut encore plus d'argent qu'il ne lui en verse au moment où commence l'action.

Le détective-amateur est une version mondaine, édulcorée, de Ned Beaumont. Il n'en a pas cette épaisseur que l'on nomme en général humaine. Sur un fond de sérieux, il est frivole, désinvolte, buveur (comment pourrait-on en douter ?), etc., malin, mais somme toute un peu fat. Il résout l'énigme en découvrant que le créateur a été tué par l'avocat (Macaulay) qui servait d'intermédiaire entre lui et sa femme. Macaulay utilise deux méthodes conjointes pour tromper la police. Il enterre l'inventeur (Clyde Wynant, « l'homme le plus mince que personne aie jamais rencontré ») dans des habits trop grands pour lui, pour que la police pense qu'il s'agit d'un autre cadavre que celui de Wynant (ruse rapidement déjouée par Nick Charles). Puis il rajoute de la chaux pour que le cadavre devienne rapidement méconnaissable. Dans le roman, cela ne trompe pas un instant Nick Charles.

Un homme très mince, créateur, enterré dans des habits trop grands, défigurés plus vite que par le processus de la décomposition normale, on n'en demande pas tant. Eh bien, D.H. en rajoute, dans tous les sens du terme. Au décours du roman, le détective rencontre les membres de la famille du créateur. Il a jadis couché avec la femme de celui-ci, n'est pas insensible aux charmes de sa fille, mais la trouve un peu tendre ; il parle avec son fils qui s'intéresse à des tas de choses de la vie, entre autres le cannibalisme. A une question que pose ce jeune homme au détective sur la réalité

³⁵ Au sens où l'on parle de la réalisation d'un film, qui, comme chacun sait, n'est qu'une succession d'images.

³⁶ « Le surmoi dispose de plusieurs moyens pour avoir le dernier mot : enterrer complaisamment le créateur sous les honneurs, les charges administratives, la vie mondaine, les exigences des mass media, afin de stériliser sa fécondité ; mettre sa notoriété, détourner la verve et la vigueur de son art au service d'une cause morale et politique, la défense des libertés, de la justice, des opprimés ... » *Le Corps de l'Œuvre*, p. 65.

de l'anthropophagie, celui-ci lui présente un livre traitant de la question : *Celebrated Criminal Cases of America*. La citation comporte cinq pages dans l'édition originale³⁷. Il y est question d'un explorateur parti en expédition de Salt Lake City, Utah, pour faire fortune. Le manque de vivres venant, il est amené à tuer, puis manger cinq de ses compagnons. Un détail attire l'attention des gens qui recueillent ce survivant : son estomac ne supporte pas la nourriture (normale) qu'ils lui proposent, premier signe qui le trahit, sa culpabilité (aveux spontanés sous l'empire de l'alcool) faisant le reste pour le dénoncer comme criminel. Il s'agit en outre d'une espèce rare de cannibale : il s'est pris à aimer la chair qu'il a mangée et particulièrement la poitrine de ses compagnons³⁸.

Je disais que par rapport à la mise à mort du créateur, D.H. en avait rajouté. Ce passage, incongru par sa longueur et son décalage par rapport au récit, a suscité la curiosité de plusieurs commentateurs. A une question posée à ce sujet par l'un d'eux à Lillian Hellman, celle-ci répondit pudiquement que Hammett avait eu recours à cette histoire pour remplir les pages supplémentaires que lui réclamait son éditeur, le manuscrit étant un peu court. Bizarrement, ce pas-assez de l'éditeur américain est devenu un en-trop pour l'éditeur français. Est-ce à la demande du directeur de la collection « Série Noire » qu'un traducteur aussi fidèle qu'Henri Robillot a supprimé ce passage dans la version française ? Rien ne permet de le dire. Toujours est-il que c'est ce passage qui est supprimé. Omission de la poutrelle par Huston, rature (en plus ou en moins) de cet épisode (particulièrement ... cru, il faut dire) : quelle coïncidence. On y verra sans peine l'indice que pour D.H. le découvreur (le cannibale est un explorateur) ou l'inventeur se présente soit sous la forme d'un cadavre à défigurer le plus vite possible, soit sous celle d'un cannibale dévoreur de poitrine humaine³⁹, dont le seul destin qui lui convient est d'être condamné à mort à plus ou moins long terme.

Le créateur étant liquidé, qu'advient-il du héros ? D.H. lui fait subir une opération très spéciale : Nick Charles, dont on a vu qu'il est une reproduction édulcorée de Ned Beaumont, prendra la place du créateur. Hammett, pour la première édition de *L'Introuvable* se fait photographe dans une tenue élégante, prenant une pose nonchalante, dans une attitude déhanchée, légèrement appuyé sur un parapluie. Cette photo sert d'illustration à la page de couverture. Dorénavant, pour le public, cette image de Hammett représentera le détective décontracté, heureux de vivre, Nick Charles. Les versions filmées, télévisées de *L'Homme mince*, tenteront de se rapprocher le plus possible de cette image que Hammett a donnée de lui-même. Hammett trompe son monde et y réussit : le créateur (Idéal du Moi) enterré, le héros (Moi Idéal) peut survivre et le Moi conscient (M. Hammett) peut lui aussi survivre grâce, en grande partie, à la cohabitation avec cette image. Cette

³⁷ On peut lire ce passage dans *The Thin Man*, Penguin Books, New York, 1980.

³⁸ "He probably spoke the truth when he stated his preference for the breast of man, as in each instance the entire breast was cut away to the ribs." *The Thin Man*.

³⁹ D.H., parlant de lui, se décrivait comme un ancien pulmonaire, ou poitrinaire.

cohabitation, cependant, n'est possible que grâce à l'opération décrite ci-dessus, effectuée par l'auteur : la projection⁴⁰ à l'extérieur de cette image, qui, à cette condition, devient supportable et même fréquentable.

Tant qu'à faire cohabiter les composantes du Moi, autant faire une petite place à l'Idéal du Moi. Il l'occupera d'une certaine façon, par la représentation que l'on connaît : une femme auteur de « vraie » littérature, Lillian Hellman, qui, on le devine, soumettra tous ses écrits au censeur très sévère que fut D.H. pour l'œuvre produite par elle pendant leurs trente années de vie commune. De 1934 à 1961, D.H. vivra tant bien que mal entre ces deux personnages : une image de héros, un auteur reconnu.

Mais avant de s'enterrer, l'auteur nous aura donné de multiples preuves de son immense talent et de sa grande intelligence, par exemple par la composition et l'intégration au récit des deux rêves de la Clé de verre.

Janet Henry reste persuadée que Paul Madvig est le meurtrier de son frère. Ned Beaumont veut disculper son ami. Pour la troisième fois, ils se rencontrent, tant pour confronter leur point de vue que pour se rencontrer. Ils prennent ensemble leur petit déjeuner. Ned, pressentant qu'il va découvrir l'assassin et qu'il semble bien que celui-ci sera le père de Janet, lui demande si elle est décidée à aller jusqu'au bout. Elle répond par l'affirmative. Suit alors ce dialogue :

« Je ne sais pas à quoi m'en tenir avec vous. Je ne suis pas sûr de vous. J'ai fait un rêve qui ne me plaît pas beaucoup.

Elle sourit :

- Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux rêves

? Il ne sourit pas.

- Je ne crois à rien, mais je suis trop joueur pour ne pas me laisser affecter par des tas de choses⁴¹. »

Le rêve de Ned est le suivant : il pêche un poisson énorme, une truite arc-en-ciel. Elle le ramasse pour le voir de près et le rejette à la rivière. Janet se défend : « C'est un mensonge. Je ne rejetterais pas votre truite à l'eau. » Suit la description de son rêve dont elle déplore qu'il n'ait pas eu lieu la même nuit que celui de Ned, après qu'ils aient dîné ensemble (« Ce serait plus impressionnant si nos deux rêves avaient eu lieu exactement au même moment »). Perdus dans une forêt, ils marchent longtemps avant d'arriver à une petite maison dont la porte est fermée, les fenêtres barrées de fer. On ne peut donc y entrer mais on peut y voir une table somptueusement garnie de bonnes choses à manger. Les propriétaires ont laissé la clef sous le paillason. La porte ouverte, des centaines de serpents, invisibles

⁴⁰ Dans tous les sens du terme : page de couverture, films ... etc.

⁴¹ La Clé de verre, p. 204.

auparavant, se mettent à siffler d'un air menaçant dans leur direction. Ils referment la porte, montent sur le toit, rouvrent la porte. Les serpents, ne les voyant plus, sortent de la maison et partent. Le festin peut avoir lieu et Janet se réveille en riant et en battant des mains. Beaumont, sceptique, dit que le rêve est arrangé : « Ça commence comme un cauchemar et ça se termine autrement. Tous mes rêves de repas et de festins se sont toujours terminés avant que j'aie pu manger. »

A quoi Janet, riant, lui réplique qu'il n'a pas besoin de lui demander quelle partie du rêve est vraie et que, traitée de menteuse, elle ne dira plus rien.

Après cette scène, Beaumont poursuit son enquête, obtient les aveux du sénateur Henry et décide de quitter la ville. Janet décide de partir avec lui. Dans le taxi qui les mène de chez elle (où son père après les aveux est resté, remis entre les mains de la police) à chez lui, elle dit « tout à coup » que dans son rêve la clé était en verre, qu'elle s'est brisée, qu'ils ont dû forcer la serrure et qu'ils n'ont pu enfermer les serpents qui les ont recouverts en grouillant. Elle s'est réveillée en larmes.

« Ce n'était qu'un rêve, oubliez-le, dit-il.

Il sourit sans joie.

- Vous avez aussi rejeté ma truite à la rivière ... dans mon rêve⁴². »

Ces deux rêves ont inspiré deux types de commentaires. Les uns leur attribuent une valeur symbolique, prémonitoire ; ils montreraient le caractère pessimiste des personnages et annonceraient le peu de chance de réussite de la liaison ébauchée entre les deux personnages. Les autres, jouant la version psychanalytique, y voient un signe de l'impuissance sexuelle de Beaumont, de la frigidité de Janet Henry. Les deux versions comportent leur part de vérité, mais présentent à mes yeux un inconvénient majeur, celui de situer le récit de ces rêves au niveau d'un message que l'auteur adresserait au lecteur. Il me semble au contraire que ces rêves sont situés par D.H. à la place exacte que leur affecte la théorie psychanalytique : celles de formations de l'Inconscient produites par le sujet et par personne d'autre, prêtant donc à ce titre une part de révélation au sujet sur sa vérité propre. D'où le jeu de modifications, de mensonges, de retournements opérés par D.H. par rapport à ces morceaux de vérité internes que seule la femme dans le couple peut essayer d'arranger.

Ned Beaumont ne se fait aucune illusion, c'est lui qui rêve que sa truite, énorme, arc-en-ciel, est rejetée à l'eau; quand il dit à Janet qu'il n'est pas sûr d'elle, il sait bien que c'est sur lui que pèse toute l'incertitude. Elle lui répond gentiment que c'est un mensonge, qu'elle ne ferait jamais ça. Mais en aucun cas elle ne peut lui assurer que lui ne le ferait pas. Pour mieux effacer l'angoisse provoquée par cette triste révélation, elle lui raconte un rêve arrangé dans lequel ils triomphent tous les deux des menaces de la castration (là, encore, elle l'aide) pour accéder à un

⁴² Points de suspension faisant partie du récit.

somptueux festin. Beaumont qui sait ce qu'est un rêve⁴³, n'en croit rien et reste dans sa dépression : « Il reprit sa fourchette, mais ne recommença pas à manger⁴⁴. »

Une fois l'énigme du meurtre résolue, conduisant par le fait de Beaumont à la mort sociale et politique du sénateur Henry, Janet n'a plus aucune raison de maquiller sa vérité : la clé de verre brisée, la menace de castration l'emporte, interdisant tout accès au rapport sexuel. Si l'aveu n'était pas assez clair, elle le confirme par une curieuse inversion du récit arrangé : la porte fracturée empêche de laisser les serpents enfermés, alors que dans la première version il était question, la porte étant ouverte, d'échapper à leur vue et de les laisser partir. On se doute bien qu'il leur aurait été bien difficile de « manger », enfermés avec les serpents.

Malgré tout, Janet et Ned partent ensemble, l'annonce étant faite par eux deux à Paul Madvig, à qui la seule chose qui reste à faire est de consolider son pouvoir sur la ville. On se dit, cependant, en pensant à Corneille⁴⁵, que tout n'est pas perdu en ce qui concerne leurs relations futures et que peut-être le temps arrangera leurs affaires.

Ce passage et le roman dans son ensemble montrent bien le génie créateur de Dashiell Hammett. Ils montrent également, par quelques détails, ce qui le relie à ses écrits. Il est impossible de ne pas relever l'étonnante constance de l'oralité dans les passages que j'ai cités, la truite, le festin, mais aussi les restes diurnes inclus dans les rêves : rêve de Janet fait après qu'ils aient dîné ensemble, meurtre du frère de Janet perpétré après un repas servi chez le sénateur. Pour ne pas être en reste, ils se racontent leur rêve en mangeant. J'ai déjà dit combien la qualité de buveur de l'écrivain et de ses personnages a pu être considérée par beaucoup comme largement positive. Il n'est pas interdit de penser que ces innombrables marques de fixation à des pulsions partielles orales témoignent de la permanence de graves difficultés quant à l'accomplissement d'une génitalité satisfaisante chez l'homme Hammett. En douterait-on que l'on n'aurait qu'à se souvenir que sa vie est marquée par l'existence de trois femmes très maternelles : sa mère, qui le prénomme du nom de sa propre mère, et qui met tous ses espoirs en lui pour sauver l'entreprise familiale alors qu'il atteint tout juste ses quatorze ans; sa femme, infirmière qui l'a soigné⁴⁶; Lillian Hellman qui, selon tous les témoignages (en dehors de la question de l'écriture) se conduit envers lui comme une bonne mère, le recueillant chez elle après ses beuveries, le nourrissant quand il n'a plus d'argent, etc. Femmes idéalisées,

⁴³ C'est-à-dire ni une prémonition, ni un message venant de l'extérieur, ni un ramassis de symboles.

⁴⁴ *La Clé de verre*, p. 206.

⁴⁵ Dom Fernand à Dom Rodrigue:

« Espère-en ton courage, espère en ma promesse ; Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi. •

Le Cid, Acte V, Sc. VII.

⁴⁶ « *Nurse* », en anglais, désigne tout également une infirmière et une nourrice.

femmes idéalisantes, lointaines, toutes-puissantes, menaçantes (la Brigid du Faucon), douces et respectables (la Janet de La Cie), frivoles mais sources de biens matériels (N. Charles de L 'Introuvable), en tout cas, femmes intouchables : l'inventeur du roman « dur-à-cuire » n'ayant reculé devant aucune violence concernant divers meurtres ou bagarres, évite toute description de scènes érotiques, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne manquent pas dans le genre qu'est le roman policier.

Nous nous trouvons sans doute en présence d'un homme faible qui a produit une œuvre forte. On connaît d'innombrables cas de grands hommes dont les héritiers protègent l'intimité en ne livrant d'eux que des images fortes. J'ai pensé, en écrivant cet article, que la découverte des faiblesses de l'homme m'aiderait à dévoiler en partie les puissants motifs qui présidèrent à son désir de création, évitant parallèlement, je l'espère, de tomber dans l'épistémologie de la bouteille de whisky.

Je terminerai cette étude par deux considérations :

1. Dashiell Hammett n'a que très tard abandonné l'espoir d'écrire autre chose que du roman criminel. De nombreux manuscrits « littéraires » ont existé, écrits par lui dans les années 1940-50, détruits par lui (ou mis sous scellés par d'autres ?), tous inachevés. Le seul qui ait été publié (à titre posthume) s'appelle Tulip⁴⁷, sans doute écrit après sa sortie de prison, abandonné par lui en 1953, dans lequel il parle de lui à la première personne. Il y fait plusieurs fois allusion à ses ambitions littéraires. Le passage suivant se passe de commentaires :

« J'aimais la topologie. Quelques années plus tôt, j'avais écrit un texte sur l'anneau de Möebius, conçu pour être lu à partir de n'importe quel point et revenir à ce même point, et pour demeurer un récit complet et logique, quelle que fût la phrase par où on le commençait. Cette tentative s'était soldée par une demi-réussite ; je ne veux donc pas dire qu'elle fut parfaite. L'Histoire ne l'est jamais. Mais ce n'était pas si mal⁴⁸. »

2. Freud affirme, dans son commentaire sur la Gradiva de Jensen, que la représentation de la vie psychique humaine est le domaine propre du romancier. Les grands auteurs de romans criminels (noirs, policiers, etc.), qui, à la suite d'Edgar Poe, ont sorti ce genre de l'état de sous-culture dans lequel il baigne, n'ont pu le faire que grâce à la création d'un monde propre où la mise en scène des tempêtes de la vie psychique joue un rôle prédominant dans leur œuvre. Je citerai parmi les plus importants : Raymond Chandler⁴⁹, ou l'obsession conduisant à la nécessité

⁴⁷) Publié en compagnie de deux nouvelles écrites en 1924 et 1926 sous le titre : *The gutting of Couffignal*, Tr. fr. *Le Sac de Couffignal*, Gallimard, 1968, Paris.

⁴⁸ *Le Sac de Couffignal*, p. 173.

⁴⁹ *La grande Fenêtre, La Dame du Lac, Sur un Air de Navaja ...*

impérieuse de la recherche de la vérité⁵⁰; Horace Mac Coy⁵¹, ou la mise en œuvre, sans espoir de rédemption, des pulsions d'auto-destruction ; David Goodis⁵² ou la mélancolie pure ; Jim Thompson⁵³, ou la folie psychopathe. Enfin, Dashiell Hammett ou le combat incessant des pulsions de vie et des pulsions de mort.

⁵⁰ Son héros principal, Philipp Marlowe, étant en cela très proche du détective belge, Hercule Poirot, d'Agatha Christie, et du Maigret de Simenon, ce dernier ayant été l'auteur policier préféré de D.H.

⁵¹ *Un linceul n'a pas de poches ; Adieu la Vie, Adieu l'Amour ; On achève bien les chevaux !*

⁵² *Vendredi 13 ; Sans Espoir de retour ; La Nuit tombe ; Tirez sur le Pianiste.*

⁵³ *1275 âmes ; Cent mètres de silence ; Le Mal en moi.*

VILLE DORÉE¹

Rolando Yankelevich

- Attendez là, dit l'infirmière, en lui indiquant les chaises du couloir.

Entre les chaises il y avait quelques porte-revues vides. Au lieu de s'asseoir, Alberto marcha vers la sortie.

- Je reviens, dit-il à l'infirmier qui s'occupait du standard.

Il monta lourdement la rampe des ambulances. La bruine recommençait, avec persistance. Au portail d'entrée, il y avait un kiosque à journaux et à cigarettes. Il acheta *7 Dias* et *La Razôn* et se les cala sous le bras. En revenant, il jeta un coup d'œil aux gens qui traînaient dans le jardin d'entrée. L'hôpital débordait de vieillards, de visites. Il était assez difficile de savoir quels étaient les malades. La bruine redoubla. Heureusement qu'il avait eu le temps d'enfiler son imperméable avant de sortir de l'appartement, entre les cris et les claques. Il pressa le pas et rentra dans la salle d'Urgences.

Il s'assit face au cabinet de consultation et attendit plus d'une heure en feuilletant *7 Dias*. Il commençait à lire un article sur la crise pétrolière quand la porte du cabinet s'ouvrit et l'infirmière passa la tête. Alberto fit le geste de se lever mais l'infirmière rentra et referma la porte.

Presque aussitôt, elle la rouvrit.

C'est vous qui êtes venu avec la fille ? demanda-t-elle.

- Comment elle va ? demanda Alberto.

- Venez, dit l'infirmière. Alberto entra dans le cabinet et l'infirmière le laissa seul. C'était un endroit petit et froid, bien qu'assez accueillant, malgré tout. Il y avait une autre porte qui donnait sur un couloir bruyant. Alberto s'assit sur un brancard et laissa le journal et la revue sur un bureau.

Un jeune médecin entra. Un débutant peut-être.

- Je suis le docteur Alonso, dit-il en lui tendant la main.

- Comment elle va ? demanda Alberto.

- Nous lui avons fait un lavage d'estomac. Elle est hors de danger maintenant.

- Bon, dit Alberto. Il essaya de sourire.

¹ Traduit du castillan par Armelle Breton et Christine Delforge.

- Vous avez les boîtes de médicaments qu'elle a pris?
- Je les ai données à l'infirmière qui s'est occupée d'elle au début; celle qui vient de sortir.
- C'est le docteur Câceres.
- J'ai cru que c'était une infirmière.
- La fille vit avec qui ?
- Seule, répondit Alberto. Il se raidit. Elle est mineure. Elle est mariée.
- C'est vous le mari ?
- Quelle importance ça a ?

Le docteur Alonso ferma la porte donnant sur le couloir et s'assit sur le bureau. Il regarda Alberto. Ils restèrent un moment en silence.

- Vous savez ce qui arrive ? dit le médecin. C'est une tentative de suicide.
- Sans le lavage elle serait morte alors ?
- Racontez-moi plutôt ce qui s'est passé.
- On s'est disputé. Elle est partie en claquant la porte. Puis elle est revenue avec une bouteille de vin, elle s'est couchée et se l'est vidée d'un seul coup. Après, elle a commencé à crier qu'on était tous une bande de salopards. Elle voulait se jeter par la fenêtre mais comme je l'ai empêchée, elle n'a jeté que ses chaussures.
- C'était qui toute cette bande de salopards ?
- Tout le monde. Je l'ai prise dans mes bras pour essayer de la calmer. Elle criait qu'elle ne voulait plus penser, qu'elle ne pouvait plus penser. Après je l'ai mise au lit et je suis allé à la cuisine faire du café. Pendant ce temps, elle est allée à la salle de bains pour s'avalier toute l'armoire à pharmacie. Après elle est venue à la cuisine me dire qu'elle avait pris un Valium. Je suis allé à la salle de bains et j'ai trouvé tous les flacons par terre. Elle avait pris un flacon entier de Valium, plein d'antibiotiques et plein d'Embotal, sans compter les autres pilules et comprimés qu'elle a rencontrés. J'ai pensé que l'Embotal, ça pouvait être dangereux.
- Oui, dit le docteur Alonso.
- Elle s'est remise au lit. Elle disait qu'elle allait dormir, que demain elle se réveillerait en forme et qu'on n'en parlerait plus. Alors je l'ai obligée à se lever.
- Vous l'avez frappée ?
- Comment vous le savez ?
- Ça se voyait.
- Je lui ai donné une claque. Vous avez déjà frappé une femme, vous ?
- Vous avez bien fait.

- Je l'ai habillée et amenée en taxi. Je peux la voir, maintenant ?

Le docteur Alonso descendit du bureau et mit une main sur l'épaule d'Alberto.

- Allez prendre quelque chose, dit-il, et revenez dans une demi-heure.

Alberto entra dans le bar du coin. Il n'y avait que deux ou trois personnes. Il s'assit au comptoir.

- La carte, demanda-t-il au garçon.

- Pas de repas avant huit heures, dit le garçon.

- Qu'est-ce qu'on peut manger ?

- Des sandwiches.

- Je ne veux pas de sandwiches. Vous n'avez rien de chaud ?

- Des croque-monsieur.

- Et comme plats chauds ?

- Y'a des saucisses avec de la salade russe.

- Elles sont chaudes les saucisses ?

- Non, froides.

Alberto eut envie de passer de l'autre côté du comptoir et de lui casser la figure. Mais le garçon faisait bien ses cent kilos. Ce n'était pas une bonne affaire.

- Je peux les faire chauffer, dit le garçon.

- Donnez-moi un whisky, dit Alberto, avec des glaçons et de l'eau minérale.

Le garçon lui servit un whisky avec un glaçon. Puis lui apporta l'eau minérale. Alberto rajouta de l'eau jusqu'à la moitié du verre et se mit à boire lentement.

Quand il sortit du bar non seulement il ne pleuvait plus mais quelques rayons de soleil faisaient luire le trottoir.

A peine frappa-t-il à la porte du cabinet que le docteur Câceres ouvrit.

- Vous pouvez la voir maintenant. Enlevez ça, fit-elle en indiquant l'imperméable. Alberto l'enleva. Le docteur lui tendit une espèce de drap avec des manches et lui attacha dans le dos.

- Je dois mettre un masque ? demanda Alberto.

- Non, ce n'est pas nécessaire. Venez.

Alberto attrapa le journal et la revue. Le docteur le conduisit à travers le couloir intérieur, jusqu'à une petite pièce très faiblement éclairée.

- Je vous laisse, dit-elle. Il y avait deux lits. L'un d'eux était occupé.

- Salut Mônica, dit Alberto.
- Salut, dit Mônica. Sa voix était très faible. On lui avait mis une sonde à perfusion dans le nez.
- Je t'ai apporté une revue, dit Alberto.
- Un type est venu, dit-elle avec difficulté. Je crois que c'était un flic.
- Et alors ?
- Il m'a demandé pourquoi j'avais voulu me suicider.
- Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Que je n'avais pas voulu me suicider.
- Et le type, qu'est-ce qu'il a fait, demanda Alberto, cherchant un endroit pour s'asseoir. Il y avait un autre lit, mais il était loin.
- Heureusement il est parti. Je ne veux pas que mes vieux soient au courant, Alberto.
- Tu vas dormir là ?
- Je n'en sais rien. Demande au médecin.

Alberto sortit dans le couloir. Le docteur Câceres était en train de parler avec une infirmière.

- Je peux l'emmener maintenant ? demanda-t-il.
- Ça dépend d'elle.
- Elle veut s'en aller tout de suite.
- Alors, attendez dehors.

Alberto rentra dans le cabinet, il enleva le drap à manches, mit son imperméable et attendit trois-quarts d'heure dans le couloir. Enfin la porte s'ouvrit et Mônica sortit coiffée et maquillée et terriblement pâle.

- Prenons un taxi, demanda-t-elle.

Ils prirent un taxi. A peine arrivés, elle se déshabilla et se mit au lit. Alberto s'allongea à côté d'elle et fuma en silence. Il la regarda s'endormir.

C'était un studio au quinzième étage. Il n'y avait pas de balcon, seulement une très grande baie vitrée contre laquelle était mis le lit. Il était suffisamment moderne pour ne pas avoir de persiennes. Pendant les premiers mois ils avaient pensé acheter des stores ou des rideaux en grosse toile, mais, par la suite, ils avaient fini par s'habituer à la lumière envahissante du petit matin ou à faire l'amour sous les étoiles et ils n'avaient rien acheté. Tout compte fait, le studio n'était pas si mal et quand il faisait beau et qu'ils ne se levaient pas trop tard ils pouvaient même voir la côte uruguayenne.

Il éteignit sa cigarette, se déshabilla et se mit au lit lentement. Ils se serrèrent et entrelacèrent leurs jambes.

- T'as dormi ? demanda-t-il.

- J'ai fait un rêve, dit-elle. On entendait à peine sa voix. J'ai rêvé que j'étais dans une plaine. Tout d'un coup une grotte apparaissait et j'entrais. Dedans tout était très noir. Alors, autour de moi tout s'est illuminé. Tout s'est mis à étinceler parce qu'il y avait une ville en or. Il y avait des coupoles et des minarets. C'était comme une ville d'Arabie, je crois. Ou comme Istanbul. Elle me semblait très loin et pourtant je voyais tout avec une grande netteté. Cette netteté suscitait en moi quelque chose de difficile à expliquer. Comme un enthousiasme, peut-être ... j'sais pas. Y'a une ville comme ça, Alberto ?

Alberto ralluma une cigarette.

- J'aimerais bien y aller un jour, continua Mônica. J'aimerais y aller et pouvoir la toucher de mes mains.

Puis elle se retourna, et face au mur, resta en silence.

POSSESSION D'IBLIS

Abdelkebir Khatibi

36. « Seigneur ? » demande Iblis, « fais-moi attendre jusqu'au jour où l'on sera rappelé ».

37. Le Seigneur répondit : « Sois parmi ceux à qui il est donné d'attendre jusqu'au Jour de l'Instant connu. »

38. - « Seigneur », reprit-il, « par l'aberration où Tu m'as jeté, je leur embellirai certes tout sur la terre, et, tous, je les jetterai dans l'aberration.

39. A l'exception, parmi eux, de Tes dévoués Serviteurs. »

40. - « Ceci est pour Moi une voie droite.

41. A l'exclusion des Errants qui te suivront, tu ne disposes d'aucun pouvoir sur Mes Serviteurs. »

Le Coran, sourate al-Hijr,

Par un renversement ironique, l'écrivain égyptien Tawfiq el Hakim décrit l'épreuve de Satan (Iblis selon le nom islamique) en tant que celle de l'impossible. Que répondrait Allah si Iblis décidait de se repentir ? de devenir musulman ?

Suivons un moment cette fiction, cette fantaisie. Iblis supplie le cheikh (de la grande université d'al Azhar) d'intercéder en sa faveur auprès d'Allah. Demande imprévue, provocante, sinon obscène : Si Iblis se convertissait à l'islam, qu'advierait-il de la loi du Coran qui prononça contre Satan une malédiction définitive et éternelle ? Tout l'édifice (théologique) de l'islam et du monothéisme serait à réviser, à reconstituer à partir de cette ultime perversion. Mais le salut de Satan est impossible. Le salut est une promesse de celui qui croit et se repent. Or, Iblis n'est pas croyant. Le cheikh avoue son incapacité. Seul Iblis aurait ce malheur, le privilège de ce malheur, un repentir à tout jamais ineffaçable. Comment porter sur soi et jusqu'à la fin cette solitude, cette fatalité surhumaine ? Iblis monte au ciel et s'adresse à l'archange Gabriel. Même étonnement et même refus d'intercession.

J'aime Allah, avoue Iblis, d'un amour incompréhensible, et cet amour me condamne. Désespéré, Iblis descend vers la terre en sanglotant : je suis un martyr¹.

Cette fiction n'est pas nouvelle dans la tradition islamique. Elle reprend, après plusieurs siècles, le dire des mystiques selon lequel Iblis est un aimant d'Allah, un aimant qui cherche à séduire Dieu par sa souffrance et sa damnation. Iblis incarne, pour ces mystiques, l'enfer d'ici-bas et dans l'au-delà, et il n'y a pas d'au-delà de l'au-delà. Comme passion d'anéantissement, l'amour mystique est ce voyage de la mort dans l'Un : passion de l'Un, passion de mort².

Or, Iblis est le double, jouant sur la duplicité et la multiplicité des apparences. Nous reviendrons sur ce thème traditionnel. Il convient, afin d'analyser la figure satanique, de la situer et de la penser au lieu, ici nommé, de sa damnation, le Coran lui-même. Une telle analyse, bien d'autres l'ont tentée avant nous, dans la mesure où Satan est une tentation. Nous aurons à discuter des interprétations qui ont été avancées à partir du Coran, mais aussi à partir de théories modernes attirées par la question du satanique. Bien qu'elle soit transculturelle et solidairement liée à toute expérience du sacré, cette question est située ici, avons-nous dit, dans son récit monothéiste.

Essayons de suivre ce récit d'Iblis, et dont nous écartons d'emblée toute lecture théologique, fût-elle en sa faveur. Par exemple, celle des mystiques, ou celle, contemporaine, de al Aqqad³.

Cet essayiste affirme que l'histoire, la notion d'histoire n'a commencé qu'avec l'avènement d'Iblis. Avènement qui sépare l'homme adamique de son innocence paradisiaque (version biblique) et surtout, ajoute l'auteur, l'apparition du mal est une introduction au bien. Il faut le mal en premier pour que le bien soit. Primauté qui est, pour nous, mythique, puisqu'il n'y a pas d'origine historique du mal et du bien, ou si l'on tient à cette notion d'origine, il conviendrait de parler d'une irruption simultanée, a-historique, du mal et du bien dans la structure d'un mythe. Il s'agit d'une représentation imaginaire d'un récit stratifié et cristallisé dans quelques mythèmes (dont Iblis), récit situable, à son tour, dans toute archéologie culturelle. En d'autres termes, que le mal précède ou non le bien, qu'Iblis soit, en quelque sorte, le premier moraliste ou le premier métaphysicien du monothéisme, ne doit pas nous

¹ Ach-chahîd; Le Caire. Cf. l'analyse de S. Jalal al-adm, *Critique de la pensée religieuse*, Dar at-talia, Beyrouth, 1969, pp. 129-sqq.

² Cf. par exemple, *Le livre divin de Attar*, (traduction française de F. Rouhani), Albin Michel, Paris, 1961. On y trouve, de part et d'autre, la lamentation de Satan. Ainsi un narrateur raconte :

« ... Enfin, près d'un rocher j'aperçus Satan tout à coup et qui se tenait prosterné ;

Une pluie de larmes coulait de ses yeux, dont chacun alimentait un ruisseau.

Tout en pleurant, il me parla d'une voix chargée de tristesse mais ferme cependant :

« Je me plains, non pas de l'Aimé suprême, mais de la grande infortune qui me frappe. On refuse ma soumission et l'on me traite de pêcheur parce que je suis insoumis !

Qui donc a jamais subi une telle infortune ? Nul autre jamais ne fut soumis à pareil malheurs, p. 175-76.

³ M. A. al-Aqqad, *Iblis*, Dar al Kitab al arabi, Beyrouth, 1969.

détourner de l'interprétation freudienne, à savoir que « les démons sont des désirs mauvais, réprouvés, découlant d'impulsions repoussées, refoulées ».

Dès la genèse (monothéiste) de l'univers, Satan s'introduit en tant que double de toute figure, naturelle et surnaturelle. Dès que s'instaure le sacré, Satan est destiné à le désacraliser, à le rendre obscène ; il corrompt tout langage théologique de l'intérieur et tout en le réalisant. Satan est l'ennemi imaginaire du théologien. Pour comprendre l'expérience et le salut de celui-ci, il faut parcourir la question infernale de celui-là. Aussi faudra-t-il, d'une part, radicaliser cette position satanique dans tout jeu de simulation et de simulacre ; de l'autre et sur le même levier, analyser Satan comme représentation, hallucination de nos mauvaises impulsions. A chacun ses diables, et les nôtres se nomment ici le double, le pari, la séduction, la possession dans tous les sens du mot, y compris celui - insensé - de toute folie. Diables à exorciser. Que Satan soit un élément solidaire de toute la structure monothéiste, personne ne songerait à le nier ; mais nous cherchons ici autre chose, là où la figure satanique fait retour à Dieu en s'en détournant, là où, pervertissant en nous l'Un, il le dédouble ; pervertissant le bien, il pervertit le mal en tant que tel. Retour du méconnaissable, de la démonie. Satan est, pour nous, un mytheme, traduisant nos impulsions perverses et sa séduction infinie.

Recommençons par la Bible, par la Genèse. Vient la Création : après la chose, le nom. Un pouvoir de nomination est délégué par Yahvé à Adam. Le premier homme nomme tous les bestiaux, tous les oiseaux du ciel et toutes les bêtes sauvages. Puis il nomme sa femme « femme »⁴.

Telle est la première scène de la création, entre le nom et la chose, dieu et l'homme, l'homme et la femme. Le récit dit que le Serpent s'est révolté contre ce pouvoir, en introduisant à la connaissance du mal et du bien, à leur séparation. Il introduit : en tant que tel, le Serpent n'est pas encore le mal et son symbole, mais le trait qui sépare, qui différencie, qui distingue entre le bien et le mal. Dissymétrie, ou plutôt guerre dissymétrique initiale entre la chose, le nom, le mal et le bien. A chaque terme son autonomie, mais autonomie réversible. Dans la stratégie satanique, le mal doit éternellement le demeurer, ne jamais revenir au bien, au nom et à la chose, et d'autre part, par une rage associative, il doit entamer le bien, l'affoler, le rendre méconnaissable, le décomposer dans son principe d'affirmation et de différence irréductible. Différencier pour associer dans une confusion chaotique au profit du mal : telle serait cette stratégie. Travail d'une négativité dissymétrique : pour se suffire à lui-même et dans son principe de révolte et d'orgueil, Satan, à qui a été arraché le pouvoir de nomination, doit parcourir tout l'enfer de l'innommation, faire et de la chose et du mot, et du mal et du bien un jeu de réversibilité permanente. Réversibilité dont il tient les ficelles et les règles. Il joue contre dieu, parie contre lui. C'est pourquoi il (se) métamorphose dans tout, entre le visible et

⁴ En comparaison, cf. notre étude La sexualité selon le Coran, in Maghreb pluriel, Denoël - SMER, Paris, 1983.

l'invisible, le nommé et le créé. Métamorphoses qui alimenteront les contes et les récits populaires. Il hallucine. C'est un principe d'hallucination. Satan se mettra, en définitive, du côté du corps contre le langage par une duplicité, une rage de désymbolisation. Lui qui symbolise le mal, il doit se séparer de tout symbole. S'il lui arrive de se servir des langues, c'est pour les confondre l'une dans l'autre en une traduction instantanée, vertigineuse. Il faut accepter que dès que Dieu parle, Satan est là. Il l'accompagne, ainsi que le mauvais désir accompagne le bon en en jouissant, en 'en jouant.

Adam vit d'abord dans le paradis, c'est-à-dire dans le bonheur d'une affirmation absolue. Il dit éternellement « oui » au Tout et à l'Un. Il donne un nom à sa femme⁵. Nom qui revient à cette proposition divine : nommer c'est créer, créer c'est nommer. Arrive le Serpent pour poser la négation, la soutenir dans toute rage désymbolisante. Il affirme un autre que le langage, le contournable (impossible) du langage. L'expérience de Satan serait futile si elle ne faisait qu'opposer le mal au bien et jouer indéfiniment l'un contre l'autre. Il nous semble que cette rage désymbolisante n'est pas simplement à l'extérieur du langage, mais dans l'arrachement du langage à lui-même, dans la corruption et la décomposition qui meurtrissent, pour ainsi dire, chaque mot. Ce que Dieu a ordonné, Satan le continue mais en le détournant. Il vient après la création et la nomination pour y aggraver la dissymétrie. La dissymétrie par un jeu de perversion et de plaisirs interdits et qui renverse le corps. C'est donc le chaos initial qui l'attire, ce vide où, avant l'apparition des dieux et des mythes, il n'y a que le vertige des commencements avortés.

Il attaque le corps, y distingue l'ambiguïté de son inachèvement. De là la chute adamique. Mais étant lui-même un ange déchu, il est contraint d'accumuler les chutes, de les calculer en vue de la perte absolue, sans retour. Puisqu'il y a retour à Dieu, ce retour doit être défigurés dans la mascarade du méconnaissable. Carnaval de l'apocalypse et des fins déjà terminées : cette scène est une parodie de la création et de son concept. Bien qu'il travaille en les creusant entre des termes de la différence, il débobine en quelque sorte la roue de la création et son cycle, confondant l'apparence de la chose et du nom, de l'âme et du corps. Il distingue pour mélanger, maquille la métaphysique monothéiste par les appareils de la séduction. Séduction qui se séduit dans sa perte. Mais cette perte obéit à des règles et si l'on accepte provisoirement notre jeu de mots : jouant toutes ses cartes, Satan doit les brûler l'une après l'autre dans toutes, c'est-à-dire le Tout dans la Partie, Dieu dans ses créatures.

D'une part, il use de la raison en faveur de la déraison (il possède, il rend fou), du bien en faveur du mal, du corps désymbolisé et hanté par sa corruption contre le pouvoir du langage ; et de l'autre, il détruit toute opposition. Démarquer la marque

⁵ C'est pourquoi, dit le mystique Ibn Arabi à propos de l'amour, la femme aime l'homme et l'homme s'aime lui-même. Dissymétrie qui s'inscrit dans ce pouvoir de nomination.

aura été son insistance obsessionnelle, pour le compte de ceux qui s'y répètent - dans le mauvais désir.

Ceci dans la Bible. De même dans le Coran - quant au pouvoir de nomination délégué à Adam. Satan semble dire à Adam : tu nommes, je te tue. Chaque fois que nous nommons, nous sommes du côté de Dieu et d'Adam⁶, et chaque fois que nous luttons contre ce pouvoir, nous sommes sataniques. Cependant, se place ici une limite à l'expérience satanique : la désymbolisation et l'usure par innomination ne se réalisent que dans la folie et la destruction de soi. Si Satan est l'autre signe de ces pertes, il convient de saisir le mythe de Satan dans sa relation à Dieu.

Dans le texte coranique, le nom de Satan est divisible. Il est double, Chaytane et Iblis⁷. Satan brouille, se cache derrière un double nom, il se sépare en se donnant l'un pour l'autre, l'un dans l'autre, et si l'on veut, l'un sans l'Autre (dieu) et le double sans l'Un (dieu toujours) ou encore un sans l'Un. On peut permuter tous les termes dans le chaos de la pensée et la folie de tout penser. Mettons un peu d'ordre logique. Dans le Coran, Satan est désigné tantôt comme un djinn (Sourate II, 32), tantôt comme un ange, un ange déchu, mais un ange qui se souvient et qui porte en lui la blessure d'une bénédiction effacée. Palimpseste de la malê-diction, dans le sens étymologique. De l'ange, il garde le privilège de la proximité avec Dieu - proximité de répulsion et d'intolérance - et des djinns il devient le maître. Sa damnation est tragique et sans salut : il est perdu et il (se) doit de perdre - secret de son mal qui le brûle.

Reprenons, dans le texte coranique, le problème de la désobéissance d'Iblis qui refusa de se prosterner devant Adam, comme si, dès les débuts et par cette mise à l'épreuve, Dieu voulait se jouer à la fois de Satan et de l'homme. Comme dans la Genèse mais autrement raconté, Allah donne à Adam le pouvoir de nomination et à Iblis celui de la dé-symbolisation. Cette division, Satan la saisit pour son compte et la prend en charge selon une responsabilité irresponsable. Après la création et la

⁶ Faust de Goethe, lui aussi, retient cette question du nom. Méphistophélès (à propos de Dieu) : ... « Nomme-le, comme tu le voudras, bonheur ! cœur ! Dieu ! Moi, je n'ai pour cela aucun nom. »

⁷ Encyclopédie de l'Islam (nouvelle édition) : « Il faut remarquer à ce propos que, dans l'histoire de la création, le diable s'appelle toujours Iblis, et dans l'histoire du Paradis, ach-chaytane toutes les fois qu'il est nommé par un pronom. » Traditionnellement, les philologues arabes font dériver /blis de la racine • l - b - s •, étant entendu qu'Iblis n'a rien à attendre (ublisa) de la miséricorde d'Allah. Des orientalistes supposent que ce nom viendrait de diabolos, du grec dia (deux) et de ballein (jeter). Cette filiation linguistique n'est pas sûre, non plus l'explication étymologique hautement fantaisiste avancée par al Aqqad, à partir des mots arabes chattoune (bord), châta (perdre), achatahou (le perdre), cf. ouvrage déjà cité. Signalons aussi la variation mystique d'al Hallâj dans ses tawasin : « Le nom d'Iblis est dérivé de son (premier) nom ('Azazil) : dans 'Azazil, la lettre 'ayn représente la hauteur de son dessein ; le za', le surplus dans l'augmentation de son surcroît ; l'a/if, ses opinions en ce qui regarde son ipséité ; le second za', son renoncement à son sang ; le ya, quand il cherche refuge dans la science de son antériorité, et le lam, sa discussion lors de sa défiguration » (tr. de Paul Nwiya). Il s'agit donc d'une analyse d'Iblis en tant que graphe, orthographe dans le secret mystique.

nomination, éclate le jeu des perversions et des simulacres dans le péché et la damnation, assises substantielles du mal. Ce que discute Iblis ne vise pas le principe de création, mais la hiérarchie et la classification des valeurs. Les valeurs le fascinent, il en est une qui doit les fasciner toutes. Il en dérange, en perturbe la bonne destination. Il discute avec Dieu de la place des enjeux et de la donne, et non point de la signification des cartes et des lettres qu'Allah institue dans ses messages. De la lettre (sacrée) il est plutôt le parjure, le démon intérieur, le facteur pervers et qui prend tout son temps pour disperser son courrier. Mais il dissimule la rage de brûler ce message qui le condamne.

De là son malheur grinçant et grimaçant, cette énergie de défiguration et du méconnaissable qu'abrite son être en consommation. Nommé par Dieu et avant Adam (c'était un ange béni), comment accepterait-il sa chute sans se dévaster dans une honteuse culpabilité ? Il perd Dieu, il se perd. Il est blessé dans son nom qu'il ne peut plus supporter puisqu'il est damné en tant que nom et en tant qu'ange. Sa tâche : innommer par la destruction chaotique de l'autre. Ni l'un ni l'autre, mais le double qui se nie dans son nom. Porter son nom hors du langage, insistance de sa folie. Il rend fou en tant qu'il incarne un mécanisme de folie (conservons pour le moment ce terme trop général), un ravage du langage. Mais encore sur quelle opération table-t-il ? Sur celle d'une innocence pervertie, à savoir : rendre le visible au visible, et rien qu'à lui. Ce qui revient à ré-introduire une idolâtrie du corps et de sa nudité. Un corps nu, et, comme on dit, adorable, détourne Adam de l'adoration du Dieu, invisible et absent. La nudité élimine la pensée tournée vers Dieu : elle désymbolise le nom de Dieu. Si j'aime un corps nu, sans la parure de ses rêves d'absence, je le fétichise et le mets à la place de Dieu, j'en fais la sculpture d'un désir pervers, la mort de Dieu. Il faut donc que je l'aime caché sous sa pudeur angélique et que je l'aime dissous dans l'amour pour Dieu. Adam doit dés-aimer la présence pour l'absence, ne penser qu'à l'invisible. C'est pourquoi l'enfant (islamique) est toujours un enfant qui revient à Allah, qui a créé la création et la pro-crétation⁸.

On se souvient : l'être d'Adam était androgyne. En s'auto-engendrant, il se sépare en homme et en femme. Iblis se greffe dans cette séparation, fracture initiale et éclatement de l'androgynie⁹. Il est toujours dans l'ombre intérieure et primitive du corps adamique : aucune théologie ne pourra l'en déloger. C'est les notions mêmes de l'Un, du double et de l'homme qui seraient à ré-évaluer.

⁸ Notre analyse de la sexualité dans le Coran, déjà citée.

⁹ En déplaçant ce mythe, Ibn Arabi raconte que le djinn était, à l'origine, hermaphrodite. Après avoir coïté avec lui-même, il se sépara en mâle et femelle, et de nouveau, il se transforma en hermaphrodite. Les djinns ressemblent à la fois aux deux sexes, à l'ange et à l'homme. C'est un mélange, une association entre le sexe, l'espèce et la forme. Mélange alchimique, à partir de la combinaison des quatre éléments. Ainsi Iblis serait composé d'air et de feu, et Adam d'eau et de terre. Ce qui définit, pense Ibn Arabi, la différence entre le mouvement d'Iblis et la stabilité adamique. Cf. *al-foutouhat*, tome II, Le Caire, 1972.

Se prosterner devant Adam : tel est l'ordre donné par Allah à Iblis. Et en islam, la prosternation est l'acte de prier l' Absent. Le croyant prie pour sa vie, sa mort et sa survie dans le nom d'Allah qu'Iblis désymbolise. Iblis refuse cet ordre divin. Il refuse cette double soumission, devant Dieu et devant l'homme. Le double c'est lui, et c'est à lui de se décider dans l'enjeu des duplicités, de brouiller toute origine, toute identité, toute copie par un jeu d'apparences; c'est à lui de ramener, si l'on ose dire, Dieu à la raison. Sans cette farouche détermination, l'expérience d'Iblis serait bien futile. Il convient de prendre au sérieux cet élément crucial dans la structure de ce récit religieux : Iblis est un mythe, et comme tel, il demande de notre part une traduction active. Il y va de la globalité d'une structure, celle de notre imaginaire hanté par les revenants et les fantômes de notre passé. Chaque fois qu'Iblis revient, il y a un désir mauvais, refoulant le « bon » en le scindant, en le doublant. Iblis ne s'aime ni dans son nom ni dans sa damnation : c'est un pervers qui ne se supporte pas.

Il jouit en faisant jouir. Rappelons encore que, dans le mythe adamique, la tentation renvoie à la nudité :

« Le Démon les (Adam et sa femme) induisit en tentation pour leur rendre visible leur sexe et il dit " Votre seigneur ne vous interdit de toucher aux fruits de cet arbre que par crainte que vous ne soyez des Anges et ne soyez parmi les Immortels ". » (Sourate al-araf, 19/20.)

Iblis parie pour le sexe, en dénonce l'interdit divin, ramenant Adam et Ève, pour ainsi dire, de l'état de culture à celui de la nature, de l'invisible au visible, de la loi à ses dessous. Retournement pervers : Iblis incarne pour l'imaginaire religieux, cette tentation et cette confusion. Mais comment ? Il est, dirons-nous plus loin, le survivant d'un pari perdu, et cette survivance, il la porte dans l'auto-dévastation, l'incendie du nom et du corps - incendie des désirs barrés. Il la porte en reportant, en déplaçant sur l'homme, entre l'homme et la femme, le stigmate d'un sexe qui se voit. Là où le Coran établit une circularité stricte des femmes dans une société tribale, patriarcale et monothéiste, Iblis introduit une association. Il accumule les interdits : au mariage il ajoute l'adultère, à la sexualité normalisée : la sodomie, le saphisme et toute autre « perversion ». Du point de vue satanique, la famille est une association de perversions, un nœud de vipères. A la famille islamique donc et qui est régie selon un code circulaire de l'échange, Iblis s'associe¹⁰, s'associe lui-même dans la génération du principe fécondateur des religions. Aussi, selon le Coran, Iblis fera-t-il du Christ un fils de Dieu et de Marie sa femme. Or, Allah « n'a pas engendré

¹⁰ Ainsi, par exemple, il s'accouplera avec des hommes et des femmes. Cette circulation sexuelle entre le visible et invisible a donné lieu à toute une littérature, et même à une branche spéciale de la jurisprudence et qui légifère sur les cas douteux et sur le statut des enfants issus de ces accouplements.

et n'a pas été engendré ». Allah est l'Unique, le Seul. A l'Un, Iblis associe une trinité anthropomorphique. Il confond l'être de Dieu et la nature de l'homme. Il associe également à l'islam de faux dieux, des dieux étrangers, des idoles paganiques et toute aberration religieuse, toute aberration sexuelle. Il faut séparer la question du sexe de celle de Dieu : aucune analogie n'est tolérée selon le Coran.

Cette analogie appartient à Iblis, à la force de sa séduction. Là où loge la souillure du corps, là jouit Iblis. Et, par là même, p montre du doigt le lieu fantasmatique qu'il occupe dans l'imaginaire monothéiste. Par exemple, lorsque quelqu'un éjacule du sperme en rêvant, c'est, dit-on, une éjaculation corrompue et stérile. Elle est perdue pour l'échange patriarcal des femmes¹¹. Iblis ne peut qu'enfanter des hallucinations et des copulations monstrueuses. Il jouit et fait jouir pour rien, inventant des pères et des mères indignes, des enfants ratés, fous, idiots, dérégés par rapport à leur généalogie naturelle et surnaturelle. Entre le sperme et le sang de la filiation, Iblis pose le venin de la malédiction, les cendres de l'enfer. Il empoisonne le sexe, l'ordre souverain de la création et de la pro-création.

Oui, de ce trafic il tire sa jouissance, toute une économie libidinale et de séduction. Dès la genèse du monde monothéiste et de ses généalogies symboliques, Iblis a figuré cette dissymétrie entre la création, la nomination et la sexualité en détournant les hommes vers la contrariété insoluble de leurs désirs.

Iblis, ainsi, associe l'inassociable (Dieu avec de faux dieux et avec les hommes et les djinns) en s'y associant lui-même en tant que double de son double¹². Mais qui, lui-même ? De quelle duplicité et de quel feu d'artifice s'agit-il ?

Iblis est le double d'un ange, sa « mauvaise » copie, répulsive, arrachée, et le double de soi-même. Il se définit contre la primauté de l'Un et du Tout - en les réalisant par la perversion. Double, il joue avec la multiplicité : masques, mascarades et miroirs. Étant le second de Dieu, du prophète, de l'ange et d'Adam tout à la fois et hiérarchiquement ; étant l'avatar, le mauvais désir qui ne tolère pas le bon, il (se) conçoit une généalogie parallèle, peuplée de génies, d'hommes incroyants, dépravés,

¹¹ Mais selon une parole rapportée du prophète Mohammad, l'onirocritique islamique interprétera les rêves selon qu'ils viennent de Dieu ou de Satan ou d'un soliloque de l'homme avec soi-même.

¹² A propos du diable freudien, Jacques Derrida : « Tout se passe et marche comme si le diable " en personne " revenait doubler son double. Alors, doublure doublant son double, il déborde son double au moment où il n'est plus que son double, double de son double qui produit l'effet " unheimlich " ». Et l'auteur ajoute plus loin : « Une telle apparition dérange sans doute l'ordre apaisant de la représentation. Mais elle ne le fait pas en réduisant les effets de double, elle les multiplie au contraire, et la duplicité sans original en quoi consiste peut-être la diabolicité, son inconsistance même », in *La carte postale*, Flammarion, Paris, 1980, p. 288. Nous aurons à revenir sur cette question à propos justement de Freud, mais aussi du texte de Jean Baudrillard sur la séduction.

idiots, fous, afin de mener à terme la puissance du mal qui le désymbolise : mission maudite.

Fixons notre attention sur cette duplicité à propos du pari souligné dans l'exergue. Allah accepte qu'Iblis perde les Errants, une part des hommes, et Iblis, déjà maudit, affirme qu'il perdra ces hommes par la séduction, séduction qui les jettera dans l'aberration. Telles sont les clauses explicites, selon le Coran. Pourquoi Iblis accepte-t-il un tel pari perdu pour lui ? Ce pari est-il déraisonnable ? Oui et non. Oui, selon une économie de l'échange par laquelle les lois du calcul doivent se correspondre et s'équivaloir, circuler terme à terme en un cercle où prévaut l'égalité des valeurs et des plaisirs. Plaisir de perdre ou celui de gagner, qu'importe ! Il y a au cours du jeu de l'échange un profit ludique, celui du temps et de la distraction. Non, si l'on accepte que ce pari perdu est un don de feu et de consommation ; ou en d'autres termes, un pari donné, un sacrifice qui s'élabore dans son accomplissement. Ce don revient à Dieu, mais brûlé, mais inconsistant, un faux sacrifice. Cette tentation, Iblis la suggère aux hommes monothéistes, lesquels sont sous la loi d'un Père invisible, économe, comptable - dans le cycle coranique de la double vie et de la double mort. A Allah reviennent le Tout et la Partie en damnation ; devant lui seront partagés le Paradis et l'Enfer. Le jeu divin se procure cette féerie céleste. L'Enfer sera la mort de l'autre que Dieu. Double à double. Rappelons cette phrase insistante du Coran : « Comment êtes-vous fidèles envers Allah, alors que vous êtes morts et qu'il vous a donné la vie, alors qu'ensuite Il vous fera mourir pour ressusciter ? A Lui vous serez ramenés » (Sourate la vache, 26/28). Le retour à Allah, à la loi de Dieu qui se cache, ce retour sur soi-même ferme le cercle métaphysique. Il se ferme devant une scène de fracture entre le paradis et l'enfer, séparés par un tiers : barzagh, purgatoire. Cette fracture est une fiction sur la mort et la survie. Or, Iblis y est un cadavre vivant, désymbolisé, souffrant et damné dans l'éternité, dans cette perte désaxée par rapport à l'amour de l'Un. Désaxement, loi folle, Satan de toujours. La mystique en chantera l'oraison funèbre. Faudra-t-il, avec plus de contrainte souffrante, accorder à Iblis le sérieux fallacieux de sa damnation ? Oui, mais l'analyse doit, pour se développer, freiner ses mauvaises impulsions, dans une exigence certes assombrie par le temps, mais finalement non résignée au mythe. Danse d'une question à suivre, selon un double pas.

Iblis est donc le double, l'autre de Dieu, de l'homme, l'autre du bien et du langage. Une série d'altérités à permuter dans un agencement de formes - entre le mythe et l'analyse. Iblis doit survivre comme double, ne pas revenir à la copie (l'homme) bénie par Allah : ainsi son pari perdu avec Dieu. Quel moraliste loyal et respectueux, dirait-on ! Et en même temps, sur un plan logique, nous pourrions annuler l'expérience satanique en la rendant à sa futilité imaginaire : un pari perdu n'en est pas un, il supprime le hasard et la chance. C'est une farce de l'esprit. Laissons ces objections de côté ; la figure d'Iblis s'efface d'elle-même dès lors qu'on ne s'occupe pas de la puissance de ce mythe qui représente le mal. Et il est non

moins naïf de prier pour Satan en vue du salut, comme nous le confie sainte Thérèse en chaleur mystique. Satan perd son pari et refuse son salut en le payant.

Etant le Perdant, Iblis doit perdre tout. Afin qu'il survive dans sa malédiction, il faut qu'il gagne perdant si l'on veut brûler les oppositions des termes. S'il est donc le Perdant et qui porte les hommes (une partie) à l'aberration, il est contraint, avions-nous répété, de calculer la perte, celle de la partie dans le tout (et inversement); il vise, pour ainsi dire, la partie gagnante perdante du tout.

Selon cette clause déclarée, Allah est d'accord : à chacun son dû. On peut, néanmoins, se poser la question : pourquoi Allah ne sauverait-il pas le tout ? Pourquoi amputer ainsi le tout, en damner éternellement une tranche ? On pourrait imaginer un pardon universel, sauf pour Iblis. Apparemment, Allah condamne cette partie pour qu'Iblis s'en charge. C'est là, pourtant, un raisonnement trop commode pour l'esprit malin. La ruse ne commence qu'en perdant. Jamais Iblis ne retient le salut comme possibilité¹³. Ruse de l'amour pervers porté par Iblis à Allah : il aime celui qui le maudit, il le respecte en tant que partenaire qui lui est transcendant et toujours gagnant. De la perte et du gain dans la perte, il construit toute une scène de séduction. A cette limite, il aime le jeu pour lui-même, la séduction pour elle-même, en une perversion contractuelle : aporie imprenable dans n'importe quelle théologie ou mystique. Aussi le lecteur de ces pages est-il invité à relire la Bible, le Nouveau Testament et le Coran à partir de ce déplacement satanique.

Nous avons étudié ailleurs la relation du pouvoir de nomination (délégué à Adam) avec la jouissance et la séduction. Reprenons autrement. Pour détruire ce pouvoir, Iblis entame, après le refus de se prosterner devant Adam, le désir féminin, rompant ainsi le paradis adamique. Il s'interpose en tiers entre Allah et les hommes, Adam et Eve. Et l'on se rappelle que par rapport à la nudité, Iblis insinue au premier couple qu'Allah leur ment en leur interdisant d'atteindre l'angélisme et l'immortalité. Il renverse, trafique la vérité, le vrai message en faveur du plaisir. Oui, Iblis ment en sachant qu'il se perd. Par le mensonge, par ce détour (Iblis est un nœud de détours), il se donne le temps. Il est contraint de continuer, de confondre entre elles les paroles, de les pousser à se détruire et à se reconstruire, en somme, sur une nouvelle tour de Babel. Confusion à traduire dans le pari satanique. Fausseté qui n'est pas simplement l'opposé de la vraie et divine parole : elle se scinde en elle-même, portant son ombre en une division continue. De ce point de vue, Iblis ne fabule pas, son mensonge est voulu, calculé pour confondre : je sais que je mens (et à propos de Dieu: c'est un sacrilège), je te donne la fausse valeur, et la bonne je l'encaisse pour ne jamais me la donner, ou si je la donnais ce serait dans une série de mauvais coups, de manœuvres méconnaissables. La perversion élabore ses

¹³ Maurice Blanchot : « On peut imaginer que sauver les damnés soit le souci obsédant qui tourne autour de la croyance. Plus étrange serait la pensée qui demanderait aux damnés le secret du salut pour tous », in *L'entretien infini*, Gallimard, 1969.

stratégies, elle ne fait que cela. Iblis ne croit ni à la vérité ni à l'erreur. L'erreur, c'est lui qui l'incarne et il ne se supporte ni comme nom ni comme ange déchu. Comment maintenir cette exigence ? On le sait, par la simulation. Puisque le jeu des simulacres est la garantie et la distraction de sa survie, il dissimule ce mensonge sous l'autorité de Dieu, démontant au fur et à mesure le mécanisme de la création, de la loi et de la jouissance.

Par exemple, Allah interdit dans le Coran les jeux de hasard. Dès qu'on joue, on est du côté d'Iblis - immanquablement. Ceci au moins pour une raison : le temps du jeu et du hasard n'est plus attribué à Allah. C'est un temps à défalquer de l'éternité, c'est un temps mort, inerte, trafiqué, qui ne revient ni à la mort ni à la vie. A quoi revient-il ? A l'économie satanique, certes, à l'économie de la perte, mais plus encore il revient à la distraction. Temps sans éternité, temps sans temps : le défi que vit Iblis - jusqu'au feu.

De même le devin, maudit par le Coran. Le devin joue au déchiffrement du futur, au futur qui n'est connu que par Allah. Il croit lire l'illisible et l'invisible, et prendre de cette manière la place du prophète et de Dieu, leur prendre, leur voler leur temps de parole. Le devin est une copie du diable, le double d'un double, interprétant les rêves et les énigmes avec des mensonges et de la fausse monnaie. Il encaisse la bonne et donne un temps perdu, comme Iblis. Ainsi de l'usure interdite, de la magie, du vin¹⁴, de la fornication illicite et de tous les interdits coraniques.

Il est temps de revenir au pari. Pari déterminé aussi par l'irresponsabilité d'Iblis : « Je suis irresponsable, dit-il, de vous. Je vois ce que vous ne voyez pas. Je crains Allah, Allah est terrible en son châtement » (La sourate Le Butin). Cette irresponsabilité, la théologie islamique a tenté de la théoriser par l'opposition entre l'ordre de Dieu (al amr) auquel on peut ou non obéir, et sa volonté (al machia) toujours accomplie. Jalal al adm¹⁵ en tire les conséquences suivantes :

1. La désobéissance d'Iblis est intégrée dans la volonté de Dieu.
2. S'il s'était prosterné devant Adam, il serait sorti du principe de l'unicité divine. Car, la prosternation n'est valable que devant Allah, et non point devant ses créatures. En ce sens, Iblis n'est point un associateur : d'où son épreuve. Iblis relève du principe de l'ordre et non de la volonté. Iblis est pris dans ce double lien : Allah lui ordonne une chose et lui veut une autre. Il est le désordre de l'ordre dans le cercle de la volonté divine.

¹⁴ A propos de l'interdit du vin, relire Omar Khayyam. En s'identifiant à Iblis, Khayyam veut sauver l'ivresse par toutes les ruses d'une pensée logique. Citons ce fragment de ses quatrains : « Nous, d'une main, nous tenons le Coran et de l'autre nous saisissons la coupe ... Nous ne sommes ni complètement infidèles, ni complètement musulmans. » Ou bien ce vers : « La miséricorde existerait si tu me pardonnais, tout pêcheur que je suis ». Nous reviendrons peut-être à Khayyam dans une autre étude, à inscrire dans notre série de la mille et troisième nuit.

¹⁵ Op. cit.

3. Iblis était au courant des « intentions » d'Allah et il se charge de cette corruption. Il s'étonne même qu'Allah ait besoin d'instaurer le mal.

Oui, mais cette opposition entre ordre et volonté relève encore d'une dialectique théologique et qui est soumise ici à l'analyse. Posons la question autrement : de la perte à l'irresponsabilité, quel calcul se dissimule-t-il ? Sachant qu'il est perdu (c'est la condition du pacte), Iblis perd l'homme en le lui disant, en le lui rappelant. Il cache et révèle, dans l'analyse du message sacré, la dissymétrie structurelle entre deux logiques : celle qui revient à Dieu et celle du pari perdu. Un pari empoisonné : dialogisme irréductible.

L'obsession du mal, de la perversion et de la folie qu'il nourrit et en quelque sorte restructure dans la machinerie de la malédiction, Iblis l'insinuateur (al waswas) la provoque d'abord par des troubles du corps, par des faiblesses, des passions et des dérèglements. Le prophète Mohammad lui-même en croyait être l'objet avant l'authentification de la révélation. Iblis se glisse en tiers entre le corps et l'âme, empestant, infectant l'un par l'autre¹⁶. Lui le malade de Dieu, le malade contagieux, il doit propager ses épidémies et ses folies. C'est pourquoi il semble être partout, partout à l'œuvre et sans relâche, dans toute possession, dans toute déraison. Toute perte lui incombe. Ainsi, perdu pour la mort, le possédé d'Iblis perd tout au-delà, ou plutôt, il y est immortel : dans le feu, il ressuscite mort dans l'enfer. Mort vivante. Ici se déchaîne le cycle coranique de la double vie et de la double mort. Rupture d'un chaînon imaginaire : il y aura, pour Iblis et ses fidèles, le mort puis la vie puis la mort vivante.

Circulation dissymétrique qui règle la damnation et la malédiction. La morale, Iblis la laisse à Allah et à l'homme : la valeur de droit, de contrat et de l'échange n'a de détermination que simulée, divisée, doublée. Iblis est responsable devant Dieu, irresponsable devant l'homme : détour imprenable. Le croyant en devient fou. Folie, ou plutôt folies perturbant les paradigmes contraires de la loi, à savoir qu'étant hors-la-loi (dans ce double lien), Iblis se définit selon une loi s'effaçant dans ses oppositions - dans l'insistance des mauvais désirs.

Comme Allah, Iblis est invisible. Il parle par suggestion. Parler et voir sans être vu : sa jouissance illusoire. Mais il peut paraître en personne. Dans la scène coranique de la Création, Iblis capte les messages révélés en les détournant de leur destination ou plus exactement, tantôt il trafique le Coran en le réinventant, tantôt il le transmet tel quel. C'est au prophète de distinguer la voix diabolique de la révélation divine ; c'est à lui de se dé-posséder. Mais comme Allah n'est visible, pour ainsi dire, que dans l'écrit et dans la lettre, Iblis est confronté, dès les débuts, à la question de l'écriture. Celle-ci, nous la résumons ainsi : il ne suffit pas, pour le message sacré, de parler et de voir sans être vu, il faut transformer l'audition en écriture, la sceller sous une signature sans

¹⁶ L'ouvrage théologique classique de Baghdadi sur Ta/bis Iblis mériterait une étude spéciale, tant cet auteur projette sur Iblis une paranoïa sans réserve et si persécutrice : Iblis représente tout ce que ce théologien n'est pas.

signature qu'est la révélation. Cette opération relève de la vocation prophétique. Il y a là une apparente impuissance d'Iblis : du message descendant du ciel, il est dit dans le Coran qu'Iblis ne peut qu'en voler des lettres et des mots, en perturber en vain l'ordre. Des djinns surveillaient cette descente afin d'en parasiter, d'en brouiller la destination. De là vient le châtement d'Allah qui lapida Iblis avec des étoiles. Pour que le message arrive à destination - du ciel à la terre - et qu'ensuite il revienne au cours de la résurrection, fermant ainsi le cercle éternel, il faut bien qu'Iblis continue à se dissimuler sous ce pouvoir de parole et d'écriture qui le nie et le damne. Innommer Dieu, telle est la tentation suprême.

Cependant, ce hors-langage, cette limite où le langage se brise en lui-même, n'est pas l'absence de toute parole. Bien au contraire. Ainsi Allah accuse Iblis d'inspirer les poètes, les possédés et les magiciens : ceux-ci et ceux-là disent ce qu'ils ne font pas et font ce qu'ils ne disent pas. Ils sont donc irresponsables. Irresponsabilité que réclame Iblis pour son compte :

« 221. T'annoncerai-Je sur qui descendent les démons ?
222. Ils descendent sur tout imposteur plein de péchés.
223. Ils leur communiquent les bribes qu'ils ont saisies
mais la plupart d'eux sont menteurs.
224. De même les poètes sont suivis par les Errants.
225. Ne vois-tu point qu'en chaque vallée ils divaguent
226 et disent ce qu'ils ne font point ? »
(Sourate les Poètes.)

Que gagne l'homme acquis à Iblis dans ce pari perdu ? Avant tout, la jouissance et la séduction de la loi. Iblis fait jouir en comptabilisant les mauvais plaisirs. Parier la vie contre la survie, le corps désymbolisé contre le salut de l'âme : Iblis aura - en tant que problème insistant et obsessionnel - toujours œuvré dans cette direction imaginaire. Iblis est le lieu représentatif des perversions. Puisqu'il a tout perdu, il faut, en définitive, qu'il perde la partie ; et perdant le pardon de l'Un, il doit gagner le Double. La vie satanique serait le jeu de cette duplicité entamée dans la fiction (monothéiste) du mal - à traduire ici même*.

* Dans le sillage de cette réflexion, l'auteur prévoit une suite.